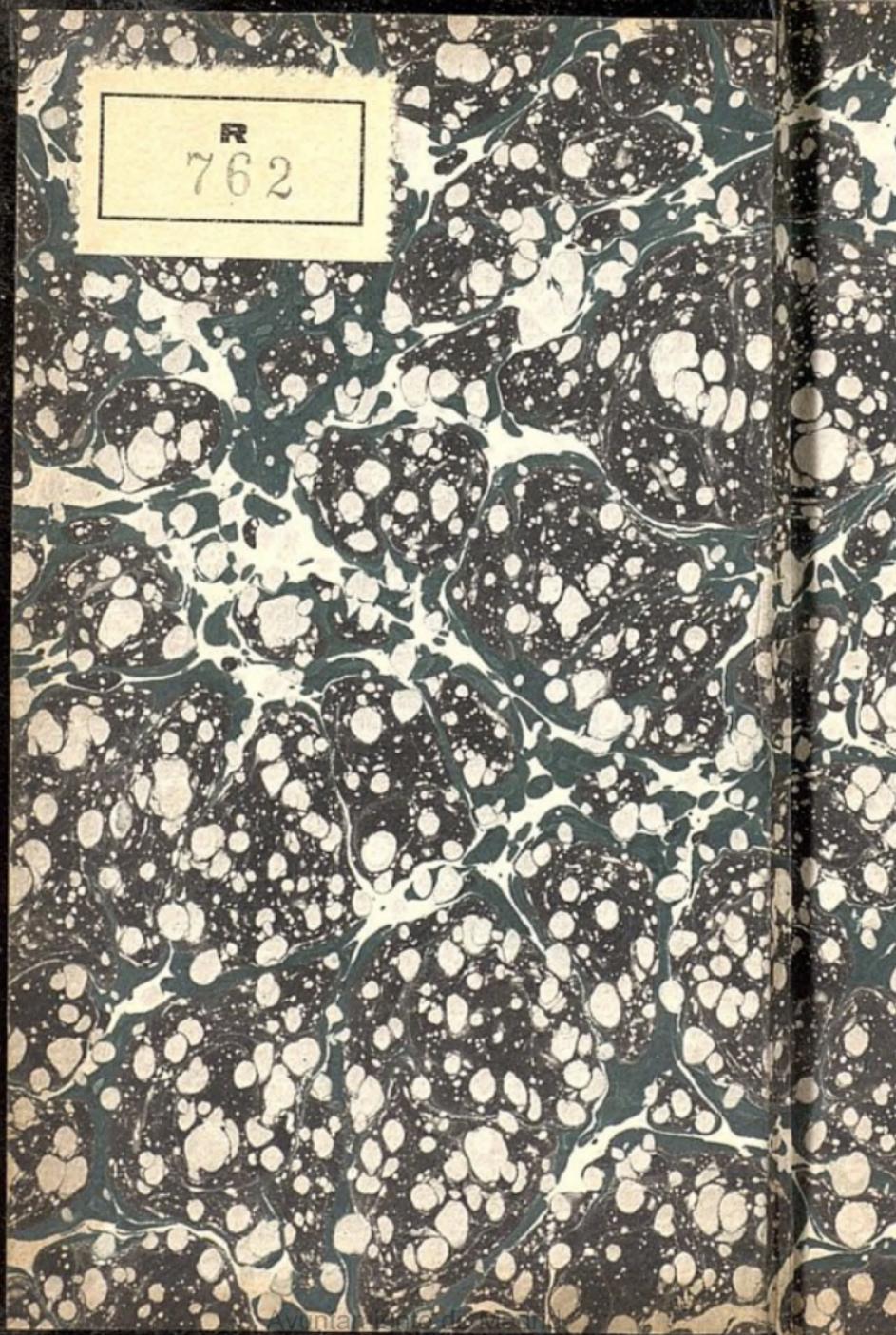
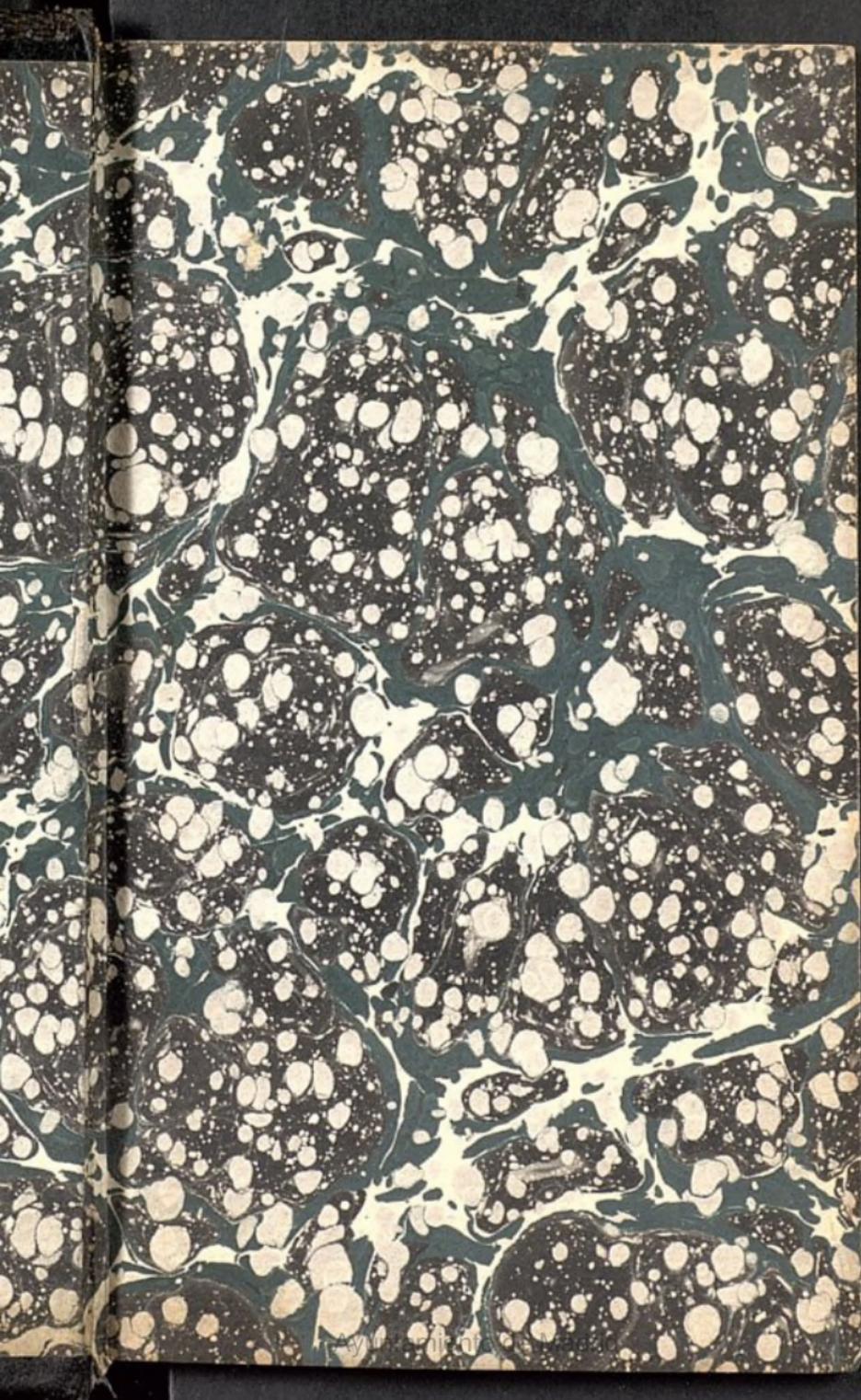


Ayuntamiento de Madrid

R
762





25-4

Paul



Faint, illegible text, possibly a signature or a short inscription, located below the portrait. The text is mirrored across the page, suggesting it was printed on both sides of the leaf.



Lecteur tu vois Scarron en plaisante figure,
Contemple son genie et ses rares escrits
Tu verras que s'il fut un monstre en la nature
Il tint rang de prodige entre les beaux esprits.

RECUEIL

DES

OËUVRES DIVERSES

ET CHOISIES

EN VERS BURLESQUES

DE MR SCARRON.



A LYON,

Chez JEAN-BAPT. ET NICOLAS DE VILLE,
rue Merciere, à la Science.

M. DC. XCV.
AVEC PERMISSION.



A U X

VERMISSEAUX.



A véritablement petits Vermisseaux,
 Faut bien que vous-vous trou-
 vriez beaux,
 D'oser faire voir vos Guenilles,
 Helas ! vous n'êtes que Chenilles,
 Petits enfans écervelez,
 Sçaves-vous bien où vous allez ?
 Votre entreprise est bien hautaine
 D'aller courir la pretantaine,
 A peine êtes-vous avortez,
 Et déjà dehors vous sortez ;
 Et déjà vous courez les ruës,
 Revenez Rimes malotruës,
 Revenez dans mon Cabinet
 Et laissez-là * Toussaint Quinet,
 Quoi qu'il vous prie & qu'il vous presse,
 D'aller faire jouër sa Presse.
 Croyez-moy, ne le croyez-pas ;
 Mais si vous franchissez ce pas,
 Si le vain desir d'être Livre
 En dépit de moi vous enyvre,
 Voici ce qui arrivera :
 Quelqu'un qui vous achettera
 Dira dez la premiere page

* Libraire à Paris.

A ij

4 AUX VERMISSEAUX.

Foin de l'Autheur & de l'Ouvrage ,
Que le diable lui crache au cu ;
Quinet rendez mon quart d'écu ,
Et reprenez le livre vôtre ,
Ou bien délivrez-m'en un autre ,
Ne fut-ce qu'un simple Almanac ,
Ou Libelle contre Balzac ,
Ou quelque froide Comedie
Faitte par Auteur qui mandie.
Rentrez-donc dans mon cabinet ,
Et laissez-là Toussaint Quinet :
Je veux si de vous il vend quatre
Que mon Laquais me puisse battre :
Lors Quinet aura pied de nez ,
Et vous serez bien étonnez ,
Quand qu'à trans la petite Salle ,
Vous irez habiter la Halle ,
Et devenus papiers volans
Chez le vendeuses de Merlans ,
Vos pauvres feuilles déchirées
Enveloperont leurs denrées.
Ou du moins Quinet de depit
De voir si tres-maigre débit
Vous en faisant mine tres-maigre
Dira d'un ton de voix tres-aigre ,
Maudis soient les Vers imprimez ,
Et celui qui les a rimez ;
Mais il ne sera pas preud'homme ,
Car luy-même sçait fort bien comme ,
Malgré mes dents , & malgré moy
Il vous imprime sur ma foy ,
Et que je m'en lave la patte ,
Mais quiconque est galleux se gratte ,
Se mouche quiconque est morveux ,

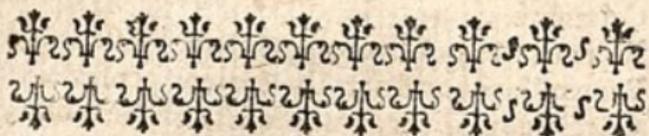
AUX VER MISSE AUX. 5

M'en tourmenter plus je ne veux.
 Et vous mes Rimes ridicules ,
 Allez faire voir vos macules ,
 Mon logis en sera plus net ,
 Quand vous logeres chez Quinet ;
 Vous qui croyez qu'être Volume
 Vaut mieux qu'être écrit à la plume.
 Et qu'étans de bonne maison ,
 J'ay tort , & vous avez raison ,
 Que vôtre envie est legitime
 De voir que l'on vous imprime ,
 Que tout le monde vous lira ,
 Que chacun de vous parlera ,
 Comme on fait les pieces nouvelles ,
 Que vous aurez dans les ruelles
 Presqu'autant d'estime qu'en a
 La Sophonisbe ou le Cinna ,
 Ibrahim ou la Mariane ,
 Alcionnée , ou la Roxane ,
 Et les Oeuvres de saint Amant
 Au stille si rare & charmant ;
 Mais de peur qu'il ne vous en deuille ;
 Revenez dans mon Porte-feuille ;
 Cependant que vous l'habitez ,
 En quelque estime vous étiez ;
 Mais ma foy vous n'y seres gueres
 Lorsque vous deviendrez vulgaires ,
 Et chacun vous méprisera
 Lors que l'on vous excolera ,
 Vous appellant des bagatelles.
 Aprez des remontrances telles ,
 Si vous poursuivez de faillir ,
 Rien n'en doit sur moy réjaillir ,
 J'en ay la conscience nette ,

A. iij.

6 AUX VERMISSEAUX

Sans lescive, & sans savonette :
Mais j'ay peur que Touffaint Quinet
Ne vous donne au diable tout net.



A L'INFANTE
DESCARS.
EPI TRE.

JE ne songeois à rien moins qu'à pâté ,
Lors que le vôtre à moy fut apporté ,
A son aspect , pucelle vertueuse ,
Belle Descars , mon ame fut joyeuse ;
Quoy que pour lors mon miserable corps
Souffrit cent maux en tous ses membres
tors ,

Et que le jour il eut souffert saignée
Par Medecin bien ou mal ordonnée ,
Quand à mes yeux apparut le boisseau ,
Je dis leans loge plus d'un pruneau ,
Et je me dis tout à l'heure à moy-même.
Voicy dequoy manger tout le Carême.
Prunceaux sont bons le ventre en est lâché ,
Et quand on jeûne, en manger n'est peché :
Mais de beaucoup s'accroit mon allegresse
Quand j'apperçûs la ronde forteresse ,

Et plus encore elle s'accrut alors
 Que j'apperceus six venerables corps,
 Morts étendus tous couverts de bleffures
 Mais gros lardons bouchoient les ouver-
 tures ;

Et n'eût été qu'ils étoient trop bleffez
 Par ces lardons dont ils étoient pensez ,
 Guérir pouvoient, la chose est tres-certaine,
 Tant est du lard la vertu souveraine.
 Or ces oyseaux si bravement lardez ,
 De force gens furent lors regardez :
 Car force gens étoient lors dans ma châtre
 Chacun desquels s'en donna quelque mem-
 Car à dîner ils étoient invitez , [bre :
 Tous braves gens , & fort peu dégoûtez ,
 Les uns disoient : O vous que pâte enferre ,
 A belles dents on vous fera la guerre.
 Autres disoient, de vous je mangeray
 Ou bien plutôt je vous devoreray.
 Enfin chacun en dit sa ratelée.
 Et cependant nappe fut étalée ,
 Prez de laquelle il fallut m'approcher
 Car ce jour-là je ne voulois marcher :
 Mais on sçait bien que c'est mon ordinaire,
 D'être toujours assis à ne rien faire ;
 Et même on dit, mais ce sont médifans ,
 Qu'on ne m'a veu marcher depuis trois ans.
 Lors le pâté fût mis sur nappe mise
 Et le dîné demandé sans remise ,
 En attendant lequel fut resolu
 Pour contenter nôtre appetit gouluz,
 Que le pâté commenceroit la fête :
 Car aussi bien la soupe n'étoit prête.
 Lors un chacun à son gré se plaça ,

A iiii

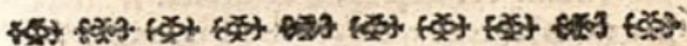
Et pour manger à table s'ageança.
 Lors en ma main un couteau voulus prendre,
 Ne songeant plus qu'elle ne peut s'étendre :
 Mais du pâté tel étoit le transport ,
 Que j'oublois que mon bras étoit mort.
 Un autre fit ce que je voulus faire ,
 Et le premier morceau fut son salaire ,
 Premier morceau qui fut si bon trouvé ,
 Que le second fut bien-tôt enlevé ;
 Puis un chacun se nantit pêle-mêle ,
 Qui d'un gigot , qui d'un blanc , qui d'une
 aîle.

Puis un chacun but à vôtre santé ,
 Car vous l'aviez certes bien mérité ,
 Belle D E S C A R S , adorable pucelle ,
 D'esprit tant bon & de face tant belle.
 Enfin survint porage d'un chapon ,
 Après lequel chacun cria bon , bon ,
 Tout chapon gras fait soupe succulente ;
 Lors à manger la troupe ne fut lente.
 Lors de manger si bien on s'acquita ,
 Qu'en peu de temps au plat rien ne resta ,
 Autre chapon survint à la bonne-heure ,
 Dont la couleur étoit un peu meilleure ,
 Car il sortoit de la broche tout chaut ,
 De sel & pain saulpoudré comme il faut ,
 N'y manquant rien que jus de bigarade ,
 Sans quoi rosty le plus souvent est fade.
 Ce chapon gras , gigantesque ortolant ,
 Fut à nous tous un mets tres-excellent ,
 Et preferable à toute confiture ,
 Comme il parut par sa déconfiture.
 En le mangeant chacun avec effort ,
 Crioit vivat l'illustre Hautefott :

E P I T R E.

5

Car ils sçavoient que cette illustre Dame,
 De qui le corps n'est pas si beau que l'ame,
 Bien que ce corps de cette ame animé
 De tous les corps soit le corps mieux formé:
 Car ils sçavoient, dis-je, que liberale
 Par sa bonté qui n'eût jamais d'égale,
 Elle m'avoit envoyé ces chapons
 Frais & frians, gros & gras, beaux & bons,
 Desquels voilà toute la destinée,
 Qu'en me curant les dents j'ay griffonnée,
 Et voilà qu'est devenu le pâté
 Dont j'ay mangé, quoique bien dégoûté.
 Car vous sçaurez que rhume mortifere
 Depuis huit jours quasi me desespere,
 Mais je me sens bien plus desespéré
 De ne point voir le retour désiré
 De votre sœur, de mon illustre Dame,
 Qu'incessamment en mes vœux je reclame:
 Mais ce discours commence à devenir
 Triste & facheux, il faut donc le finir,
 Vous assurant, ô noble jouvencelle,
 Que je vous suis serviteur tres-fidelle.



R E P O N S E
 DE MADEMOISELLE
 D E S C A R S.

Pour dignement répondre à ton Epître,
 J'aurois besoin d'assembler le Chapitre:

A. V.

10 R E P O N S E

Du Mont-Parnasse, & des neuf belles sœurs,
 Dont les chansons sont pleines de douceurs,
 Ou pour le moins d'emprunter la barrette
 De quelque Auteur ou de quelque Poëte,
 Entre tous ceux qui sont à de loisir
 Depuis le jour que la mort vint saisir,
 Par un revers bien funeste à leur Scene,
 Ce grand Monsieur leur moderne Mecene,
 Je t'écrirois alors un compliment,
 Correspondant à ton remerciement,
 Où par les traits de ta divine plume
 En peu de mots dignes d'un grand volume,
 Tu nous fais voir, nous peins, & nous
 décris

L'enchantement du château des Perdris,
 Et comme enfin cette place fut prise
 A main armée, & non pas par surprise,
 Et là dedans trouvez & devorez
 Six Colonels aux plumaches dorez,
 Et poursuivant le Roman véritable
 De s chapons gras défait en pleine table,
 Au grand plaisir de tous les nobles preux
 Executant cet exploit valeureux.
 Tu nous aprens que sans les bigarades,
 Ils eurent lors de chaudes algarades,
 Et quand on eut emporté le château.
 Qu'on les fit tous passer par le couteau
 Si j'avois eu quelque correspondance
 En Portugal ou du moins en Provence,
 Tes invitez, ces braves champions
 En se ruants sur leurs gras croupions,
 N'eussent pas eu le déplaisir étrange
 De les briffer sans l'aigre jus d'orange;
 Mais tu sçais bien que le climat du Mans

DE M. DESCARS. 14

Ne porte point ces fruis beaux & charmans,
 Et quand il a les saisons opportunes
 Qu'il lui suffit d'avoir foison de prunes.
 De qui l'on fait à la chaleur des fours
 Pruneaux sechez aussi bien comme à Tours,
 Qui sont gardez pour le temps de carême,
 Pour étuver la carpe ou bien la bresme,
 Avec le clou, les capes le pignon,
 Le fin raisin de corinthe, & l'oignon;
 Tentens pour ceux qui n'ont point de dis-
 pense,

Non pas pour toy qui l'as comme je pense;
 Car autrement ton pauvre corps perclus,
 Dans peu de temps assis ne seroit plus,
 Mais se verroit bien-tôt en pourriture;
 Et serviroit aux vers de nourriture.
 Par fois pourtant les pruneaux seuls on sert,
 Et l'on en fait un bon plat de dessert,
 Lors qu'à loisir on les a fait bien cuire
 Avec le sucre, & ce mets ne peut nuire
 Au foible état de ta complexion,
 Ains avancer ta disposition.

Aussi crois-moy j'aurai l'ame ravie
 De contenter en ce point ton envie,
 Ne frustrant pas l'espoir que tu conçûs
 De mon boisseau lorsque tu le reçûs,
 C'est un paquet pour le premier voyage,
 Quand nous serions prêts de plier bagage,
 Non comme fit ce grand Duc l'autre jour,
 Mais seulement pour retourner en Cour,
 Tu recevras aussi-la gelinote,
 Et du Gruau pour ta sœur la devote,
 Pour t'asseurer que rien à l'avenir
 Ne peut t'ôter hors de mon souvenir.



R O N D E A U
 REDOUBLE
 A MADEMOISELLE
 D E S C A R S,
 ET A SON SECRETAIRE.

BELLE D E S C A R S, & vous son Secretaire,
 Qui faites vers comme un Malherbe
 ou deux,
 Vous avez tort de le cacher & taire
 Ce nom qui doit sans doute être fameux.

Le Mans seroit un sejour bien hideux
 Sans vôtre sœur, sans vous, sans vôtre
 frere,
 Il ne vous doit ennuyer avec eux
 Belle D E S C A R S, & vous son Secretaire.

Tel reprend Vers qui ne les sçait pas faire,
 Les faire bons est cas bien hazardeux,
 Mais c'est à vous chose fort ordinaire
 Qui faites Vers comme un Malherbe
 ou deux.

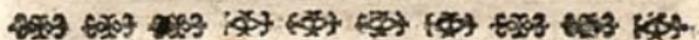
A quel propos envers moy dédaigneux ;

R O N D E A U. 13

De vôtre nom faites-vous un mystere,
 Vous estimer est tout ce que je veux,
 Vous avez tort de le cacher & taire.

Dites-le moy, j'en seray glorieux,
 Et pour le prix d'acte si debonnaire;
 Je publieray, quoy que de voix peu claire,
 Ce Nom qui doit sans doute être fameux.

Contentez donc mon esprit curieux,
 Et que ce nom connu soit le salaire,
 De ce Rondeau qui devroit être mieux,
 Pour meriter la gloire de vous plaire,
 Belle DESGARS.



R E P O N S E

AU PRECEDENT

R O N D E A U.

IE n'en-fais point ni secret ni mystere
 D'un nom qui n'est connu qu'en peu de
 lieux,
 Bien peu m'importe, ou le dire ou le taire,
 Il n'en fera pour moy ni pis, ni mieux.

Vous souvient-il de l'avis gracieux,
 Du grand pâté, j'en fus le Secretaire,
 Mon nom est-là, pour montrer qu'à vos
 yeux,

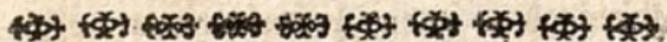
Je n'en fais point ni secret, ni mystere,

Cette missive a dequoi satisfaire
Vôtre desir un peu trop curieux,
Car je ne sçay quel cas vous pouvez faire
D'un nom qui n'est connu qu'en peu de
lieux.

Ne croyez point que je sois glorieux,
Esprit fantasque, ou personnage austere,
Qui cele exprez le nom de ses ayeuls,
Bien peu m'importe, ou le dire, ou le
taire.

Qu'il soit caché, qu'il vole jusqu'aux Cieux,
Qu'il soit en gros ou petit caractere,
S'il n'est suivy de celuy d'un Notaire,
Il n'en sera pour moy ny pis, ny mieux.

Que ce Rondeau, quoy que capricieux,
Trouve chez vous un accueil debonnaire,
Le stile en est fort peu facetieux,
Ecrire en Vers n'est pas mon ordinaire,
Je n'en fais point.



R O N D E A U

R E D O U B L E.

En jurerois, moy qui jamais ne jure,
Que c'est l'amour qui fait vôtre chagrin,

RONDEAU DOUBLE. 15

Vous ne pouviez avoir pire aventure ,
Fut-ce le mal Monsieur saint Maturin.

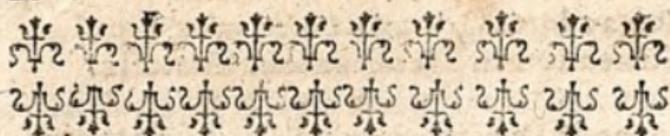
Ce petit Dieu n'est qu'un Dieu souterrain ,
Et n'est pas beau, comme dit sa peinture,
Ains il est laid comme un monstre marin
J'en jurerois , moy qui jamais ne jure.

Vous avez beau celer votre capture ,
Vôtre visage auparavant serain ,
Et vos soupirs font que je conjecture
Que c'est l'amour qui fait votre chagrin.

Friât des cœurs plus qu'un poulet de grain,
Dieu sçait comment du vôtre il fera cure,
Dans quatre jours vous n'en aurez un
brin ,
Vous ne pouviez avoir pire aventure.

Je sentis bien quand je fus sa pasture ,
Qu'il a la dent dure comme l'airain :
Et quand il mort , Dieu sçait quelle tor-
ture ,
Fut-ce le mal Monsieur saint Maturin.

Mais écoutez , remede souverain ,
Un mary jeune & de belle structure,
Mieux que l'onguêt que vendoit Tabarin,
Vous guerira , moy qui jamais ne jure ,
J'en jurerois.



A M A D E M O I S E L L E

D E S C A R S .

E T R E N N E S .

L'An quarante-deux est passé ,
 Et l'an quarante-trois commence ,
 J'ay l'esprit bien embarrassé ,
 Car tant plus je pense & repense ,
 Je ne scay ce que je pourrois
 Vous donner quand bien je l'aurois .

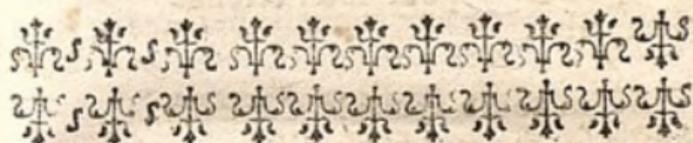
Si je vous faisois un present
 Qui fut cher comme l'or ou l'ambre ,
 O Dieu qu'il seroit mal plaisant .
 Le feu qui seroit dans ma chambre ,
 Ou bien si j'y faisois bon feu ,
 O Dieu ! que j'y mangerois peu .

Je suis pauvre par le courroux ,
 Qu'à contre moy Dame Fortune ,
 Où trouverois-je Estrenne aucune
 Qui peut être digne de vous ,
 Ou trouverois je ce qu'il faut
 Pour vôtre merite si haut .

On scait bien qu'il est infiny
 Ma puissance n'est pas de même .

J'en ay le visage terny ,
 Terny ne vaut pas mieux que blême ,
 Tant il est vray que le Destin
 En me faisant fit un coquin.

Mais je ne veux plus rien chercher ,
 C'est moy-même que je vous donne ,
 Certes je n'ay rien de plus cher
 Aprez vôtre rare personne ;
 Contentez-vous en , s'il vous plaît ,
 Ou bien lé laissez , comme il est.



A M A D A M E
 LA COMTESSE
 DE B E L I N.

ETRENNES.

L'An passé je vous fis Etrennes
 Pour plus de quatre ou cinq bijoux ,
 Vous deviez m'envoyer les miennes ,
 Mais pourtant rien ne vient chez nous ,
 O vous que par tout je renomme ,
 Gardez bien de me traiter comme
 L'an passé.

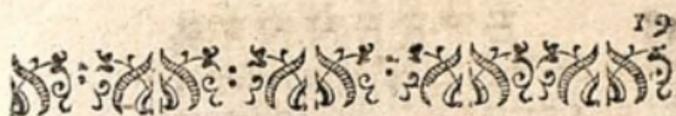
Un bijou n'est pas mort d'un homme ,

Vous deviez l'envoyer soudain ,
 Et ne mentir pas , car en somme ,
 Mentir est acte trop vilain
 Pour une Dame tant jolie ,
 Envoyez-moy donc je vous prie
 Un bijou.

Chapelet diray tout à l'heure
 A vôtre bonne intention ,
 Car au miserable qui pleure
 Dieu donne grande attention :
 Mais n'ayant dizain ny dizaine ,
 Envoyez-moy pour mon étrenne
 Chapellet.

Adieu toute aymable Comtesse ,
 Adieu son fils qui n'est qu'esprit ;
 Adieu Suzanne dont l'œil blesse
 Vieil & jeune grand & petit ;
 Adieu Nanon , adieu Marie ;
 Adieu Chien d'Espagnol q'crie
 Et nuit & jour comme un vray fou ,
 Adieu le Monsieur qui vous meine ,
 Adieu Precepteur Loup garou ,
 Adieu Cesar & Bastienne ,
 Adieu.





A M A D A M E
T A M B O N N E A U.
E T R E N N E S.

I Ncomparable Tambonneau,
Puis qu'avec visage tant beau
Vous avez aussi l'ame tant bonne,
Que vôtre bouche souvent donne
Ames vers graces & appas
Que les mal-heureux n'avoient pas.
Ha ! vraiment je vous en veux faire ;
Car avoir l'honneur de vous plaire
Est un bien estimé de moy
Autant que la faveur du Roy.
Or-çà donc ma Muse ou Musette,
Ajustez vôtre Castagnette,
Dites-moy vers ou vermissieux,
Mais choisissez-en des plus beaux
Pour cette Dame tant aymée
De Madanie la Renommée ;
Aussi bien voicy nouvel An,
Auquel sans faire le galan,
Un chacun quelque Estrenne envoie
Que l'on reçoit avec joye.
Recevez donc la mienne ainsi,
Et l'écoutez bien la voicy ;
AYANT TOUJOURS ECUS EN BOURSE,
Sans qu'épuisable en soit la source ;

Puisiez-vous vivre six vingts-ans.
 Exempte du fier mal de dens,
 Toujours content, belle & saine
 Et que jamais mauvaise haleine
 N'offense vos divins nazeaux :
 Car tous vens ne sont bons ni beaux.
 Par exemple le vent coulie
 Cause souvent mélancholie,
 Et quiconque vous déplaira
 Quel qu'il soit ou qu'elle sera,
 Quel qu'il soit ou quel qu'il puisse être,
 Soit par tout réputé pour traître
 Et perisse au gibet pendu
 Ou d'un chien enragé mordu,
 Ou que par tout on le nazarde
 Ou que feu saint Antoine larde,
 Ou que d'épingles soit lardé,
 Ou javelot sur lui dardé,
 Ou du moins battu comme plâtre,
 Le fat, le sot, l'accariâtre,
 Pour lequel le moindre chagrin
 Troublera vôtre esprit serain.
 Long-temps a que de vos merveilles,
 Sont toutes pleines mes oreilles :
 Car vôtre cher cousin Briffon,
 Qui fut un aimable garçon,
 Je dis qui fut ne sçachant mie
 S'il est encore plein de vie,
 Car dans le Portugal il est,
 Où Dieu le garde, s'il luy plaît.
 Ce garçon donc de qui je parle,
 Nommé Barnabé non pas Charle,
 M'a dit cent mille biens de vous ;
 J'en entens dire autant à tous,

ETRENNES.

21

Et même à l'illustre Ménage ,
 Mais j'en crois encore davantage ,
 Et plus encore en trouveray
 Quand de vous voir l'honneur j'auray :
 Mais hélas douleur qui m'opprime
 Me force de finir ma rime ,
 Et me fait pleurer comme un veau.
 Adieu donc Dame Tambonneau ,
 De grace agréez cette Estrenne ,
 Et ne manquez pas pour la mienne .
 De m'envoyer en peu de temps ,
 Car j'enrage lorsque j'attens ,
 Un galant de vôtre livrée.
 Ou bagatelle bien ouvrée ,
 Chapellet , medaille , ou bijou ,
 Que je puisse porter au cou ,
 Car vôtre esclave je veux être ,
 Mais soyez-moi toujours bon maître ,
 Et je seray de tout mon cœur
 Vôtre tres-humble serviteur.



A M A D A M E

DE BASSOMPIERRE.

ETRENNES.

M Areschalle de Bassompierre ,
 M'ay grand peine de rimer en pierre :
 Mais pourveu que le trouviez bon
 En bouverfant vôtre nom ,

Je diray femme sans égale ,
 De Bassompierre Marechalle ,
 Aymable corps , esprit charmant ,
 De vótre sexe l'ornement ,
 Un malheureux à qui l'eschine
 Fait souffrir de maux inhumains ,
 Vous envoie un plat de la Chine ,
 Et vous baise humblement les mains ,
 Si vous agréez son Estrenne
 En dépit de son mal hydeux ,
 Il rira toute la semaine
 Comme un fou , voire comme deux.



A MONSEIGNEUR
 MONSEIGNEUR
 LE CARDINAL DUC.
 REQUESTE.

TRes-humblement vous presente Re-
 quête ,
 Un qui n'a pas beaucoup l'esprit en fête :
 Car de fortune il est trop mal mené ,
 Fils mal-heureux d'un Pere infortuné.
 Paul , fils de Paul , à qui le nom d'Apôtre
 Siet maintenant bien mieux qu'à pas un
 autre :
 Car le bon-homme avec son hocqueton ,

Se voit reduit à besace & bâton.
 O grand Prelat des hommes le plus sage ,
 Estonnement & gloire de nôtre âge ,
 Je ne diray , car ce n'est pas assez ,
 Prelat passant tous les Prelats passez :
 Car & passez , & presens tous ensemble ,
 Vous surpassez de beaucoup ce me semble.
 Mais je diray Cardinal genereux
 Par qui la France est un État heureux :
 De l'Éternel la bonté souveraine ,
 De tels que vous ne fait à la douzaine ,
 Comme en vous seul liberal il a mis
 Tout ce qu'il donne à ses plus chers amis.
 Las en moy seul rigoureux il assemble
 Tous les malheurs qu'on peut avoir en-
 semble ,

En permettant qu'il me soit avenu
 Mal dangereux puisqu'il est inconnu ,
 Et chose autant dangereuse tenuë ,
 Bien qu'elle soit mieux que mon mal cõnuë,
 C'est pauvreté qui pert tous les esprits ,
 Et tous les corps quand par elle ils sont pris,
 Elle me prit lors que mon pauvre Pere ,
 Qui de vous seul tout son salut espere ,
 Prit certain mal qu'on prend au Parlement,
 Et qu'on ne prend ailleurs aucunement.
 Ce mal nommé le Zele des Enquêtes
 Fait aujourd'huy grand mal à bien des têtes,
 Et croit celuy qui s'en trouve entaché
 Que trop parler ne fut jamais peché ,
 Et n'est rien tel que monter en Tribune
 Pour discourir de la chose communë.
 Depuis ce temps mon Pere , ce dit-on ,
 Creut qu'il falloit faire un peu le Caton ,

24 A MR. LE CARDINAL DUC.

Quatre ou cinq fois , maudit soit sa harangue ,

Que langue fit & dont punie est langue ;
Car je crois bien que depuis ce temps-là ,
Fort peu dequoy mettre sur langue il a.
Et moy qui suis fils aîné de mon Pere ,
Par preciput-j'ay part en sa misere.

O Barillon , Salo l'aîné , Bitaux ,
Vôtre parler nous cause de grands maux ,
S'enssiez été toujourns Harpocratiques ,
Pas ne seroient les deux Pauls fameliques ,
Ny Paul majeur ne seroit comme vous
Loin de Paris contraint de planter choux ,
Ny Paul mineur mal-heureux cul de jatte ,
D'importuner le grand porte escarlatte.
O grand Armand , plus grand que n'est le
bruit ,

Qui de vos faits est le plus noble fruit.
Si vous avez fait quitter la campagne
Au Roy Tanné qui commande en Espagne,
Mon Pere , hélas ! qui vous crie merci ,
La quittera si vous voulez aussi ,
Et reviendra sans mulet ni bagage ,
Un seul saint Paul faisant son équipage ,
Droit à Paris boire à vôtre santé ,
Car vous l'aurez certes bien merité.

Quant est de moy qui n'ay plus que la
langue ,

Je voudrois bien vous faire ma harangue ;
Mais je ne puis marcher , ny peu ny prou ,
Ne remuant , ny pieds , ny mains , ny cou ,

Ce Monseigneur , consideré, vous plaise,
Vous par qui seul je puis être à moy aise ,
Avoir égard que l'Apôtre Scarron ,

Bien

RÉMERCIMENT. 29

Ne fait rien que plus l'élever ;
Mais le Seigneur étant des nôtres
Vrayement l'on en verra bien d'autres ,
Et j'ay bien peur que dedans peu
Nôtre Nation indiscrete ,
Dedans Madrid ne vous maltraite ,
Et vous fasse crier au feu.



O toy dont les soins & les veilles
Nous tiennent à l'abry des coups !
O toy qui fais tant de merveilles
Comment te remercions nous ?
Nous devons tout à ton merite ,
Et si le Ciel pour estre quite
Vers ton insigne pieté ,
Ne te donne santé parfaite
Autant que je te la souhaite
Je ne le tiens pas acquitté.



REQUÊSTE

AU ROY.

GRand Monarque chez qui Mesdames
les Vertus
Ont choisi leur demeure.
Je suis un cul de jatte à qui membres tor-
Font grand mal à toute heure. [tus

B iij

Je suis depuis quatre ans atteint d'un mal
 hydeux
 Qui tâche de m'abbattre,
 J'en pleure comme un veau, bien souvent
 comme deux,
 Quelquefois comme quatre.
 Pressé de mon malheur, je voulus presenter
 Au Cardinal Requête ;
 Je fis donc quelques vers à force de gratter
 Mon oreille, & ma teste.
 Ce grand hôme d'Estat, ma requête écouta,
 Et la trouva jolie :
 Mais là dessus survint la mort qui l'em-
 porta,
 Et ne m'emporta mie.
 Dieu veut que de ma vie en souffrant mille
 morts
 Je fournisse la course,
 Au moins s'il permettoit qu'ayant du mal
 au corps
 T'eusse du bien en bourse.
 Si j'avois plus de bien, mon sort assurément
 Seroit plus supportable ;
 Mais hélas je n'ay rien que le mal seulemēt
 Qui me rend miserable.
 J'ay bien mon Pere encor, mais qui n'a
 rien aussi,
 Puis qu'il n'a plus sa charge,
 Et qui las d'estre là voudroit bien estre icy,
 Quoy que là plus au large.
 Car, Sire, il est aux champs assez mal can-
 tonné
 Aux environs de Loche,
 Où l'on ma dit souvent qu'il estoit estonné

Comme un fondeur de cloche.
 De toutes vos vertus si vostre Majesté
 M'en vouloit donner une,
 Celle que je requiers, Sire, c'est charité
 Qui vous est si commune.
 Elle croistroit en vous en s'estendant sur
 moy,
 Car telle est sa nature:
 Faites-en donc l'épreuve, ô magnanime Roy,
 Sur vostre creature,
 Rendant le pere au fils, & au pere cassé
 Sa dignité cassée.
 Nous bannirons bien-tost nostre malheur
 passé
 Loin de nostre pensée,
 Priant pour le salut d'un Roy si genereux
 Le grand Dieu des armées.
 Qu'on sçait n'avoir jamais aux cris des
 mal-heureux
 Les oreilles fermées.



EPIGRAMME

A UN PRESIDENT.

Parasite de longue robe,
 Ennemy de tous les Sçavans,
 Dont la médifance dérobe
 L'honneur des morts & des vivans,
 B. iiij.

Animal irrasatiable ,
 En esté même indecrotable ,
 D'un visage effronté , d'un regard furieux ;
 Pedant le plus hay qui soit dessus la terre,
 Fais-toy pendre , aussi-bien chacun te fait
 la guerre ,
 Peut-estre que dans l'air tu reüssiras mieux.

Mais si tu refuses de suivre
 Le conseil qui t'est présenté ,
 Et si tu te refuses de vivre
 En dépit du monde irrité ,
 Qu'à jamais tes discours coupables
 Te bannissent des bonnes tables ;
 Qu'à jamais puisse-tu crier du mal des-
 dens ?
 Que le Portier par tout te soit impitoyable,
 Et pour te souhaiter un mal plus effro-
 yable ,
 Ne puisse tu jamais manger qu'à tes dé-
 pens.





LA FOIRE

S. GERMAIN.

A son Altesse Royale.

MEs Vers allez trouver le genereux
GASTON.

Grand Prince, direz-vous, nous sommes
vostre Foire :

Celuy qui vous la dōne est ce pauvre garçon
Qu'à Bourbon vous plaigniez en le regardant boire.

En vous donnant des Vers importuns ou
plaisans,

Il ne demande pas recompense ou presens :
Mais puisque nostre Roy veut bien qu'on
désupprime.

Son pere qui faillit par mal-heur seulement,
Et qu'il ordonne enfin son restablissement.
Avancez-en l'effet, ô Prince magnanime !
C'est-là le seul sujet & la fin de sa rime,
Et ce que vous pouvez faire fort aisément.

B. v.

SAngle au dos , baston à la main ,
 Porte-chaise que l'on s'ajuste ,
 C'est pour la Foire S. Germain,
 Prenez garde à marcher bien juste :
 N'oubliez rien , montrez-moy tout ,
 Je la veux voir de bout en bout :
 Car j'ay dessein de la décrire,
 Muse au ridicule museau ,
 De qui si souvent le nazeau
 Se fronce à force de trop rire ,
 Muse qui regis la Satyre ,
 Viens me réchauffer le cerveau.

Guide de mon esprit follet ,
 Qui sur tout cheris le burlesque ,
 Soufle moy par un camoufflet
 Un style qui soit bien grotesque ,
 J'en veux avoir du plus plaisant ,
 Et fût-il un peu médifant ,
 T'emploiray tout vaille que vaille :
 Mais devant que de rimasser ,
 Bannissons de nostre penser
 Tout souvenir qui le travaille ,
 Et commençons par la canaille
 Qui nous empesche de passer.

Que ces badauts sont estonnez
 De voir marcher sur des échasses !
 Que d'yeux , de bouches & de nez !
 Que de differentes grimaces !
 Que ce ridicule Harlequin
 Est un grand amuse coquin !
 Que l'on acheve ici de botres !

Que de gens de toutes façons ,
Hommes , femmes , filles , garçons ,
Et que les culs à travers cottes
Amasseront icy de crottes ,
S'ils ne portent de calleçons .

Ces cochers ont beau se haster ,
Ils ont beau crier gare , gare ,
Ils sont contraints de s'arrester
Dans la presse rien ne démarre .
Le bruit des penetrans sifflets ,
Des flutes , & des flagecollets ,
Des cornets , hauts-bois , & muzettes ,
Des vendeurs , & des acheteurs ,
Se messe à celuy des sauteurs
Et des tambourins à sonnettes ,
Des joüeurs de Marionnettes
Que le peuple croit enchanteurs .

Mais je commence à me lasser
D'estre si long-temps dans la bouë ,
Porteurs laissez un peu passer
Ce carosse qu'il ne vous rouë :
Et puis , pour marcher seurement ,
Appliquez vous soudainement
A son damasquiné derriere ,
Moins de monde vous poussera ,
Le chemin il vous frayera :
Mais s'il reculoit en arriere ,
De peur de brizer nostre bierre ,
Faites de même qu'il fera .

Quelqu'un sans doute est attrapé ,
Sentens la trompette qui sonne .

Bien souvent pour estre duppé.
 Icy tout son argent on donne.
 Ha ! je le voy le maistre sot
 Qui se gratte sans dire mot.
 En recevant la babilole,
 Qui de son argent est le prix.
 Dieux ! de quelle joye est épris
 Le maudit blanqueur qui le vole,
 Et que la duppe qu'il console
 A peine à r'avoir ses esprits !

Mais qu'est-ce que je viens de voir ?
 Une Dame au milieu des crottes.
 Est-ce gageure, ou desespoir ?
 Mais peut estre a t'elle des bottes.
 Ha vraiment je n'en dis plus rien,
 En l'approchant je connois bien
 Que c'est une belle homicide,
 Au nez de laquelle un beau fard
 Composé de craye & de lard,
 Déguise bien plus d'une ride,
 Et que le filou qui la guide
 Est son brave ou bien son cornart.

Que de peinturez affiquets
 Dont les meres & les nourrices
 Regaleront leurs marmouzets !
 Que de gâteaux & pains d'espices !
 Icy maint laquais bigarré,
 Maint petit diable chamarré.
 Fait au Bourgeois guerre cruelle,
 Tandis que son Maistre coquet
 Pousse maint amoureux hoquet
 Vis à vis de quelque Donzelle.

Qui l'amuse de sa prunelle
Et de son affecté caquet.

Que ces souïllons de gauffriers
Font sentir l'odeur du fromage !
Et que ces noirs chauderonniers
Font un fâcheux carrillonnage !
Mais nous voilà quasi dedans ,
Bon-jour la Foire, Dieu soit ceans ,
Je suis un pauvre cul-dé-iatte ,
Qui vient tout exprés de chez nous ,
Non pour acheter des bijoux ,
Mais pour au grand bien de ma ratte,
Sur vostre los qui tant éclatte,
Faire quelques Vers aigre & doux.

Prenez bien garde à ce soldat ;
Ou plutost ce grand as de pique ,
De fine peur le cœur me bat
Que contre nous il ne se pique.
Porteurs marchez discrettement ,
Ne heurtez rien , mais posément
Menez-moy par toute la Foire.
C'est icy , Monsieur mon cerveau ,
Qu'on verra si je suis un veau ,
Si je merite quelque gloire ,
Et si nostre docte écritoire
Fera quelque chose de beau.

Petit Poëte trop éventé ,
Gardez-vous bien de rien promettre ,
Rengainez vostre vanité ,
Où diable vous allez-vous mettre ?
Et quoi ne sçavez-vous pas bien
Qu'un conte ne vaut jamais rien .

Quand on dit je vous feray rire ?
 Je crains pour vous quelque revers ,
 Je crains que les Marchands divers
 Sur lesquels vous allez écrire ,
 N'habillent au lieu de les lire
 Leur marchandise de vos Vers.

Arrestez , certain jouvenceau
 Chez un confiturier se glisse ,
 Son dessein n'est que bon & beau ,
 Mais j'ay peur qu'il ne reüssisse :
 Car je remarque à ses costez
 De Pages fort peu dégouttez
 Une troupe bien arrenagée
 Et mal faisante au dernier poinct.
 Que pour eux il sort bien à poinct.
 Tenant à deux mains sa dragée
 Qui des Pages sera mangée ,
 Et dont il ne mangera point.

Il ne sçait pas de quel Destin
 Sa confiture est menacée ,
 Et qu'elle sera le festin
 De la gent à gregue troussée.
 Ha ! le voilâ dévalisé ,
 Dieux qu'il en est scandalisé !
 Que son sucre qui se partage
 Parmy tous ces demi-filoux ,
 Luy cause un étrange courroux !
 Et qu'à ses yeux remplis de rage
 Un Escuyer fouïettant un Page
 Seroit un spectacle bien doux !

Que ces Gentils hommes à pié

Sont de nature peu courtoise !
 Que ces Damoiseaux sans pitié
 Pour peu de chose font de noise !
 Qu'ils ont de succe répandu,
 Qui pourtant ne sera perdu :
 Car de cette Irlandoise bande
 Il sera bien-toft ramassé :
 Mais les lieux où l'on est pressé
 Ne sont pas ceux que je demande ,
 Dégageons de foule si grande
 Nostre corps demy fracassé.

Allons faire de l'inconnu
 Au milieu de l'Orfevrerie ,
 Sans doute j'y seray tenu
 Entaché de bizarrerie,
 Vous en ferez questionnez :
 Le desir de me voir au nez
 S'emparera de quelque teste ,
 Mais lors que quelqu'un qui l'aura
 De mon nom vous enquestera
 Sans luy faire beaucoup de feste
 Dites luy que c'est une beste
 Qui peut-estre le piquera.

Icy le bel art de piper
 Tres-impunément se pratique ,
 Icy tel se laisse attraper ,
 Qui croit faire aux pipeurs la nique.
 Approchons ces gens assemblez ,
 Hommes parmy femmes meslez ,
 J'y vois ce me semble une duppe :
 Car ce beau porte-point-coupé
 D'un touffu pannache huppé ,

40 LA FOIRE

Près de cette brillante juppe
 Qui bien plus que son jeu l'occupe,
 Qu'est-ce qu'un Damoiseau duppé ?

Qu'ils sont d'accord ces assassins
 Qui de paroles s'entremangent !
 Qu'ils sont pour faire des larcins
 De leurs dez qu'à tous coups ils changent !
 Que ces deux Demons incarnez
 Sont sur ce pauvre homme acharnez
 Qui perd tout en grattant sa teste,
 Et sans dire le moindre mot,
 Ha qu'il a bien trouvé son sot
 Celui-là qui jure & tempeste !
 Et que l'autre fait bien la beste
 Avec son serment de bigot !

Foire l'élément des coquets,
 Des filoux & des tire-laine,
 Foire où l'on vend moins d'affiquets
 Que l'on ne vend de chair humaine,
 Sous le pretexte des bijoux
 Que l'on fait de marchez chez vous
 Qui ne se font bien qu'à la brune !
 Que chez vous de gens sont deceus !
 Que chez vous se perdent d'escus !
 Que chez vous c'est chose commune
 De voir converser sans rancune
 Les galans avec les cocus !

Tout ce qui reluit n'est pas or
 En ce pays de piperie :
 Mais icy la foule est encor
 Sans respect de la pierrerie.

Menez-moy chez les Portugais ,
 Nous y verrons à peu de frais
 Des marchandises de la Chine :
 Nous y verrons de l'ambre-gris ,
 De beaux ouvrages de vernis ,
 Et de la porcelaine fine
 De cette contrée divine ,
 Ou plutoft de ce Paradis.

Nous acheterons des bijoux ,
 Nous boirons de l'aigre de cedre ;
 Mais comment diable ferons-nous ,
 Pour trouver une rime en edre ?
 N'importe ne radoubons rien ,
 Edre & cedre riment fort bien ,
 N'en déplaife à la Poësie.
 La fabrique de tant de Vers
 Sur tous ces obiets si divers
 Dont j'ay l'ame toute farcie,
 M'a fatigué la fantaisie ,
 Et mis l'esprit presque à l'envers.

Beau Portugais de Portugal
 Qu'un verre net on me delivre,
 Si l'aigre de cedre est loyal
 J'en achepte plus d'une livre,
 Couvrez donc un peu vos esté,
 Un peu moins de civilité,
 Et bon marché de marmelade.
 Sçaches homme au petit rabat
 Que je suis plus friand qu'un chat
 A cause que je suis malade.
 Ne montrez donc rien qui soit fade,
 Ou qui ne soit pas delicat ,

Il est ma foy delicieux ,
 Il est merueilleux ce breuvage ,
 Et n'est muscat ny coindricux
 Qui m'en fit mépriser l'usage :
 N'en déplaife aux beuveurs de vin ,
 Par mon chef il est tout divin.
 Laquais tenez cette bouteille ,
 Mais gardez bien de la casser ,
 Et tafchez de vous en passer ,
 En amy je vous le confeille ,
 Car je veux bien perdre l'oreille ,
 Si vous ne vous faifiez chasser.

Adieu Seigneur Lopes , bon soir ,
 Bon soir auffi Seigneur Rodrigue :
 Los q ue je viendray vous revoir ,
 Vous me trouverez plus prodigue.
 Il est ce me semble faifon
 De retourner à la maifon.
 Je voy defia de la chandelle ,
 Et ne voy plus rien de nouveau.
 Qui puiſſe porter mon cerveau
 A faire un Stance nouvelle : .
 Puis j'en voudrois faire une belle ,
 Et je ne voy plus rien de beau.

Tout beau petit Poëte tout beau ,
 Vous allez aprefter à rire :
 Vous ne voyez plus rien de beau ,
 Certes, cela vous plaift à dire.
 A cette heure de tous coftez
 Arrivent icy des beautez
 Qui n'y viennent qu'à la nuit sombre.

A cette heure quand pour Philis
 Poudrez , frisez , luisans , polis ,
 Les appellant Soleils à l'ombre
 Leurs disent fleurettes sans nombre
 Sur leurs roses & sur leurs lis.

Voyons un peu ces Espiciers
 Chez lesquels tant de monde achette.
 O poivre blanc que volontiers
 Pour vous je vuide ma pochette !
 Sçachons s'ils en pourront avoir :
 Mais je n'apperçoy que du noir
 Qui fort peu l'appetit réveille,
 Au lieu que ce poivre de pris
 Qui purifie les esprits ,
 Est de l'Orient la merveille ,
 Preferable à la sans-pareille ,
 Et comparable à l'ambre-gris.

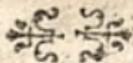
Adieu Peintres, adieu Lingers ,
 Je laisse vôtre belle Histoire ,
 Et celle des autres Merciers
 A quelque meilleure écritoire.
 Adieu la Foire Saint Germain ,
 Je vay non pas en parchemin ,
 Mais en papier blanc comme craye
 Travailler à vôtre tableau.
 Mais de mon style un peu nouveau
 Avecque raison ie m'effraye ,
 Et j'ay bien peur qu'on ne me raye
 Comme un malheureux poëtereau,

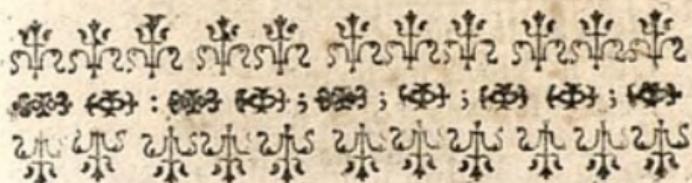
Ainsi chantoit un malheureux ,
 Quoy qu'il n'eust quasi point d'haicine,

44 LA FOIRE S. GERMAIN.

Et que son poulmon catharreau
 Ne fist sortir sa voix qu'à peine.
 Il le faisoit pourtant beau voir,
 Car justaucorps de velours noir
 Habilloit sa carcasse tendre,
 Sa main un baston soustenoit,
 Ce baston alloit & venoit,
 Où sa main ne vouloit s'étendre,
 Executant sans se méprendre
 Ce que le malade ordonnoit.

Quoy que son chant fust enroué,
 Que ridicule fut sa Lyre,
 Si creut-il qu'il seroit loué
 Si GASTON daignoit en sourire:
 Car il n'a chanté seulement
 Que pour son divertissement:
 Toute autre fin il desavouë;
 Et quand quelqu'un s'en moquera,
 Et son carme méprisera,
 Il luy fera ma foi la mouë:
 Et qu'on le blasme ou qu'on le louë,
 Au diable s'il s'en soucira.





O D E

A LA REINE.

A La plus pleine de vertu-
 Que jamais le Royaume ait eu,
 La meilleure Reyne du monde ,
 En qui toute sagesse abonde ,
 Un petit Poëte juronné
 Souffrant toujourns comme un damné ,
 Et qui bien souvent la dent grince :
 Car bien souvent douleur le pince ,
 Ose aujourd'huy bien humblement
 En forme de remerciement ,
 Offrir petits vers ridicules ,
 Plaise à Dieu qu'ils soient sans macules ,
 Puisque l'autheur les façonna
 Pour Dame qui macule n'a.
 C'à venez donc à moy ma Muse,
 Venez ma petite camuse ,
 Dont le nez n'est pas aquilin ,
 Venez à pas de Trivelin
 Avec brodequins à sonnettes ,
 Et vos meilleures castagnettes,
 Mais venez donc en peu de temps ,
 Car j'enrage lors que j'attens ;

Car l'honneur d'exercer ma veine
 Pour cette incomparable Reyne ,
 Me rend le courage aussi fier ,
 Que si j'estois un financier.
 Honteuse vous n'osez peut-être
 Devant telle Reine paroistre ,
 Demeurez donc en vostre Mont
 Où toutes vos autres sœurs sont ,
 Reduites à filler quenouilles ,
 Et ne vivre que de grenouilles ,
 Et de salades de cresson
 Tant jours de chair que de poisson ,
 Que sur les bords de l'Hipocrene
 La tres-honorable fontaine,
 Vous trouvez pour vous substanter
 Et la malle faim éviter ,
 Depuis que la grande Eminence
 Qui tant prit & laissa finance ,
 Est en Sorbonne où s'il ne dort
 Il pourra s'ennuyer bien fort.
 Mais chaque mal a son remede ,
 Et j'espere que sans vôtre ayde ,
 Celle-même pour qui j'écris
 Peut toute seule à mes esprits ,
 Communiquer tant de lumiere ,
 Que dessus si riche matiere ,
 Je feray des Vers à foison
 Et vraiment c'est bien la raison ;
 Car cette Reine sans seconde
 Qui fait du bien à tant de monde ,
 Et qui veut bien m'en faire aussi ,
 Entend que mon corps racourcy ,
 De tous les corps le moins mobile
 Ne soit plus corps d'homme de Ville ,

Mais qui soit corps d'homme de Cour,
Graces à la Dame d'Atour,
Qui sans en estre conjurée
M'a cette grace procurée:
Mais peu de temps j'en jouiray
Car hélas ! bien-tost je mourray.
Je voy la mort qui me muguette
Et qui pour ravir me guette ;
Oüy bien tost son grand dart rouillé
Dedans mon sang sera moiüillé,
Mais cette camarde est bien folle
Il ne faut qu'une craquignolle,
Un coup d'espingle ou camion
Enfin la moindre lesion,
Sans faire jouër la rapiere
Peut me loger dedans la biere,
aussi bien (graces au Dieu Pan)
Qu'est logé ce feu Maistre Iean,
Sur qui ne peut rien ma requeste,
Encore bien qu'il luy fit feste,
Et qui laissa finir ses jours,
A mon Pere entre Amboise & Tours,
Mon bon Pere Scarron l'Apôtre,
Qui n'a besoin de Patenostre,
Car Hélas il est mort martyr,
Plein d'amour & de repentir :
Mais tant parler de funeraille,
N'est pas un langage qui vaille,
Même en cét agréable temps,
Que tous les peuples sont contens
De vous voir ô l'honneur des Reines,
Regir de cét Estat les resnes.
Et regner sur les volontez,
Par vos ineffables bontez,

O que quiconque en Dieu se fonde,
 Fait bien-tost voir à tout le monde
 Que sans luy l'homme ne peut rien,
 Et que je me confirme bien
 Par l'estat heureux où vous estes,
 Et par tous les biens que vous faites.
 Que tost ou tard la pieté
 Trouve son loyer merité.
 Quant à ce qui touche moy-même,
 Sçachez que la Bonté suprême,
 Vous guerdonnera largement,
 Pour m'avoir donné logement
 Car en ma petite personne,
 O Reine aussi belle que bonne,
 Vous fonderez en la logeant,
 Un Hôpital pour peu d'argent,
 Car je pense avoir ce me semble,
 Tout ce que peut avoir ensemble,
 De grands maux curables ou non,
 Un Hôpital de grand renom,
 Par exemple paralisie,
 L'en ay, mais de la mieux choisie,
 De fièvre toujours quelque accez,
 De Rheume toujours par excez,
 Des yeux je ne voy quasi goutte,
 Aux jointures j'ay toujours goutte,
 Aux nerfs souvent contorsion,
 Et par tout ailleurs fluxion.
 Il est vray je n'ay point d'ulceres,
 Mais je ne m'en tourmente gueres,
 Un jour peut-estre j'en auray.
 Et bien plus que je ne voudray
 Tous ces maux font qu'aujourd'huy j'ose
 Vous importuner d'une chose

Cc

Ce n'est pas d'une donaison,
Mais d'avoir en vôtre maison,
Bien que je sois un peu maussade,
L'honneur d'être vôtre malade,
De cét office si nouveau,
Vôtre train sera bien plus beau,
Outre qu'aucun Roy de la terre,
Tant en la paix comme en la guerre,
Jamais par un tel officier,
Ne s'est fait servir par quartier.
Si vous accordez ma demande,
O Reine de vertu tres grande,
Je n'auray pas peu de fierté,
D'estre de vostre Majesté,
Le tres-obeissant malade,
Mais pourtant je me persuade,
Quoy que la gloire d'estre à vous,
Soit un bien profitable à tous,
Que de cette charge nouvelle,
Que pour moy je trouve fort belle,
Personne ne s'empresera,
Et que c'est moy seul qui l'aura,
Tout le temps de ma triste vie,
Sans que perlonne en ait envie.



S'ENSUIVENT
LES DEUX
LEGENDES
DE BOURBON

des années 1641 & 1642.



C Y
 C O M M E N C E
 L A
 L E G E N D E
 D E B O U R B O N,
 de l'année 1641.

MADAME sainte Hautefort,
 Dame que j'honore plus foit
 Que je ne fais Dame Fortune,
 Dame de vertu non commune,
 Je vous escrits de mon grabat,
 Où sans manchette ny rabat
 Je fais assez laide grimace ;
 Mais où scachant bien que j'ay place
 En dépit de tous mes malheurs
 Parmi vos humbles serviteurs,
 Et que vous me tenez pour vostre
 Autant que si j'estois un autre,
 Je me sens le cœur bien plus fier,

C ij

Bien plus hautain , bien plus altier
Que si j'estois du parentage
De Sublet ce grand personnage,
De Monseigneur le Chancelier,
Où de Monseigneur Boutillier.
Or pour revenir à ma lettre,
Ou force choses je veux mettre ;
Car long-temps a que ne vous vis,
Dont bien souvent je me maudis :
Depuis que je ne vous ay veü
J'ay mainte Province couruë
Pour trouver quelque alegement,
Mais helas toujours vainement,
Vainement je bats la campagne,
Toùjours ma douleur m'accompagne,
Toùjours de ma douleur chargé
Je crie cõme un enragé :
Mais aussi ma Philosophie
Souventesfois me fortifie.
Depuis peu je suis de retour
De Bourbon où j'ay fait sejour
Par l'espace de six semaines,
Mais sans y soulager mes peines,
Quoy que le Ciel ayt en ces eaux
Mis des remedes pour tous maux,
Là j'ay veu Monsieur de Barriere
De là Saint-Louis le cher frere,
Et le gros Seigneur d'Avaugour
Au corps si long, au col si court ;
Le Commandeur de Montclere,
Chez qui je faisois bonne chere;
Monsieur de Vassé le Manceau
Qui n'est encor qu'un jouvenceau,
Mais dont le bien que je ne mente

Vaut quinze mil escus de rente :
 S'il peut devenir accompli
 Comme estoit son oncle Egully,
 Il fera bien , car Renommée
 Vaut mieux que ceinture dorée :
 Et le pauvre , homme de bien
 Vaut le riche qui ne vaut rien.
 Mais il peut sans aller à Rome
 S'amander, car il est jeune homme,
 Et je le trouve disposé
 A se rendre un peu plus posé.
 Là Monseigneur de Longueville
 Petit , mais droit comme une quille,
 Vaillant , courtois , & liberal,
 Magnanime , franc , & loyal,
 Nous donna force Comedies :
 Dieu le garde de maladies,
 Car par grand excez de bonté
 Deux fois de luy fus visité,
 Il luy cousta deux mille livres
 En argent , vètemens, & vivres,
 Dont les pauvres Comediens
 Gueux comme des Bohemiens
 Devindrent gras comme des Moines,
 Et glorieux comme Chanoines,
 Dont j'eus grand' consolation.
 Car j'aime cette nation.
 Or depuis que j'ay l'honneur d'estre
 Connu de vous & vous connoistre,
 En quoy je dis la verité
 Gist ma plus grand felicité,
 J'ay fait certaine connoissance
 Avec un homme d'importance,
 Dont j'ay le cœur bien satisfait :

C iij

Aussi c'est un homme en effect
 Qui merite beaucoup d'estime,
 Et qu'on ne peut hair sans crime :
 Outre qu'il honore bien fort
 Madame Sainte Hautefort,
 N'eust-il que cela de louable
 Il me seroit considerable.
 Mais en luy le Seigneur a mis
 Tout ce qu'il donne à ses amis :
 C'est le grand Comte de Bethune
 Qui se moque de la Fortune,
 Et dans un champestre seiour
 Mesprise les Dieux de la Cour
 Il avoit avec luy sa femme
 Une fort agreable Dame,
 Avec elle sa sœur estoit
 En rien qui ne la demenroit,
 Dignes sœurs d'un tres digne frere
 Dont la Renommée est bien claire,
 Le Comte saint Aignan nommé,
 De vous mesme fort estimé :
 C'est assez parlé de ce Comte,
 Il faut revenir à mon conte,
 Pour son merite publier
 J'ay pensé les noms oublier
 De ceux qui quand j'y bus y burent,
 Et tandis que j'y fus y furent.
 Là ie vis ce grand Marechal
 Que l'on dit n'avoir point d'égal,
 Ce Maistre de l'Artillerie
 Qui tonne avec tant de furie,
 La terreur du peuple Flaman
 Qui prend quatre villes par an :
 J'y vis aussi sa chere Epouse

Dont les appas sont plus de douze ;
 Un autre Marechal aussi
 Y fut au jarret racourcy,
 Homme en tout fort considerable,
 Mais en ce temps peu favorable,
 Il demeure dedans Paris
 A faire œillades & sous-ris.
 Là j'y vis , mais en grand' detresse,
 Un jeune estranger dont la fesse
 Perdit quand Arras on prenoit
 La cuisse qui la soustenoit,
 C'est Ransau ce grand Capitaine
 Qui marche depuis à grand peine :
 Sa ieune femme le suivoit
 Qui de beaux blonds cheveux avoit ;
 Dieu luy conserve bien sa teste,
 Car teste chauve est mal honneste.
 I'y vis aussi Monsieur Botru
 Dont l'esprit n'est pas malotru,
 Ce rare diseur d'apophregmes
 Crachoit incessamment des flegmes :
 Mais soulagement il receut
 Par l'eau bouillante qu'il y but.
 I'y vis aussi de la Feuillade
 qui vaut beaucoup sain & malade,
 Et le bon President l'Archer
 Ayant quelque peine à marcher,
 Mit d'eau chaude mainte verrées
 Dans ses entrailles alterées.
 L'on y prepara logement
 A la femme au Surintendant :
 Tapisserie fut tenduë,
 Et si ce fut peine perduë.
 Mais i'oublois par grand oubly,

56 LA LEGENDE

Dont j'aurois eu toujourns ennuy,
La Ribaudon belle & charmante
Qui but aussi de l'eau bouillante,
C'estoit pour avoir embonpoint
Qu'à lors sont gent corps n'avoit point :
Son Espoux estoit avec elle
Qui n'est pas si beau qu'elle est belle
Dieu luy donne soulagement
Quand elle aura quelque tourment,
Et que mauvaise halaine aucune
Jamais son beau nez n'importune.
Devers la fin de la saison
Que chacun revoit sa maison,
Sans craindre beaucoup la froidure.
Arriva Monsieur de Mercure,
Ce jeune Prince à cheveux blonds
Je ne scay s'ils sont courts ou longs,
Car je ne vis point son visage,
Je ne vis que son équipage,
A cause que le lendemain
Vers Paris je pris mon chemin
Avec une jeune pucelle
Dont un baston soustient l'esselle.
C'est la jouvencelle Clisson
Sœur de la belle Mombaron,
Dont la poitrine est haletante
Et la cuisse bien chancellante.
Mais saine elle auroit des appas
Que quantité d'autres n'ont pas,
Or de peur que nostre Legende
Ne soit fascheuse estant trop grande,
Je laisse à parler de plusieurs
Tant Damoiselles que Messieurs,
Et de peur de gaster mon conte

Force gens dont ne fais nul compte
 De crainte de vous ennuyer
 Je veux si je puis oublier,
 Ou du moins passer sous silence,
 Puis vous n'en avez connoissance,
 Et quand vous les connoistriez
 Mal volontiers en parleriez.
 Hommes & femmes de campagne
 Portans des habits à pistagne,
 Hommes & femmes de Paris,
 Sotes femmes, vilains maris,
 Hommes à la barbe touffuë,
 Femmes à gorge mameluë,
 Des vrais visages de cannars
 Mauvais plaisans, francs gauguenars,
 Tels que dans le pays du Maine
 Est le bon Monsieur de Vilaine,
 Car il vous en souviendra bien,
 C'est de luy que ce mor je tien :
 Toute cette troupe mal faine
 Dont tres-putrefaite est l'haleine
 N'est pas trop agreable à voir,
 Et ne merite pas d'avoir
 Place tant soit elle petite
 Dedans lettre où l'on voit escrite
 Madame Sainte Hautefort,
 Qu'on estime par tout si fort,
 Et puis certaine lassitude
 Donne à ma main inquietude.
 Mais hélas ! j'en ay bien ailleurs,
 Et je sens sur moy des douleurs
 Telles que nôtre Scholastique
 Qui pour moy de rigueur se pique
 S'il m'entendoit souvent crier

C V

Pourroit bien Dieu pour moy prier.
 L'on m'a dit qu'il ne m'ayme mie
 Pour certaine querimonie,
 Mais que le mal que ie luy veux
 Depuis les pieds jusques aux cheveux
 M'afflige si pour luy rancune
 Dans le cœur ie conserve aucune,
 Si pour luy ie garde aucun fiel,
 Ainçois ie me sens tout de miel,
 Mais ô personne merveilleuse
 C'est trop d'une rithme ennuyeuse
 Peut estre vous entretenir :
 Auparavant que la finir,
 Je veux vous demander nouvelles
 De Descars la noble pucelle,
 Et sçavoir si son mal de chef
 La persecute derechef.
 Toutes deux vous estes personnes
 Adorables, belles, & bonnes,
 Pour lesquelles dedans Paris
 Tout le monde m'est à mépris.
 Ha quel cruel chagrin me ronge
 Alors que nuict & jour ie songe
 Que vous serez, l'Hyver au Mans
 Où le froid joint à mes tourmens
 M'empesche de faire voyage !
 Helas qu'à bon droict j'en enrage !
 Helas que vifte fut le cours
 De ses irretournables jours,
 Pendant lesquels j'eus l'honneur d'estre
 Connu de vous & vous conneestre !
 Helas qui me peut consoler
 A moins que de me faire aller
 Vers l'heureuse ville où vous estes,

Où tant de bien-heureux vous faites,
 Où j'ay pû vous considerer
 Et sans cesse en vous admirer
 La vertu la plus consommée,
 La fille la plus renommée
 Que la France jamais aura
 Tant que le monde durera.
 Felicité trop tost ravie,
 Seuls moments heureux de ma vie,
 Tous mes souhaits sont superflus,
 Non non vous ne reviendrez plus :
 Ha ce triste penser me tuë !
 Quoyque ma raison s'évertuë,
 En vain ie tâche à le bannir,
 Il vient toujourns m'entretenir,
 Et me remettre à la memoire
 Ce temps où j'avois tant de gloire,
 Ce grand bon-heur que j'ay perdu.
 Qui ne me fera point rendu.
 Souvent le doux penser me flatte
 De n'estre plus un cul de jate,
 Et qu'un jour ie pourray marcher
 Et où vous serez vous chercher,
 Pour vous montrer par mes services
 Qu'estre ingrat n'est pas de mes vices,
 Mais ie suis un infortuné
 A souffrir toujourns destiné.
 Le Ciel qui m'est toujourns contraire
 Pour me traiter à l'ordinaire
 Ne voudra pas se relascher
 A m'accorder un bien si cher.
 Bien souvent devant la nuit sombre
 Que tout Animal est à l'ombre,
 Et qu'en terre sont yeux fermez

60 LA LEGENDE

Autant qu'au Ciel feux allumez,
 Le songe vient avec ses charmes
 Pour quelque temps secher mes larmes ::
 Et lors ie pense fermement
 Estre dans vôtre appartement,
 Sous vostre grande cheminée,
 Dont si chaude estoit l'halenée ::
 Là ie crois vous entretenir,
 Et bien souvent y voir venir
 Tantost un venerable Moine,
 Et tantost. un discret Chanoine,
 Ou bien certain petit vieillard
 qui parloit comme un vray canard :
 Puis vostre sœur que tant i'estime,
 Et moy , mais ce n'est pas grand crime,
 Rians de quelque mauvais mot
 qu'aura dit quelque pauvre sot,
 Ou quelque sote de Mancelle
 Dont souvent puante est l'esselle,
 Ou bien de quelque Campagnart
 qui veut faire du Goguenart.
 Et puis ie voy la Moussardiere,
 Dont le Neveu ne vesquit guere,
 Et crois entendre le fracas
 De ses jupes de taffetas ;
 Je prie Dieu qui la guerdonne,
 Car elle est fort bonne personne,
 Et qui m'a souvent confondu
 Par quelque ser vice rendu.
 Puis ie voy entrer ce me semble
 Dame Anne & du Verger ensemble,
 Civils & tous pleins d'entregent,
 M'apportant dans un plat d'argent ,
 quelque excellente confiture,

Dont ie faisois souvent pasture.
 Je voy Dame Marie aussi,
 Dont le cœur est souvent transi-
 quand elle parle de ses filles
 qu'on dit avoir esté gentilles,
 Et vostre bon cocher Nalliart,
 Dont le chien estoit si gaillart,
 Vostre vilain laquays la Chaume
 Dont le pied ne sent pa le Baume:
 Lors que la bruillante saison
 Luy donne quelque eschaufaison.
 Je voy aussi son camarade
 qui me vid un iour bien malade,
 Et vostre grand chien Favory;
 Mais l'on m'a dit qu'il est pourry ;
 Et Joannines les coureuseuses
 qui souvent estoient amoureuseuses :
 Mais lors que ie suis esveillé
 Je treuve que i'ay sommeillé,
 que tout cecy n'est que mensonge ;
 Et que mon bon-heur n'est que songe,
 Et qu'enfin je suis dans Paris
 D'où cette Legende i'écris,
 Et où i'ay l'honneur d'estre vostre
 Autant que si i'estois un autre :
 Dont ie me tiens le cœur plus fier ;
 Et plus hautain , & plus altier,
 que si i'estois du parentage
 De Sublet ce grand personnage,
 De Monseigneur le Chancelier,
 Où de Monseigneur Boutillier.

*Cy finit la Legende de Bourbon , de
 l'année 1641.*



C Y

COMMENCE
LA SECONDE
LEGENDE
DE BOURBON,

de l'Année 1642.

MADAME Sainte Hautefort,
Qu'on estime par tout si forr,
Dame également belle & bonne
Qui dans le Ciel ferez patronne
De toutes les Dames d'atour,
Si vous estiez encore en Cour,
C'est une chose tres-certaine
Que vous ne seriez pas au Maine,
Et moy si j'estois près de vous
Mon sort en seroit bien plus doux,
Et pourrois m'y rendre S. homme
Autant que si j'estois à Rome :

Car vostre exemple est si touchant ,
 Qu'auprés de vous nul n'est méchant :
 L'air qu'auprés de vous on respire
 Aux esprits les vertus inspire ,
 Et par vostre devotion ,
 Vostre canonisation
 Vous doit estre chose si seure ,
 Que vous devriez de bonne heure ,
 Amasser l'argent qu'il faudra
 Quand on vous canonisera.
 Si ce conseil vous plaist, prenés-le,
 Et s'il ne vous plaist pas, laissez-le ,
 Usez en comme il vous plaira ,
 L'auteur ne s'en offencera :
 Sans doute vostre humeur modeste
 A cette heure contre moy peste ,
 Car la loüange vous déplaist
 Toute veritable qu'elle est.
 Il faut donc changer de langage ,
 Car qui se corrige est bien sage :
 ça réveillez-vous mes esprits ,
 Pour plaire à celle à qui j'écris.
 Et commençons nostre Legende.
 Qui doit estre petite ou grande ,
 Selon ceux que mon souvenir
 Aura bien voulu retenir.
 Certes j'ay veu maintes personnes ,
 Laides, belles, mauvaises, bonnes,
 Pauvres, riches, petits, & grands,
 Et tous assez mal se portans :
 Mais sans vanité je puis dire
 Que là j'estois dans mon empire,
 Et que tous m'y portoient l'honneur.
 Comme à leur malade majeur.

64 LA SECONDE LEGENDE

Aussi tous leurs maux joints ensemble
 Prés des miens sont peu ce me semble,
 Mon corps n'est plus un corps humain
 Sa peau n'est qu'un sec parchemin,
 Dont mes os veulent faire un crible,
 Ce qui me fera bien sensible :
 O vous mes membres décharnez,
 Pour servir vous m'estiez donnez :
 Mais hélas tortus que vous estes,
 Rien que me nuire vous ne faites.
 Hà si j'estois sans sentiment,
 Aussi bien que sans mouvement,
 Je serois exempt du mes-aise
 Que je trouve dans une chaise.
 Car comment y trouver repos,
 N'estant assis que sur des os,
 Mais icy je me glorifie,
 L'homme sans cui ne s'assist mie :
 Et moy pauvre je n'en ay point,
 Faute de chair & d'embonpoint.
 Trêve de plaintes inutiles,
 Qui mêmes ne sont pas civiles,
 Et mettons la main tout de bon
 A la Legende de Bourbon.
 Ma main, ou bien celle d'un autre,
 Car point n'en a l'esclave vostre,
 Ou bien s'il en pend à son bras,
 Le pauvre ne s'en aide pas.
 Mais parler tousiours d'autre chose
 Que de ce que je me propose,
 Et faire des digressions
 Pleines de lamentations,
 Ce n'est pas le moyen de mettre
 Fin à cette Legende ou Lettre.

Commençons-la donc tout à fait,
Qui bien commence a quasi fait.
Premierement Gaston de France
Pour son merite & sa naissance
Sera mis icy le premier,
Par moy des hommes le dernier.
Il me demandoit à toute heure
Si j'avois point santé meilleure,
Et toutes les fois qu'il me vit,
Grand pitié de mes maux il prit.
Tous les matins j'avois la gloire
De luy voir de l'eau chaude boire;
Car ie logeois devant les puits,
Pauvre mal-heureux que je suis,
A l'image Monsieur S. Jacques,
Qui n'a d'autre rithme que Pasques:
Si d'autre rithme je sçavois,
Tres-volontiers j'en userois.
Car quelqu'un pour faire l'habile,
Dira que c'est une cheville:
Et moy point n'y contrateray,
Car fort peu je m'en soucieray.
Grand estoit l'estonnement nostre
De le voir boire comme un autre,
Ne pensant pas en bonne foy
Qu'un grand Prince-beust comme moy.
Mais il boit ainsi qu'un autre homme,
Aussi fait le Pape de Rome,
Et tous les Princes d'aujourd'huy
Boivent tous ainsi comme luy:
Et vrayment c'est chose facile
Et sans estre beaucoup habile
A quiconque s'en veut mesler,
Il ne faut que bien avaller:

66 LA SECONDE LEGENDE

Pour moy voila comme j'en use,
 Si je fais mal, que l'on m'accuse.
 Après Monsieur chacun sera
 Comme à ma memoire il plaira :
 Souvent la rime me maistrise
 Et me fait écrire à sa guise
 Tellement que souventesfois,
 J'écris ce que ie ne voudrois.
 Placer chacun selon sa race
 Qui le voudra faire le face :
 Quant à moy je n'en feray rien,
 Et je croy que ie feray bien.
 L'un droit veu ma grand noblesse
 Je devrois suivre son Alteſſe :
 L'autre veu Messieurs mes ayeulx
 Je devrois estre placé mieux,
 Un autre ie suis après telle,
 Je devrois estre devant elle :
 Mais les premiers allant devant
 Les derniers iront en suivant,
 Comme dit fort bien le proverbe
 Des vaches qui vont à l'herbe.
 Or ne pouvant rien oublier,
 Je pourrois bien vous ennuyer,
 Si descrivant cette noblesse
 Qui fait la court de son Alteſſe
 Je despenſois pour chacun d'eux
 Tantost un vers & tantost deux.
 Il vaudra donc mieux ce me semble
 Qu'un vers ſerve à plusieurs ensemble :
 Car tel aussi se trouvera
 Qui tout seul plus d'un vers aura.
 Or ça commençons par l'Eglise,
 Car mal-heur à qui la meſpriſe.

J'ay donc veu près de Monseigneur
 Pere Bourgoin son Confesseur :
 Et puis l'Abbé de la Riviere,
 Honny soit qui ne l'aime guere.
 Ce la Riviere est un Abbé,
 Lequel sçait bien plus qu'à ny bé.
 Et sa teste à bien juste titre
 Meriteroit de porter Mitre.
 De son Maistre il est fort aymé,
 Et de tout le Monde estimé :
 Puis le grand Aumônier d'Alesme,
 Un vray visage de Caresme,
 Aumosnier ou bien Chapelain,
 Car ie n'en suis beaucoup certain,
 Et puis Goulas le Secretaire,
 Devant qui passe maint affaire.
 J'ay besoin d'une rime en oux
 Pour le grand Comte d'Aubijoux,
 Si j'estois assez Camarade
 Du Marquis Montaigu Feillade,
 J'emprunterois ses cheveux roux
 Pour rimer avec Ambijoux,
 Mais puis qu'avec blonde perruque
 Il nous cache sa jaune nuque,
 Quoy que cela luy fust aisé
 J'aurois peur d'estre refusé,
 Du Hailly qui commande aux gardes
 Tant carabines qu'hallebardes,
 Rare cét aymable garçon
 Lequel a si bonne façon ;
 De Brion parent de la Vierge,
 Ornano qui dépense en cierge
 Depuis que Bernard l'homme Saint
 A fait que le grand Diable il craint,

58 LA SECONDE LEGENDE

Demon de petite stature ,
 Mais à l'aune il ne se mesure ,
 De Villegaignon & Sauvat ,
 Valon qui tient quinze , & Leyat ,
 Et qui masse mille pistoles
 Comme s'il massoit mille oboles ,
 Et le Normand Monsieur Patris ,
 Quoyque Normand homme de prix ,
 Belot dont la seconde veine
 Enfante mille vers sans peine ,
 Homme sage à l'esprit pointu
 Inimitable en l'impromptu.
 Point ny fut Clinchant le prud'homme
 Qui Monsieur le Baron se nomme ,
 Mais bien Lenoncours , Favoras ,
 Charmois , Verderonne , Almeras ,
 Le Grand , du Bois , la Bardouliere ,
 Chamoreau , d'Achis , Hurreliere ,
 Le Meignet , Roussillon , Fretoy ,
 Le Boullay , des Ouches , Belloy ,
 Lisiere , de Livet , Fransure ,
 Lequel par saint Nicolas jure ,
 Sajot , la Plesse , Marcigny :
 Après eux , je ne sçai plus qui.
 Je ne nommeray point les Pages ,
 Pages souvent ne sont pas sages :
 Mais bien le Chirurgien Collart ,
 Et l'Apotiquaire Souïart ,
 Et un certain la Forest Suisse ,
 Parce qu'il m'a rendu service.
 Ce Suisse de rouge vestu
 Me semble extremement testu ,
 Et ie le tien pour beste fiere ,
 Que la pitié ne touche guiere .

Un jour que j'entrois dans le bal ,
 Sans que ie lui fisse aucun mal ,
 Sa main ma gorge voulut prendre ,
 Et la prit sans la vouloir rendre ,
 Comme si ma gorge eust esté
 Un bien dont il eust herité ,
 Enfin il ressentit les charmes
 Qu'ont deux yeux qui versent des larmes ,
 Le cœur de caillou devint chair
 De cet impitoyable archer ,
 Et i'entray dedans l'assemblée ,
 Essayant ma face mouillée :
 Mais j'oublois Molevrier ,
 Quoy qu'il soit icy le dernier ,
 Quelque place que je luy donne
 Estant sienne deviendra bonne :
 Et j'oublois aussi Delfin ,
 Dont le gendre est vostre voisin
 Les uns disent qu'il est jeune homme ,
 Les autres qu'au siege de Rome
 Regiment Corse il commandoit
 Sous Bourbon qui Rome assiegeoit ,
 Et mon bon amy le Sauvage
 Rare d'esprit & de corsage ;
 De grande science chargé ,
 Et qui beaucoup a voyagé ,
 Le livre de ses longs voyages
 Et ce qu'il dit aux mariages
 De deux parentes ou grand Cam
 Ne se vend point dans Amsterdam.
 Mais quand vous l'aurez agreable ,
 De moy qui suis tres veritable ,
 Vous sçaurez la relation
 De sa peregrination.

70 LA SECONDE LEGENDE

Et ce qui nous doit bien plus plaire,
 Luy-même il offre de la faire:
 Son Altesse peu de temps beut,
 Car dessus ses jambes il cheut
 Une tres-douloureuse goutte,
 Mal où nul vivant ne voit goutte,
 Fusse Brunier son medecin,
 N'en desplaise à feu Jean Calvin,
 C'est grand dommage que cét homme
 Ne croit pas au Pape de Rome ;
 Car à tout le monde il est cher,
 Quoy qu'en carême mangeant chair:
 La Guenault des bains l'Esculape,
 Et comme Brunier Antipape
 Donnoit à chacun ses avis
 Souvent heureusement suivis,
 Ce Medecin plain de science
 Aussi bien que d'experiance
 Est un moderne Galien
 Faisant sa demeure à Gien
 De qui la contrée voisine
 A sujet de faire la fine.
 Son frere & son fils dans Paris
 Sont de beaucoup de gens chers,
 Et pour moy je suis à son frere
 Autant obligé qu'à mon pere.
 Dieu les fasse vivre tous trois.
 Six vingts ans & quatre ou cinq mois.
 Prés ma chambre en même montée
 Certaine Dame estoit hutée,
 Dont le nom se termine en ry
 Alors que j'y pense j'en ry.
 Elle avoit sa fille amenée
 De mille affiquets atournée,

Adroïste & fort bien à cheval,
 Et qui n'escrimoit pas trop mal:
 Elle avoit lû Cid, & Chimene,
 Theophile & la Polixene,
 Et depuis quelques jours en çà
 Un peu de l'Illustre Bassa.
 Enfin cette jeune merveille,
 Principalement par l'aureille,
 Ressembloit ou peu s'en faut
 A la divine Chemeraut.
 Vous eussiez dit que c'estoit elle,
 Sinon qu'elle n'estoit pas belle,
 Et n'avoit pas beaucoup d'esprit:
 Mais qui ne l'a grand l'a petit.
 Quelqu'un pour faire le Critique,
 Icy me dira Satyrique:
 Mais je pense avoir bien loüé
 Ce qu'il pense que j'ay jouié,
 Et puis je ne nomme personne,
 Car on fait que j'ay l'ame bonne,
 Et qu'en l'estat où Dieu m'a mis
 Je n'ay pas besoin d'ennemis.
 Je voyois tous les jours un Comte
 Dont je ne fais pas petit compte,
 On l'appelloit au temps passé
 Monsieur le Comte de Nancé:
 Maintenant la Charre on le nomme
 Par le commandement d'un homme
 De qui vous fûtes favory
 C'est de la Reine le mary,
 Nôtre bon Roy Louïs le juste
 Que le Ciel bien-tost vous ajuste
 Et vous renvoye à S. Germain
 Plustost aujourd'huy que demain.

172 LA SECONDE LEGENDE

Ce Comte avoit grand' compagnie,
 Car sa table estoit bien garnie ;
 Et tous ceux qui chez luy disnoient
 En vray fils de louves mangeoient.
 Il avoit avec luy sa femme,
 Mais hélas cette pauvre Dame
 Comme nous ne pouvoit manger,
 Car lors se trouvant en danger
 Les medecins luy faisoient suivre
 Un fâcheux regime de vivre.
 C'est un grand bien que la santé,
 Et grand mal qu'estre degouté :
 Qui ne mange point faut qu'il meure,
 Et qui ne se meurt point, demeure :
 Cela se peut voir tous les jours ;
 Mais reprenons nostre discours ;
 Ce bon Comte avec sa maignie
 Nous faussa bien-tost compagnie,
 Emmenant avec luy saint Luc,
 Je voudrois qu'il fut Archiduc,
 Car son esprit & son courage
 Meritent encor davantage,
 Avec luy logeoit d'Avaugour,
 Mais le temps qu'il but fut bien court :
 Je croi que ce fut à grand joye
 Qu'il se remit dessus sa voye
 Qui certainement le menoit
 Où l'Infante du Lude estoit.
 Puisse-on voir bientoist lignée
 Sortir d'un si bel hymenée.
 Certes ce qui d'eux sortira,
 Petit ny maigre ne sera.
 Autre Comte je vis encore,
 Resplendissant comme l'Aurore,

Monsieur

Monsieur le Comte de Gonnor,
 A trois laquais galonnés d'or.
 De grandes dames nous n'avions gueres,
 Que la dame de Lesdiguières,
 Mais elle toute seule en vaut
 Cent autres, ou bien peu s'en faut.
 C'est un excellente personne,
 Honneste, riche, belle, & bonne.
 Je ne voulois pas l'aller voir,
 Car il n'est pas en mon pouvoir
 De faire aucune reverence,
 Et je n'avois pas l'assurance
 D'aller voir sans rendre salut
 Une dame qui tant valut.
 Mais par sa bonté non vulgaire
 Elle m'invita de le faire,
 Tellement que l'on m'y porta,
 Ou fort bien elle me traicta.
 Cette femme est de belle taille,
 Et ne marche point en canaille:
 Car grand parassol elle avoit,
 Porté d'un page qui suivoit,
 Sans rien augmenter ni rabattre.
 Pages avoit trois, laquais quatre.
 Jugez par cét eschantillon,
 Si son train n'est pas bel & bon.
 Elle avoit sa fille amenée,
 Des dons du ciel fort bien ornée,
 Et qui fait esperer un jour
 D'estre l'ornement de la Cour.
 Dieu garde la mere & la fille
 Aux champs aussi bien qu'à la ville,
 Et Dieu nous garde des meschants
 A la ville aussi bien qu'aux champs,

D

74 LA SECONDE LEGENDE

Et de ces langues viperines
 Qui mordent plus fort que verminés.
 Autre grand'dame à Bourbon vint,
 Laquelle prés d'un mois s'y tint,
 Pour de l'eau salutaire prendre:
 Et l'ayant prise pour la rendre,
 Car certes le peril est grand
 A qui sans la rendre la prend.
 Or cette belle & jeune dame
 Estoit vefve, & jadis fut femme
 D'un brave & vaillant Mareschal
 Qui maintenant est bien ou mal:
 Je veux vous le faire conneestre,
 En grand estime il souloit estre,
 Son fils Schombert est aujourd'huy
 En grand estime comme luy.
 Mais parlons de sa belle mere,
 Un brave Prince est son beau-frere,
 Et outre qu'elle aime bien fort
 Madame sainte Hautefort,
 C'est une Dame de merite,
 Dont la beauté n'est pas petite,
 Courtoise elle est au dernier point:
 Maudit soit qui ne le croit point,
 Elle avoit sa fille posthume,
 Dieu la veüille garder du rhume,
 Et de tout mal causant esmoi:
 Amen, & pour elle & pour moi.
 Elle avoit dans une grand' cage
 Un perroquet de grand corsage,
 De l'oublier j'aurois grand tort,
 Cét oiseau qui me plut si fort.
 Ce perroquet à jaune teste
 Chez moy ne passe point pour beste.

DE BOURBON.

75

Et j'ay connu qu'asseurément
Il avoit du raisonnement,
Et estoit animal risible,
Ce que vous croirez impossible:
Car lors que quelqu'un il mordoit,
Le traistre à rire se prenoit.
Il chantoit d'une voix exquisite,
Deux ou trois de nos chants d'Eglise,
Tefmoignant toute l'action
D'un qui chante en devotion.
Si les cartes il eut pû battre
On pouvoit avec luy s'ébattre,
Car au piquet que bien sçavoit
Gagné quelque argent il avoit.
L'ay remarqué dans son visage
Ie ne sçay quoy d'un homme sage.
Enfin ce brave perroquet
D'un inépuisable caquet
Est une fort bonne personne,
Et ie crois qu'il a l'ame bonne;
Partant icy ie l'ay compris
Sans crainte d'en estre repris.
Tous ceux qui l'auront pû connoistre
Confesseront qu'il devoit estre,
Encore qu'il ne soit qu'oiseau,
Placé parmy vos beuveurs d'eau.
Or-çà, Madame ma memoire,
Ditès-moy, qui vis-je encore boire?
Ne vis-je pas de Viantais
Qui ne va qu'entre deux laquais?
Malheureux que ie suis, que n'ay-je
Ce mediocre privilege,
Que deux hommes me soustenant,
Ie devinse allant & venant:

D ij

76 LA SECONDE LEGENDE

Car ie puis avoir plus d'un homme,
 Et deux est de mon train la somme.
 Je vis encore Jaquinot,
 Plus sage que luy n'est pas sot,
 Et une Dame de Contade
 Qui n'estoit pas beaucoup malade,
 Et puis Monsieur de Louvigny
 A qui la lumiere a failly;
 Les sieurs le Gendre & Grassetiere,
 De Saint Ponts, & la Blanchardiere,
 Le Vandomoisin Rochambaut
 Qui rime à Bourbon Larchambaut,
 Le Marquis de Bussy de Vaire,
 J'ay grand' peine à rimer en aire,
 Mais mettant Vaire avant Bussy
 Je rimeray fort bien ainsi,
 Et un qui Despallais se nomme,
 Honneste & brave gentil-homme,
 Et la Baronne de Gondras
 Vefve d'un ieune fier à bras,
 Et puis certain Marquis ou Comte
 De qui l'on ne fait pas grand compte;
 Dedans Bourbon chacun doutoit,
 Si Comte à bon tiltre, il estoit.
 Mais quant à moy j'ose bien dire
 Qu'il n'estoit qu'un comte pour rire,
 Car il est enfant de Paris,
 De qui bien souvent je me ris.
 Puis ie vis Fransaiche & sa femme,
 Brave Monsieur, brave Madame,
 Lesquels m'emmenèrent chez eux,
 Je ne pouvois pas estre mieux
 Dans la province Bourbonnoise,
 Car dans cette maison courtoise

Un mois durant ie fus traicté,
Comme si leur fils j'eusse esté.
Certes si par la bonne chere
On peut soulager sa misere,
Je mangeois là, comme un vray loup,
Et m'y remplissois jusqu'au cou.
Mais que je jeüne ou que je mange,
Mon pis en mieux point ne se change.
Mais n'ai-je pas assez chanté
Hommes & femmes sans santé?
Alléurement je cours fortune
Qu'un si long discours importune:
Madame Sainte Hautefort
qu'on estime par tout si fort,
Attendez un peu que j'y songe
Pendant que mes ongles ie ronge,
Ouy mon gosier reposés-vous,
Trop chanter engendre la toux.
Songeons à faire la retraite,
Et que bien-tost elle soit faite,
Aussi-bien tant malade suis
que plus écrire je ne puis.
Voilà donc ceux que j'ay veu boire,
Desquels ie veux avoir memoire.
Les autres à Bourbon venus
N'ont pas l'honneur d'estre connus
De vous Dame que je revere
Autant que Monseigneur mon pere.
Or moi qui vous escriis ceci,
Dedans Bourbon i'estois aussi.
Mais ie ne sçai, si ie dois mettre
En grosse ou bien moyenne lettre
Parmi tous ces beaux noms le mien:
Feray-je mal, ferai-je bien?

D iij

78 LA SECONDE LEGENDE

Je n'ai pas grand sujet de craindre
 qu'aucun de moy se puisse plaindre,
 Car ie n'ay rien dit que de bon,
 Me mettray-ie donc? pourquoi non?
 De pires noms il se rencontre.
 C'est donc raison que ie me montre,
 Et puis ie rime à Montoron,
 Car mon nom se termine en ron.
 Heureux d'avoir rime commune
 Avec ce mignon de Fortune,
 Mais ie me trouve en grand soucy
 De sçavoir si i'ay reüssi,
 Car ie sens bien que cét Ouvrage
 Plus court auroit plû davantage,
 Et ne peut avoir la beauté
 Qu'on trouve dans la nouveauté,
 Comme l'avoit sa sœur aisnée,
 Laquelle nasquit l'autre année,
 Et laquelle vous pleust si fort:
 Mais tout n'a pas un même sort.
 Je ne sçay quoy me persuade,
 Que tout cecy vous sera fade,
 Et que ne trouvant rien de bon,
 quoy qu'il ait le nom de Bourbon,
 En ce present ouvrage nostre
 Vous vous en ferez faire un autre:
 Ce qui me feroit un affront
 qui rougiroit mon petit front.
 Et ainsi ma muse ou musette
 Ne vous auroit pas satisfaite,
 Et ainsi ma dolente main
 Se seroit fatiguée en vain,
 Et ainsi tâchant de vous plaire
 Je n'aurois fait que le contraire.

Car le temps perdre vous croyez,
 Durant lequel Dieu ne priez.
 Il faut donc finir la Legende,
 Priant Dieu qu'un chacun s'amende,
 Et qu'il garde en bonne santé
 Premièrement sa Majesté,
 Et la Reyne qu'on tient si bonne,
 Qui de si beaux enfans nous donne,
 Et après Messieurs ses enfans,
 Monseigneur le Duc d'Orleans,
 Et puis après son Eminence
 L'honneur du Royaume de France,
 Puis tous ceux que vous chérissiez,
 Vous qu'on ne peut cherir assez;
 Vous noble pucelle tres sainte
 Qu'un chacun doit aymer sans feinte;
 Et que j'ayme ou s'en faut bien peu,
 Plus que je n'ayme mon neveu,
 Mon oncle, ma niepce, & ma tante,
 Choisissiez lequel vous contente:
 Pour moy d'estre jamais content
 Je n'espere pas jusqu'à tant
 Que dans la Cour on vous revoye
 Et lors certes i'aurai grand'joye,
 Et de tous mes membres tortus:
 Je ne me ressouviendray plus.
 Cependant, ô noble pucelle,
 Conservez-moi quelque parcelle
 Dedans vostre beau souvenir,
 Qu'au sien me veuille aussi tenir
 Vostre sœur que beaucoup i'honore
 Et Monsieur vostre frere encore,
 Et moy chetif je vous promets,
 De devenir bon desormais,

D iiii

80 LA II. LEG. DE BOURBON.

Et que mon cœur à vostre exemple,
Se fera dévot comme un temple;
Ou bien pour commencer autrement
Et mesme plus dévotement
De me rendre à l'exemple vostre
Dévot comme une pate nostre
Faisant tous les soirs examen
Afin de me sauver, Amen.

*Cy finit la seconde Legende de
Bourbon.*



A

MADAME D'HAUTEFORT.

J'A Y beau faire du quant à moi,
 Si me trouvai-je en grand esmoi.
 Quand assis dans ma chaise grise,
 Vis à vis de la Reine assise ;
 Je me trouvai passe & deffait,
 Sans parure & sans attiffet,
 Que volontiers ie donnerois
 Quelque chose si ie l'avois,
 Si mon col avoit esté lors,
 Tant soit peu plus droit & moins tors ;
 Car estrange estoit ma figure,
 Comme mon esprit se figure.
 Quoi que ie me fusse efforcé,
 D'estre veu là bien agencé,
 Et que ma face enjolivée,
 Dessus sa machoire lavée
 Eust eu quelques coups de rasoir,
 Et certes il m'eust fait beau voir
 Avecque une barbe mal faite,
 Et menton comme une espoussette,
 Scandaliser tel Cabinet :
 Mais quoi que j'eusse museau net,

D V

Et qu'à dessein de moins déplaire,
 Je me fusse au matin fait raire ;
 Quoi qu'esbarbé, quoi que tondu,
 Je fus pourtant bien esperdu ;
 Et quoi qu'assisté d'un bon Ange,
 Mon estonnement fut estrange,
 C'est vous qui ce bon Ange estiez,
 Dame Hautefort qui m'assistiez,
 Et qui r'asseriez toute bonne
 Notre tres-confuse personne,
 Tant j'avois tous les sens ravis
 De me rencontrer vis à vis
 De cét objet tout adorable,
 De cette Reine incomparable,
 La meilleure que la France ait
 Veû regner selon son soubhair.
 Contemplant son divin visage,
 Je me sentoís dans le courage
 Je ne sçai quelle emotion
 Pleine de veneration.
 Elle avoit au bout de ses manches
 Une paire de mains si blanches,
 Que ie voudrois en verité,
 En avoir esté souffletté,
 En deût ma face ja flestrie
 En paroître toute meurtrie.
 Par cet eschantillon si beau,
 Il faudroit estre plus que veau,
 Pour ne juger que cette Reine,
 Corps d'Ivoire habillé d'Ebene,
 Est un corps aussi bien formé,
 Qu'il est de belle ame animé.
 D'une ame aux grandes choses née
 Maîtresse de la destinée,

Dedans l'heur & l'adversité,
 Gardant toujourns sa fermeté.
 Vous qui l'aimez plus que vous même,
 Vous que j'ose dire que j'aime
 Autant que quelqu'un peut aimer,
 Oserois-je vous informer
 D'un petit moyen tres-facile,
 A sa Maïesté tres-utile,
 Car elle peut en empêcher,
 Force honnestes gens de pecher,
 Qui m'appellent par grand mensonge,
 Helas ! j'en rougis quand j'y songe,
 Par tout Monsieur l'Abbé Scarron :
 Mais j'en aurois esté larron,
 Si ie jouïssois d'Abbaye,
 Car helas en iour de ma vie
 On ne m'a jamais rien donné,
 Quoi que ie sois ensourané,
 Et depuis que robe ie traine,
 Ie conte prés d'une sepmaine,
 Quatre ou cinq mois & quatorze ans,
 Dont les cinq derniers peu plaisans,
 Font que ie souhaite à toute heure,
 Ou la mort, ou santé meilleure,
 Mais de mon Office nouveau,
 Mon destin me semble si beau,
 Que souvent pauvre cul de jatte,
 Tout seul de rire ie m'esclatte,
 Si bien que qui lors me verroit,
 Tres-justement fol me croiroit,
 Non pour souhaïtter Abbaye,
 Car ce n'est pas grande folie,
 Au miserable qui n'a rien,
 De souhaïtter un peu de bien.



EPISTRE

A MR. SARRAZIN.

Sarrafin,
 Mon voisin,
 Cher ami,
 Qu'à demi
 Je ne voi.
 Dont ma foi
 J'ai dépit
 Un petit,
 N'es-tu pas,
 Barrabas,
 Busris,
 Phalaris,
 Ganelon
 Le felon,
 De sçavoir
 Mon manoir
 Peu distant,
 Et pourtant
 De ne pas
 De ton pas,
 Ou de ceux
 De tes deux
 Chevaux gris,

Mal nourris,
 Y venir
 Réjouir
 Par tes dits
 Esbaudits,
 Un pauvre
 Tres maigret,
 Au col tors,
 Dont le corps
 Tout tortu,
 Tout bossu,
 Suranné,
 Décharné,
 Est réduit
 Jour & nuit,
 A souffrir,
 Sans guerir,
 Des tourmens
 Vehemens.
 Si Dieu veut,
 Qui tout peut,
 Dès demain
 Mal S.Main,

A MR. SARRAZIN. 85

Sur ta peau	D'être fort
Bien & beau	En émoi
S'étendra,	Contre toi,
Et fera	Mais pourtant,
Tout ton cuir	Repentant,
Convertir	Si tu viens,
En farcin,	Et te tiens
Lors mal sain	Un moment
Et pourri,	Seulement
Bien marry	Avec nous,
Tu seras,	Mon couroux
Et verras	Finira,
Si j'ai tort	Et cætera.





A MONSEIGNEUR

LE PRINCE.

O Grand HENRY, qui de la politique,
 As eu du Ciel la certaine pratique,
 Ce que ie tiens la plus grande vertu,
 Dont un Heros puisse estre revêtu,
 Grande gloire est au Prince magnanime,
 De bien sçavoir le maneige & l'escrime,
 De bien sçavoir donner un horion,
 D'aller aux coups comme un simple pion,
 De bien sçavoir forcer une muraille,
 De bien camper & bien donner bataille,
 Cela vous est acquis long-temps y a,
 Crevez-moi l'œil *in tota Francia* ;
 D'un Prince qui vous égale en cervelle,
 La pauvre France, où le trouvera-t'elle ?
 En bonne foi, ie lui donne en cent coups,
 A me donner un Prince égal à vous,
 Qui comme vous, sans porter la soutane,
 Parmi la gent de finance ou chicane,
 Ne trouve point aujourd'hui son pareil,
 Qui plus que vous paroît dans le Conseil,
 Fort en raisons, ainsi qu'un Demostene,
 Où vous voulez, vôtre Esprit chacun mène,
 Quand vous voulez, à force de raisons,

Les mieux censez passent pour des oysons ;
 Au diable , si vous répondre aucun ose,
 Quand sa raison à la vôtre s'oppose,
 De vôtre esprit tant ils sont étonnez;
 Vulgairement c'est mener par le nez ;
 Tout Prince que les autres ainsi mene,
 Ma foi n'est pas un Prince à la douzaine ;
 Un Prince tel , & de qui les enfans
 En guerre, en paix, sont par tout triôphans,
 Est par mon chef au-re chose qu'Auguste,
 Qui fut grand Prince & bien sage & bien
 juste,

Mais qui juroit souvent comme un damné,
 Et maudissoit l'an le jour qu'il fut né.
 Comme il faisoit la maudite journée
 Que sa Julie à sa honte fut née,
 Dont les enfans engendrez d'Agrippa,
 Firent cent fois enrager leur papa,
 Où vôtre race à nulle autre pareille,
 Est aujourd'hui du monde la mercyille.
 Vôtre grand fils *Exempli gratia*,
 Est un Dieu Mars , si Dieu Mars il y a :
 C'est un Cesar, un vrai donne bataille,
 Un conquerant, un vrai grimpe muraille,
 Qui portera le beau nom de Bourbon,
 De la Mexique aux Isles du Japon,
 Aimable en paix, comme terrible en guerre,
 Des ennemis plus craint que le tonnerre,
 Qui plus que lui de tous nos Chéfs Fran-
 çois,
 A l'Empereur a fait mordre les doigts,
 Au Bavarrois a fait venir la fièvre,
 Et fait fuir Jean de Vert comme un lièvre;
 Qui des vivans s'ose à lui comparer?

88 A MONSEIGNEUR

Et qui des morts lui peut-on prefeter?
 Que Portugal nous allegue Albuquerque?
 Qui prit Goa, n'auroit pas pris Dunquer-
 que :

Que l'Espagnol nous parle de son Cid ?
 Pour avoir pris quelque Vailladolid,
 Pour avoir sceu quelques Maures combat-
 tre,

Pauvres camars tres-faciles à battre,
 Je voudrois bien voir ce Matamoros,
 Sabre à la main, targe dessus le dos,
 S'avanturer picquant à la genette,
 Aux coups brûlans d'un long tuyau qui
 pette.

O que bien-tôt épouventé du feu,
 Il tireroit son épingle du jeu,
 Et piqueroit sa jument Andaluse,
 Scandalisé du bruit de l'arquebuse !
 Où vôtre fils, le grand Duc d'Anguien,
 Qui fait par tout tout craindre, & ne
 craint rien,

Va mieux aux coups de l'arbeleste à méche,
 Que feu Cesar n'alloit aux coups de flé-
 che :

Pour moi ie croi que tres-épouvanté
 Du pistolet Alexandre eût esté,
 Et n'eust pas pris grand plaisir à la guerre
 Où l'on se bat à grands coups de tonnerre,
 Mais c'est assez parlé de ce grands Fils,
 Qui fait trembler le Turc jusqu'à Mem-
 phis,

Et dont il est grand bruit, chose certaine,
 Dans le pais d'où vient la pourcelaine;
 Car puis que Dieu le garde du canon,

En quel païs n'ira point son beau nom ?
Parlons un peu de son illustre Frere ;
De ce saint Fils, qui peut estre saint Pere,
Ce jeune enfant , mais tres-docte Prelat,
Ne s'en tiendra pas au Cardinalat :
Vous sçavez bien ce que cela veut dire ;
C'est un esprit que tout le monde admire,
Feu saint Thomas, disciple d'Albertus,
En disputant ne l'auroit pas *victus* :
Alors qu'il fait quelque Acte en la Sorbonne,
Comme on l'admire , & comme l'on s'étonne ,
Qu'un jeune Prince , & du nom de Bourbon,
Soit plus sçavant que n'étoit Casaubon ?
Et vôtre Fille , à nulle autre seconde,
Qu'au bien public le Ciel a fait seconde,
Est un Soleil , ou plutôt deux ou trois,
Tant elle luit , brille & brûle à la fois ;
Et qui de plus , est l'Epouse fidelle
D'un grand Heros, d'un Prince digne d'elle ;
Celle de qui vous avez ces biens-là,
Qui du Ciel eut de beau tout ce qu'il a,
Fait voir que Dieu qui vous la donna telle,
Rencontre en vous un serviteur fidelle.
Certes vers vous ingrat il eust esté,
Si tel defaut lui peut estre imputé,
S'il ne vous eust assorti telle espouze,
Qui toute seule en vaut pour le moins
douze ,
Que dis-je , douze ! elle en vaut plus de
cent ?
J'ai trop peu dit , ie suis un innocent.

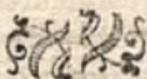
290 A MONSEIGNEUR

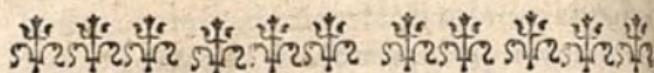
O si j'osois , dans l'ardeur qui m'inspire,
 Jouër du luth, de l'orgue, ou de la lire;
 Mais la rigueur de Messire Appollon
 M'a defendu jusques au violon ;
 Il ne m'a fait qu'un Poète à sonnette,
 Dont l'Instrument n'est qu'une castaignette
 Si j'osois donc sur Parnasse guindé,
 Faire un Poème intitulé Condé,
 Que ie ferois faire aux races futures
 Signes de Croix dessus vos adventures :
 Mais ie le laisse aux Maîtres du métier,
 Qui sont toujours sur l'aïsse d'étrier
 Laurier au chef, la Melpomene en croupe,
 A tous repas beuvans à pleine coupe,
 De la sainte eau, dont ces Esprits divins
 Sont bien souvent ainsi qu'entre deux vins
 Or ça, Messieurs de l'onde Aganipide,
 Entonnez moy quelque Ode Bourbonnide
 Où sans mêler rien qui soit fabuleux,
 Vous fassiez bien étonner nos Neveux :
 Mais ils seront obligez de vous croire,
 Puis qu'ils verront même chose en l'Histoire.

Voilà quels sont pour vous les sentimens
 De moy chetif, maudit sois si ie mens,
 De moy qui suis fils d'un qui fut tant vôtre,

Qui de vous eut le digne nom d'Apôtre,
 Et fut pour vous, dont vous ne doutez pas
 Beaucoup zelé jusques à son trépas;
 Et c'est en quoy , Prince que ie revere,
 Je me connois le vray fils de mon pere ;
 Car ie vous suis du meilleur de mon cœur
 Tres-humble & tres-malade serviteur :

Oüy, tres-malade, & ie l'ose bien dire,
 Puisque mon mal de iour en iour empire,
 Et que ie suis depuis huiet ans & plus,
 Dans un grabat de tous membres perclus,
 Fait à Paris, de nôtre pauvre Chaise,
 L'an qu'à Mardicq il fit plus chaud que
 braise ;
 Et qu'à Dunquerque, un Fils du grand
 Condé,
 Aux Espagnols a fait quitter le dé ;
 Dont le grand Roy, qui l'Espagne do-
 mine,
 S'il le voyoit, luy feroit bien la mine.





E S T O C A D É

A MONSEIGNEUR

LE CARDINAL

M A Z A R I N.

Plaise à Dieu que daigniez, beau Sieg,
 Recevoir agreablement
 L'Estocade que je vous tire,
 Sans la parer adroitement,
 Et que sans fleurer, & sans lame,
 Je vous touche jusques dans l'ame.
 Jule, avec tout vôtre pouvoir,
 Et ce politique sçavoir
 Sur qui la France tant se fie,
 D'une chose je vous défie;
 C'est de faire envers mon destin
 Qu'il me soit un peu moins Lutin,
 Et qu'après sept ans de martire,
 Il souffre enfin que je respire:
 Vous pourrez plus facilement
 Nous assujeter le Flamand,
 Rendre l'Espagne tributaire,
 Ce qui n'est pas petite affaire,
 Faire fuir le Castillan
 Vers le détroit de Magellan,

LE CARDINAL MAZARIN. 93

Abaisser la Maison d'Austriche,
 Ce qui seroit fâcheuse niche,
 Et pourroit vous mettre en horreur
 Auprès de Monsieur l'Empereur;
 Prendre Naples & la Sicile,
 D'où l'on dit que chacun fait gile,
 De peur de se voir à l'encan
 Chez le grand Turc, ou le grand Cam.
 Mais tous ces exemples m'égarent,
 Et de mon sujet se separent:
 Retournons un peu sur nos pas
 Ma Muse, & n'en rougissons pas;
 C'est donc en mon vers quatrième,
 O Prelat de prudence extrême,
 que je vous défie hardiment,
 Et peut-estre trop librement,
 De me rendre plus supportable
 L'horrible malheur qui m'accable,
 Et qui me cause tant d'ennuis,
 Que je ne say plus où j'en suis;
 Ma constance a beau le combatre,
 Vous seul, dit-on, pouvez l'abatre,
 Vous seul, d'un regard seulement,
 Me rendre heureux en un moment.
 Quant à moy, ie crois le contraire,
 Je crois que n'y pouvez rien faire;
 Et que si vous l'entrepreniez,
 Vous n'en aurez qu'un pied de nez.
 Mais voyons-en l'experience,
 Pour l'honneur de vostre Eminence,
 Essayez, faites-moy du bien,
 Confondez-moy, je le veux bien;
 Et que l'on m'impute la honte
 De m'estre trompé dans mon conte,

94 ESTOC. A M. LE CARD.

En doutant de vostre valeur,
Et redoutant trop mon malheur.
Voilà quelle est mon Estocade,
N'en venez pas à la parade;
Mais sur moy par compassion,
Rispostez d'une pension
Sur quelque bon gros Benefice;
Ce n'est à moy crime ny vice,
Estant malade, & n'ayant rien,
De souhaiter un peu de bien.





E P I T A L A M E,

Où ce qu'il vous plaira,

SUR LE MARIAGE

DE MONSIEUR

LE M A R E S C H A L

DE S C H O M B E R G,

E T D E

M E D' H A U T E F O R T.

UN beau Monsieur, belle Madame
 De fille, vous va faire femme;
 Vous rougissez, brave Hautefort,
 Et vous avez l'esprit si fort?
 D'autres en pâliront d'envie,
 J'en iurerois dessus ma vie;
 Qu'elles en palissent ou non,
 Vous vous mariez tout de bon.
 Puisse ces visages de faunes,
 Que l'éclat du vostre rend iaunes,
 En enrager leur chien de saou,
 Et jusqu'à s'en rompre le cou,

Malgré ma santé devoyée,
 J'en ris à gorge déployée:
 Aussi qui ne vous aimeroit,
 et vous aimant, qui ne riroit,
 De vous voir la femme d'un homme,
 Qu'eut admiré la vieille Rome;
 Encore un coup ie ry bien fort,
 De voir Schomberg & Hautefort,
 Unis & joints l'un avec l'autre
 Comme deux grains de patenostre:
 Si Dieu leur donne des Enfans;
 Qu'ils seront beaux, qu'ils seront grands,
 Quoy qu'un Poëte à faire rire
 N'ait guere le don de prédire,
 Je mettrois bien ma main au feu,
 Et la brûler, ce n'est pas peu,
 Que leur lignée incomparable
 Sera d'une taille admirable,
 Et de celle dont autrefois
 On vouloit que fussent les Rois;
 Pere & mere de cette taille,
 N'iront pas faire rien qui vaille,
 N'iront pas faire des nabots,
 Ny des visages de magots:
 Il vous sied mieux d'être épousée,
 Que Nonne à la tête rasée.
 Ha! que vous me fistes grand peur,
 Quand par ie ne sçay quel humeur,
 Qu'on peut appeller de Carême,
 Vous allâtes faire l'onzième
 Des dix vertus dans le faubourg;
 Vrayement belle Dame d'Atour,
 Vous fistes bien là du vacarme;
 Tout Paris en fut en allarme;

Et

A M. LE M. DE SCHOMBERG. 97

Et moy j'en fus si stupefait,
Qu'on crût que de moy c'étoit fait:
Mais je sçay bien qu'à la volée,
Vous ne vous fussiez pas voilée;
Dieu qui vous a mise icy bas
Pour servir de regle & compas
A toutes celles qu'il destine
A l'honneur de sa Cour Divine,
Nonobstant le zele fervent
Qui vous portoit dans le Convent,
Ne vous a point permis le Temple,
Sachant que vôtre bon exemple,
Estant de tous bien reconnu,
Lui seroit d'un grand revenu,
Et qu'il falloit laisser au monde
Pucelle en vertus si feconde.
Ce grand Dieu vous donne un Espoux,
Qui n'est pas indigne de vous;
Ce Heros qui vous fera femme,
N'en rougissez donc pas Madame;
Est celuy qui dessous les cieux
Ce destin meritoit le mieux.
O que son illustre origine
Se reconnoist bien à sa mine!
Le Dieu Mars de l'antiquité,
S'il paroissoit à son costé,
Tous deux vestus à la Françoisé,
N'auroit qu'une mine bourgeoise;
Et seroit bien-tost pris au mot
S'il en pensoit faire le sot;
Il a l'ame savante & bonne,
Autant qu'un Docteur de Sorbonne,
L'esprit à son courage égal,
Adroit à pied, comme à cheval,

E

Faisant toutes choses sans peine,
 Où les autres perdent l'haleine;
 S'il chante, les plus entendus
 Du mestier, en sont confondus;
 S'il dance, c'est la mesme chose:
 Mais certes, si je me propose
 De dire tout ce qu'on en sçait,
 Je n'auray de plus d'un an fait:
 Mais dans la paix s'il est aimable,
 Dans la guerre il est effroyable.
 O qu'il gasta de sang humain,
 Et qu'il fit de beaux coups de main.
 Lors que contre toute apparence,
 Il sauva Laucate à la France!
 C'est là que Monsieur Cerbelon
 Lui monstra bien-tost le talon,
 Criant bien fort en faisant gilles,
 Sauve qui peut, à ses soudrilles:
 Desquels du depuis ce dit-on,
 On n'a rien sçeu tirer de bon.
 Cette grande nuit de Laucate,
 Ceux qu'il frappa de dague platte,
 Du depuis furent trepannez,
 De taille furent tronçonnez,
 De pointe percez comme un crible;
 Et ceux que sa face terrible
 Alla foudroyer jusqu'au cœur,
 Firent je ne sçay quoy de peur,
 Et jusqu'en Espagne porterent,
 Leurs gregues salles, qu'ils laverent
 Dans le Tage au sablon doré.
 Cet endroit sera censuré
 De quelque oreille delicate,
 Qui n'aime que ce qui la flate;

A M. LE M. DE SCHOMBERG. 99

Mais j'écris en Historien,
 Et de plus fort homme de bien.
 C'est assez parlé de batailles.
 Je retourne à vos épousailles,
 Sur lesquelles Monsieur Hymen
 Viendra, s'il lui plaist, dire *Amen*,
 Comme décrivent les Poëtes,
 En habit chargé de paillettes,
 Dans les doigts forces diamans,
 Vu flambeau de cire d'u Mans,
 Artistement en œuvre mise,
 Il seroit meilleur de Venise,
 Dans sa blanche main brûlera,
 Qui point du tout ne fumera,
 Mais qui de sa flâme brillante,
 Point blafarde, point petillante,
 Réjouira les mariez,
 Et tous les nobles conviez:
 Puis ce Dieu pour finir la feste,
 Vous couvrant à tous deux la teste,
 Car il fait bon estre couvert,
 D'un beau chapeau de mirthe vert,
 Vous chantera quelque belle Ode,
 Sur un chant des plus à la mode,
 Dans laquelle il vous predira
 L'heur qui vous accompagnera.
 A quoy répondra l'Assemblée,
 Hymen yo, ô Hymenée.
 Quand chacun retiré sera.
 Ce qui reste s'achevera
 Par le grand Schomberg, & sa femme;
 N'en rougissez donc pas Madame?

E ij



E P I S T R E
A U N E V I E L L E
D A M E C A M P A G N A R D E.

Monstre fâcheux , Monstre mutin,
 Moitié chair & moitié patin
 Qui de mes Vers te scandalises,
 Par les cheveux gris que tu frises,
 Par ton front étroit & serré,
 De mainte ride chamarré,
 Par tes yeux , & par leurs lunettes
 Par tes oreilles si mal nettes,
 Par tes paupieres & sourcis,
 Où logent des poux plus de six,
 Par tes grimaces & tes mouës,
 Par les boules de tes deux jouës,
 Par ton nez, vray nez de Blereau,
 Par sa louppe , & par son poircau,
 Par la tres-pretieuse goutte
 Qui toute l'année en dégoutte,
 Par tes dents , qui tiennent bien peu;
 Par ta bouche au color bleu,
 Par toute ta tres-maigre face,
 Qui sans cesse au miroir grimace,
 Et par tout ton chef si bouffon,
 Qui n'a pour coëffe qu'un chiffon,
 Par ton vieil masque qui nous cache
 Ton triste visage de vache,
 Par la barbe de ton menton ,

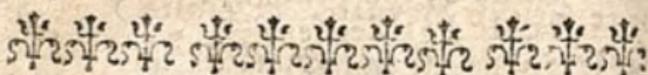
DAME CAMPAGNARDE. 101

Par le grand bout de ton reton,
 Par ta gorge trop découverte,
 Par ton ventre de couleur verte
 Par la crotte de ton genoüil,
 Par la boïste à garder fenouïl,
 Par le gouffet de ton esselle,
 Par ton corps qui souvent chancelle;
 Bref, par tous les falles dehors
 De ce des-agreable corps;
 Car pour le dedans, pour ton Ame,
 Tu n'en as point, la bonne Dame;
 Je te conjure que ton fils,
 Importun, si jamais en fis,
 Ne me rende aucune visite,
 Tant puisse-t'elle estre petite,
 Et que toy, ton époux aussi,
 Vuillez bien en user ainsi :
 Certes vous estes trois personnes,
 Qui n'estes ny belles, ni bonnes:
 Ton espoux a le nez patté,
 Des autres nez tres-redouté;
 Ton fils à la face canine,
 A quelque eminence à l'eschine;
 Et toy, Dame au poil de souris,
 Qui te picque de doux souïris,
 Ton visage est le vray modelle
 De celuy de Polichinelle:
 Ton espoux est un protestant,
 Ainsi que toy toujours mentant,
 Ton fils railleur à toute outrance,
 Contestant, s'il en est en France,
 Contestant à faire enrager,
 Fut-il esclave dans Alger;
 Et son pere qui fait le sage;

E ij

102 EPISTRE A UNE VIELLE

Qui conteste encor davantage,
Et toy qui conteste plus qu'eux,
Et seule tiens teste à tous deux.



O D E,

A MR MAYNARD.

ESprit sur tout autre éclatant,
Tes doctes Vers qui valent tant,
A faire ne te coustent gueres;
Au lieu que nos Rimeurs vulgaires,
Se mettent pour en faire un peu,
La cervelle & la face en feu.
Souverain Maistre de la Rime,
Maynard, que j'ayme, & que j'estime
Si fort, qu'on ne peut aimer plus,
En depit du flux & reflux
De l'humeur maudite & maligne
Qui prend son cours par mon eschigne,
Et sur mes membres se répand;
Ce qui vilain homme me rend;
Si faut-il que les Vers burlesques
Que j'avois abandonné presques,
Tant l'*Opium* m'a hebeté,
Dont j'use l'Hyver & l'Esté,
Afin que dessus ma carcasse
Le sommeil par fois sejour fasse.
Si faut-il, dis-je que mes vers
A tous ces chefs-d'œuvres divers

Dont tu vas regaler la France,
 Fassent aussi la réverence;
 Fassent quelque beau compliment;
 Par lequel maudit soit qui ment,
 Je te prie, ô Maynard, de croire
 Que dans nostre pauvre mémoire
 Je te donne un rang, que mortel
 N'a point encore tenu tel.
 Bien que tu ne sois ny Satrape,
 Ny precdant d'estre un jour Pape;
 Bien que ne sois ny Roy, ny Roch,
 Ny de ceux qui pour leur estoc
 Ne font estat des autres hommes,
 Non plus que de trougnons de pommes:
 Mais estre Maynard, c'est chez moy
 Assez pour passer pour un Roy.
 Ce beau present te fera rire;
 Mais pourtant j'oserai bien dire,
 Qu'en donnant tout ce que je puis
 Envers toi chiche je ne suis;
 Moy qui suis un demy Poëte,
 Qui ne travaille qu'en sornette;
 Au lieu que ces divins Auteurs,
 Tous ces grands vaticinateurs,
 N'employent que pourpre & que soye,
 N'ont que de l'or, point de monnoye,
 N'écrivent que sur de l'airain,
 Ont tous Apollon pour parrain,
 Et quelque Muse pour marraine.
 Au reste, c'est chose certaine,
 Que même au fond du Monument,
 Ils font vivre éternellement.
 Helas! je n'ay pour toute Muse
 Qu'une mal-heureuse Camuse!

104 ODE A M. MAYNARD.

Et laquelle pour dix escus,
 Un vieil cotillon, & rien plus.
 Sert à laver les iescuellen
 D'Appollon & des neuf Pucelles,
 Et qui n'a pour tout instrument
 Que trompe à lacquais seulement
 Deux os de bœuf, & deux sonnettes,
 Pour dire quelques Chanfonnettes.
 Reçoy doncques avec bonté
 Ce que la Gueuse m'a dicté,
 En faveur de ta docte Plume,
 En faveur du rare Volume,
 Qui va rendre Augustin Courbé
 Satisfait comme un riche Abbé.
 Fait à Paris de nostre Chaise,
 L'esprit & le corps en mal-aïse,
 Tant j'y suis malement cloué,
 Mais le Seigneur en soit loüé;
 Et bien-tost la grace me fasse
 De voir encor ta chere face,
 Devant que mon corps décharné
 Donne aux vers un mauvais disné.





STANCES

POUR MADAME ***

ON ne vous verra plus en posture de
Pic

Dans le cercle accroupie ,
Au grand plaisir de tous, & de vôtre jarrets
Vôtre cul, qui doit estre un des beaux
culs de France ,

Comme un Cul d'importance ,
A receu chez la Reyne enfin le Tabouret.

Comme on connoist souvent une chose
pour l'autre ,

D'un cul comme le vostre ,
J'ay connu le destin, voïant vôtre beau Nez;
Et sans estre Devin, j'ay predict que sans
doute ,

Ce cul qui ne voit goutte ,
Seroit ven dans le rang de nos culs Cou-
ronnez.

Nostre Reyne Princesse , aussi juste
que sage ,
N'a pû voir davantage

E v

Vn cul plein de merite , & tres-Homme
de bien ,

Tandis que d'autres culs sont assis à leur
aise

Au costé de sa Chaise.

Debout ou mal assis , comme un cul bon
à rien.



Ce cul de satin blanc , dont sans dou-
te la face

Ne fit jamais grimace ,

Devoit assurément estre un cul Duc &
& Pair ;

Car qu'auroit-on pensé de ce qu'un cul
si sage ,

Qui vaut bien un Visage ,

N'eut pas eu chez la Reyne où reposer
sa chair.



Que les Hômes n'ont pas pareille Destinée !
Et que vous estes née.

Sous un Astre puissant & favorable aux
Culs !

Tandis que le vostre est , près de ceux des
Princesses

Assis sur ses deux Fesses ,

Le nostre n'est assis que sur deux os
pointus.



REMERCIEMENT A LA REYNE.

Reyne de qui j'ay tous les ans
 Cinq cens écus beaux & pesans
 En bonne & loyale monnoye,
 Dont je n'ay pas petite joye
 Pour rendre à vostre Majesté
 Ce que merite sa bonté,
 Dieu qui chérit les miserables,
 Et reconnoist les charitables,
 Fera, n'en doutez nullement,
 Si l'on veut j'en feray serment,
 Qu'à cinq cens escus par année
 Nostre carcasse décharnée
 Aura de vous vingt mille escus.
 Si je vis j'en auray bien plus
 Et pour vous charitable Reyne
 Vous irez jusqu'à la centaine,
 Et si vous allez plus avant
 N'allez pas plaindre vostre argent
 La somme est grosse en conscience,
 Mais si Dieu le veut, patience,
 Et mesme s'il la veut hausser,
 Donnez tousiours sans vous lasser,
 Je ne feray point las de prendre,
 Ni si sot que de vous le rendre.
 Ny Bertillac le Tresorier

E vj

108 REMERCIMENT

Ne sera point las de payer.
 Il n'est Tresorier qui ne prenne
 De bon cœur cette longue peine,
 Ni Reyne à ces conditions
 Qui ne donne des pensions.



A MONSIEUR
 DESLANDES
 PAYEN.
 EPISTRE.

AM E élevée au dessus du vulgaire,
 Homme qui sçais & bien dire & bien
 faire,
 Qui si souvent aussi ferme qu'un roc,
 De la Fortune as soustenu le choc,
 Faisant bien voir qu'une ame grande &
 forte
 Avec le temps sur Fortune l'emporte.
 Homme qu'on peut avec juste raison,
 Et sans faveur, mettre en comparaison
 Avec tous ceux que l'Histoire renomme
 Parmi les Grecs, & chez l'antique Rome:
 Car la nouvelle, & soit dite en passant,
 Sauf ce qu'on doit au saint Pere Innocent,
 N'a maintenant par dessus nostre France

DESLANDES - PAYEN. 109

Que quelques fleurs dont on fait de l'essence
Tous ces Romains jadis si solempnels
Ne sont plus rien que des Polichinels,
Des Trivelins, Scaramouches, Briguelles,
Donneurs d'avis, inventeurs de gabelles,
Qui se feroient pour moins d'un quart-
d'escu :

Donner bien pis que du pied dans le cu:
Mais laissons-là la nation Romaine,
Ce n'est pas là le sujet qui me meine,
Omnis homo, Capitaine, Prelat,
Bon Senateur, bon Conseiler d'Etat,
Homme sans fard, & sans ceremonie;
Homme en un mot de valeur infinie :
Et pour tout dire, & pour n'oublier rien,
Homme sans pair, Grand DESLANDES-
PAYEN.

Si tu sçavois à quel point je t'estime,
Quelque mépris que l'on ait pour la rime,
Et qu'aujourd'huy l'homme faisant des
vers,

Soit à la Cour regardé de travers ;
J'oserois bien néanmoins me promettre
Que tu ferois quelque cas de la Lettre
Que je t'escriis d'un esprit ingenu,
Quoy qu'à grand-peine à toy fois-je connu;
Et qu'en vertu de mon Pere l'Apostre
l'ose porter la qualité de vostre ;
Ce que je tiens en bonne verité
Le plus grand bien qui de luy m'est resté :
Et par lequel je me crois estre riche,
Quoy que fortune ait toujours esté chiche
De ses bienfaits envers moy, qui n'ay pas
Pour ses beaux yeux fait quantité de pas.

110 EPISTRE A MONSIEUR

Mais de cecy, cher Payen, que t'importe?
 Je suis un fat, & la rime m'emporte
 Hors du sujet que j'avois entrepris.
 Te faire voir mon amour & son prix ;
 C'est te conter une belle nouvelle ;
 Muse, ma foy tu me la bailles belle!
 De me dicter des protestations,
 De m'engager en des digressions
 Dont le Seigneur à qui ces vers j'envoye,
 Auroit bien plus de degoust que de joye.
 En bonne foy, Muse au nez racourci,
 Je ne veux pas que l'on me traite ainsi.
 C'est me berner, ma petite camarade,
 Je te souhaitte ou muette, ou gaillarde.
 Le beau plaisir si DESLANDES-PAYEN
 Disoit, ces vers sont de beaux vers de
 chien ;

Donne moy donc de grace assez de verve
 Pour n'employer icy rien qui ne serve.
 Faire autrement ce n'est que rimasser,
 Le bon Seigneur se peut fort bien passer
 Des baillemens que fait faire une lettre,
 Qui n'a rien moins que ce qu'on y doit
 mettre.

J'en suis honteux, cher DESLANDES-
 PAYEN ;

Je me confesse un grand diseur de rien.
 Mais laisse-là ma Muse, laide ou belle,
 Jette les yeux seulement sur mon zele ;
 Souvent le vers degouste, & l'Authent
 plaist ;

Laisse donc là ma lettre comme elle est,
 Puis qu'aussi bien ce n'est pas par la rime
 Qu'auprés de toy je pretens de l'estime.

DESLANDES - PAYEN. III

Sans employer verification ;
 Mais seulement ma bonne intention ,
 Tu connoistras dans peu , comme j'espere ,
 Que le fils fait ce que faisoit le pere.
 Tant qu'il vécut , il t'honora bien fort,
 Cette amitié revit après sa mort ,
 En moy son fils elle est continuée ;
 Par ton merite elle est si bien nouée
 Que le lien au moins de mon costé ,
 Ne s'en verra jamais degarroté.
 O qu'il est vray lors qu'on tafche à bien
 faire ,
 Que l'on ne fait que de l'eau toute claire!
 l'ay beau gratter ma teste & regratter,
 Mon sot esprit ne sçauroit enfanter ;
 Et sans mentir je m'imagine presque
 Qu'il a perdu la source de Burlesque ;
 Tant aujourd'huy je le sens sec & plat.
 Que puis-je donc te dire , ô cher Prelat ?
 T'assassiner de mauvaises nouvelles ,
 Avoir recours à ces mauvais libelles ,
 Dont les Autheurs meslent toujou s un
 brin,
 De malalent contre le Mazarin.
 Ton sage esprit n'aime pas la fadaize,
 Et ce n'est pas pour toy viande qui plaize.
 Te raconter que Paris a son Roy ,
 Tu le sçauras par d'autres que par moy ;
 Qui sçauront mieux le nombre des lan-
 ternes ,
 Le grand concours qui fut dans les ca-
 vernes ;
 Les Batteliers en toille de cotton ,
 L'ordre donné contre le mousqueton

112 EPISTRE A MONSIEUR

De peur qu'on eut, que du plomb par mes-
garde

N'allast choisir, sans dire prenez garde
Entre Gaston & le fameux Condé.

L'Ultramontain que l'on a tant frondé ;

Qui, ce dit-on, eut un accez de fièvre
D'un pistolet qu'on tira sur un lièvre,
Qui fit crier alors qu'il s'en alla

A l'Eminent, qu'est-ce que j'entends-là ?

Que l'on commence à redire Eminence,

Que le badaud de nouveau refinance,

Que par frondeur autant que par frondé
Vive le Roy, fut long-temps clabaudé.

Que l'habit blanc de la gent Basteliere

Fut inventé par le Sieur la Railliere.

Qu'on but du vin autant que l'on tira.

Enfin qu'on croit que tout resflorira,

Et que Gascogne aussi-bien que Provence,

Ne feront plus de trouble à la regence.

Mais je commence à me rendre ennuyeux.

D'autres objets divertiront tes yeux

Plus puissamment que la missive fade

D'un dont l'esprit comme le corps malade,

Et mal-heureux en ses productions.

.....
Tu le sçais bien, je n'en veux plus rien
dire.

Adieu Prelat, que j'aime & que j'admire,

Accorde moy quelque peu d'amitié,

Par un effet seulement de pitié,

Car t'alleguer pour cela mon merite,

Helas chez moy la somme en est petite,

Mais estre un sot, n'est pas un grand peché,

En bonne foy j'en suis le plus fasché,

DESLANDES - PAYEN. 113

Et j'en devrois tout seul porter la peine
 Sans t'ennuyer, de la rive de Seine
 Aux bords de Loire, où tu prens l'air
 des champs

De tant de vers & mesme si méchans ;
 Mais bons ou non, pourveu que je te
 plaife

Je seray trop content. De nostre chaise,
 Deux jours après que nostre Roy revint
 L'an mil six cent soixante-neuf, moins
 vingt,

Logé bien haut chez mon amy Busine
 A quatre-vingt degrez de la cuisine,
 Tout vis-à-vis l'Hospital saint Gervais,
 Où le Seigneur me maintienne en sa paix.





A MONSIEUR

D'AUMALLE

EPISTRE.

BRave d'Aumalle que j'estime,
 Et pour la prose, & pour la rime,
 Et pour mainte autre qualité
 Pour éviter prolixité,
 Que je passeray sous silence;
 Parce qu'avec impatience
 Les gens comme vous genereux,
 S'entendent louer devant eux.
 De vostre ingenieuse Epitre,
 Chacun dit bien à bon titre:
 Tous ceux à qui je l'ay fait voir,
 Tous gens d'esprit, & de sçavoir,
 Ont mille fois beni la veine
 Qui produit ces beaux vers sans peine,
 Et chacun d'eux s'estonna fort
 Voyant qu'elle venoit du Nort;
 S'il se rencontroit grosse bande
 De gens comme vous en Hollande,
 La Hollande disputeroit
 De l'esprit, & l'emporteroit

Sur nos plus fins academistes ;
 Et de pareils antagonistes
 Sortiroient assez de bons vers ,
 Dequoy fournir tout l'Univers.
 En bonne foy, Brave D'AUMALLE,
 Les vostres ne sont pas de balle ;
 Mais de ceux qui peuvent courir
 Par tout l'Univers sans mourir :
 Un moment après leur naissance,
 Comme ceux que l'on fait en France
 Par leurs producteurs affamez ,
 Tres-mal vers Burlesques nommez ;
 Crier, A mes beaux mots de gueulle,
 C'est me semble la façon seule
 Dont publier on les devoit ,
 Cela s'entend qui le pourroit :
 Mais par mal-heur ils sont de mise ,
 Toujours quelque ignorant les prise,
 Quelque pedant ou quelque fat
 Y rencontre du delicat ;
 Et dit, voyez quelle imposture ,
 Ces vers sont de deffunct Voiture
 De Mesnage, ou de Sarrazin
 Ou bien de quelque autre assez fin
 En cette maniere d'escrire
 Pour meriter que l'on l'admire.
 S'entend si l'on en peut trouver ,
 Qui jusque là puisse arriver.
 Eux seuls sçavent railler de source ,
 Et vivre aux despens de leur bource ;
 Sans aller picorer ailleurs ,
 Dequoy s'eriger en railleurs.
 Les autres rimeurs subalternes
 Ne font voir que des ballivernes ,

116 EPISTRE A MONSIEUR

Riment mal , & raisonnent pis ,
 Je mettrois la main sur le pis,
 Que pour eux toute rime est bonne
 Pourveu seulement qu'elle sonne ;
 Quoy que toute rime de son
 Valt moins que du pain de son.
 Mais pour la rime encore passe ,
 Quand le bon sens joint à la grace
 De la naïfve expression
 Est soutenu d'invention :
 Alors une rime forcée
 Entre deux meilleures placée
 Dans la foule peut se sauver ;
 Sans que l'on y puisse trouver ,
 A moins que d'estre fort inique
 A faire jouer la critique,
 Mais les rimailleurs de Bibus
 Nommez Poëtes , par abus ,
 Les plus mauvais plaisans du monde
 Meritent que chacun les fronde ,
 Et d'estre interdits du mestier ,
 Voire d'ancre , plume & papier.
 Ils ont pour discours ordinaires ,
 Des termes bas & populaires ,
 Des proverbes mal appliquez ,
 Des quoliquets mal expliquez ,
 Des mots tournez en ridicule
 Que leur sot esprit accumule
 Sans jugement & sans raison ,
 Des mots de gueule hors de saison :
 Allusions impertinentes ,
 Vray style d'amour des servantes ,
 Et le patois des païsans ;
 Refuge des mauvais plaisans ,

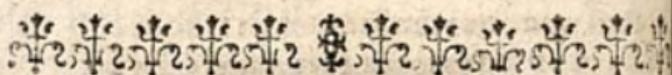
Equivoques à choses sales :
En un mot le jargon des halles ,
Des crocheteurs & porteurs d'eau ,
Nommé langage du Ponceau.
Il n'est chose dont moins l'on rie.
Que de cette plaisanterie
Chez le beau monde de la Cour,
Où la politesse en son jour
Tres-difficilement tollere
Le jargon de la harangere.
Ils font des vers en vieux Gaulois ,
N'en pouvant faire en bon François ,
Et disent que c'en est la mode ;
Quand l'article les incommode ,
Ils le coupent sans hesiter.
L'autre jour on me vint conter
Qu'un de ces beaux rimeurs de neige ,
Qui sentoit encor le college
Enquis si des vers il faisoit ,
Parce qu'alors il en lisoit ,
Fist une réponse grotesque :
Je n'écris , dit-il , qu'en Burlesque.
Mais pour des vers , je n'en fais point.
Nous sommes d'accord en ce point ,
Ils en font , comme je chemine ,
Ou leurs vers ne sont que vermine :
Et moy-mesme tout le premier
Je barboüille bien du papier ,
Dequoy franchement je m'accuse ,
Et suis d'avis que sans excuse ,
Pourveu que l'on en face autant
De tout homme papier gastant ,
Dans la riviere l'on me jette
Comme un heretique Poëte ;

118 EPISTRE A MONSIEUR

Ainsi l'on purgera l'Etat
 De maint outrage sot & plat.
 Mais j'écris , me semble , en colere.
 Prenons un style moins severe ,
 Et parlons un peu de Paris ,
 D'où ces Carmes je vous écris ,
 Cadet d'Haucourt , Brave D'AUMALLE,
 Toujours Paris son luxe estalle ,
 Quoy que l'argent y soit bien court ,
 La faveur s'y fuit & s'y cour;
 C'est le plus grand plaisir du monde,
 L'un y courtise , l'autre y fronde,
 L'un n'a pas seulement un brin
 D'estime pour le Mazarin.
 L'autre tout un jour à sa porte ,
 Attend que ledit Seigneur forte.
 L'un va jouer chez la Blondeau ,
 Et l'autre estendu comme un veau
 Tout de son long dans sa broüette.
 S'en va dire à quelque coquette
 En l'absence de son cocu :
 Belle , vos beaux yeux m'ont vaincu.
 L'un va voir des filles de joye ,
 L'autre fait la fausse monnoye.
 L'un va la nuit prendre un manteau ,
 L'autre le perd , & son chapeau ,
 L'un emprunte , & l'autre refuse ,
 L'un travaille , & l'autre s'amuse ;
 L'un nourrit de plus fins que luy ,
 L'autre vit au dépens d'autruy ,
 L'un dépense , & l'autre mandie :
 L'un recite la Comedie ,
 L'autre exhorte les mal-vivans ,
 Et n'a pas beaucoup de suivans :

L'un divertit , l'autre incommode ;
 Enfin chacun vit à sa mode ;
 Et par différentes façons ,
 Comme la mer fait ses poissons ,
 Paris en sa large ceinture ,
 Fait vivre mainte creature ,
 Les uns bien & les autres mal ,
 Pour moy cacochyme animal ,
 Je suis comme un homme qu'on rouë ,
 Quoy que souvent mon esprit jouë :
 Mais mon corps qui fait bande à part
 En son jeu ne prend nulle part.
 Ma charge est peu s'en faut cassée,
 Dont ma muse est fort offensée,
 Et toute prestè à se fâcher
 Si l'on ne tâche à l'empescher.
 Je luy feray voir la Hollande ,
 Où sans que rien elle apprehende ,
 Elle pourra bien mettre au jour
 Des vers qui ne sont pas d'amour.
 La belle impression d'Elzevire
 Fera que ma façon d'écrire
 Reprendra nouvelle vigueur ,
 Et lors , mal-heur , mal-heur , mal-heur,
 Sur qui le chagrin du malade ,
 Tireray son arquebuzade ,
 Mais estant vostre serviteur ,
 C'est trop , de ma mauvaise humeur,
 Vous accabler sans conscience ,
 C'est braver vostre patience ,
 Et bien loin de vous apaster ,
 C'est le moyen de vous fuster :
 Une autrefois nostre camarade
 Sera d'humeur plus goguenarde ,

J'ay l'esprit aujourd'huy bousché,
 Et comme l'estat débauché ;
 Excusez donc l'humeur peccante.
 FAIT par moy l'an six cens cinquante
 Le quatriesme de Ianvier ,
 Tout seul assis en mon foyer ,
 Entre un Espagneul & ma chatte,
 Qui vient de luy donner la patte.



A MONSEIGNEUR
 LE PRESIDENT
 DE BELLIEVRE
 REQUESTE.

O Grand President de Belliévre !
 Un procez pire que la fièvre
 Me tourmente depuis six ans ;
 Deux beaux-freres sympatizans
 A plaider avec injustice ,
 Ont choisi par grand artifice
 Quatre Procureurs & non plus ,
 Grands faiseurs d'écrits superflus ,
 Et qui pour broüiller un affaire
 Sçavent mille chicanes faire ;
 Et pour allonger un procez ,
 Dont ils redoutent le succez ,

Le reti

Le retirent l'un après l'autre :
 Ils en ont fait ainsi du nostre.
 Tantost le va prendre un Targas
 Qui de six mois ne le rend pas.
 Tantost un Jolly le demande ;
 L'an passé , devant qu'il le rende.
 Après eux le prend un Bruslé
 Que mes beaux freres ont collé
 Comme un apostille à l'affaire ;
 Car c'est une chose bien claire
 Que Jean Pasquier intervenant
 N'est qu'un fantosme chicánant.
 Et puis vient pour l'arriere garde
 Maistre Jurandon qui le regarde.
 Luy seul plus que les autres trois,
 Et non pas pour un ou deux mois ;
 Mais hélas ! pour plus d'une année :
 Si bien que par cette menée ;
 Par cette fraude & méchant art
 Mes deux beaux-freres gras à lard :
 Ou du moins qui le devoient estre ;
 Car ils ont bien dequoy repaistre ,
 Puis qu'ils tiennent outre leur bien,
 Celuy de mes sœurs & le mien.
 Ces deux Messieurs de qui je parle,
 Dont l'un , ce me semble , a nom Charle,
 Se ventent par tout hautement
 A la barbe du Parlement ,
 D'eternizer si bien l'affaire
 Que quoy que nous y puissions faire,
 Ils jouiront malgré les dents
 Des Conseillers & Presidents.
 Qu'en dittes vous , Juge équitable !
 Souffrirez-vous qu'un miserable ,

Et mes sœurs qui le sont aussi,
Plaident toute leur vie ainsi ?
Vostre nom fameux dans la France
Me remplit d'autant d'esperance,
Qu'ajouste d'immortel renom
Vostre merite à vostre nom.
Certes le grand nom de BELLIEVRE,
Est pour leur bien donner la fièvre,
Ils pensent déjà voir l'Arrest ;
Puis que nostre procez est prest,
Qui leur doit faire rendre gorge,
Quoy que leur esprit ruzé forge :
Un president fait comme vous,
Et des sages Iuges, qui tous
Reconnoistront leur artifice,
Nous vont rendre bonne justice ;
Dieu sçait comme ils seront marris
De mes deux sœurs, les deux maris
Que sœur Claude & sœur Magdelaine
Vont avoir pour moy de la hayne !
Que Nicolas, Frere Mineur,
Qui dans un mois sera majeur,
A ce que dit son Baptistaire,
Quoy qu'il soit assez debonnaire,
Contre nous trois éclattera ;
Peut-estre que le Iuge aura
Quelque peu de part au murmure,
Et peut-estre aussi quelque injure ;
Mais ils seront bien imprudens,
C'est les sauver malgré leurs dens.
Certes, outre ma bonne cause
On m'a laissé fort peu de chose ;
Mes sœurs n'ont pas plus herité,
Sinon un peu plus de santé.

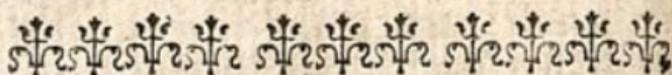
A MR DE BELLIEVRE. 123

Grand Belliévre, Juge équitable !
 Il n'est rien de plus véritable
 Que je compte six ans entiers,
 Depuis que mes coheritiers,
 Par leur chicane tres-inique,
 A la justice font la nique.
 Les drolles sont sur leurs pailers,
 Tandis qu'après les Conseillers,
 Mes sœurs amassent force crottés.
 Elles ont beau trousser leurs cottes;
 On ne peut nullement trotter
 Dans le Palais, sans se crotter.
 CE CONSIDERE', qu'il vous plaise,
 De leur procedure mauvaise,
 Arrêter promptement le cours.
 Voiez le peril que je cours;
 Mon Procureur seul contre quatre,
 A trop d'ennemis à combattre,
 Contre des diables en procez
 Je craindrois un mauvais succez;
 Mais je connois vôtre justice
 Devant vous jamais l'artifice
 Aucun bon-droit n'a ruiné;
 Qu'il soit donc par vous ordonné,
 Qu'un seul Procureur pour les autres,
 Ait droit d'avoir les pieces nostres;
 Qu'ayant son soul paperassé;
 Et le terme permis passé,
 Ledit Procureur le raporte,
 Ou que le grand Diable l'emporte:
 Et ce faisant vous ferez bien.
 Fait par moy chetif qui n'ay rien
 Que l'esperance que me donne
 L'équité de vôtre personne;

F ij

124 A MONSEIGNEUR

Laquelle doit monter un jour
 Au premier Siege de la Cour,
 Ou bien où monta son grand-pere,
 Je le souhaite & je l'esperc.



A MONSEIGNEUR
 L'EVESQUE
 D'AURANCHE S.

Grand Daumont, Prelat sans reproche
 Intrepide comme une roche;
 Esprit genereux & hardy!
 Encore plus que je ne dy;
 Honneur de l'Eglise Françoise,
 Comparable au grand saint Ambroise,
 Seul au monde assez genereux
 Pour aimer Scaron malheureux,
 Et inguerissable malade;
 Sans feinte & sans fanfaronnade,
 Te jure du bon de son cœur
 Qu'il est ton humble serviteur;
 Il a peine à faire sa lettre,
 Et ne sçait ce qu'il y peut mettre.
 Que sur des memoires meilleurs,
 Tu ne saches désja d'ailleurs.
 Paris est toujourns même chose:
 On y raille, boit, jouë & cause,
 On passe son temps mal ou bien,
 On y fait quelque chose ou rien,

L'EVEQUE D'AURANCHES, 125

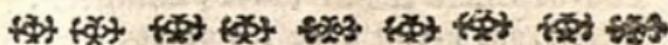
On y dit de fausses nouvelles,
 On y fait de mauvais libelles,
 Où l'on mesle toujourns un brin
 Du grand Ministre Mazarin.
 Le cours se tient l'apresdinée,
 Où la Dame Gauderonnée
 En portiere vient s'étaller,
 A qui la voudra cajoller.
 Godelureaux pleins de farine,
 Affectans de courber l'échine
 Afin de faire le gros dos,
 Pour la plûpart de francs badaus,
 Couchez dans leurs riches carosses,
 Dont ils sont bien souvent les rosses,
 Y parlent du tiers & du quart.
 L'un s'y jette sur le brocart,
 Sur la pointe & la facetie;
 Y conte quelque repartie
 Par luy composée en son lit;
 Et qu'il a faite, à ce qu'il dit,
 Dans la chambre ou dans la ruëlle
 De Monsieur ou Madame Telle.
 Enfin chacun s'y divertit,
 Cependant, moy pauvre petit,
 Cloué sur une chaire grise,
 Sans plus songer au fils d'Anchise,
 Songeant en mon corps contourné,
 J'ay des desespoirs de Damnés;
 Mais ne suis-je pas une beste,
 De vous venir rompre la teste
 Du mal que je sens jour & nuit,
 Je n'en ay que trop fait de bruit
 De ma maudite maladie,
 Et j'ay bien peur que l'on ne die;

126 A MONSEIGNEUR

Que tant de lamentation
 N'est point sans quelque ambition,
 Avec satisfaction grande
 J'ay leu de ta muse Normande
 Les gaillardes productions
 Toutes pleines d'inventions,
 La rime en est heureuse & riche;
 Et maistre Apollon n'est point chiche,
 Où ma foy je n'y connois rien
 Envers homme qui fait si bien.
 Pour moy je romps avec la muse:
 Cette malheureuse camuse:
 Pour les biens qu'elle m'a promis
 Me fait de trop grands ennemis.
 Satisfait de mon innocence
 Je m'en vai garder le silence
 Et confondre les faux témoins.
 Mais je n'en penserai pas moins.
 Que nostre Normand donc écrive,
 Et que d'une source si vive
 Il emplisse tout l'Univers,
 Il rénonce au mestier des Vers.
 Aussi bien dans la Cour de France
 Tout est regy par l'ignorance,
 Le bon-heur cherche le plus sot.
 Mais chut, chut, je ne dis plus mot,
 Je suis si chagrin & si triste,
 Du mal qui me suit à la piste,
 Qui me court sans cesse au gallop,
 Que j'ay peur d'en dire un peu trop.
 Devant la fin de cét ouvrage,
 Je te veux rendre tesmoignage
 Que l'illustre de Bouciquault
 Est pour toi plein d'un zele chaud.

L'EVEQUE D'AURANCHES. 127

Adieu , cher Prelat sans reproche,
Intrepide comme une roche,
Esprit genereux & hardy,
Encore plus que je ne dy;
Honneur de l'Eglise Françoise,
Imitateur de saint Ambroise,
Seul au monde assez genereux
Pour aimer Scaron malheureux;
Cét inguerissable malade
Sans feinte & sans fanfaronnade
Te jure du bon de son cœur,
Qu'il est ton humble serviteur.



CHANSON.

MA foy nous en avons dans l'aîle,
Les frondeurs nous la baillent belle;
Malle- peste de l'union;
Le bled ne vient plus qu'en charette,
Confession, communion,
Nous allons mourir de disette.



qu'en dittes-vous, troupe frondeuse,
Moitié chauve & moitié morveuse,
Où sont donc tous vos gens de main,
Avec six ou sept cens mille hommes,
A peine trouvons-nous du pain,
Pauvres affamez que nous sommes.



Dés les premieres barricades,
Sans recommencer les frondades,

F iiii

128 A MONSEIGNEUR

Il falloit bien prendre son temps,
 Et non pas comme des Jocrisses,
 En soudrilles & Capitans,
 Despenser toutes vos espices.



Tandis que le Prince nous bloque,
 Et prend Bicoque sur Bicoque,
 Et nos rivieres haut & bas;
 Nous ne nous amusons qu'à faire,
 Au lieu de sieges & combats,
 Des Chançons sur laire-lan-laïre.



Nos Chefs & nos braves cohortes,
 N'ont pas si-tost passé les portes
 Qu'ils les repassent vïstement;
 Nous mettons nos gens en bataille,
 Le Polonnois & l'Allemand
 Cependant croquent la volaille.



Usons bien de la Conferance,
 Remettons la paix dans la France
 Où tout est, vous m'entendez-bien;
 Finissons la guerre Civile,
 Et que le pain quotidien
 Revienne à Paris la grand'Ville.

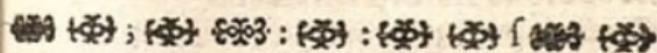


Dans toute la France on s'estonne
 Que vostre intention si bonne
 Vous succede si pauvrement
 On y trouve beaucoup à mordre,
 Six semaines de Reglement
 Font pis qu'un siege de desordre,



TRIOLET.

IL faut desormais filer doux ,
 Il faut crier misericorde ;
 Frondeurs vous n'estes que des foux !
 Il faut desormais filer doux ,
 C'est mauvais presage pour vous ,
 Qu'une fronde n'est qu'une corde ,
 Il faut desormais filler doux ;
 Il faut crier misericorde.



EPISTRE.

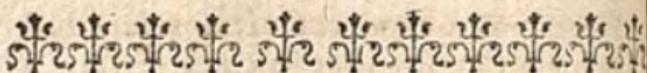
AUX Peres Dom Jean & Dom Cosme,
 Un dont le dos devient un Dosme,
 Depuis dix ans toujourns assis ,
 Escrit ces Vers de sens rassis.
 En bonne foy la Poësie
 N'eschauffe point la fantaisie ,
 Et sa fantaisie est un lieu ,
 D'où sortent, comme il plaist à Dieu
 Les Vers sans frapper à la porte ,
 Bien souvent la rime l'emporte :
 Et contre son intention
 Luy fait faire disgression ;

F Y

Une fois il parla de froncle
 Pour rimer à Monsieur son Oncle.
 Et quand il veut rimer à fils,
 Il va bien loing chercher Memphis.
 Or cét homme ainsi fait vous mande
 Que bien fort il se recommande
 A vos doctes Paternitez,
 Qui pour luy pleines de bontez
 Le font, tant en poires, qu'en pommes,
 Un des plus opulens des hommes.
 Le coffre bien élaboré,
 Plus beau que s'il estoit doré,
 Que le Pere Cosme luy donne,
 Embarasse fort sa personne,
 Car comment reconnoistra-t'il
 Un don si riche & si gentil?
 Comment faudra-t'il qu'il le rende?
 Le Pere ne prend, ny demande,
 Et luy qui tres-volontiers prend,
 Mal volontiers, peut-estre rend.
 Se donner foy-mesme en estrennes;
 Ils diront, ses fièvres quartaines;
 Si ce mot là peut-estre dit
 Par gens qui portent tel habit.
 Promettre sa bonne priere,
 C'est jeter l'eau dans la riviere.
 C'est eux qui le font pour autruy;
 Outre qu'un mot venant de luy,
 Les feroit dans la Cour Celeste!
 Regarder comme ayans la peste.
 Tout homme comme luy traité.
 Au Ciel n'est pas bien écouté.
 Tout-beau, le petit fou murmure,
 Qu'il rende grace & qu'il endure.

Il ne l'a que trop bien gagné ,
 D'avoir le corps tout mélaigné.
 Que faudra-t'il donc qu'elle fasse
 Cette malheureuse carcasse ?
 Finir ces Vers déjà trop longs ,
 Puis qu'ils ne sont pas gueres bons :
 Leur faire grace de sa rime ,
 C'est montrer comme il les estime ;
 Et c'est en bonne verité
 Comme il voudroit estre traité ;
 Non pas d'eux , qui sans doute écri-
 vent ,
 De la mesme façon qu'ils vivent :
 C'est à dire en perfection ,
 Mais de certaine Nation
 De gens qui riment , riment , riment ,
 Affoiblissans les Vers qu'ils liment :
 Dieu nous garde icy comme ailleurs.
 De ces importuns rimailleurs.
 * * * *





EPISTRE.

PERE Clausel, de Lespagneul,
 Que j'estime autant qu'un filleul !
 Mille fois les mains je vous baize ;
 Certes, vous m'avez fait bien-aïse,
 Et vers vostre paternité
 Je me trouve fort endetté ;
 Mais je fais un propos bien ferme,
 Si vous me donnez quelque terme ;
 Car je ne puis pour le present ;
 De m'acquitter d'un tel present :
 Croyez-moy, vostre courtoisie
 Ne se verra jamais moisie
 Dans mon esprit, quoy que moisy,
 Et fou, peut-estre, en cramoisy.
 Car vous sçavez bien qu'un Poëte
 A souvent la teste mal-faite.
 Que cecy soit dit sans fascher,
 Un Pere blanc qui m'est bien cher ;
 Qui fait, quand Phebus le dévoye,
 Des Vers plus beaux que vers à soye,
 Qui ne sentent pas le jargon
 De la milice d'Arragon ;
 Mais sage ou non, fort peu m'importe
 Puis que vous m'aimez de la sorte,
 Que le Dieu du Ciel m'a basty
 Les pattes en chappon rosty,
 La jambe toute desseichée

Et la teste toute panchée,
 Pour moy quand vous seriez un fou,
 A me casser un jour le cou ;
 Quand bien vous auriez la folie
 De ceux-là qu'il faut que l'on lie ,
 Encore me seriez-vous cher ,
 Adieu je m'en vay me coucher.



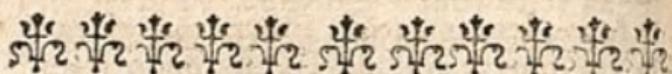
A D V I S

DE DIX MILLIONS
ET PLUS.

PLaise au Seigneur * * * * Cardinal,
 En ma faveur de créer un Office,
 Pour rechercher ceux qui disent du mal
 DE SES CONSEILS , par rancune
 ou malice :

Et d'ordonner que Recors & Sergens
 Exigeront un denier de chaque homme,
 Qui le décrie au grand mespris de Rome:
 Je luy promets cents fois cent mille
 francs ,
 Et si j'auray pour moy plus grosse somme.





E P I S T R E.

BR A V E Seigneur , autresfois mon
 support !
 Et maintenant qui ne t'enquestes fort
 Si j'ay besoin , ou non , de l'assistance ,
 Dont autrefois sans que j'en fisse inf-
 tance ,
 Sans qu'il me fût besoin de te precher ,
 A point-nommé tu me faisois toucher
 Cinq cents écus , dont la Reine Regente
 Adoucissoit ma fortune outrageante.
 Que dira-t'on , alors que l'on sçaura ?
 Car le cacher long-temps on ne pourra ,
 Que par froideur , ou bien par lassitude
 Tu m'as traitté de façon assez rude ,
 En me faisant , mais tres-injustement ,
 Quoy que François , querele d'Allemand.
 Tu pouvois bien sans me faire querele
 Au * * * * faire valoir ton zele ;
 Et tu pouvois sans laisser ton credit ,
 Ne croire pas sur un simple , l'on-dir ,
 Que j'ay donné dessus la fripperie
 De ce * * * * après lequel on crie ;
 Et sur lequel toujourns on donnera ,
 Tant que la guerre à la Muze il fera .
 Sans me vanter , alors que faute d'armes
 Contre quelqu'un j'uzeray de mes carmes ,
 Je sçay fort bien sans l'avoir pratiqué ,

Comme on sera de mon style piqué.
 Je fais pleurer encore mieux que rire ;
 Et le matras que ma foible main tire,
 Irrevocable , alors qu'il est tiré ,
 Va bien avant , s'il n'est pas bien paré :
 S'il ne se pend , il faudra qu'il enrage :
 Celuy pour qui par haine ou pour outrage,
 Qu'il m'aura fait, sans l'avoir offensé ,
 Le Vers plaisant , ma Muse aura laissé
 Pour se servir du trait de la satire ;
 Qui plaist & mord, qui fait pleurer & rire ;
 Mais, grace à Dieu, ma generosité
 Met à couvert ceux qui m'ont irrité.
 Le *** de moy ne doit rien craindre,
 Puis que de luy j'ay sujet de me plaindre ;
 Je l'ay loüé, sans raison, comme on sçait,
 Avec raison j'en suis mal satisfait ;
 Mais l'ayant mis dans le Ciel comme un

 Ange ,

Je n'iray pas le jeter dans la fange.
 Je payeray de mépris son mépris ,
 Et de mes Vers , mes Vers seront le prix.
 La pension que la Reine propice
 M'avoit promis sur quelque Benefice,
 Ne flatte plus mon espoir mal fondé ;
 Je prens le cas que c'est un coup de dé.
 Ce ***** qui vers moy la rend

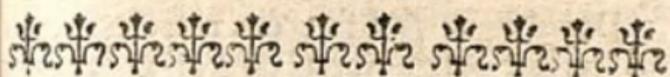
 chiche ,

M'apauvrissant , n'en sera pas plus riche,
 Malgré son nom, mon bien-aimé Tiphon
 Sera prisé pour son style bouffon ;
 Et servira de planche à d'autres pieces.
 Qui sans parler de l'Oacle ni des Nie-
 pces,

Du Ministère, & de tous les abus,
 M'erigeront en mignon de Phebus.
 Si ce Prelat malgré luy debonnaire
 A peur de moy, qui l'empesche de faire
 Un beau matin le Poëte assommer?
 C'est un chemin plus court que l'affamer;
 Ou bien s'il veut sans mettre main en
 bource

Dont il a peur de voir tarir la source,
 Sans s'appauvrir me faire un peu de bien;
 J'ay pour cela, me semble, un beau moyen,
 Qu'il me fournisse, ou bien à mon Libraire,
 Un Privilege, ainsi qu'il le peut faire
 Pour debiter ou vendre impunément
 Dedans Paris trois cens Vers seulement,
 Qui seront faits ainsi que je les pense;
 Je luy promets donner pour recompense
 Deux cents écus en bel argent content:
 A vous Monsieur si vous voulez autant,
 Et si j'auray de reste, moy pauvre homme,
 Assuréement une assez grosse somme;
 Ou bien mes Vers comme par rareté,
 En mon esprit seront en seureté,
 En attendant une saison meilleure.
 Et cependant cher Monsieur, je demeure,

*Vostre tres-humble &
 tres & cetera.*



A

LA REYNE STANCES.



O GRANDE Reyne Anne d'Autriche,
 Il court un meschant bruit de moy,
 On dit que je ne suis pas riche,
 On dit si vray que je le croy :
 Pour faire qu'un tel bruit finisse,
 Donnez-moy quelque Benefice ;
 Je n'en veux que des plus petits,
 Vous le devez pour vostre gloire
 De peur qu'on ne voye en l'Histoire
 Qu'un Malade vous sert gratis.

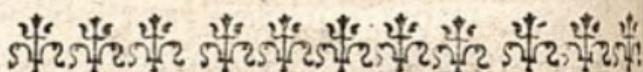


De la triste & penible charge
 Que j'exerce avec probité,
 Quoy que mal dessus mal me charge,
 Je me suis fort bien acquitté,
 Mais dans les frais qu'il y faut faire
 Cét employ pourra me desplaire
 Si vous ne me donnez du bien
 Je ne vous le garderay guiere :
 Car dans une petite bierre
 Je seray bien-tost moins que rien.

138 STANCES A LA REYNE.



Depuis peu j'ay fait des merveilles.
 A servir vostre Majesté,
 Tant par des maux que par des veilles
 Qui m'ont quasi l'esprit gasté :
 Ma Muse qui ne sçait qu'en dire
 En a perdu le mot pour rire,
 Mais malgré les maux de mon cou,
 Malgré les douleurs de ma hanche
 Un seul mot de vostre main blanche
 Me feroit rire comme un fou.

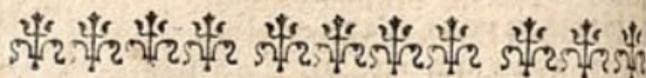


REMERCIEMENT
 A LA REYNE

Reine incomparable en merite
 Quoique d'un pouvoir sans limite,
 Le Ciel vous ait fait un present ;
 Qui certes n'est pas mal plaisant ;
 J'oserois pourtant bien vous dire,
 Ou bien que je ne mente, escrire
 Que vouloir changer mon destin,
 Toujours cruel, toujours murin
 Vous sera chose difficile,
 Fussiez-vous deux fois plus habile,
 Vous vous y prenez pourtant bien,
 Ou certes je n'y connois rien :
 Non que des douleurs que j'endure,
 Contre moy la guerre ne dure :

REMERC. A LA REYNE. 139

Mais vous me les adoucissez
 Alors que vous m'enrichissez.
 Moy chez qui jusques à cet'heure
 L'indigence a fait sa demeure ,
 Laquelle ne va jamais sans
 Plusieurs maux tres-embarassans ,
 Qui chez moy vivoient en gendarmes ,
 Comme faim,soif, froid,peur,soin,larmes,
 Mais à l'aspect de vos Louys ,
 Ils se sont tous esvanouïs ;
 Et maintenant sans trop en faire
 Je puis hausser mon ordinaire
 De deux Medecines par mois ,
 Et si vous le voulez de trois :
 Car , ô des Reynes la merveille ,
 De me faire tirer l'oreille
 Et contester avecque vous.
 Je meriterois mille coups.
 Or pour vous rendre humblement grace
 Sçachez que l'Hyver me menace
 De deux ou trois maux inconnus ,
 Je voudrois qu'ils fussent venus
 Pour vous bien tesmoigner l'envie
 Que j'ay de n'employer ma vie
 Qu'à servir vostre Majesté
 Avec grande fidelité ,
 Moy qui puis dire sans bravade
 Que je suis un fort bon malade ,
 Si bon qu'aujourd'huy le Soleil
 N'en void point au lit de pareil :



A MADEMOISELLE

DESCARS,

LE VOYAGE DE LA REYNE
à la Barre.

BELLE DESCARS à qui je suis ,
 Puis que mal-heureux je ne puis
 En chaise privée ou publique
 Porter chez vous mon corps Etique;
 Puis qu'il n'est pas en mon pouvoir
 D'aller au Louvre pour vous voir ,
 Si vous me le voulez permettre
 Par une bien discrete lettre ,
 Je vous feray de temps en temps
 Recit des choses que j'entends ,
 C'est une veritable chose
 Qu'homme propose & Dieu dispose;
 Tel pense s'aller promener
 Qu'il faut au logis ramener ,
 Crotte à l'habit , bosse à la teste ,
 Le deüil suit bien souvent la feste.
 Qui n'eust pensé que l'autre jour
 Quant à la Barre alla la Cour ,
 Une si belle promenade ,
 Ne se deust faire sans cascade ,
 Cependant cascade s'y fit ,
 Plus d'un carrosse s'y rompit,

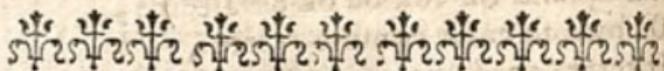
DE LA REYNE. 141

Testes y furent bossuées
 Et Damoiselles eschoüées.
 Des Ducs y furent démontez
 Et tous honnestement crottez :
 Saint Michel y perdit sa cotte ,
 Mais elle y gagna quelque crotte ,
 Segur y meurtrit ses gigots ,
 Pons de conserve & d'abricots
 Empoissa toute sa pochette ,
 Saint Louis perdit sa manchette ,
 Vous un mouchoir, Beaumont ses gands,
 Et s'ensanglanta quelques dents ,
 La Dame Dupuis desvoyée,
 Crioit à gorge desployée
 que l'on l'avoit blessée au cou
 Et prise par je ne sçay où :
 Là pensant prendre une main blanche ,
 On prenoit cuisse, bras, ou hanche ,
 Ces beaux membres non mutilez
 Ainsi confusément meslez
 Ressembloient une fricassée
 Par malheur en terre versée ,
 De laquelle la saulce estoit
 La bouë en laquelle on flottoit
 Chacune eut beau roidir l'eschine
 Quelqu'une y lascha quelque urine ,
 Mais rien ne se trouva souillé ,
 Le linge seul en fut mouillé ,
 Je dis cecy par conjecture ,
 Car je sçay qu'en telle avanture
 Il peut souvent arriver pis :
 Mais certes quand on est surpris
 Et dans la peur de se respandre
 On laisse tout faire & tout prendre,

Mais reprenons nos corps crottez,
 Bien moins vus alors que tatez
 Nos belles testes deffrisées,
 Nos belles Nymphes esclrasées;
 Ce beau* carrosse qui versa,
 Ou plus d'un corps de peur pissa,
 Ou parut sur plus d'une jouë,
 Au lieu de mouche grain de boüe,
 N'est-il pas vray belle Descars.
 Qu'une chandelle de deux liars
 Vous eust servy dans ce naufrage,
 Autant peut-estre d'avantage
 Que ces beaux Soleils de la Cour
 Eclipsez ce mal-heureux jour,
 Et qui lors dedans une orniere
 Se rencontrerent sans lumiere,
 De ce piteux trebuchement
 J'escris fort temerairement.
 Et je dois m'empescher d'en rire
 Ne le sachant que par ouï dire,
 Dires moy donc la verité,
 L'a-t'on fidellement conté
 Est-il vray qu'un pareil naufrage,
 Esprouva des Ducs le courage,
 Et que le Duc de Ventadour,
 Y perdit tout fors son Amour,
 Qui luy laissa force assez grande,
 Pour a beau pas de sarabande,
 Nonobstant son trebuchement,
 Aller s'offrit bien humblement.
 Escuyer soufmis & fidelle,
 A vostre sœur si bonne & belle,
 Mon incomparable Hautefort,
 Seule maistresse de son sort,

Est-il vray que l'on vit la nuque,
 Du Comte Dorval sans perruque,
 Et quand son Char se respendit,
 Qu'il fit ce que lors chacun fit.
 C'est à dire gasta ses bottes,
 On dit qu'à se tirer des crottes,
 Le Duc d'Ulez ce bon Seigneur
 Monstra qu'il est homme d'honneur,
 Enfin comme vous ils tomberent,
 Et comme vous ils se crotterent,
 Dieu veuille garder d'un tel cas,
 Car ma foy je n'en rirois pas,
 La Reine ma bonne Maistresse,
 Pour qui l'on doit prier sans cesse,
 De Dieu l'Eternelle bonté,
 De la conserver en santé.
 On dit que c'est chose certaine,
 Que sa Majesté fut en peine,
 De ce qu'on s'estoit laissé choir.
 Et qu'elle envoya pour sçavoir
 Comment s'estoit fait le naufrage,
 Mais bien plus estourdi que sage,
 Celuy qui luy fit le rapport,
 Le fit avec un tel transport,
 Qu'il fourra son pied par mesgarde.
 (Il merite qu'on le nazarde
 Le mal-heureux valet de pied)
 Qu'il fourra dis-je son gros pied,
 Si fort dans une grande orniere,
 Qu'il en jallit sur la portiere,
 De bouë plus d'un quarteron,
 Que maudit soit fait le larron,
 De qui la jambe desloyale,
 Crotta sa personne Royale :

Mais une heure vient de sonner
 Je feray bien de terminer ,
 Cette bonne ou mauvaise lettre
 Et puis je ne sçay plus qu'y mettre
 Pardonnez à vostre Chochoer ,
 A Dieu je m'en vay me coucher.



A LA REYNE, REQUÊTE.

PLaife à la REINE ma maistresse,
 A moy qui suis fort en destresse,
 Pour avoir des maux par excez,
 Peu d'argent beaucoup de procez ,
 Accorder mon humble demande ,
 Ce n'est pas pour une prebande ,
 Abbaye ny Prioré :
 Quand elle voudra j'en auray ,
 Mais bien muletier & litiere ,
 Car l'un sans l'autre ne sert guiere,
 Mulets aussi marchans grand pas ,
 Car sans mulets je n'irois pas ,
 Ce n'est pas à la promenade ,
 Où desire aller son malade ,
 Mais à Bourbon dir Larchambaut ,
 Où certes je boiray bien chaud ,
 Où je ne pretens pas qu'il entre
 Aucune boisson dans mon ventre ,

Que

A LA REYNE. 145

Que ce ne soit à la santé
De la Royale Majesté,
Ou je feray mille prieres,
Que Dieu la preserve d'ornieres,
Et trous fâcheux où son cocher
La pourroit laisser trebucher,
Car quand on tombe on est à terre,
Ou bras se casse comme verre,
Et cette année ce dit-on,
Chocher est souvent Phaëton.



A

LA REYNE,
REQUESTE.

SCARRON par la grace de Dieu,
Malade indigne de la Reine,
Homme n'ayant ny feu ny lieu,
Mais bien du mal & de la peine:
Hospital allant & venant,
Des jambes d'autrui cheminant,
Des siennes n'ayant plus l'usage,
Souffrant beaucoup dormant bien peu,
Et pourtant faisant par courage
Bonne mine à fort mauvais jeu.

Prie humblement la Majesté

C

De se remettre en la memoire ,
 Qu'au commencement de l'Esté ,
 Alors que la Cour devint noire ,
 Il fut son malade advoüé ,
 Dont le Tout-Puissant soit loüé ,
 Qu'on luy donna quelque esperance
 D'avoir un petit logement ,
 Et tout aussi-tost par avance
 Qu'il en fit un remerciement.

Ce remerciement imprimé
 Chez Toussainct Quinet le Libraire ,
 Devroit bien estre supprimé ,
 Mais quelque effort qu'il ait pû faire,
 Par tout Paris il a couru :
 Chacun l'a dit , chacun l'a cru
 A force de l'entendre dire ,
 Il le croit luy-mesme quasi ;
 Vous-mesme , ô Reine qu'il admire,
 Ne le croyez-vous point aussi?

Grande Reine n'en croyez rien ,
 C'est croire faux comme heresie,
 Helas , il s'en apperçoit bien ,
 Dont vainement il se soucie ;
 Chaque quartier maistre Arragon
 Prend son argent comme un dragon,
 Je suis malade de la Reine ,
 S'escrie-t'il tout rechiné ,
 Mais il veut avoir la main plaine
 Tout aussi-tost qu'il a signé.

Cependant ce malade exerce
 Sa charge avec integrité ,

Pour servir vostre Majesté,
 Depuis peu l'os la peau luy perce,
 Tous les jours s'accroist son tourment.
 Mais il le souffre gayement,
 Il fait sa gloire de sa peine,
 Et l'on peut jurer seulement
 Qu'aucun officier de la Reine
 Ne la sert si fidèlement.



A

LA REYNE,

*Pour luy demander des
 Livres.*

REINE, ordonnez que quelque Livre
 De ceux que l'on fait pour le Roy,
 Monsieur de Noyers me deslivre,
 Il le fera comme je croy :
 L'entens gratis, ô grande Reine,
 Ne l'entendez-vous pas ainsi :
 Car je n'aurois pas grand' peine
 En payant d'en avoir aussi.

Mon corps qui jour & nuit endure,
 Tient de vous son peu de vigueur,
 Mon petit esprit, je vous jure,
 N'est pas moins vostre serviteur,

G ij

148 REMERCIMENT

L'un a desia de vous des vivres ,
 Ordonnez que sans contredit
 L'autre ait aussi de vous des Livres ,
 Ou bien vendez-m'en à credit.

Je veux, si je ne vous les paye
 Que vous ne m'en vendiez jamais ,
 Et que de vostre part je n'aye ,
 Ny grace, ny delay, ny paix ,
 Mais plutost prenez ma promesse
 Payable après ma guerison ,
 Peut-on , ô ma bonne Maistresse ,
 Parler avec plus de raison.

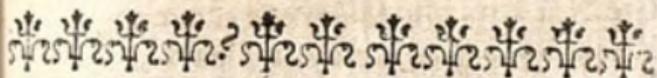
A moy tost après quoy qu'indigne
 Plus d'un livre sera baillé
 Si vous m'escrivez une ligne
 De vostre main de laiët caillé ,
 Ouy pour avoir plus d'un volume
 Vostre Majesté seulement ,
 N'a qu'à donner un coup de plume,
 Par exemple voicy comment.

Monsieur de Noyers vostre Dame ,
 Anne d'Austriche , & cætera :
 Vous mande qu'un qui la réclame
 Dans les adversitez qu'il a
 Luy tesmoigne un desir extrême
 D'avoir quelques Livres en don ,
 Je le veux, faites de mesme ;
 Signé ANNE , c'est un beau Nom.

La sainte Bible & les Conciles
 En marroquin ou bien roussi ,

A LA REYNE. 149

Vous sont à donner tres-faciles ,
A prendre ils me le sont aussi,
Mais s'il faut dans ma pauvre bourse ,
Puifer dequoy les acquerir ,
C'est une tres-petite source
Que je verray bien-tost tarir.



A MONSIEUR
LE COMMANDEUR
DE
SOUVRE,
EPISTRE.

TRiste & confus comme un fondeur
Qui n'a pas bien fondu sa cloche,
Te t'escriis brave Commandeur ,
bien assure de ta candeur
Et que ton cœur n'est pas de roche.



La cheute de ma Hautefort
M'est un rude coup de tonnerre:
Car c'est par elle que le sort
Reconnoissoit qu'il avoit tort
De me faire tousiours la guerre.

G iij

150 A MONSIEUR

Rogue comme un Anglois Millour
 Je mesprisois l'homme de ville,
 Je me croyois homme de cour,
 Mais hélas, par un mauvais tour
 Le sort m'en a fait faire gille.

Et je me voy comme autrefois
 Grace à fortune desloyalle,
 Réduit peu s'en faut aux aboix,
 Pauvre & n'ayant plus que la voix
 Derriere la place Royale.

Par Mahom monsieur le Destin
 Vous estes une male beste,
 C'est donc en vain maistre Lutin
 Que j'ay le soir & le matin
 basti requeste sur requeste.

Quoy toute la compassion
 Qu'on tesmoigna de ma misere,
 Ne fut donc qu'une illusion,
 Et l'espoir d'une pension
 Rien qu'une chose imaginaire?

Quoy tous mes vers & mon Tiphon
 Hélas, j'en pleure quand j'y pense,
 Me serviront moins qu'un chiffon,
 Et le nom de Rimeur bouffon
 Sera toute ma recompense?

Quoy la Reine m'aura donc veu
 Et les yeux d'une grande Reine
 Sur mon pauvre corps n'auront eu
 Non plus de force & de vertu

Que de l'onguent miton mitaine?



Quoy le don de cinq cens escus
N'a donc esté qu'une passade,
Et bonnement je me deceus,
Quand je crus mes malheurs vaincus
Par l'honneur d'estre son malade?



Quoy ce bien-heureux logement
Dont je me monstray tant avide,
Me fut donc promis vainement,
Et j'ay fait malheureusement
Tant de remercimens à vuide?



Quoy du deffant & du vivant,
De l'une & de l'autre escarlatte,
Les promesses seront du vent,
Et seray comme cy-devant
Scarron mal-heureux cul de jatte?



Mais tous ces maux dont je me plains,
Ne me font qu'une bagatelle,
Au prix d'un plus grand que je crains
Que s'il est vray que je le feins
Me puisse venir la gratelle.



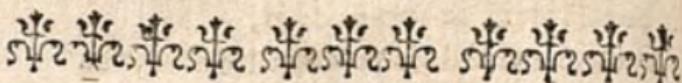
C'est de ne pouvoir de long-temps
Avoir de vous une visite,
Que mes desirs seront contens,
Si j'obtiens ce que je pretens,
Encor que je ne le merite.



Hebergé comme un pié d'escor,
En maison fort peu venerable

152 AU GRAND FLOTTE

Contre Madame de Chabot
Faut demander dame Bacot,
C'est-là que gist le miserable.



AU GRAND FLOTTE.

Chanson à boire.

HA vraiment nous allons bien boire,
Si le vin ne nous manque point,
A bien remplir nostre pourpoint:
Mettons aujourd'huy nostre gloire
Beuvons du bon vin que voicy
Jusques à nous en laisser prendre,
Et s'il nous force de nous rendre
Rendons luy la pareille en le rédant aussi.

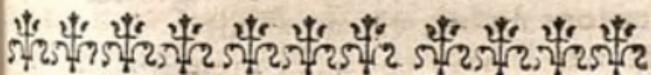
Que beny soit le jus d'octobre,
Ce jus qui rougit tant de nez,
Malheur sur les moriginez,
Malheur, malheur sur la gent sobre,
Malheur sur les peuples bigots,
Hony soit qui ne les mesprise,
Pires que la gent circoncise,
Et pires mille fois que Gots ny Visigots.

Grand FLOTTE de qui les entrailles
Ne s'ouvrent qu'aux friands morceaux,
Sans qui les festins les plus beaux
Sont tristes comme funeraillles,
Fronce ton grand nez Aquilin,

CHANSON A BOIRE. 153

Toy dont le rot est un tonnerre,
Et branlant en main ton grand verre,
Laisse agir ton courroux sur ce peuple vi-
lain.

Contre cette lasche canaille,
Exerce ton gosier d'airin
Avecque nos voix de Lutrin,
Nous te suivrons vaille qui vaille,
N'en desplaise aux maistres de l'Art,
Nostre musique est bonne & belle,
C'est toy bon vin qui la rends telle,
Puisse tu nous durer jusqu'à ce soir bien
tard.



CHANSON A BOIRE.

Que de biens sur la table,
Où nous allons manger,
O le vin delectable
Dont on nous va gorger.
Sobres loin d'ici, loin d'ici, beuveurs d'eau
boüillie,
Si vous y venez, vous nous ferez faire folie,
Que je sois fourbe, chastré, tondu, begue-
cornu,
Que je sois perclus, alors que je ne boi-
ray plus.

Monstrons nostre ouvrage,
Beuyons jusques au cou

G. V

354 CHANSON A BOIRE.

Que de nous le plus sage
 Se monstre le plus fou,
 Vous qui les oisons imitez en vostre breu-
 vage,
 Puislicz vous aussi leur ressembler par le
 visage.
 Que je sois fourbu, chastré, tondu, begue-
 cornu,
 que je sois perclus alors que je ne boirai
 plus.

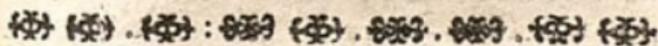
Et d'estoc & de taille,
 Parlons comme des foux,
 Qu'un chacun crie & braille
 Hurlons comme des loups,
 Jettons nos chapeaux & nous coiffons de
 nos serviettes,
 Et rembourinons de nos cousteaux sur nos
 assiettes
 que je sois fourbu, chastré, tondu, begue-
 cornu,
 que je sois perclus alors que je ne boiray
 plus.

Que le vin nous envoie
 D'agreables fureurs,
 C'est dans lui que l'on noye
 Les plus grandes douleurs,
 O Dieu qu'il est bon, prenons en par dessus
 la teste,
 Aussi bien chez nous, vomir est chose fort
 honneste.
 Que je sois fourbu, chastré, tondu, begue-
 cornu;

SONNET. 155

Que je fois perclus alors que je ne boiray plus.

Hastons nous de bien boire
 Devant qu'il soit plus tard,
 Et chantons à la gloire
 Du Seigneur de Cinq-Mars,
 Il est beau, vaillant, courtois, prend plaisir
 à despendre :
 Tel fut autrefois defunt Monseigneur
 Alexandre,
 Que je fois fourbu , chastré, tondu, begue-
 cornu.
 Que je fois perclus alors que je ne boirai
 plus.



S O N N E T.

Imprudent que je suis , j'ay regardé Cli-
 mene ,
 Malheureux que je suis elle m'a pû char-
 mer,
 Moy qui ne sçai que trop qu'elle est super-
 be & vaine,
 Qu'elle veut bien qu'on l'aime & ne veut
 pas aymer.

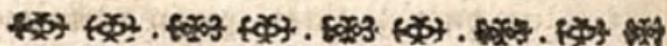
Helas si j'obeys au destin qui m'em-
 meine ,
 En quel gouffre d'ennuis me verrai-je
 abismer,
 Je lors de ce pays sans sortir de ma peine.

G. vj.

Et j'emporte le feu qui me doit consômer.

Ravy de tant d'attraits dont le Ciel l'a
pourveü ,
Je la pers aussi-tost quasi que je l'ay veüë,
Que l'honneur de la voir m'est chèrement
vendu :

Mais ne possédant pas une chose si rare,
Dire que je la pers ha ma raison s'esgare,
Non je ne la pers point, Mais moy je suis
perdu.



S T A N C E S .

JE voyois tous les jours l'incomparable
Iris.
J'admirois son esprit , je la trouvois fort
belle,
Imprudent que j'estois, je m'aimois auprès
d'elle ,
Sans connoistre que j'estois pris
Mais ne la voyant plus , ô bons Dieux
quelle flame
S'est descouverte dans mon ame.

Quels rigoureux tourmens n'ay-je point
enduré ,
Quand j'ay pensé depuis à ses ayables
charmes
Que j'ai poussé de cris , que j'ay versé de
larmes,

SONNET. 257

Et que j'ay souvent soupiré,
 Mais je ne la voi plus, & cepédât mon ame
 Augmente tous les jours sa flame.



Je la sens dans mon cœur augmenter
 chaque jour,
 Mais aussi chaque jour mō esprit diminuë,
 O dangereuse Iris, pourquoy vous ai-je
 veuë,
 Si j'en devois mourir d'amour,
 Et si je ne sçaurois, tant vous estre severe,
 Vous le dire sans vous desplaire.



L'amour que j'ai pour vous me tormen-
 te si fort,
 Que j'en pourrois fléchir l'ame la plus
 barbare,
 Je vous offenceray si je le vous declare,
 Si je le cache je suis mort:
 Mais redoutant la mort moins que vostre
 colere,
 J'aime mieux mourir & me taire.



REMERCIEMENT

A

LA REYNE.

GRande Reine ma seule Dame,
 Vrayment vous estes bonne Femme:
 Car vous m'avez depuis deux ans

158. REMERCIMENT

Donne deux fois quinze cens francs,
 Ma mort bien-toſt comme je penſe,
 Vous ſauvera cette deſpenſe,
 Je n'aurai long-temps à prier
 Bertillac voſtre Treſorier,
 Dans peu de temps noſtre Squelette,
 Tout couſu dans une ſerviere.

(Quelques uns diſent à me voir
 Que ce ſeroit prou d'un mouchoir)
 Sera mis avec torche & cierge
 De belle blanche cire vierge
 Preſtres chantans *De profundis*
 Au rang de ceux du temps jadis.
 Telle rente continuée
 A ma perſonne attenuée
 Qui n'a pour tout bien qu'un procez
 Dont incertain eſt le ſuccez,
 Eſt certes une bonne affaire :
 O que Reine qui ſçait bien faire
 Eſt grande benediction
 A tout Royaume & nation,
 Et que je ſerois miſerable
 Sans vous, ô Reine charitable,
 Et que je ſerois indigent,
 Si je n'avois point voſtre argent
 Mais veu les biens que vous me faites,
 Eſtant bonne comme vous eſtes,
 Moy bon à rien comme je ſuis,
 J'enrage bien que je ne puis
 Vous eſtre utile à quelque choſe :
 Or pour cela je vous propoſe,
 Comme je puis eſtre content,
 Et ſans qu'il vous en couſte tant,
 C'eſt ô Reine à moy ſi propice,

De créer sur un benefice
Pour vostre argent mieux employer.
Ce que vous voudrez m'octroyer,
Je ne vois en cette demande,
Difficulté que j'apprehende,
Sinon que quelque gros Abbé.
Qui ne sçaura ny A, ny Bé,
En aura moins pour sa despence,
Au grand detrimment de sa pance.
Mais vrayment le pauvre petit
Peut se retrancher un petit ;
Moins d'entremets dessus sa table
Ne le rendra pas miserable,
Et moy qui ne saurois trotter
Ny pension solliciter,
Dans cette charge que j'exerce,
Si bien que l'os, la peau me perce,
Les gages que de vous j'auray,
M'esleront un bien assurai.

O Reine aussi-belle que bonne
Si quand on nous aime, on nous donne,
Je puis sans mal argumenter,
Et sans, comme un sot, me vanter.
Publier que moy pauvre Here,
Portrait vivant de la misere,
Ne vous suis pas indifferent
Ce qui m'est un honneur si grand
Que si je n'estois point malade,
Par mon chef je me persuade
Que mesme au prix de ma santé,
Je voudrois l'avoir acheté.

Il n'est rien que l'homme souhaite
Au prix d'une santé parfaite,
Pour elle on mesprise le bien,

160 REMERCIMENT

Mais depuis que je connois bien,
 Qu'estre sain & ne pas connoistre
 Que tout bien vient du premier estre,
 N'est certes qu'un de ces biens faux
 Qui devant Dieu sont de vrais maux,
 Dont le plus souvent on abuse,
 Helas ! qu'à bon droit je m'accuse
 D'avoir esté quand j'estois sain
 Un tres-mauvais petit vilain,
 Employant souvent à mesdire,
 Le don d'avoir le mot pour rire.
 Mais Dieu, que si bien vous servez
 Par le bras duquel vous avez
 Fait & ferez tant de merveilles,
 Penetrant mes dures oreilles
 M'a mis depuis peu dans le cœur
 Une veritable douleur,
 De n'avoir vescu qu'en canaille
 Qui ne fit jamais rien qui vaille,
 Enfin d'avoir tousiours esté
 Un vrai vaisseau d'iniquité.
 O Dieu qu'elle ressent de joye
 Lors que plus elle ne fourvoye
 Nostre Ame ! & qu'un homme innocent
 Lors que son corps cent maux ressent
 Quoy que cloüé dans une chaise,
 Et jour & nuict mal à son aise,
 S'il prend ses souffrances à gré
 Est plus heureux qu'un empiffré,
 A qui trop de chair à la jouë,
 Fait malgré lui faire la mouë !
 S'il vit en Sardanapalus,
 bien qu'il n'ait besoin de bolus,
 bien que de santé presque il creve,

Bien souvent plus d'un soin le grève,
 Et de plaisirs environné
 Il enrage comme un damné,
 Peu s'en est fallu cette année
 Que n'ait fini ma destinée :
 J'ay bien crié, j'ai bien souffert,
 Et vraiment j'estois pris sans vert :
 Mais de Dieu la misericorde,
 Qui mesme dessus nous déborde,
 Lors que nous sommes débordéz
 Autant que soldats desbandez
 Fait que dans les maux que j'endure
 Ma souffrance ne m'est plus dure
 Que je reçois le mal que j'ay
 En patience & d'un cœur gay,
 Et que sa volonté soit faite
 Est tout le bien que je souhaite.



E P I S T R E

B U R L E S Q U E

A M A D E M O I S E L L E

D E

S A I N T M A I G R I N .

Belle & charmante saint MAIGRIN,
 Je n'ay pas l'esprit peu chagrin,
 Quand j'entrepris en temeraire,
 Une aussi difficile affaire,

Que celle où je me vois reduit,
 Ayant juré de faire bruit,
 Cela s'entend à ma maniere,
 De ce qu'à la moindre priere
 Vous avez voulu m'obliger,
 Moi qui vous dois estre estrange,
 Et qui suis autant inutile,
 Que vous genereuse & civile.
 Il faudroit un Malherbe ou deux,
 Pour un dessein si hazardeux,
 Un merite pareil au vostre
 D'une main pareille à la nostre,
 Ne peut recevoir coup de trait,
 Qui n'affoiblisse son portrait.
 Tout sujet trop riche est à craindre,
 A qui ne sçait pas trop bien peindre,
 Ma Muse qui vous veut louer,
 Et qui ne sçait que se jouer,
 Pert de son audace premiere,
 A l'esclat de trop de matiere,
 Qui feroit à maint Escrivain
 Tomber la plume de la main,
 Outre que ma façon d'escrire,
 Est plus portée à faire rire,
 Qu'à louer serieusement
 Vn esprit rare, un corps charmant.
 Dire des douceurs, des Fleurettes,
 Faire impromptus, & Chançonnettes,
 Eriger en Divinité,
 Quelque merueilleuse beauté,
 Lui donner des Lis & des Rosés,
 Et cent mille autres belles choses,
 Que les Poëtes liberaux
 Donnent aux Dames par quintaux.

A MADEM. DE S. MARIN. 163

Comme l'âge, enfin, l'humeur change,
 La mienne devient fort estrange,
 Sur moi le mal-heur acharné,
 Me donne un esprit de damné,
 Qui n'est content que quand il gronde,
 Plus propre à quereller le monde,
 Qu'à vous payer en vers comptant
 Un service tres important,
 Qu'en vers, je ne vous pourray rendre,
 Quelque soin que j'y puisse prendre,
 Et quand j'aurois tout ce qu'il faut
 Pour traiter un sujet si haut,
 Peu de gens comme benferade.
 Ou bien j'ay le goust fort malade,
 Sçavent escrire galamment,
 Avec cet air rare, & charmant,
 Que tant de mal-heureux copistes,
 Imitent comme j'ay le dos,
 Malle- peste soit des bados.
 Si j'en approchois de cent picques,
 Avec mes rimailles comiques,
 Mes vers sans craindre le grand jour
 Iroient se produire à la cour :
 C'est la cour seule où se façonne
 A mon avis chaque personne,
 Où se polit le campagnart,
 Le bourgeois pert son air hagart,
 Le sot raffine sa bestise,
 Et le Fanfaron s'humanise ;
 C'est où je n'ai jamais esté
 Dans ma plus parfaite santé,
 Je ne sçay que par ouy dire,
 De quelle façon l'on s'y tire,
 D'un entretien, d'un compliment,

164 EPISTRE BURLESQUE

Je sçay seulement qu'on y ment,
 Et que bien souvent on y jouë.
 Ce qu'en apparence on y louë,
 Dire bien de vous & mentir,
 C'est ce qui ne peut compatir,
 Et si c'est de la cour l'usage,
 Que tenir un pareil langage,
 Je ne pourray certainement,
 Vous louer que bourgeoisement.
 Comment faut-il donc que je fasse,
 Un plus habille-homme en ma place,
 Se trouveroit bien empesché,
 Eust-il un gros tresor caché,
 De beaux Vers, & de belle Prose,
 Applicable sur toute chose,
 Donnez-donc terme à mon chagrin,
 belle, & charmante saint MAIGRIN,
 Avec ce temps que je demande,
 Quoi que la dette soit bien grande,
 Et que tout pauvre homme & rimeur
 Ne soit jamais fort bon payeur,
 A l'ayde de la renommée,
 De qui vous estes tant aymée,
 J'espere que ces petits vers,
 Vous proïneront par l'Univers,
 Ou du moins par toute la France.
 Cecy soit dit sans arrogance :
 Car des vers portant vostre nom,
 Deviendroient des vers de renom.



S T A N C E S

B U R L E S Q U E S

A M O N S I E U R

B E Y S

S U R S E S O E U V R E S

P O E T I Q U E S.

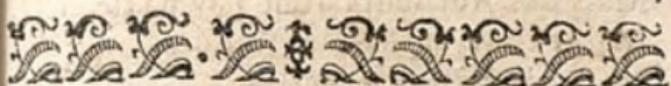
Ouy des B E Y S, ouy des Malherbes,
 Doivent mettre leurs vers au jour ;
 Mais que la ville, & que la Cour,
 Souffre jamais ces mangeurs d'herbes,
 Ces petits Rimeurs deschainez,
 Qui depuis le blocus sont nez,
 Par l'avarice des Libraires ;
 Ha, par ma foi c'est un abus,
 Et si jamais Monsieur Phœbus
 Donne quelque ordre à ses affaires,
 Tous ces Escrivains de bibus,
 Abjureront bien-tost leur fausse Poësie,
 Qu'on tient sur l'Helicon, pire qu'une he-
 resie.

O que de feuilles deschirées
 De ces Rimeurs A N T I B E Y S,
 (L'incommodité du païs)
 Envelopperont de denrées ;

166 STANCES BURLESQUES

Mais des Autheurs dont j'ay parlé,
 Maint livre au Palais estallé,
 Ira du Palais aux ruelles,
 Où tablettes le logeront,
 Et Dieu sçait le bien qu'en diront,
 Tant Damoiseaux que Damoiselles,
 Qui des yeux le devoreront,
 Et je ne doute point qu'à force de tro-
 lire,
 A quelqu'un des liseux, les yeux ne puis-
 sent cuire.

Quant à moi BEYS, je te jure,
 Que mes yeux de lire goulus,
 De tes vers desja deux fois leus
 Ne pouvoient quitter la lecture;
 Et je ne te sçauois cacher,
 (Ce n'est pas pour le reprocher)
 Qu'aux despens de mes deux prunelles,
 Ton livre où l'on voit tant de feu,
 Qui te couste à faire si peu,
 Me couste à lire six chandelles:
 Je puis donc dire que le jeu
 En dépit du proverbe, autrement dell'a-
 dage,
 Valloit bien la chandelle, & mesme davan-
 tage.



A

MONSIEUR

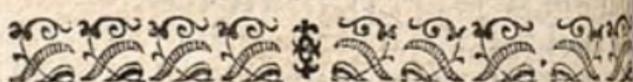
L' A B B E'

D' E S P A G N Y.

D' E S P A G N Y mon cher & feal
 Amy, genereux & loyal,
 De vos Demoiselles en paste,
 Je vous remercie à la haste,
 Car mon esprit, quoi que pointu,
 Ne hazarde point l'impromptu.
 Quand il en fait, il s'esvertuë,
 D'en sortir à bride abbattuë,
 Pour se tirer d'un mauvais pas,
 Où ma muse ne pippe pas.
 Pour revenir à vos Sarcelles,
 Je les mangeray telles qu'elles,
 Telles qu'elles sont, un present
 De vostre part m'est fort plaisant;
 Mais à considerer leur mine,
 A voir le lard de leur eschine,
 A sentir l'odeur qu'elles ont,
 De tres-bon presage elles sont,
 Quant est de moy, je vous honnore,
 Comme un grand Pere, & plus encore,
 Quand comme un Pere je dirois,
 Par mon chef point ne mentirois
 adieu, cher abbé de mon ame,

168 A M. L'ABE' D'ESPAGNY.

Cupidon vous doit belle Dame,
Car maints Prelats de ce temps-cy,
Aiment belles Dames aussy,
Et j'en connois d'assez peu sages,
Pour enganimer leurs Pages :
Dieu me garde de telles gens,
baifans les gens malgré leurs dens.
Foin, rime sur rime m'engage,
A barbouiller plus d'une page,
Et ce n'estoit pas mon dessein
De griffoner plus d'un Dixain,
Ou d'un douzain que je ne mente ;
Mais toujourns la somme s'augmente,
Et j'escrirois jusque à demain,
Si je ne retenois ma main.
Fait à Paris dans nostre chambre,
Le cinquiesme jour de Novembre.



A M O N S I E U R
P R I E U R ,
P R O C U R E U R
E N P A R L E M E N T .

SI ma Muse autrefois gaillarde,
Que trop de mal-heur rend hagarde,
Ne rompoit pour toy le serment,
Qu'elle a fait solemnellement
De jamais quoy qu'on lui propose,
Mettre en lumiere, vers, ny prose,

Tu me

PROCEURER EN PARL. 169

Tu me le pourrois reprocher ,
 Amy fidelle autant que cher ,
 PRIEUR des Plaideurs le refuge ,
 Procureur qui vaut bien un juge ,
 Par ton esprit plein de clarté ,
 Ton discours & sa netteté ,
 Ta diligence non commune ,
 Par le mespris de la Fortune ,
 Et cent qualitez que n'ont pas ,
 Fussent-ils en droit des Cujas ,
 Tes compagnons de robe noire ,
 Dont la redoutable escritoire ,
 Je n'entends pas parler de tous ,
 Fait pis que bosses & que trous ,
 La tienne des bons Protectrice ,
 N'agit point que pour la justice ,
 Ton adroite subtilité ,
 Qui dissipe l'obscurité ,
 De la chicane embarrassée ,
 Ne s'est point à nuire exercée ,
 Tu ne veux jamais biaiser ,
 Pour un procez eterniser ,
 Ny de rien faire quelque chose ,
 Pour rendre meilleure une cause
 Si bien que sans se fourvoyer
 On juge sur ton playdoyer :
 Mais aussi ta naissance est telle ,
 Que peu du mestier l'ont si belle .
 Ton ayeul fut le favory
 Du bon & mal-heureux Henry
 Des Valois le plus debonnaire ;
 Il le servit de Secretaire ,
 Faisant honneur à son emploi ,
 Non pas comme ceux que je voi ,

H

170 A MONSIEUR PRIEUR

Qui prennent plus qu'ils ne reçoivent,
 Des charges que souvent ils doivent:
 Mais avecque la probité,
 Dont un homme de qualité,
 Est bien plus capable qu'un autre,
 De son temps, meilleur que le nostre,
 Les seules personnes d'esprit,
 A la Cour estoient en credit,
 Le merite, & non la finance,
 Acqueroit la Præminence,
 C'est par là que ton Pere obtinst
 La charge que long-temps il tint,
 Que si la mauvaise Fortune
 Qui pour les meilleurs à rancune,
 N'a pas gardé le mesme rang
 A ceux qui restent de ton sang,
 La guerre civile en est cause,
 Et non pas toy, que je propose
 A ceux de ta profession,
 Dont le gain est la passion,
 Et qui font une sale usure,
 Du talent de leur escriture.
 Tu ne vis point en Procureur,
 En ta charge de Procureur,
 Tes livres d'un noble courage
 Sont un assez bon tesmoignage;
 Tes compagnons ayment le sac,
 Par qui maint homme est au bissac:
 La chicane est toute leur joye,
 Les Presens, l'or, & la monnoye,
 Et nul d'eux ne se peut passer
 D'incessamment paperasser!
 Ta passion est les beaux livres,
 Pour plus de douze mille livres,

PROCEUREUR EN PARL. 171

On en voit en ton Cabinet ,
 Plus que chez Courbé ny Quinet,
 Nombre des sacs de toutes tailles
 Des autres parent les murailles ,
 Chez toy force livres choisis ,
 Et non d'humidité moisiss ,
 Dont tres-riche est la relieure ,
 Toute d'une mesme parure,
 Et dont la rare impression,
 Est de ra noble ambition,
 Une marque tres-asscurée ,
 En tablette peinte & dorée
 Font avouër au regardant,
 Qui les guigne d'un œil ardent,
 Que maint juge port'escarlatte ,
 Prez de ton ame, a l'ame platte ;
 Et que tu meriterois bien ,
 Et des dignitez & du bien.
 Je suis tesmoin irreprochable,
 Que de moi pauvre miserable,
 Tu ne pris jamais de l'argent ,
 Quoy qu'à m'obliger diligent,
 Et que ma mauvaise infortune,
 Te soit bien souvent importune.
 Aussi te viens-je, tous les jours
 Demander conseil & secours,
 Contre les maudits subterfuges ,
 Dont malgré l'equité des juges ,
 Se servent depuis si long-temps ,
 Contre moy, mes chiens de parens.
 Je ne t'en dis pas davantage,
 Non que je n'aye le courage,
 De t'en dire mille fois plus :
 Mais avec des Vers superflus,
 H ij

172 A M. LE DUC DE SULLY.

J'aurois tort, au moins, je le pense ,
 Si je te mettois en despence ,
 De ton loisir qui t'est si cher,
 Brave P R I E U R , Amy tres-cher,
 De qui les travaux & les veilles,
 Soit que tes cliens tu conseilles,
 Soit qu'avec plume, ancre & papier
 Tu les serves de ton mestier ,
 Relevent l'esperance morte,
 De maint mal-heureux de ma sorte ,
 Qui comme moy malgré les dens ,
 De quelques-uns de ses Parens
 Est trop long-temps vivant sur terre ,
 Que la fièvre quartaine serre ,
 Les sots Parens, & sots Oyson
 Qui font de sortes donaisons ,



A M O N S I E U R

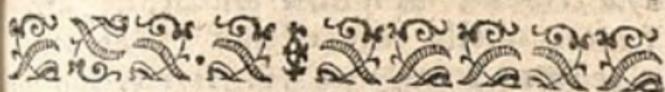
L E D U C

D E S U L L Y.

DUC de SULLY vous m'avez envoi
 Un beau pasté des plus grands que
 l'on voye ;

Dieu sçait comment je m'en donne
 cœur joye,

Quand je devois en estre desvoyé,
 Quand je devois m'en irriter le foye ,
 Tel grand Seigneur que je ne nomme pas
 D'un tel pasté feroit quatre repas.



A MONSIEUR
MORIN,
SUR UN PRESENT
DE FLEURS.

MORIN tu m'as rempli ma chambre
D'une odeur douce comme l'ambre,
Et je puis dire en verité
Qu'en un bouquet de fleurs nouvelles,
Toutes aussi rares que belles,
A la fois tu m'as apporté,
Le Printemps & la gayeté
Des jardins, des champs, des prairies,
De l'esmail & des pierreries,
Enfin, tu m'as fait un present,
Musqué, riche, rare & plaisant.

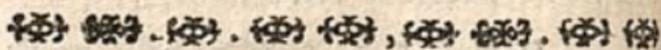


A MADAME
LA PRESIDENTE
POMMEREUIL

IMPROMPTU.
Incomparable Presidente,
Qui vallez bien un President;
Vostre œil planette assassinate,
H iij

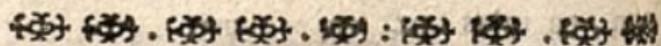
174. A UNE GR. PET. DAME.

Brûle comme un miroir ardent,
De sa prunelle estincellente
Je ressentis bien le pouvoir :
Le jour que vous me vinstes voir
J'en fus brûlé comme une mesche,
Et si vous eussiez ajousté
A la brûlure un coup de fléche,
Ha par ma foi j'estois gasté.



A UNE GRANDE
PETITE DAME,

DAme d'esprit aigre doux,
En Oraison si parfaite;
Dame faite comme vous,
Doit respecter un Poëte.



A MONSIEUR
LE MARESCHAL
DE
SCHOMBERG,
SUR SON MARIAGE.

ENfin à toy SCHOMBERG, HAUTE-
FORT s'est renduë :

INVOC. AUX MUSES &c. 175

que la victoire est belle , & qu'elle t'est
bien dûë,

Puis que ta vertu seule a pour toi cõbatu:
Jamais le Ciel n'a mis tant de merite en-
semble,

Et l'on voit aisément, alors qu'il vous as-
semble,

qu'il veut joindre l'honneur, avecque la
vertu.



INVOCATION

AUX MUSES

SUR LA PRISE

DE TORTOSE ,

PAR

MONSIEUR

LE MARESCHAL

DE

SCHOMBERG.

O Muses ! c'est vous que je cherche,

J'ay besoin de vostre secours,

Laissez pour un temps sur la perche

Vos vestemens de tous les jours,

Venez à moy toutes parées,

H iij

176 INVOCAT. AUX MUSES

Non pas en faiseuses de Vers ,
 Avec un bonnet de travers ,
 Et des manchettes deschirées;
 Ou comme des meneuses d'ours :
 Mais avec vos plus beaux atours,
 Et n'oubliez pas sur vos testes,
 Ces grands chaperons de velours ,
 Aussi relevez que des crestes ,
 qui ne servent qu'aux grandes festes.

Quand vous saurez pour quelle affaire,
 Je montre tant d'empressement ,
 Vostre troupe m'en fera faire
 Pour le moins un remerciement :
 Mais peut-estre les canonades,
 Le bruit des guerrieres aubades ,
 Le son des cloches, & les cris
 qui retentissent dans Paris ,
 Vous ont appris desia la chose ;
 Et comme l'on a pris Tortose :
 Car c'est pour cette seule cause
 que je vous fais venir icy.
 Mais vous a-t'on appris aussi
 Le nom de ce merveilleux homme,
 qui force les villes ainsi ?
 Ou faut-il que je vous le nomme ?

C'est SCHOMBERG , & c'est tout vous
 dire,
 qui mesme est de vos Nourrissons,
 qui, quand il veut, fait des chansons ,
 que tout vostre parnasse admire,
 C'est SCHOMBERG , de qui Cerbelon
 Apprit à jouer du talon ;

SUR LA PRISE DE TORT. 177

Je ne puis en parler sans rire.
 Il pensoit, le fier bazane,
 que contre un camp bastonné,
 Son incomparable adversaire,
 Ne feroit que l'eau toute claire.
 Mais alors qu'il vit le contraire,
 Je croy qu'il fut bien estonné.

La pauvre Laucate assiegée,
 Mais assiegée estroitement,
 Ne pouvoit pas humainement
 S'empescher d'estre saccagée :
 Notre Mars vint, vit, & vainquit,
 Et le camp ennemy conquit,
 Non par une victoire aisée.
 Pour desmeler cette fusée,
 Qu'il eut de coups ! qu'il en donna !
 Que de gens il desarçonna !
 Qui sur lui prirent leur visée,
 Et que sa mine en estonna !
 Qui devant que sentir ses armes,
 Comme frappez de quelques charmes,
 Ou gens qui tombent du haut mal,
 Cheurent aux pieds de son cheval.

Mais pourquoy vous dire une chose,
 Que vous ne savez que trop bien,
 Ny mesme parler de Tortose ?
 L'Histoire n'en oubliera rien.
 Toute la terre est desia pleine
 Du nom de ce grand Capitaine ;
 Et cette derniere action,
 Qui plus que le soleil eclaire,
 Est comme ce grand luminaire,

H V

178 INVOC. AUX MUSES &c.

Connuë à chaque nation :
 Sans en faire donc mention ,
 Tout ce que vous avez à faire :

C'est de chanter au son du Luth
 Cette action toute heroïque,
 En bon , Ut , ré , mi , fa , sol , ut ,
 C'est à dire, en bonne Musique.
 Joignez-y le Plalterion ,
 Le Clavessin , & la Guiterre,
 L'orgue , & le Manicordion,
 Mesme les instruments de guerre.
 J'ay fagotté pour cet effect
 Une Ode , quoy que telle quelle,
 Et composée à la chandelle,
 Qui passera pourtant pour belle,
 Pourveu qu'on veuille juger d'elle
 Par l'excellence du sujet,
 Et par la chaleur de mon zele.

Mais pucelles incomparables ,
 Dites-moy , trouverez vous bon ,
 Si parmi vos voix admirables
 Je melle ma voix de chapon ?
 Je feray quelque discordance ;
 Mais je ne suis pas le premier
 De ceux qui chantent faux en France ,
 Et ne seray pas le dernier:
 Cà , chantons donc à toute outrance
 En si beau sujet de chanter,
 Se taire est une impertinence,
 Mais ; ô quelle resjouissance !
 Si je pouvois aussi sauter,
 fust-ce sans mesure & cadence.

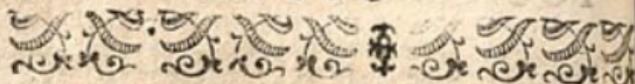


COEUR DES MUSES
 A MONSIEUR
 DE
 SCHOMBERG.

Que vous ayez sauvé Laucate,
 L'Action qui partout éclatte,
 On ne s'en estonne pas fort ;
 Ni que vous ayez pris Tortose,
 Car avoir conquis Hautefort ,
 Est sans doute toute autre chose.

Ce sont deux filles immortelles,
 Que ces deux victoires si belles,
 Et chacun vous estime fort ,
 Et pour Laucate , & pour Tortose ::
 Donnez un fils à Hautefort ,
 Et vous ferez toute autre chose.

S'il a la beauté de sa mere ,
 L'extreme valeur de son Pere,
 La mine & l'esprit de tous deux
 Après Laucate , apres Tortose ,
 Donner un fils semblable aux Dieux ,
 Peut-on souhaiter autre chose ?



AFFICHE POUR LES

COMEDIENS.

Vous qu'on voit l'hyver à paris,
 Ou pour vostre plaisir, ou pour vos
 subsistances,
Id est, pour y voir des Cloris,
 Ou faire la Cour aux puissances.

Guerriers tant à pied, qu'à cheval,
 Dont l'hyver tous les ans purge bourgs &
 villages
 pour les guerir d'un certain mal,
 Qu'on appelle les brigandages.

Courtisans, qui vos jours passez
 A souffrir des rebuts, & faire reverences
 Damoiseaux aux canons plissez,
 Grands debiteurs d'impertinences.

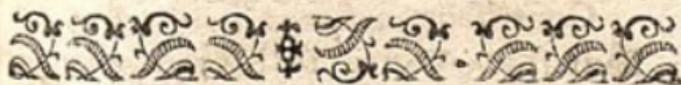
Dames adorables ou non,
 Visibles deitez, ou franches marmousettes
 Mais à nous tout argent est bon,
 Tant des prudes, que des coquettes.

Conseillers, Financiers, bourgeois,
 Acourez au marais vous donner au cœur
 joye,
 Seuls, deux à deux, ou trois à trois
 Mais tous avec belle monnoye.

Iodolet, quoy que souffleté,
Dit qu'on y rira tant, qu'il faudra qu'on
en pleure ;
Pour en sçavoir la vérité,
Venez y voir, & de bonne heure.

Là les Acteurs vous vangeront,
Si la piece est du rang des pieces detesta-
bles ;
Je les connois, ils donneront
L'auteur à tous les milles diables.

Mais je connois aussi l'auteur,
Et sçai bien ; qu'il soit auteur à la
douzaine ;
Si l'on médit de son labeur,
Qu'il ne s'en mettra point en peine.



AUTRE AFFICHE.

Venez si bonne compagnie,
Que nostre portier s'en ennuye,
Revoir encore Iodolet ;
Jamais il ne fut si follet ;
Jamais Dom Gaspard de Padille
N'a mieux fait l'arrogant soudrille ;
Jamais la bonne Beatris
N'a plus ébaudy les esprits ;
Bref, tout y sera si comique,
Que je tiens le fâcheux critique,

qui dira que tout n'en vaut rien,
 Un vray Iean (vous m'entendez bien,)
 qu'il fasse mieux l'acariastre,
 Et l'on le fera mettre en plastre,
 Laurier au chef en rang d'oignon,
 Les deux mains dessus le roignon,
 Parmi les rimeurs qui font rire ;
 Adieu, je n'ay plus rien à dire.



A LA REYNE.

Reyne, dont la compassion
 Me rend depuis trois ans mes mal-
 heurs suportables,
 Faites-moi mettre aux Incurables,
 Ou faites-moi bien-tost payer ma pension.

Pour servir Vostre Majesté,
 Je fais ce que je puis pour estre bien Ma-
 lade ;
 Je mangerai poivre & salade
 Si vous trouvez encor que j'ai trop de
 santé.

Je ne regarde plus qu'en bas ;
 Je suis torticolis, j'ay la teste penchante ;
 Ma mine devient si plaisante,
 Que quand on en riroit, je ne m'en plain-
 drois pas.

Vous-mesme me voyant ainsi

A LA REYNE. 183

Encor que vous ayez pitié de mon martyre,
Vous ririez; & vous voyant rire,
Je vous honore trop, pour n'en pas rire
aussi.

Mais je vous ferois trop d'horreur,
En offrant à vos yeux mon (strange figure)
Si vous la voyiez je m'assure,
Que vous m'estimeriez un malade d'honneur.

On m'entend jour & nuit crier,
Comme si je souffrois en mon corps l'Est-
rapade;
Enfin je suis si bon malade,
Que j'ay peur qu'on me dise, on ne vous
peut payer.



184 A TRES-HONN. ET TRES



A TRES-HONNESTE

ET TRES-DIVERTISSANTE

CHIENNE

DAME GUILLEMETTE,

PETITE LEVRETTE

DE MA SOEUR,

Salut.

DA ME GUILLEMETTE,

Je suis Auteur par la grace de Dieu : si c'est assez pour avoir cette qualité-là d'estre imprimé avec bon Privilege. Je confesse pourtant qu'elle se donne à trop bon marché, & que le peu qu'elle m'a cousté ne me devoit avoir acquis que celle de faiseur de vers Burlesques. Avec ce modeste adveu que je fai vous ne laisserez pas, je m'assure, de croire, que je me vante, & que vous aurez de la peine à vous imaginer (si ce proverbe qui dit que nul n'est Prophete en son pais, a lieu parmi vous autres chiens) qu'un homme que vous voyez tous les jours à Paris, dont

S
E
E,
a :
là
Je
op
n'a
ue
ec
if-
je
e à
ue
ar-
ue
ont

DIVERTISSANTE CHIENNE. 185

il est né natif , qui a la teste du costé, qui ne bouge d'une chaise , enfin , qui n'est pas fait comme les autres , ait eut l'esprit de s'eriger en autheur moderne ; Par Apollon, GUILLEMETTE , il n'y a rien de plus vray ; & par le mesme Apollon , je vous jure que je ne pèse pas avoir fait pour cela une fort grande proüesse. Encor qu'il y ait tantost quatre ans que Toussaint Quinet rompt la teste à tous ceux qui vont & viennent dans la galerie du Palais , du Typhon & du Iodelet , qui m'ont fait fameux Ecrivain , je consens aisément que mes œuvres ne passent que pour ce qu'on appelle fatras de Livres , comme peuvent estre quantité de Comedies, & autres productions de demy - beaux esprits , qui se vendent au Palais , que je n'estime gueres plus que des Almanacs de l'année passée ; dans lesquels on void, aussi bien que dans ces Comedies, la mort d'un Grand ; trahisons en campagne ; & autres telles inventions Theatrales.

Certes ces productions serviroient dès la premiere Impression d'enveloppes aux Beurrieres du Marché-Neuf, s'il ne venoit point de Provinciaux à Paris , & si elles ne passioient à la vente , à la faveur de ces merveilleuses Comedies , & de ces divertissans Romans qui enrichissent ceux qui les font , & sont si souvent matiere de guerre civile entre les Libraires. Quand on n'estime pas beaucoup quelque chose ; on dit qu'elle n'est pas bonne à jeter

1

aux chiens, comme vostre merite & vostre beauté vous mettent au dessus de ce quolibet, & qu'il n'a pas esté fait pour les chiens de vostre sorte, aussi je m'en sers seulement pour persuader aux hommes que je suis peu persuadé du merite de mes œuvres, & encores que vous ne soyez qu'une beste, j'ayme mieux pourtant vous les dedier, qu'à quelque grand Satrape, de qui j'irois troubler le repos: car, **GUILLEMETTE**, un autheur le livre à la main, est plus redoutable à ces sortes de Messieurs qu'on ne pense, & la vision ne leur en est gueres moins effroyable que celle d'un creancier. Ce n'est pas qu'il n'y ait de grands Seigneurs tres-geneux: Mais il y a des auteurs modernes qui le font si peu, qu'ils dedient plustost leurs ouvrages à ceux dont ils esperent du bien, qu'à ceux qu'ils aiment ou qu'ils estiment. Ces mauvaises copies de Virgile & d'Horace ne veulent connoistre un grand Seigneur que par son nom, pour lui donner à tout hazard celui de Mecenas, & lui attribuer souvent des Vertus qu'il n'a point, pour en tirer de l'argent s'il en a. On diroit que ces enfans prodigues de Parnasse en veulent aliener le domaine. Ils donnent l'immortalité au plus offrant: un brevet de demi Dieu va pour un habit de drap de Hollande: Et enfin, on trafique sordidement de tout ce qu'on estime dans les grands hommes des siecles passez, avec ceux du nostre, qui ne passent

DIVERTISSANTE CHIENNE. 187

parmi les personnes du bon sens, que pour des vrais, je n'ose dire une si grosse injure. Ce qui console les honnestes amis des mules, c'est que ces laches escrocs ne réussissent pas tousiours, & qu'on se passe bien mieux des louanges qu'ils donnent, que de l'argent qu'ils demandent. Les Grands mesmes ont trouvé l'adresse de ne leur rien donner, sans qu'ils s'en puissent plaindre; les uns leur disent, Appollon vous assiste; les autres leur font civilité, & les reconduisent jusques à la rue, c'est à dire les mettent hors de chez eux. Il y en a qui rendent l'encens pour de l'encens; & des louanges pour des louanges; pas un ne les retient à dîner, & c'est là le dernier desespoir du pauvre Auteur: Car luy qui pensoit ce jour là manger de l'entremets, ou se traiter opulemment dans quelque cabaret aux dépens du Seigneur liberal, est contraint de s'en retourner en son bouge plus pauvre qu'il n'estoit de ce qu'il a dépensé à couvrir son Livre de velin ou de maroquin de Levant, pestant tout son saoul contre le siecle & les mœurs, ou contre la destinée, selon qu'il est Orateur ou Poète. J'oubliois à vous dire, GUILLEMETE, que les Auteurs sont quelquefois payez par échange, en la même marchandise qu'ils ont debitée, & ne recueillent autres fruits des florettes qu'ils ont semées, qu'Epistre pour Epistre, ou Sonnet pour Sonnet: & mesme en cela les grands Seigneurs pensent faire comme Auguste, mais

on ne se jouë pas deux fois à ceux qui e
 sçavent tant. Je vous dédie donc mon Li
 vre , GUILLEMETTE , pour les raisons
 que je viens de vous dire , & peut-estre
 pour d'autres que je ne vous dis point. Je
 pense desia vous en voir ronger les cor
 dons , vous en battre les jouës , & le dé
 chirer en faisant mille gambades , qui me
 satisferont bien plus que le froid accablé
 d'un grand Seigneur , qui ne me sçauront
 point de gré de mon présent , parce qu'il
 croiroit que je luy en demanderois un au
 tre. Maudit soit le Poëte tant Poëte soit
 il , qui s'est servy le premier des produ
 ctions de son esprit comme d'un ham
 çon. Depuis que les Auteurs font les
 gueux en Vers ou en Prose , l'Epistre li
 minaire ne passe que pour une estocade &
 quand le Mecenas n'a pas eu la force de le
 parer, il ne regarde plus celuy qui l'a por
 tée que comme le ravisseur de son bien.
 Un Auteur a beau presenter son Livre en
 souriant , celui qui le reçoit n'en devient
 que plus seicieux , & l'on en a veu quel
 ques-uns devenir plus pâles que des morts
 à la veüë d'un Livre, qui ne leur prome
 toit pas moins que de les faire vivre éternel
 lement. Ils ont grand tort , ces mé
 chans dédieurs de Livre d'aller faire pe
 jusques dans leurs chambres à ces nobles
 Seigneurs; ils devraient considerer que ces
 dedicaces là qui demandent à qui ne leur
 doit rien , ont quelque chose de plus ru
 de qu'un exploit , & je ne trouve pas de

DIVERTISSANTE CHIENNE. 189

trange que le Mecenas ne prenne pas tant de plaisir à se voir issu d'Hector ou de Sarpedon, qu'il a de regret à l'argent qu'il donne à l'Auteur pour s'habiller comme les autres hommes. Ils font sagement ces Auteurs, de ne paroistre pas en public comme on le voit au commencement de leurs livres. N'est-il pas vray, GVILLETTE, que vous aboyeriez bien fort si vous en voyiez un l'épaule nuë, un manteau de Bohemien attaché sur l'autre, & une couronne de laurier sur le front? Ce n'est pourtant pas la crainte des chiens ny la huée des enfans qui les retient de se mettre en masque, ils n'ont peur que des Suisses; Ils seroient en effect trop reconnoissables aux portiers, qui n'ayment point ceux, qui font comme eux mestier de demander, en ce temps icy principalement, auquel on diroit que les Auteurs ont fait serment de n'entrer point en maison qui n'ait l'honneur de s'appeller Hostel: On ne void autre chose dans les Hostels des Grands: l'Hostel de Bourgogne en regorge jusques sur le Theatre, parce qu'ils ne payent rien non plus que les Pages, & ô malheur du siecle où nous sommes! j'ay bien peur, si le temps dure, qu'on en trouve à l'Hostel - Dieu dequoy faire une Academie complete. Car le temps ne leur est plus favorable comme il a esté. J'ay veu qu'il n'y avoit pas un Poëte qui ne tirast mille belles consequences pour sa fortune; de celle des Abbez, des

190 A TRES-HONN. ET TRES
Portes & de Boistrobot, & autres Con-
freres en Appollon, Prelatifiez pour leurs
bonnes & belles œuvres. La pension de
six cens livres les faisoit aller vestus hon-
nestement, ils se pouvoient avec profu-
sion, comme font aujourd'huy les plus
determinez goduleureux, & ils faisoient
bien, GUILLEMETTE, car ils ont l'ima-
gination si chaude que la teste souvent
leur en suë. La pluspart avoient des espe-
rons d'argent, & quelques uns le bidee
avec la petite housse, pour defendre des
crottes la botte remontée. Mais mainte-
nant & le cothurne & l'escarpin se crottent
également, & des Poëtes, les uns ont ab-
juré la Poësie, les autres ont pris party
chez les Comediens & les Libraires. Soit
que la necessité soit mere de l'invention,
ou que l'invention soit partie essentielle
du Poëte; quelques Poëtes au grand col-
lier ont eu celle d'aller chercher dans
les finances ceux qui dépensoient leur
bien aussi aisément qu'ils l'avoient amassé.
Je ne doute point que ces Marchands
Poëtiques n'ayent donné à ces Publicains
liberaux toutes les vertus, jusques aux
militaires, & qu'ils ne les ayent pour le
moins fait descendre du Tresorier des
menus plaisirs de Clodion le Chevelu, ou
parce qu'il estoit payen, du neveu du
premier Aumosnier du Roy Clovis; Mais
cela n'a réüssi à ce que l'on m'a dit, qu'à
ceux à qui l'applaudissement genera fait
tousiours réüssir les œuvres. Les autres qui

DIVERTISSANTE CHIENNE. 191

les ont voulu imiter n'y ont gagné qu'un bon repas, & peut-estre ensuite quelque fascheuse indigestion, car je croy bien qu'ils y mangerent trop. Il ne faut avoir qu'autant d'esprit que vous en avez, c'est à dire qu'un chien, pour me reprocher que j'ay fait ce que je condamne aux autres. Il est vray, GUILLEMETTE, que j'ay dedié une Comedie à un homme de grand merite & de grande condition, mais j'ay l'honneur d'estre connu il y a long-temps de Monsieur le Baillif de Souvray, & je l'honore, & parce qu'il le vaut & parce qu'il m'ayme. Je suis de ceux qu'on oublie fort aisément quand on ne les voit point. C'est par son moyen que nostre grande Reyne me continuë tous les ans une pension que l'illustre Mareschal de Schomberg m'a procurée, non pas à cause que je fay des vers à faire rire, mais parce que je suis le plus malheureux de tous les hommes, & accablé d'une maladie estrange, qui ne finira qu'avec ma vie, non plus qu'un grand procez duquel dépend tout mon bien. Cela suffit sans estre amoureux pour ne pouvoir dormir sans manger presque autant d'opium que d'autre viande. Mais il n'y a pas moyen que ma bonne humeur tienne plus long-tems contre ces mauvaises pensées qui sont tombées de ma plume à contre-temps, & qui me viennent persecuter, & puis je suis las de me jouer si long-temps avec vous, Ô GUILLEMETTE, je finiray donc tout

192 A TRES-HONN. & DIV. &c.
court la dedicatoire, sans me lasser l'es-
prit à y chercher quelque conclusion bien
pointuë, & je demeureray comme dans une
lettre vulgaire.

De Vostre Chiennerie,

Le tres-affectionné serviteur,
S C A R R O N.



ADIEU AUX MARESTS
E T A L A P L A C E
R O Y A L E.

ADIEU beau quartier des Marests,
C'est avecque mille regrets
Qu'une tres-pessante besoigne
Pour quelque temps de vous m'éloigne,
Je vais au Faux-bourg Saint Germain
Tremper mon tres-sec parchemin
Dans un bain qu'on tient salutaire
A la douleur qui me fait braire
Et jour & nuit depuis deux-ans -
Autant que font les maux de dens,
Cruels bourreaux de la machoire
Adieu donc jusqu'après la Foire
Que vous me verrez revenir

A DIEU AUX MARETS. &c. 193

Car qui peut long-temps se tenir
C'est là que mainte ame loyale
Si loin de la Place Royale ,
Daigne venir dessus mon toit.
Où tout malheureux on me voit
Quoy que dans une bonne chaise ,
Et jour & nuit mal à mon aise.
Adieu beau quartier favory ,
Des honnestes gens tant chery.
Adieu l'Eglise des Minimes ,
Où l'on commet autant de crimes
Contre Dame Religion
Qu'en la Morisque Religion ,
Je n'entends pas parler des Peres ,
Mais de ces langues de viperes
Qui causent durant l'*Oremus* ;
On les verroit tous bien camus
Si le bon Pere qui les tance
Leur faisoit une remonstrance
Avec le baston de la Croix ,
S'il en assommoit deux ou trois
Un beau matin sans dire gare,
Puissay-je avoir la Cochemare
S'ils ne devenoient tous devots
ou bien ne devenoient bigots.
Mais reprenons nostre brisée ;
Adieu region courtisée
De tous Messieurs les Faineans,
Les Madame est-elle ceans ?
Qui vont frappans de porte en porte
Estendus à la cheyre morte ,
Dans leurs Carosse de velours
Qui font tant de poussiere au cours ,
Si la Dame de Bassompierre

194 ADIEU AUX MARETS,

Les recevoit à coup de pierre
 Et qu'ailleurs on en fit autant,
 Ils n'importuneroient pas tant.
 Adieu beau pays où la botte
 Se conserve long-temps sans crottes
 Adieu donc beau Roy de metal
 Iuché dessus un pied-d'estail ;
 Je crois, si je ne me fourvoye,
 Que par le Pont-Neuf est ma voye,
 Ne saluerez-vous point par nous
 Le Roy de Bronze comme vous ;
 Adieu belle place où n'habite
 Que mainte personne d'élite,
 Par exemple le Villequier,
 Aussi vaillant qu'un bran d'acier,
 Le Marquis & l'Abé ses freres,
 Qui leurs pareils ne trouvent gueres,
 Et pleust à Dieu que le Prelat
 Eust desia le Cardinalat,
 Et la Princesse Guimenée
 Des dons du Ciel si bien ornée.
 Et le bon Prince Guimené
 D'esprit si provisionné ;
 Que tout ce qu'il dit fait bien rire
 Et devrait avec soing s'écrire,
 Puis ce Seigneur beau comme bon,
 Colonel du Colintambon,
 Chef du Soldat, porte braguette
 Auquel il commande à baguette :
 Item ce brave Marechal
 Le Pere de nostre Admiral,
 Que grand esprit & grand courage.
 Rendent si vaillant & si sage,
 Et la Dame de Blerancourt
 Dequi par tout louïange court ;

ET A LA PLACE ROYALE. 195

Il n'en est pas à la douzaine
 Comme elle est de vertu Romaine,
 De qui le merueilleux esprit
 Fait trouver tout autre petit ;
 De Rohan la bonne Duchesse
 Qui vaut autant qu'une Princesse ;
 Et qui me fit dedans Bourbon
 Autrefois un acueil si bon ,
 Et puis sa fille tant aymée
 De Madame la Renommée ,
 A qui depuis deux ans en ça
 On offrit l'Illustre Bassa ;
 Et la Marquise de Piennes ,
 S'elle vouloit faire des siennes
 Elle le feroit aysément
 Car elle a dequoy largement ,
 Estant liberale , opulente ,
 Jeune, belle , saine & galante ,
 Dieu garde Dame de tel pris
 De petite verole , ou pis.
 Item, Dame de Bassompierre
 Par S. Paul l'amy de S. Pierre ,
 Dont chetif je porte le nom,
 Cette Dame a tres grand renom ,
 Que ne ferois-je point pour elle
 Si cette Dame bonne & belle
 Me vouloit donner à credit
 Tant soit peu de son bon esprit.
 Item, de Maugiron la Dame
 D'un digne Mary digne femme ,
 Et sa mere Dame Choisy
 A l'esprit vert au corps moisy ;
 P'ay grand dueil qu'elle soit si proche
 D'aller au son de mainte Cloche

196 A DIEU AUX MARETS,

Coucher auprès de son Curé :
 Mais elle n'a pas mal duré,
 Il fera fort bon la survivre
 C'est pourquoy gardez de la suivre,
 Brave Dame de Maugiron.
 De soufflet plus d'un quarteron,
 Et coups de poing meslez ensemble
 Je meritois ce me semble
 Si j'oublois par grand peché,
 Dont je serois long-temps fasché,
 La nompareille Bois-dauphine
 Entre Dames perle tres-fine,
 Mais un chacun la connoist bien,
 C'est pourquoy je n'en diray rien.
 Or Adieu Place tres-illustre
 D'une illustre Ville le lustre,
 Or adieu pour un peu de temps
 Tous les illustres Habitans
 De cét incomparable Cloistre
 Que je n'ay le bien de connoistre,
 Et qui ne me connoissez pas,
 Je veux aller non de mon pas,
 Car des pieds j'ay perdu l'usage,
 Me baigner en un tripotage,
 Car tripotage apeller puis
 Le bain auquel destiné suis,
 Puis qu'il est composé de trippes
 Que je cheriray plus que nippes,
 Fussent-telles d'argent doré.
 Si mon corps en est restoré.
 Or çà je suis hors de place,
 Quels adieux faut-il que je face ?
 Adieu Curcy, Major Aubry
 Vis à vis du grand Roy Henry,

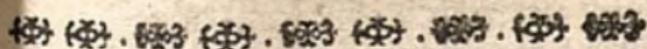
Dites à vostre jeune Frere
 Que je ne le verray plus guerre,
 Car on me doit porter demain
 Au bout du faux-bourg S. Germain,
 Et qu'il dise à Monsieur mon Oncle
 Que Dieu le preserve de froncle,
 Il verra bien que ce souhait
 Seulement pour la Rime est fait.
 Adieu, bien que soyez blonde,
 Fille dont parle tout le monde;
 Charmant esprit, belle Ninon,
 La maistresse d'Agamemnon
 N'eust jamais rien de comparable
 A tout ce qui vous rend aimable,
 Estoit sans voix, estoit sans lut
 Et mit pourtant les Grecs en rut
 De si furieuse maniere
 Que ma foy ne s'en falut guere
 Que tout leur camp n'en fut gasté
 Par Messire Hector irrité,
 Tant est vray que fille trop belle
 N'engendre jamais que querelle,
 De peur qu'il n'en arrive autant
 Tâchez de n'en blesser pas tant,
 Et commandez à vos œillades
 De faite un peu moins de malades,
 Adieu, Comtesse de Belin
 Dieu vous doit mary peu malin,
 Puisque vous estes peu maligne,
 Si celuy-là qui vous destine
 N'est honneste homme au dernier point
 Il ne vous meritera point.
 Adieu la Comtesse Ludoise
 Dame genereuse & courtoise,

198 ADIEU AUX MARETS

Que j'ayme d'inclination
 Autant que d'obligation.
 Adieu la Comtesse de Suse,
 A quoy donc si long-temps s'amuse
 Monsieur le Comte vostre Epoux
 D'estre si long-tems loing de vous ?
 Adieu certaine Dame inique
 A laquelle je fais la nicque ;
 Adieu la Marquise de Grimault
 Belle Dame au courage hault ,
 Belle Dame aux Amans trop fiere
 Par vostre œillade meurtriere
 Prestez-moy de vostre embompoint,
 A moy chetif qui n'en ay point ,
 T'en feray micux, & vous pas pire ,
 Mais, hélas ! en vain je desire
 Qu'à mon pauvre corps décharné
 Meilleur visage soit donné.
 Item , adieu maison prochaine
 Où par bien plus d'une semaine
 Vous m'avez si bien gouverné
 Monsieur & Dame de Gourné.
 Item, adieu belle de l'Orme
 Chez qui l'on voit grande Chiorme,
 De beaux Amans tous parfumez
 De qui les soupirs enflammez ,
 Ont tout noircy la cheminée ,
 Vraiment chaude est leur hallenée ,
 Si puante elle estoit autant
 Vostre nez n'en seroit content.
 Adieu toute sa maisonnée
 En beauté si bien façonnée ;
 Adieu doux-amy Sarrazin ,
 Moins savoureux est un raisin.

ET A LA PLACE ROYALE. 199

En la saison de la vendange
 A moy qui volontiers en mange,
 Que n'est ta conversation
 Tres-digne d'admiration.
 Item, adieu la Menardiere,
 Si sçavant en toute matiere,
 L'inimitable Mondory
 Lequel rime au grand Scudery,
 Enfin tous ceux & toutes celles
 Tant juvenceaux que juvencelles
 Qui mamez & que j'aime aussi,
 Adieu, vous dis le cœur transsi,
 Je m'en vay pour certain affaire
 Qui me sera bien dure à faire,
 Puisque je ne vous verray plus,
 Dont mes gros yeux bleus ont grand flus
 De larmes pleines d'amertume,
 Mais d'une si triste coustume
 Et de tout exercice amer
 Je dois me des-accoustumer,
 Et ne songer jamais qu'à rire
 Sans offenser Dieu par mesdire.



A

LA REYNE.

A La plus pleine de vertu
 Que jamais le Royaume ait eu,
 La meilleure Reyne du monde,

I iiij

200 A LA REYNE.

En qui toute sagesse abonde.
 Un petit Poëte suranné
 Souffrant toujors comme un damné,
 Et qui bien souvent la dent grince,
 Car bien souvent douleur le pince;
 Ose aujourd'huy bien humblement
 En forme de remerciement,
 Offrir petits vers ridicules,
 Plaise à Dieu qu'ils soient sans macules,
 puis que l'Autheur les façonna
 Pour Dame qui macule n'a.
 Cà venez donc à moy ma Muse,
 Venez ma petite camuse,
 Dont le nez n'est pas aquilin,
 Venez à pas de Trivelin
 Avec brodequins à sonnettes,
 Et vos meilleures castagnettes,
 Mais venez donc en peu de temps,
 Car j'enrage lors que j'attens,
 Et l'honneur d'exercer ma veine
 Pour cette incomparable Reyne,
 Me rend le courage aussi fier
 Que si j'estois un financier.
 Honteuses vous n'osez peut-estre
 Devant telle Reyne paroistre,
 Demeurez donc en vostre Mont
 Où toutes vos autres sœurs sont,
 Reduites à filer quenouïlles
 Et ne vivre que de grenouïlles,
 Et de salades de cresson
 Tant jours de chair que de poisson,
 Que sur les bords de l'Hipocrene
 La tres-honorable fontaine.
 Vous trouverez pour vous substantier,

Et la malle fais esviter,
Depuis que la grande Eminence
Qui tant eut & laissa finance,
Est en Sorbonne, où s'il ne dort
Il pourra s'ennuyer bien fort.
Mais chaque mal a son remede,
Et j'espere que sans vostre aide,
Celle même pour qui j'écris
Peut toute seule à mes esprits,
Communiquer tant de lumiere,
Que dessus si riche matiere,
Je feray des Vers à foison,
Et vraiment c'est bien la raison;
Car cette Reyne sans seconde
Qui fait du bien à tant de monde,
Et qui veut bien m'en faire aussi,
Entend que mon corps raccourci,
De tous les corps le moins mobile
Ne soit plus corps d'homme de Ville,
Mais qui soit corps d'homme de Cour,
Graces à la Dame d'Atour,
Qui sans en estre conjurée
M'a cette grace procurée:
Mais peu de temps j'en jouiray,
Car hélas ! bien-tost je mourray.
Le voy la mort qui me muguette,
Et qui pour me ravir me gaette,
Ouy bien-tost son grand dard rouillé
Dedans mon sang sera mouillé.
Mais cette camarade est bien folle,
Il ne faut qu'une craquignolle,
Coup d'espingle ou de canon.
Enfin la moindre lesion,
Sans faire jouer la rapiere

202 A LA REYNE.

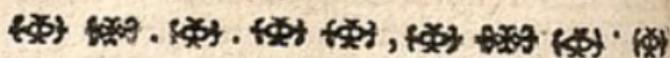
Peut me loger dans une biere,
 Comme elle fit ce maistre Jean
 Plus renommé que le grand Pan,
 Et qui nonobstant ma Requeste
 Encore bien qu'il luy fist feste
 Laisa finir ses tristes jours,
 A mon Pere entre Amboise & Tours.
 Mais tant parler de funeraille
 N'est pas un langage qui vaille;
 Même en cét agréable temps
 Que tous les peuples sont contens
 De vous voir, ô l'honneur des Reynes
 Regir de cét Estat les resnes,
 Et regner sur les volontez
 Par vos ineffables bontez.
 O que quiconque en Dieu se fonde,
 Fait bien-tost voir à tout le monde
 Que sans luy l'homme ne peut rien,
 Et que je me confirme bien
 Par l'estat heureux où vous estes,
 Et par tous les biens que vous faites,
 Que tost ou tard la piété
 Trouve son loyer merité.
 Quant à ce qui touche moy-même,
 Sçachez que la bonté suprême,
 Vous guerdonnera largement,
 Pour m'avoir donné logement.
 Car en ma petite personne,
 O Reyne aussi belle que bonne,
 Vous fonderez en la logeant,
 Un Hospital pour peu d'argent,
 Car je pense avoir ce me semble,
 Tout ce que peut avoir ensemble,
 De grands maux curables ou non,

Un Hospital de grand renom ;
Par exemple paralifé ,
J'en ay, mais de la mieux choisie ,
De fièvre toujours quelque accez ,
De Rheume toujours par excez.
Des yeux je ne voy quasi goutte ;
Aux jointures j'ay toujours goutte ;
Aux nerfs souvent contorsion ,
Et par tout ailleurs fluxion.
Il est vray je n'ay point d'ulceres,
Mais je ne m'en tormente gueres,
Un jour peut-estre j'en auray ,
Et bien plus que je ne voudray.
Tous ces maux font qu'aujourd'huy j'ose
Vous importuner d'une chose ,
Ce n'est pas d'une donnaison ,
Mais d'avoir en vostre maison,
Bien que je sois un peu maussade ,
L'honneur d'estre vostre malade,
De cet office si nouveau ,
Vostre train sera bien plus beau,
Outre qu'aucun Roi de la terre ,
Tant en la paix comme en la guerre,
Jamais par un tel officier ,
Ne s'est fait servir par quartier.
Si vous accordez ma demande ,
O Reine de vertu tres-grande,
Je n'auray pas peu de fierté ,
D'estre de vostre Majesté,
Le tres-obeyssant malade ;
Mais pourtant je me persuade,
Quoy que la gloire d'estre à vous,
Soit un bien preferable à tous,
Que de cette charge nouvelle,

I vj

204 A MONSEIGNEUR

Que pour moy je trouve fort belle ,
 Personne ne s'empresera ,
 Et que c'est moy seul qui l'aura
 Tout le temps de ma triste vie,
 Sans que personne en ait envie.



A MONSEIGNEUR
 MONSEIGNEUR
 LE
 CHANCELIER.

DEpuis le temps , grand CHANCELIER,
 Que je barbouille du papier,
 Il faut bien qu'estourdy je soye,
 Presque autant que fils d'une Oye,
 Jusques aujourd'huy de n'avoir ,
 Sur papier blanc mis ancre noir,
 Et le tout à vostre loüange:
 Vrayment la chose est bien estrange :
 Et pas trop étrange pourtant ,
 Si l'on regarde que n'estant,
 Qu'un tres-humble & petit Poëte,
 Né seulement à la fornette ,
 J'ay du craindre en si grand sujet,
 De ne rien faire que d'abject,
 Voilà puisque dire je l'ose ,
 De nostre silence la cause.
 Si je l'ay bien ou mal gardé ,

LE CHANCELIER. 205

Soit un point par vous décidé :
 Ce n'est pas qu'aussi bien qu'un autre,
 Je ne sçache la valeur vostre,
 Que tres-sçavant *in Utroque* ,
A Ciceron, Varon quoque
 Vous estes homme comparable ,
 Que le feu Roy fust admirable ,
 Alors que de vous il fit choix ,
 Que dans la Sience des Loix,
 Vous paroissiez en Eminence ,
 Que vous estes pour la Finance ,
 Et pour le Conseil admiré
 Autant qu'au Palais désiré ,
 Où vous rendiez si bien justice,
 En despit du crime & du vice.
 Enfin parmy nous CHANCELIER ,
 Onc ne fut qui sceut allier ,
 Tant de Sciences que vous faites ;
 Onc n'en fut un tel que vous estes ,
 Ou s'il en fut un sur ma foy ,
 Son nom n'est venu jusqu'à moy :
 Au tresor des lettres humaines ,
 Avez plus qu'aucun à mains pleines ,
 Puisé de bien parler le don ,
 Soit que préparé , soit que non ,
Rome qui fit tant l'entenduë ,
 Non tant pour la grande estenduë
 Des pais qu'elle avoit conquis ,
 Que pour ses Enfans tant exquis ,
 En eut peu qui vous égalassent ,
 N'en eut point qui vous surpassassent :
 Qui de ce d'acord ne fera ,
 Est sot & tousiours le sera ,
Scipion qui conquist l'Afrique ,

206 A MONSEIGNEUR

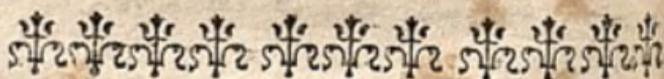
Le Nafica, l'Asiatique,
 Et depuis eux le *Numatim* ,
 Par qui vit finir son Destin
 Carthage de Rome ennemie,
 N'ont rien fait que ne fiffiez mie ,
 Voilà quand est des Scipions,
 Vainqueurs de tant de nations.
 Cherchons encore un peu dans Rome
 Parmy ceux qu'en elle on renomme ,
 Pour mon voir s'il se trouvera
 Quelqu'un qui vous esgallera ,
 Sur lequel je ne trouve à dire
 Chose à blasmer ou bien à rire.
 Pour commencer à *Capité* :
 Romulus qui fut allaitté
 D'une Louve , fut Fratricide ,
 Horace, fut Sororicide,
 Scevola qui se fit manchot
 Depuis ne passa que pour sot ,
 Brutus devroit estre des Peres
 N'en desplaife aux vertus austeres.
 Qui l'ont un peu trop estimé
 Avec juste raison blasmé ,
 Fabius qui creut comme en cage
 Prendre l'Hannibal de Cartage ,
 Qui lors avec bœufs & fagots,
 Prit tous les Romains pour Nigaux ,
 Et leur sage Chef pour un buffe ;
 En brullant de ses Bœufs, le mussé,
 Ne fut qu'un vieil Temporifcur,
 Le vieil Caton un gran Censeur,
 Qu'aucuns ont blamé d'Avarice,
 Et mesme d'un autre grand vice,
 C'est que ce bon homme Caton

LE CHANCELIER. 207

Prenoit de son vin, se dit-on,
 Pompée fit trop pour son Gendre
 Et par luy se laissa surprendre,
 Lucule estoit trop dissolu,
 Crasse de l'argent trop goulou,
 Et Caton surnommé d'Utique,
 Dont l'Eloge est si magnifique,
 Qu'aucuns ont dit que sa vertu,
 De macule n'avoit point eu;
 Quand il deschira son Eutraille,
 Ne fit par ma foy rien qui vaille,
 Et crois je bien qu'un si sot cas,
 Beau Sire vous ne feriez pas,
 Que la gloire de vous bien faire
 A Cesar homme debonnaire,
 N'eussiez ravi par vostre mort,
 Comme luy, qu'on blasme bien fort.
 Ciceron qui de Catiline
 Eventa prudemment la mine,
 Estoit un timide Animal,
 Tres-malin à dire du mal,
 Trop piquant quoy que l'amy nostre,
 Un vray toque l'un, toque l'autre,
 Tant railloit indifferemment.
 Cesar fut mauvais garnement,
 Quoy qu'il fut homme debonnaire:
 Mais certes j'aurois trop à faire
 Si j'allois cherchant entr'eux tous
 Quelqu'un qui valut plus que vous
 Outre que j'ay sujet de craindre
 De faire enfin le public plaindre,
 En vous destournant si longs-temps,
 De vos emplois plus importants.
 Je dis seulement qu'en science,

208 A MONSEIGNEUR

En force d'esprit & Prudence,
En non fausses devotions,
En charitables actions,
En bonté, douceur, & clemence,
Et sur tout en magnificence,
Vertu laquelle de tout temps
Rend les grands hommes esclatans,
Ce que la Poëtique veine,
Fait voir assez en feu Mecene,
Plus que qui que soit esclaterez
Outre cent autres qualitez,
Desquelles Dieu comme je pense
Vous donnera la recompense,
Quant à moy j'obtiens l'honneur
D'estre cru vostre serviteur,
C'est la raison que je benisse
Le sort qui devant que finisse,
De mes jours le maudit filet
M'erige en vostre humble valler.



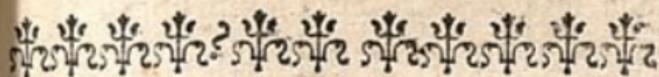
A D V I S

A LA REYNE.

AYMABLE mere de mon Roy,
Princesse en vertus admirable,
Par qui mon destin miserable,
Sera changé comme je croy
Si l'honneur de vostre service,

AVIS A LA REYNE. 209

Me fait avoir un benifice,
Je feray voir en un moment,
Sans me rompre beaucoup la teste,
Que qui fait bien une Requête,
Sçait bien faire un remerciement.



A M O N S I E U R

L E D U C

D E

V E N T A D O U R

D E U X A I N.

*A qui le Duc d'Uzez cassa un bras en
tombant sur luy dans un carrosse
qui versa.*

Dieu vous preserve de la tombe,
Et du Duc d'Uzez quand il tombe.



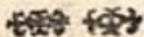


L E
 B A L L E T
 D U M O Y E N
 D E P A R V E N I R
 P O U R D E S
 A R T I S A N S.
 A U R O Y.

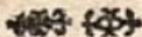
Monarque le plus grand des Roys,
 Et des hommes le plus aymable,
 Seul digne de donner des Loix.
 A toute la terre habitable.
 Si nous ofons icy venir
 C'est pour un grand dessein, c'est afin de
 vous plaire,
 C'est le moyen de parvenir.
 De plus huppez que nous en voudroient
 autant faire,

DU MOYEN DE PARV. &c. 213

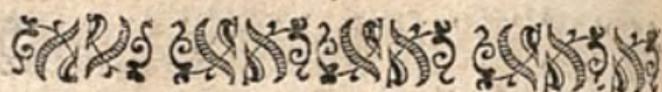
Nous sçavons que les Courtisans,
Quoy que personnes fort civiles
Ne font estat des-Artisans,
Que selon qu'ils leur sont utiles :
Mais nous sçavons aussi fort bien,
Que nostre sort qui nous maltraite ,
Se peut changer en moins de rien ,
Et que si vo' voulez nôtre fortune est faite.



Tout veut parvenir ici bas ,
Pour cela seul chacun travaille,
Sans ce motif dans les combats ,
On craindroit l'estoc & la taille,
Vous même un jour vous parviendrez,
A l'Empire de tout le monde ;
Et le Sceptre que vous tiendrez
Vous fera respecter sur la terre & sur l'ode



Mais c'est beaucoup Moraliser ,
Pour des pauvres gens de Botique,
Ca , ça , dansons, sans tant causer
Et nous piquer de Rhetorique ,
Les violons font-ils d'accord ?
Bon, tout va bien, la place est grande ,
Mais les Dames parlent bien fort ,
Paix-là, paix-là, paix-là, le Roy vous le
commande.

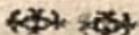


R E C I T
D E B A L L E T,

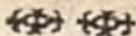
L A

B E L L E D A N C E.

PAix-là, paix-là, noble assistance !
On n'entendrait pas Dieu tonner !
J'ay beau chanter, j'ay beau sonner ;
Ne veut-on point faire silence ?
Sçavez-vous qui je suis? ha je gage que nō,
Je m'en vay vous dire mon nom.



Je suis la pauvre Belle dance
Entre vous, Messieurs les François,
En quelque credit autresfois ;
Mais maintenant en detadance :
Depuis qu'on introduit ces dâces de sabat,
Où le cul du pied l'on se bat.

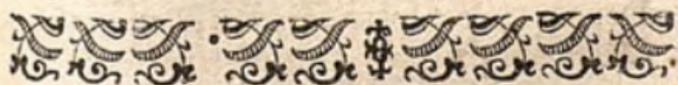


Les Tricotez & la Cassandre,
Le troumissement & le saur,
Ce sont les beaux pas qu'il vous faut.
Un Laquais vous les peut apprendre :
Allez donc pendre au croc poches & vio-
lons
Boisvinet, Bocans & Ballons.



BILLET.

Vous estes convié Ieudy
 Dedans ma chambre après midy ,
 De venir celebrer l'orgie
 D'ARTIGE le Pere conſcript,
 Dont les chansons ont tant d'esprit.
 Qu'on les croit faites par magie ,
 Et le bon DESLANDES-PAYEN ,
 Qui juge & qui deſguaine bien,
 Honoreront la Tabagie.
 Dame Pichard y brillera ,
 Et le grand Flotte y chantera
 Des chansons avec energie ;
 Moy-même auffi j'y chanteray,
 Et les autres reſiouïray ;
 Nonobſtant ma triſte effigie.
 Enfin dans ma chambre on rira ,
 Boira, mangera, cauſera ,
 Mon Dieu que n'eſt elle elargie ?

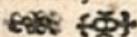


CH AN S O N

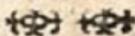
PASTORALLE.

LA jeune Liſette
 Sur le bord d'un ruiſſeau ,

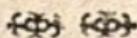
Iouoit de la musette
 En gardant son troupeau,
 Le Berger Tyrcis qui l'ayme
 Plus que soi-même,
 luy faisoit tout trancy
 Les plaintes que voicy.



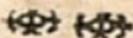
Jeune Pastourelle ,
 Ton œil est plein d'appas ,
 Mais ton humeur cruelle,
 Ne luy ressemble pas :
 Est-ce que ton cœur ignore
 Que je t'adore ,
 Ou qu'il le sçache bien
 Et n'en decouvre rien ?



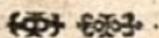
Tes aimables charmes,
 Et mes bruslans desirs
 Me coustent bien des larmes,
 Des chagrins, des soupirs,
 Tu t'en ris belle inhumaine
 Sans estre en peine,
 Si je pourray souffrir
 Ta rigueur sans mourir.



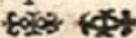
Lors que dans la Lande
 Où nous estions tous deux ,
 Je mis une guirlange
 Dessus tes blonds cheveux,
 Je te vis toute en colere,
 Toute severe,
 Et de ta blanche main,
 Tu la rompis soudain.



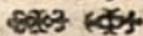
Et qu'il te souviene,
 Que gravant d'un cousteau,
 Ta devise & la mienne,
 Sur le tronc d'un ormeau,
 Tu le pris pour une offence
 Par une absence,
 Qui dura plus d'un mois,
 Tu me mis aux abois.



Un jour dans la dance
 Un berger inconnu,
 Eut assez d'assurance
 Pour baiser ton sein nu,
 Tu ne fis point la farouche ;
 Et quand je touche,
 seulement ton habit,
 Tu rougis de despit.

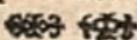


Des blez dans la plaine,
 Des vins sur les cousteaux,
 Mille bestes à laine,
 Des chevres, des taureaux,
 Ma jeunesse, & mon courage
 Mon parentage,
 Mon amour, & ma foy
 Ne peuvent rien sur toy.

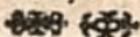


Outre la Musette
 Dont je t'ay fait un don,
 Je grave une houlette
 Des chiffres de ton nom,
 Dans peu de jours je l'acheve
 Et je t'esleye

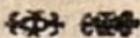
Les petits d'un faisant,
Pour te faire un present.



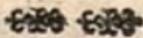
Dans nostre village
Un soldat effronté,
Voulut faire un outrage,
A ta jeune beauté,
Si quelqu'un de l'assistance
Prit ta deffence,
Plus hardiment que moy,
Je m'en rapporte à toy.



Dans nostre prairie
Un loup battit nos chiens,
Attaquant de furie
Tes troupeaux, & les miens,
Tu vis avec quelle adresse
Quelle vitesse,
La Houlette à la main
J'attaquay l'inhumain.



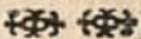
Quand de nos montagnes
Un grand Ours descendu
Rendit de ces Campagnes
Tout le peuple esperdu,
Nos bergers qui s'estonnerent
T'abandonnerent,
Tu vis sans me vanter
S'il pût m'espouvanter.



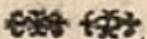
Je t'offris sa patte
Car j'en fus le vainqueur,
Ce fut là, belle ingratte,
Où je connus ton cœur,

CHANSON PATORALLE. 217

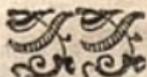
Ce jour là comme enragée
D'estre obligée,
Daignas-tu seulement
Me parler un moment ?



Si ma mort te donne
Tant soit peu de plaisir,
Trop aymable personne,
Contente ton desir,
Pour peu que ma mort te touche
Et qu'à ta bouche,
Il en couste un soupir,
Trop heureux de mourir.



Il finit sa plainte
La bergere s'en rit,
Il en eut l'ame atteinte,
De rage & de despit,
Et sans pleurer davantage,
D'un tel outrage,
La voyant rire ainsi
Se mit à rire aussi.





CENT QUATRE
VERS,

*Contre ceux qui font passer leurs libelles
diffamatoires sous le nom d'autrui.*

BEaux Esprits du Pont-neuf, Insecte de
Parnasse,
Dont les productiōs aussi froides que glace
Font naistre la tristesse au lieu de divertissemēt
Vous verray - je toujourns à mes despeses
mentir,
Et mō nō supposé dās vos œuvres de ballet
Me sera-t'il tousiours matiere de scandales
Trop long-temps malgré moy par un in-
digne sort
Mes vers à vos Placarts servent de passe-
port :
Ils s'en veulēt vĕger Grenouilles enrouées
Et laissant pour un temps leurs rimes en-
jouées,
Par des termes trĕchans cōme de coutelets
Ils vont vous descouper jusqu'en vos ga-
letas.
Vous qui peut-être un jour en bonne com-
pagnie
Atteints & convaincus de male Poësie,
Estendus sur là rouë en sales caleçons

CENT QUATRE VERS 219

Abjurerez trop tard vos profanes chasons.
Mais n'est-il pas permis à chacū de se taire
Et vōtre Poësie est-ce un mal necessaire ?

Rimaillieurs affamez produits par le blocus ,

Qui meriteriez bien l'accident de Malcus;
Quel plaisir prenez-vous à vous faire maudire ?

Est-ce gloire, est - ce gain qui vous fait tant écrire ?

Ou bien fatiguez-vous de gayeré de cœur
Le siecle, dont vos vers est le plus grand malheur ?

Quand vous prenez mon nom, si c'est par quelque estime,

Pourquoy vous en servir à la noirceur d'un crime ?

Et ne m'estimāt point, inveterez Pendants,
Pourq'oy le supposer à vos méchants Brocards ?

Laissez-le tel qu'il est, s'il vous est inutile,
Et publiez sans lui vos fautes par la ville.
Mais Bastards d'Apollon, Rimeurs de Belzebut,

De qui l'esprit malade à pis que le scorbut,
Ennemis du bons sens, corrupteurs du langage ,

Ecrivez, imprimez ouvrage sur ouvrage;
Decriez sans respect Princes & Magistrats,
Comme si vous étiez reformateurs d'Erats,
Nuisez aux Innocēs; attaquez les Puissāces,
Inventez tous les jours de nouvelles offenses ;

Faites bien enrager les hōmes de bon sens;

220 CENT QUATRE VERS,
Abusez lâchement de mon nom , j'y con-
sens ;
Si la comparaison le merite releve ,
Vos deplorables chants , Rossignols de la
Greve ,
Opposez à mes vers tous malheureux
qu'ils sont ;
Découvriront bien-tôt la bassesse qu'ils
ont ,
Serōt bien-tôt au rang des sottises passées
Et papiers dechirez sous les chaises per-
cées ,
Laisant à leurs Auteurs , entre mille re-
mors ,
Une éternelle peur des Sergens & Recors.
Ne prétendez donc plus par vos chansons
malignes ,
Malencontreux Hiboux , vous eriger en
Cygnes ,
Et puis qu'à rimailier vous reüssissez mal,
Et pendu pour pendu que le sort est égal ,
Ne faites plus de vers, allez tirer la laine,
Vous y gagnerez plus avecque moins de
peine ,
Un livre de vos vers ne vaut pas un man-
teau.
Ne nous alleguez point la crainte du cor-
deau ,
Elle ne quitte point les médifans Poètes
De qui fort rarement les affaires sont
nettes ,
Et des voleurs de nuit comme de tels
Rimeurs
On fait également & pendus & rameurs ;

CENT QUATRE VERS, 221

Si bien qu'en tous les deux étant hommes
pendables ,

Plus ou moins de profit vous rendront
moins blasmables.

Que si trop adonnez à gâter du papier
Vous ne pouvez quitter vôtre maudit mé-
tier ;

Au moins faites des vers que chacun puis-
se lire ,

Et servez le Pont-neuf, plutôt que de mé-
dire.

D'un ennemi public, étranger ou François,
Par zele ou par dépit on se plaint quel-
quefois :

Mais offenser en vers ses Maistres legitimes,
Faire servir en mal l'innocence des rimes,
Et pour les debiter y supposer un nom,
C'est estre pour le moins faux témoin sur
larron.

Je veux bien que vos vers soient autant de
Chef-d'œuvres ,

Mais estant venimeux autant que des cou-
leuvres ,

Méchâs c'est pervertir l'usage des bõs vers,
Ne vous y trompez plus , cachez ou dé-
couverts,

Bien ou mal-faits ils sont de tres-mauvai-
se garde ,

Et l'estime n'est pas tout ce qu'on y ha-
zarde ;

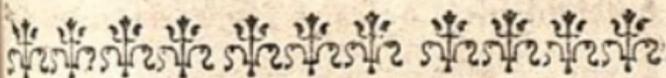
Une faute caché, ou dans l'impunité,
Ne peut cautionner une témérité.

Quittez donc un métier qui fait pendre ses
Maistres ,

122 CENT QUATRE VERS,
Représentez-vous bien des Posteaux, des
Chevestres ;
Songez non sans frayeur que les chants
reprovez ,
Sont vûs degenerer quelquefois en *Salvez* ;
Songez non sans frayeur que semblables
ramages
A semblables oyseaux sont de mauvais
presages ;
Songez non sans frayeur qu'un gybet est
de bois ;
Que les faux Amphions l'attirent quel-
ques fois ;
Qu'abusant du métier du malheureux Or-
phée.
Un bourreau peut autant qu'une troupe
enragée ;
Enfin, sur le sujet vous pouvez mediter ,
Regarder les objets d'ôt l'on peut profiter,
Songer au grand repos qu'apporte l'inno-
cence ;
Qu'on n'est point à couvert de ceux que
l'on offense ,
Qu'on peut vous découvrir gagnant vos
Gazetiers,
Et vous aller chercher jusque dans vos
greniers ;
Vous avez trop d'esprit pour ignorer le
reste ,
Et qu'outre les fleaux, Famine, Guerre, Peste,
Il en est encore un fatal aux Rimailleurs
Fort connu de tout temps en France com-
me ailleurs,
C'est un mal qui se prend d'ordinaire aux
épaules,

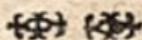
CENT QUATRE VERS, 223

Causé par des bastons, quelquefois par des
gaulles,
Son nom est Bastonade, ou bien, coups de
baston :
Qui vous en donneroit, Messieurs qu'en
diroit-on ?



C H A N S O N.

Q Uand je vous dis que vos yeux m'ont
brûlé
Vous faites l'offencée,
Quand je vous cache ma pensée
Vous m'appellez dissimulé !
Helas ! que dois-je faire,
Si je parle vous vous fâchez,
Et si je me veux taire
Vous me le reprochez.

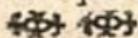


Si vous traitez d'une esgale rigueur
Ma plainte & mon silence,
Belle Philis, tout vous offence,
Rien ne peut flechir vostre cœur.
Helas ! quelle infortune,
Quand je parle & quand je me tais,
Sans cesse j'importune
Et jamais je ne plais.



C H A N S O N.

PHilis , vous vous plaignez que je n'ay
 point d'esprit
 A vous parler de mon martire,
 Helas ! ignorez-vous qu'un mal que l'on
 peut dire,
 N'est jamais si grand que l'on dit.



Un Amant dit assez quand il est interdit,
 Quand il languit, quand il soupire :
 Mais aprenez, Philis , qu'un mal que l'on
 peut dire ,
 N'est jamais si grand que l'on dit.



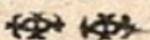
C H A N S O N.

HE , bien je consens de mourir
 Aussi bien l'espoir de guerir,
 Me flatteroit en vain des douceurs de la
 vie ,
 Je n'ay plus qu'un moment à déplaire à
 vos yeux
 Vous allez voir belle Silvie,
 Quand je ne seray plus , si vous en ferez
 mieux.

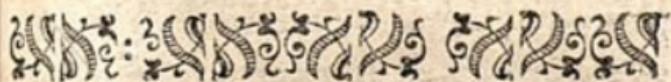


C H A N S O N.

Philis me traite avec rigueur,
 Mon cœur jour & nuit en soupire,
 Ne vous affligez pas mon cœur,
 Ce n'est pas un trop grand malheur,
 Il ne faut que lui dire.

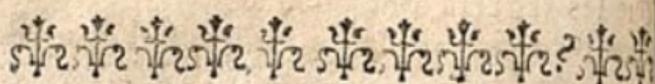


Bien souvent ce qui nous fait peur,
 Un moment après nous faire rire ;
 Philis pourra changer d'humeur,
 C'est alors qu'il faudra, mon cœur
 Tout faire & ne rien dire.



C H A N S O N.

MA raison me l'a dit, aussi bien que
 mes yeux,
 Que vous estes toute charmante & belle :
 Mais elle eust fait bien mieux,
 De m'advertir que vous estiez cruelle.



C H A N S O N.

JE vous aymois, vous me l'aviez permis,
J'esperois d'estre aymé, vous me l'aviez
promis :

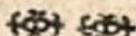
Mais, hélas! belles Iris, je vois bien le con-
traire,

Je n'ose en murmurer,

De peur de vous déplaire:

Mais il m'est permis d'expirer,

S'il m'est ordonné de me taire.



Dedans vos fers charmé de vos appas,
Je souffrois mes tourmens, & ne m'en plai-
gnois pas,

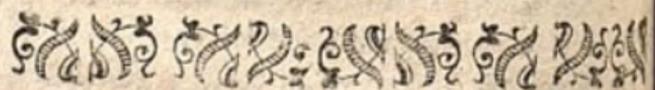
Vous feiniez de m'aymer, je vous aymois
sans feindre,

Vous m'avez fait souffrir

Les maux plus à craindre :

Mais il m'est permis de mourir,

S'il m'est defendu de me plaindre.



C H A N S O N.

Hélas! elle s'en va, je ne la verray plus,
A ma juste douleur, il faut bien que
je cede,

Que les regrets sont superflus,
 Dans les maux dont la mort est l'unique
 remede ,
 Après un tel mal-heur ,
 Si jaymois encore la vie,
 Que diroit mon amour , que diroit ma
 douleur ,
 Et que diroit Silvie.



Ses yeux doux & flateurs , & jamais
 courroucez,
 Me faisoient de mes fers trouver mille de-
 lices ,
 Pour des plaisirs si-toft passez,
 Faut-il donc que mon cœur souffre tant
 de supplices:
 Mais bien-toft la douleur,
 D'estre loing des yeux de Silvie,
 Va finir mon amour , va finir mon mal-
 heur ,
 En finissant ma vie.



CHANSON.

Mes yeux, vous avez veu Cloris,
 Mon cœur , vous songez à ses char-
 mes ,
 Vous l'entendez chanter ! hélas, vous estes
 pris ;
 Rendez , rendez les armes ,

K. vj.

O mon cœur, ô mes yeux c'estoit trop ha-
zarder,

Que de l'entendre, & de le regarder,

Helas vous sçavez le danger,
Qui suit un amour temeraire,
Et qu'un cœur dans ses fers ne peut s'en
dégager,

Que pensez vous donc faire ?

O mon cœur, ô mes yeux ! hélas, que vos
plaisirs,

Me vont coûter de pleurs & de soupirs.



CHANSON.

C'Estoit assés de vos yeux pleins de
charmes,

Pour vaincre ma raison :

Mais vous chantez encor, ô quelle trahisô,

Doit-on blesser ceux qui rendét les armes.

Je voy bié que ma mort est tout vôtre desir,

He! bien, je meurs; mais je meurs de plaisir.

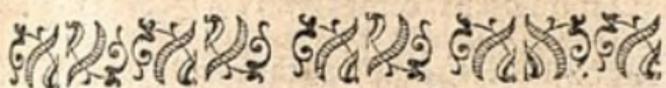
Vous eussiez eu d'une mort plus cruelle
L'esprit plus satisfait :

Mais pouviez - vous chanter, & produire
un effet,

Qui fust contraire à vostre voix si belle :

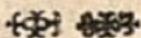
Ainsi, belle Philis, contre vostre desir,

Je meurs, je meurs; Mais je meurs de plaisir.

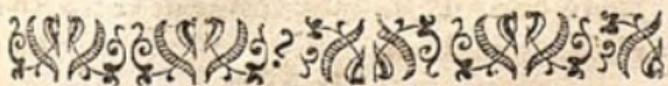


C H A N S O N.

TRop aymable Angelique, en vous ren-
dant les armes,
Aprenés-moy, par quels estranges charmes
Vous mêlez le plaisir avec que la douleur
Vostre voix à mes yeux fait repandre des
larmes ;
Et porte en même - temps le plaisir dans
mon cœur.



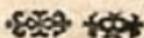
Quand vostre voix divine une plainte
soupire,
Et nous dépeint la rigueur d'un martyr!
Helas si je pouvois comme vous soupirer,
Vous sçauriez mon amour, que je n'ose
vous dire,
Et croiriez tous les maux qu'il me fait
endurer.



C H A N S O N

VOus m'avez demandé pour qui mon
cœur soupire,
Je n'en seray pas mieux, quand je vous le
diray.

C'est à vōs seulement que je crains de le
dire,
Jugez, Philis, pour qui mon cœur a soupiré.

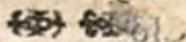


Je languis, je me plains, je pleure, je sou-
pire,
Et tout cela Philis, depuis que je vous voy.
Helas ! vous sçavez bien ce que cela veut
dire,
Et ce que j'ay besoin, que vous fassiez
pour moy.

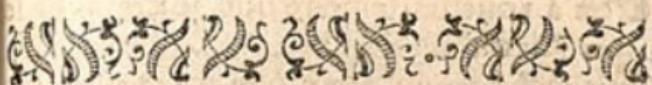


C H A N S O N.

Ingratte, je n'ayme que toy,
Et tu feins de m'aimer ingratte,
Tandis que ta bouche me flatte,
Ton ame me manque de foy,
Ingratte, je n'ayme que toy,
Et tu feins de m'aymer, ingratto.

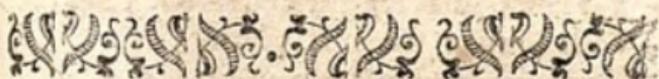


Ta bouche l'a cent fois juré,
Et cent fois a menty ta bouche.
Que mon amour discret te touche,
Et que ton cœur m'est assuré,
Ta bouche l'a cent fois juré,
Et cent fois a menty ta bouche.



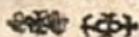
C H A N S O N.

Nous nous estions promis,
 Une amour éternelle,
 Quel crime ay-je commis,
 Pour vous rendre infidelle ;
 Je voy bien que ma mort
 Est toute vostre envie ;
 Et qu'un-dernier effort
 Vous doit bien tost Silvie,
 Délivrer d'une vie,
 Qui vous déplaisit si fort.



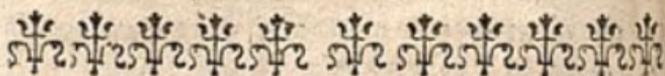
C O U R A N T E.

MA foy j'en ay dans l'aïlle,
 Je suis perdu,
 Je suis tout confondu,
 J'ay regardé C...is,
 Et la chienne m'a pris :
 Son œil tousiour vainqueur
 M'en a donné droit dans le cœur,
 Ce coup me fait grand mal,
 Et seroit suffisant d'assommer un cheval.



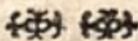
Elle m'a fait la mouë,

Et m'a traité
 Sans l'avoir mérité,
 Plus mal que si j'étois
 Quelque franc Polonois.
 Tout beau, tout beau, tout beau,
 Quartier, quartier, si du tombeau.
 Soyez un peu plus doux,
 O beaux yeux assassins, ou bien nargue de
 vous.



CHANSON.

BOis, rocher, fontaine, vallons ;
 Fiers torrens qui venez par bons,
 Vous perdre dans la pleine ;
 Lieux écartez, que ma mourante voix
 A si souvent fait témoins de ma peine,
 Je vous la viens conter pour la dernière
 fois.



Vous sçavez si je suis constant,
 Et si jamais on ayma tant
 Que j'aimay Lyfimene,
 Elle s'en va, j'en suis desespéré ;
 Elle s'en va sans regret l'inhumaine ;
 J'ay pleuré devânt elle, elle n'a point pleuré.

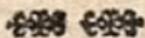


C H A N S O N.

Sur le chant d'une Chanson Italienne.

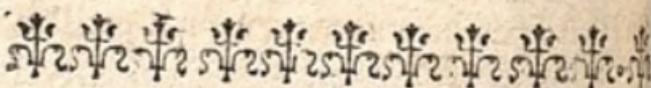
Deux yeux noirs, deux fripons,
 Deux petits Abissins,
 Deux larrons assassins
 Font de moy des charbons } *bis.*

Helas ! hélas
 Je suis bien las
 D'estre l'adorateur
 De qui m'assassine ;
 Ils m'ont gasté le cœur) *bis.*
 Avec la poitrine ;
 Ils m'ont le gasté le cœur) *bis.*
 Avec la poitrine,



Un fameux Escrivain
 Qui durant le blocus
 A gagné force escus,
 Et n'en est pas plus vain,) *bis.*
 M'a mis au net
 Un beau Sonnet,
 Dont les vers toucheront
 La dure Maistresse ;
 Ils la batiseront) *bis.*
 Du nom de Tigresse,
 Ils la batiseront
 Du nom de Tigresse.

~~On ne peut les flechir~~
 On ne peut les flechir
 Contre eux les Triolets
 Doux propos & poulers
 Ne font rien que blanchir) *bis.*
 Ange plaisant,
 Mais mal-faisant :
 Belle au cœur carnassier
 Regardez mes peines :
 Hé quoi point de quartier,
 Vos fievres quarraines ;
 Hé quoy point de quartier,) *bis.*
 Vos fievres quarraines.



CHANSON

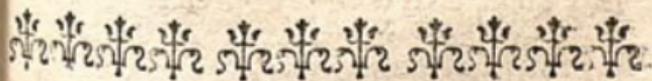
A BOIRE.

Que j'ayme le Cabaret
 Tout y rit, personne n'y querelle;
 La banfelle
 M'y tient lieu d'un tabouret ;
 Laissons les interests ,
 Des culs des tabourettes,
 La Noblesse
 Pour la fesse
 Fait prouesse ,
 En bien beuvant
 Taschons d'en faire autant.

CHANSON A BOIRE. 335

Tout respect & tout honneur
A Messieurs les porteurs de rapières ,
Leurs derrieres
Font pourtant trop de rumeur ?
Quoy pour le cu caduc :
De la femme d'un Duc ,
Tout le monde
S'entre-gronde,
S'entre-fronde ,
Et pour le cu
Tout s'en va T, V. tu

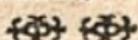
Vray-Dieu que le vin est bon !
Qu'il est frais dans mon verre ! il petille
Qu'on me grille
Vistement ce jambon .
O que je vay disner !
Que je m'en vay donner !
Ca courage ,
Faisons rage,
Ce potage
Bien mittonné ,
Est d'un goust raffiné.



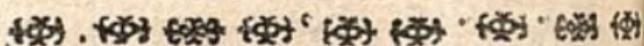
C H A N S O N .

JE suis guery, graces aux Dieux,
Je ne verferay plus de larmes ,
Et je n'ay plus les mesmes yeux .

Ou ceux qui m'ont blessé, n'ont plus les
mesmes charmes.

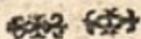


J'avois de l'amour pour Cloris,
Elle a de l'esprit, elle est belle,
Mais elle a pour moy du mespris;
Et moy pour me vanger, j'en veux avoir
pour elle.

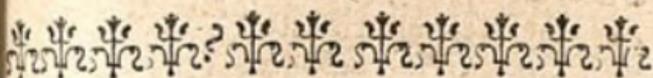


C O U R A N T E.

PHilis de vos regards j'ay le cœur tout
percé,
Et vostre mine
Toute divine,
Dans ma raison a tout bouleversé;
Mais vous demandés tout,
Et moy je plains jusqu'au moindre bijou
Nous aymons prou
Tous deux la pistolle:
Vous n'estes pas folle,
Et je ne suis pas fou.



Je say chanter des airs que m'a montré
Lambert,
Et je m'escrime
En prose & rime,
Presque aussi bien que l'Abbé Boisrobert;
Mais vous demandez tout,
Et moy je plains jusqu'au moindre bijou,
Nous aymons prou
Tous deux la pistolle,
Vous n'estes pas folle,
Et je ne suis pas fou.



C A R T E L

D E D E F F Y

S U R

L E S S O N N E T S

D E J O B

E T

D'U R A N I E.

EN qualité de Iobbelin,
 Et de serviteur tres-fidele,
 De feu Iob dôt je suis tres-indigne' modele.
 Je soutiens que l'esprit malin
 En matiere de Iob, qui ne fit rien qui vaille,
 (A bien considerer que c'est un saint qu'on
 raille)
 N'est pas tant à blâmer, la diablerie à part,
 Que quicōque sur Iob exerce son brocard.
 Je soutiens qu'on devroit laisser en pa-
 tience
 Ce Iob, qui de souffrir nous aprit la sciēce,
 Et bien considerer que Iob
 Estoit proche parent d'Isaac & de Iacob,

238 CARTEL DE DEFFY &c.

PASSE, sur un Voiture & sur un Benzerade
 D'exercer la Turlupinade ;
 Mais de mettre avec eux Iob en capilotade,
 C'est envers Iob trop manquer de respect,
 Et grâdemment faillir aux sonneur de rebec,
 Tant en leur plume, qu'en leur bec:
 C'est prendre mal une chose bien ditte
 Par cette Princesse d'élite,
 En qui le sang esgalle le merite :
 N'allez donc plus mesler ce grand Prince
 Hufsite

Dans le confit de vos Sonnets ,
 Messieurs les sansonnets,
 Si de cecy quelqu'un s'offence
 En prose, en vers, ou bien de vive voix
 Je lui donne le choix ,
 Et m'offre à le cōbattre à toute outrance,
 Sur le sujet de Iob mon bon Patron,
 Je m'appelle Scarron.
 Je loge en la seconde chambre,
 Tout vis à vis l'Hospital saint Gervais.
 Quoy que perclus de plus d'un membre,
 Si quelqu'un en fait le mauvais ,
 Qu'il se montre, ou se nomme ,
 Il a trouvé son homme.



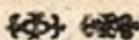
C O U R A N T E.

A Dieu belle Cloris,
 Il faut parler François.

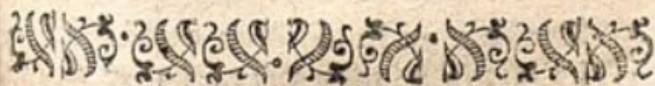
COURANTE.

239

Après quatre ou cinq mois
 Vous pretez me payer d'un soufris.
 Ha ce n'est pas ainsi que l'on vit à Paris.
 Parlez, car je fors,
 Ouvrez ou fermez vostre porte,
 Il ne m'importe,
 Je serai dehors
 Et je veux bien,
 que le Diable m'emporte,
 Si cela fait, vous m'estes jamais rien.



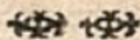
Me venir tire au nez
 Est un petit present,
 qui n'est pas suffisant
 De radoucir mes esprits mutinez,
 Durant quatre ou cinq mois un peu trop
 mal menez,
 Je veux absolument,
 qu'on ferme jour nuit la porte,
 Et qu'on ne sorte
 que tres-rarement;
 Car je sai bien,
 Ou le Diable m'emporte,
 Si vous sortez, que je ne rien plus rien.



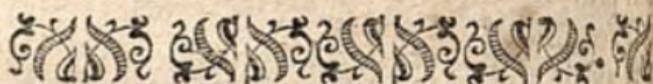
COURANTE.

Je vous ay donné des bijoux,
 Collet, robe & jupe:
 Enfin jamais dupe

N'a tant fait pour vous ;
 Monsieur vostre frere
 A fait de grands repas.
 Vos sœurs & vostre mere,
 Ont eu de bons ducats,
 Que je ne compte pas.



Je vous ay promenée aux champs.
 Souvent à ma porte,
 Soit que j'entre ou sorte ;
 Je voy vos marchans,
 Pour porter à l'aise
 Vostre chien de cu.
 Tous les jours une chaise
 Couste un bel escu
 A moy pauvre Cocu.



I M P R E C A T I O N S

Contre celuy qui luy a pris son Juvenal.

S'Il estoit au fonds d'un canal
 Le larron de mon Juvenal,
 Jusqu'à tant que je l'en tirasse,
 Je ne croy pas que j'en pleurasse ;
 Ny si je le voyois un jour,
 Par deux verts bourreaux tour à tour,
 Accablé de coups d'estrivieres,
 Je ne m'en affligerois gueres.

IMPRECATIONS. 247

Il est bien lasche le larron,
 De voler le pauvre Scarron :
 Eust-il au bout du nez un froncle.
 Et que dira Monsieur mon oncle,
 A qui le Livre appartenoit ?
 Si le mal saint Main le prenoit,
 Ou quelque chose encore pire.
 Si l'on luy defendoit de rire,
 A peine d'estre flagellé ;
 Ou bien si pour avoir volé,
 On le conduisoit cette année
 Vers la mer Mediterranée.
 S'il luy venoit du mal au cu.
 S'il pouvoit devenir cocu,
 Epousant une gourgandine.
 S'il se pouvoit courber l'eschine,
 Comme moy petit à petit.
 S'il pouvoit perdre l'appetit.
 S'il retoi à chaque parole.
 S'il avoit sué la verole,
 Et n'en estoit pas bien guery.
 Si pour avoir le nez pourry
 Chacun évitoit sa rencontre.
 S'il voloit un jour quelque montre,
 Laquelle se mist à sonner,
 Et qu'on l'en daignast bastonner.
 Si Dieu luy donnoit un beau-pere,
 Ou plutost une belle-mere.
 S'il avoit toujourns le mal-heur,
 De trouver quelque grand parleur.
 S'il perdoit tout son bien aux cartes
 S'il luy venoit quatre ou cinq darts,
 S'il ne faisoit que se fascher,
 S'il avoit peine à bien mascher,

L

242 IMPRECATIONS.

Faute de dents en la gencive,
 S'il faisoit voler sa salive
 Au nez de ceux qu'il entretient,
 Si comme à voleur appartient,
 On luy mettoit sur les espauls
 Les armes du grand Roy des Gaules,
 Si le l'on taxoit comme aisé,
 Le Turc qui m'a devalisé.
 S'il avoit aux yeux la chassie,
 Si quelque pierre en la vessie
 Luy pouvoit boucher l'urinal,
 Ce larron de mon Juvenal,
 S'il avoit l'haleine importune,
 Comme d'un homme qui petunc :
 Ou s'il estoit plus mal voulu,
 Celui qui mon Livre a tollu,
 Que n'est depuis peu l'Intendance
 Dans toutes les villes de France,
 Enfin, s'il estoit comme moy :
 Mais ce seroit trop sur ma foy,
 Et cette derniere pensée
 A toute ma haine chassée.
 Qu'il garde donc mon Juvenal,
 Sans qu'il en ait ny bien ny mal :
 Mais que jamais il n'y revienne ;
 Et qu'au Juvenal il se tienne ;
 Car s'il y pense revenir ,
 Je ne me pourray pas tenir
 A grands coups de vers & d'injures,
 De mauvais discours, de murmures,
 D'attaquer par tout son renom,
 Jusqu'à faire sçavoir son nom.



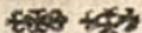
CH AN S O N.

A B O I R E.

SI l'on me voit devant Mardicq ,
 Me puisse venir la teigne ou le tic ;
 Bon à faire à Gassion d'estre friand de ba-
 tailles ;
 Un coup de canon ,
 N'est ma foy ny beau ny bon :
 Il vaut mieux dedans Paris manger Per-
 dreaux & cailles,
 Que d'aller au Pays-bas,
 Et de n'en revenir pas.



Alors qu'on a le bras cassé,
 On ne vaut guere mieux qu'un trépassé ;
 Devant Mardicq , ce dit-on , bien souvent
 des bras on casse,
 Des cuisses aussi ;
 Il fait bien meilleur icy ;
 Il fait meilleur à Paris , où l'on boit avec
 la glace ,
 Que d'aller au Pays-bas ,
 Et d'en revenir sans bras,

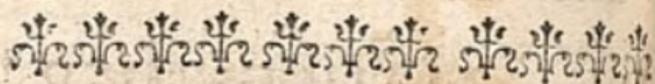


Que d'Anguien, comme un Lyon ,
 Du soldat Flamand fasse occision ;
 J'ayme mieux, comme un pourceau , me
 remplir jusqu'à la gorge,

L ij

244 CHANSON A BOIRE.

De friands morceaux,
 Ces exploits sont bien plus beaux,
 Que d'aller au Pays-bas à cheval comme
 un Saint George,
 Où lors qu'on n'y pense pas,
 Un Flamand vous met à bas.



Satisfaction à M. D. M.

CHANSON.

Ces discours oncques je ne crus,
 Et maintenant je ne les crois ;
 Je vous le jure par la croix,
 Qu'en Espagnol on nomme crus.

Je ne vous crus jamais capable,
 Tant en vos faits comme en vos dis,
 D'un discours qui seroit coupable,
 Ce sont langage d'estourdis.

Qu'oncques par ma foy je ne crus,
 Et que maintenant je ne crois,
 Je vous le jure par la croix,
 Qu'en Espagnol on nomme crus.

Sçachez donc que je vous honore
 Autant, n'osant pas dire plus,
 Que faisoit Monsieur Cephalus
 Sa Mademoiselle l'Aurore.

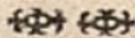
Et que ces discours je ne crus,
 Que maintenant je ne les crois :
 Je vous le jure par la croix,
 Qu'en Espagnol on nomme crus.



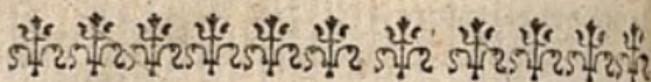
COURANTE

DE MONSIEUR
DE MAULEVRIER.

Bel œil dont les regards ne font qu'har-
quebuzer,
Et qui faites par jour plus de cent trous,
Comme donc faites-vous
Pour tirer tant de coups,
En quel amoureux magasin;
Bel œil homicide, bel œil assassina,
Prenez-vous tant de plom
Et tant de poudre à canon ?
Je croy qu'il vous en couste bon,



Je ne donnerois pas de mon cœur un festu
Si l'on est quand on vous a regardé
Par un regard dardé,
Cruellement lardé,
Car je confesse à haute voix,
D'avoir eu l'audace bien plus d'une fois
De mes yeux estonnez,
De vous regarder au nez.
Que je tiens des micux façonnez



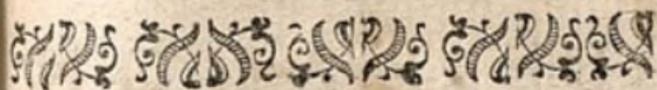
COURANTE
DE BALON.

MOn cœur moderez vos desirs,
 Et cachez si bien vos soupirs,
 Que Lisimene ne sçache pas,
 Ce que sur vous ont acquis ses appas.
 Une parole, un soupir seulement,
 L'offense tellement
 Que j'ayme mieux mourir cruellement.
 Que decouvrir
 Que sa severité me fait mourir:
 Prenez bien garde à ce que vous ferez
 Quand vous l'adorerez :
 Car si devant elle si vous soupirez
 Vostre soupir,
 Sera bien-tost suivy d'un repentir.



Revenez plustost ma raison
 Me tirer hors de sa prison ;
 Que l'inhumaine par son mépris
 Laisse eschapper mon cœur qu'elle avoit
 pris,
 De tant de vœux à cette ingratte offerts,
 De tant de maux soufferts
 Dans la cruelle prison de ses fers.
 Je veux bannir
 Avec mon amour le souvenir

Qu'elle publie ma captivité,
 La superbe beauté ?
 Il ne m'importe, j'ay ma liberté,
 Et sa rigueur
 Ne s'exercera plus dessus mon cœur.

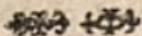


D E S E S P O I R
 A M O U R E U X

*Pour un Gentil-homme qui estoit à
 Bourbon.*

HA ! par ma foy ce n'est pas jeu,
 Vos yeux ont embrasé mon ame,
 Jugez combien chaude est ma flame,
 Par mon visage tout en feu.
 Dedans ma poictrine veluë,
 Si ce feu Gregois continuë,
 Je ne puis éviter la mort ;
 O beauté dont les yeux jettent flame &
 flamesche !

Et sont perçants comme une fiesche,
 Avoüez que vous avez tort
 De me brûler comme une mesche,
 Moy qui vous honnore si fort.

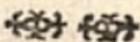


Tout aussi-tost que je vous vis.
 Ma liberté prit la campagne ;
 Ha ! qu'un bel habit à pistagne

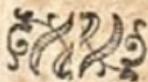
L. iiij

248 DESESPoir AMOUREUX

Me viendroit bien à mon avis ;
 Que ne l'ay-je dans ma valise ,
 Car, ô mal-heur pour ma franchise ,
 Je n'ay rien qu'un habit rentrait ;
 J'ai veritablement un manteau d'escarlatte,
 Où certain bouton d'or esclatte ;
 D'ailleurs je suis assez bien fait :
 Mais tout cecy fort peu me flatte,
 Et je n'en suis pas satisfait.



Je sçay que l'honneur vous est cher,
 Que vous avez l'ame insensible ;
 Que vous estes moins accessible ,
 Que n'est le cocq d'une haut Clocher,
 Qu'en vain je vous fais ma priere,
 Mais, ô beauté bien plus que fiere !
 Qui me bruslez comme un charbon
 C'est de vous que j'attens mon chagrin ou
 ma joye ,
 Souffrez touÿours que je vous voye ;
 Ou bien je le dis tout de bon ,
 Commandez-moy que je me noye
 Dans la fontaine de Bourbon.





E P I S T R E

C H A G R I N E,

A M O N S I E U R R O S T E A U.

Rosteau que j'estime & que j'ayme
 Pour le moins autant que moy-même,
 Amy loyal & genereux,
 Gallant, liberal, amoureux,
 Faisant toujours quelque maistresse,
 Qui n'estant point Ourse ou Tygresse
 Ayme mieux guerir des blessez,
 Que d'en faire des Trepassez;
 Depuis que je suis venu boire,
 Des eaux du beau fleuve de Loire,
 Et que de crainte d'un blocus,
 Et de la dizette d'escus,
 Qui cause tout autre dizette,
 J'ay quitté Paris sans trompette,
 Le mal de ton éloignement
 M'a rendu chagrin diablement;
 Mon humeur jadis enjouée,
 De tous, & par tout tant loüée,
 N'est plus qu'une mauvaise humeur,
 Et je ne suis plus ce Rimeur,
 De qui la gaillarde muzette
 De cent Rimailleurs contrefaite,

L V

250 EPISTRE CHAGRINE

A paru mesme avec esclat
 A Messieurs du goust delicat :
 Aussi n'est-ce pas chose estrange ,
 Qu'icy bas toute chose change,
 Et que mon malheur seulement
 N'est point sujet au changement ;
 Quand cela me monte à la teste ,
 Je m'en fasche comme une beste ,
 Comme si la Fortune aussi
 N'en traittoit pas d'autre ainsi.
 Dans le maudit siecle où nous sommes
 Le plus honneste homme des hommes,
 S'il n'est Gabeleur ou Soldat ,
 Le meilleur desquels est pendart ,
 Fust-il sçavant & davantage ,
 Que Nublé, Gaumin ou Menage ,
 Ou tels autres grand sçavantats ,
 Si la renverse d'Etats ,
 Dont le choix est souvent blasnable ,
 Ne leur veut estre favorable ;
 Et leur sçavoir & leur vertu
 Leur serviront moins qu'un festu.
 Aujourd'hui l'aveugle Fortune
 Est pour qui boit , pour qui petune,
 Pour le joüeur pipeur fut-il,
 Pour le poisson du mois d'Avril ,
 Maquereau qu'on nomme en vulgaire,
 Pour le traistre , pour le faussaire ,
 Bref pour tout homme vivant mal,
 Et pour tout nuisible animal ;
 Les pauvres Courtisans des Muses
 Sont aujourd'huy traittez de Buzes ,
 Qu'autrefois defunct Richelieu ,
 Qu'ils ont traité de demy-Dieu ,

A MONSIEUR ROSTEAU. 255

Je vieilliss, & lors que j'y songe,
 Et qu'en ce penser je me plonge,
 Mes maux & passez & presens,
 Augmentent le froid de mes ans.
 Tout m'importune & tout me fasche:
 Le plaisir qu'on a quand on masche,
 Le seul que mes maux m'ont laissé,
 Ne m'est plus qu'un plaisir passé,
 Et tant mon chagrin est extrême,
 S'il est quelque chose que j'ayme;
 Songeant qu'il le faudra quitter,
 Il ne sert qu'à m'inquieter.
 Pour comble de mon infortune,
 Moy même que tout importune,
 Je commence à m'importuner;
 On me le peut bien pardonner,
 Je suis dans le siecle où nous sommes,
 Le plus infortuné des hommes;
 Et d'autant plus infortuné,
 Que je ne paroissois pas né,
 Le plus impertinent du monde;
 Mais le Ciel sur qui luy plaist Fronde,
 Puis qu'il veut me traiter ainsi,
 Soit fait, je le veux bien aussi.
 Mais j'oubliois bien de te dire,
 Que quiconque m'aime, s'attire,
 Quelque infortune tost ou tard,
 Toy qui prends en moy quelque part,
 Songe combien on s'y hazarde,
 Au nom de Dieu prens y bien garde:
 M'aymer est un coup bien hardi,
 Laisse moy-là, je te le di,
 Pour descharger ma conscience.

256 EPISTRE CHAGRINE

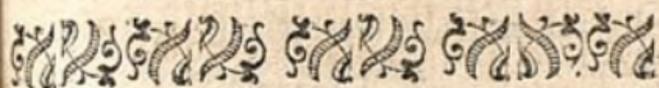
J'ay fait autre experience ,
 Si je veux quelqu'un obliger ,
 Ce quelqu'un me fait enrager ;
 D'honneste homme cesse de l'estre ,
 Et se decouvre ingrat ou traistre ,
 Lorsque par un zele indiscret ,
 Je luy fais part de mon secret ;
 Ou que sans mes suretez prendre ,
 Je lui preste ce qu'il doit rendre ;
 Tu sçais si je dis verité ,
 Toy qui de tout temps as esté ,
 Le fidelle depositaire ,
 De ma moindre petite affaire ;
 Tu sçais comme on m'a guerdonné ,
 Quand en sot j'ay mon bien donné .
 Contre moy tout en mal se change
 Si je traitois avec un Ange ,
 Cét Ange deviendroît Demon
 Changeant de nature & de nom .
 Il faut porter dans l'Amerique ,
 Un chagrin si melancolique ,
 Et voir si sous un autre Ciel ,
 Son absinthe deviendra miel .
 Là nulle fluxion ny goutte ;
 Là nul froid que tant je redoute ,
 La nuit seulement un vent frais ,
 Y semble estre fait tout exprés ,
 Contre le chaud de la journée ;
 Là, le Printemps toute l'année
 Y conserve sa gayeté ,
 L'Automne sa maturité ,
 Et l'Esté sans brûler les herbes ,
 Chaque mois y donne des gerbes ,
 Et tous trois des fruits ravissans ,

A MONSIEUR ROSTEAU. 257

A la fois meurs, nez, & naissans.
 Un si beau sujet, ce me semble,
 Vaut mieux que je quitte mon amble,
 Et qu'au peril de faire un saut,
 Nostre Pegaze aille par haut.
 Je vay donc donner du haut stille,
 Comme feroit ici Virgile,
 Et monté sur mes grands chevaux,
 Les pousser par monts & par vaux.
 L'adorable flambeau du monde,
 Sortant du vaste sein de l'Onde,
 Y paroist aux yeux esbahis,
 Non tels que dans nos froids Pays,
 Des obliques traits qu'il nous darde,
 Esblouissant qui la regarde,
 Et dissipant sur l'Orison,
 Quelque legere exhalaison ;
 Non tel quand du rivage Maure,
 Montant au Ciel après l'Aurore,
 A peine par luy sont perçez,
 Les brouillards sur l'Onde amassez :
 Mais avec la magnificence,
 D'un Astre de cette importance,
 Et dans un superbe appareil,
 Il se fait voir dans son réveil,
 Avec un excés de lumiere,
 Que ne soustient point la paupiere,
 De son visage spacieux,
 Couvrant tout un costé des Cieux,
 Allumant les plaines humides
 De mille & mille feux liquides,
 Et d'autant de rayons dorez
 La vouëte des Cieux azurez :
 Tant de merveilles assemblées.

258 EPISTRE CHAGRINE, &c.

Ne sont point ailleurs estalées,
 Que dans ces climats fortunez,
 Qui sont des Tropiques bornez :
 Là nostre cher Sardanapale,
 Ne viendra, ni toy, ni ta male
 Toy qui crois que loing de Paris
 On est autant que mort ou pris,
 Et que sans Cloris ou Silvie
 On ne peut bien passer sa vie.
 Paris sans doute a des attraits ;
 Mais ses plaisirs sont de grands frais,
 Nos Indiennes & nos Negres,
 Autant que des Basques alegres,
 Vallent bien en leur nudité,
 Tes Dames en leur propreté:
 Leur teint poli d'Ebene noire
 Vaut bien un teint blanc comme Yvoire,
 Qui de blanc fade frelaté
 Devant qu'estre vicil est gasté :
 Le repos si je ne me trompe,
 Vaut bien ton Paris & sa Pompe,
 C'est le plus riche des Tresors,
 Que l'Amerique a sur ses bords,
 Le contes-tu pour peu de chose ?
 Cela seul, peut bien estre cause
 Que bien-tost nostre Cap de Nort
 Des malheureux fera le port ;
 Comme malheureux je m'y coule
 Loing du tumulte & de la foule,
 Si je m'y voyois avec toy
 Je serois plus heureux qu'un Roy.



E P I S T R E

BURLESQUE,

A M A D A M E

LA COMTESSE

DE FIESQUE.

A Ymable Comtesse de FIESQUE,
 Ce n'est pas matiere burlesque
 Qu'une Heroine comme vous,
 Dont l'Esprit est connu de tous
 Pour estre un Esprit admirable
 Digne de ce corps adorable,
 Pour qui tout le monde a par tout
 Tant de respect & haye au bout;
 Haye au bout n'est que pour la rime,
 Mais si vous trouvez qu'il exprime
 Ce qu'on n'a pas droit de penser,
 Il est aisé de l'effacer.
 Fort satisfait de ma visite,
 Encor plus de vostre merite,
 Dans ma cage je me logeay,
 Ayant pris humblement congé.
 Vous dire à quel point vous me pleustes,
 Les bontez que pour moy vous eustes,

260 EPISTRE BURLESQUE

Cela ne se peut raconter,
 Et l'on ne pourroit m'écouter,
 Sans me dire à chaque parole,
 Scarronnet tréve d'hyperbolle.
 On ne scauroit certainement,
 Parler de vous petitement :
 Il faut beaucoup dire ou se taire,
 En tout vous avez l'art de plaire.
 Encor plus que je n'aurois cru,
 Pour le croire, il faut l'avoir veu,
 Je l'ay veu, je le croy, j'en jure,
 Et quiconque à la teste dure,
 Assez pour ne m'en croire pas
 Sent le Campagnart de cent pas,
 Et de plus loing si bon vous semble.
 Ces Dames qui vinrent ensemble
 Dignes sœurs du brave D'HAUCOURT,
 De qui par tout l'estime court
 Si juste, si belle, si grande,
 En France aussi bien qu'en Hollande,
 Sont, ou je ne m'en connois point,
 De grand merite au dernier point
 A la divine d'Otrelaize,
 Alors au lit, ou sur sa chaise,
 (Car elle avoit pris me dit-on
 Un remede au bout d'un baston,)
 Je ne pus rendre ma visite ;
 J'en enrageay, car son merite
 M'a donné comme de raison
 Estime pour elle a foizon.
 Les cieux de Mouches la delivrent
 Qui maintenant assaut me livrent,
 Et qui se joignent au grand chaud
 Pour m'achever, ou peu s'en faut.

A MADAME LA COMT. &c. 261

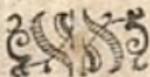
Une entr'autres à la même heure
 Sur mon nez, mal-gré moy demeure.
 Je ne puis l'en faire partir,
 Car mes gens viennent de sortir,
 Et n'ay pour toute compagnie,
 Que mon Espagneculle endormie.
 Pour mes mains vous le savez bien,
 Elles me servent moins que rien.
 Je fis faire par ma figure
 A vos gens mainte conjecture,
 Un petit Laquais edenté.
 Doutra de mon humanité :
 Mais, enfin, il me crut un homme.
 Avec FRANCTOR digne que Rome
 Lui donne les Bulles gratis,
 D'un Evêché non des petits.
 Vous contestastes à merveilles,
 Au grand plaisir de mes oreilles,
 On ne scauroit mieux contester
 Je ne le dis point pour flatter,
 Et par une fausse louange
 Vous contestastes comme un Ange,
 Et je vous cede de bon cœur,
 Moy qui suis un grand contestateur.
 La digestion est meilleure
 Lors qu'on conteste un quart d'heure
 Un moment après le repas,
 Je ne vous conseillerois pas
 De contester une heure entiere,
 Toute fois selon la maciere,
 On peut par conversation
 Passer en contestation
 Le jour entier ; mais à reprises
 Sans en venir aux mines grises

262 EPISTRE BURLESQUE

Car contester en querelant
 C'est mal user d'un beau talent.
 Mademoiselle Jaqueline,
 Si je ne metrompe, a la mine
 D'estre en fanté dans peu de temps ;
 Elle n'a qu'à dire au Printemps ;
 Je la meine jusque à Berrege ,
 D'où devant qu'y vienne la neige
 Le pis qu'il nous puisse arriver
 C'est de revenir, & trouver
 Elle vostre hostel, moy mes chambres,
 Tous deux mal contens de nos membres,
 Mais par ma foy, je meurs de chaud,
 Puisque rien ne me presse, il faut
 Que jusque au soir je me repose,
 Ici donc je fais une pose.
 J'ai quitté la plume à midi,
 Le chaud m'avoit tout estourdi ;
 Il est nuit, je vay me remettre
 A travailler après ma lettre.
 Aujourd'hui mon Ami SEGRAIS,
 Bien que le temps ne soit pas frais,
 A passé, de me voir avide
 Du Pont-neuf la Zone torride.
 Dieu sçait si SEGRAIS & SCARRON
 De l'heritiere de Beuvron
 Auront fait corner les oreilles ;
 Ils en ont dit mons & merveilles ;
 Et Dieu sçait si parlant de vous,
 Ils ont oublié vostre Epoux.
 SEGRAIS sur pareille matiere,
 Est d'une force singuliere,
 Et je pense qu'aucunement
 Nous secondons ce cher Normant ;

E
 A MADAME LA COMT. &c. 263

Presentement à ma chandelle
 Un papillon s'est bruslé l'aisle,
 C'est à dire qu'il ne faut pas
 S'aprocher trop de vos appas;
 Il y fait chaud la male-peste,
 Belle jeune, galante, leste,
 De l'esprit de la qualité,
 Bon Dieu ! quelle temerité,
 Garre la mort ou sa Marotte,
 C'est une entreprise aussi sotté
 Que tirer l'huile d'un caillou :
 C'est mourir, c'est devenir fou.
 Est-on fou, l'on lie, on reserre;
 Est-on mort, on vous porte en terre,
 Passe encore pour le premier,
 Mais serviteur pour le dernier.
 Il est ma foy peu de Silvies
 Qui vallent autant que nos vies.
 Où diantre par le chaud qu'il fait
 Veux-je aller hors de mon sujet ?
 Par un si grand chaud tant escrire
 Lors mesme qu'on a peine à lire,
 C'est abuser de la bonté
 D'une Dame de qualité.
 Fait à Paris, de nostre chaise,
 En un temps aussi chaud que braise,
 L'An que le Lorrain & sa Gent,
 S'en retourna pour de l'argent.





E P I S T R E

BURLESQUE

A MADEMOISELLE
DE NEUVILLAN.

BELLE NEUVILLAN fille charmante
 Beaucoup aimée, & point aymante,
 Juvencelle au teint delicat
 Meüe de blanc & d'incarnat
 Bussi qu'on surnomme la belle,
 Et SCARRON chetive haridelle
 Vous baisent mille fois les mains,
 Lassez d'enchaîner des humains :
 Car c'est une chose certaine,
 Que vous enchaînez à centaine,
 Et que quand ils sont enchaînez
 Vous leur faites un pied de nez.
 Arrestons-nous par parenteze,
 Quand on dit les mains je vous baise,
 Parle-t'on des mains du baiseur,
 Je n'en sçay rien d'homme d'honneur :
 Mais pour revenir aux mains vostres,
 Plus belle que cinq cens mille autres,
 Et qu'on baiseroit volontiers
 Dedans la ville de Poitiers,

Et

EPISTRE BURLESQUE. 265

Et par tout ailleurs, & moy-même,
 Si le Ciel m'avoit mis à même,
 Bus s i charmante au dernier point.
 Et moy qui charmant ne suis point,
 Vous composons ces rimes plattes
 Descrites par mes maigres pattes,
 Afin de nous entretenir
 Dedans vostre beau souvenir,
 Dont la moindre place est plus belle,
 Qu'un fauteuil dans une ruelle,
 Où les seuls culs à tabourets
 Ont droit d'allegger leurs jarrets.
 Belle fille, ou plutôt bel Ange,
 Dans Paris est rumeur étrange,
 De vos beaux exploits dans la Cour,
 Vous y percez les cœurs à jour.
 On y redoute vos œillades,
 Autant que des carabinades.
 On dit que vous assassinez,
 Que vous bruslez, que vous damnez;
 Et que vos beaux yeux pleins de charmes,
 Outre qu'ils font coûter des larmes,
 A plusieurs blondins indiscrets,
 Qui les regardoient de trop près
 Ont quasi fait du sang resprendre,
 Dedans un bal ou pour vous prendre,
 On s'est bien fort montré les dens,
 Et querellé devant les gens.
 Voilà ce que c'est qu'estre belle
 Si vous estiez moins juvencelle,
 Et moins divine tant soit peu,
 Si vos yeux avoient moins de feu,
 Et vostre esprit moins de lumiere,
 Bref si vous estiez moins sorciere,

M

266 A MADAM. NEUVILLAN.

Vous feriez moins de malheureux :
 Mais en bonne foy, c'est pour eux
 Pourquoi Papillons temeraires ,
 En vertus de leurs bigoterés,
 Et de leurs crains enfarinez ,
 Vous vont-ils regarder au nez :
 Quand vostre bel œil les regarde ,
 Ils y devroient bien prendre garde,
 Et fermer les yeux aussi-tost :
 Car auprès de vous il fait chaud
 Autant que dans une fournaise,
 Adorable ouvriere en braize,
 Qui d'un cœur dont on vous fait don,
 faites aussi-tost du charbon ,
 Nous vous écrivions des nouvelles ;
 Mais aujourd'huy d'où viennent-elles ?
 Que de la Cour où vous regnez ,
 Où les volentez vous gagnez,
 Mettez le feu dans les poitrines
 Descreditez les Poitevines ,
 Bruslez les cœurs des Courtisans,
 Des Provinceaux troublez les sens ,
 Enfin, où cent choses vous faites ,
 Tres dignes de ce que vous estes ;
 C'est à dire un objet charmant,
 Toujourns aymé , jamais aymant,
 Et pour achever & tout dire ,
 NEUVILLAN , que tout le monde admire ,
 A qui la charmante, & Bussy,
 Et SCARRON au corps racourcy ,
 Souhaittent tout honneur & joye,
 A Paris dans l'hostel de Troye ,
 L'An qu'on demanda les Estats,
 Qu'on croid que l'on ne tiendra pas.

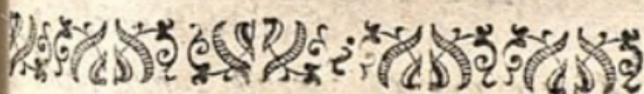


EPIGRAMME

SUR MONSIEUR

MENARD.

MENARD qui fit des Vers si bons ,
 Eut du Laurier pour recompense !
 O siecle maudit quand j'y pense ,
 On en fait autant aux Jambons.



EPIGRAMME.

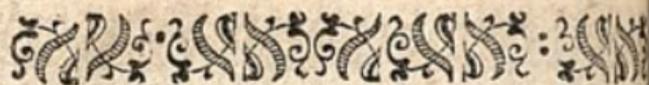
Donzelle à l'estomac infect ,
 Tres-fameuse entre les infames.
 On dit que vous faites aux femmes
 Ce que les hommes vous ont fait.



EPIGRAMME.

Je vous ay prise pour une autre.
 Dieu garde tout homme de bien,
 D'un esprit fait comme le vostre ,
 Et d'un corps fait comme le mien ,

M ij



E P I T A P H E.

CY-gist qui se pleût tant à prendre,
 Et qui l'avoit si bien appris,
 Qu'elle ayma mieux mourir que rendre,
 Un lavement qu'elle avoit pris.



E P I G R A M M E

*Contre une Chicaneuse, qui juroit de
 manger jusqu'à sa chemise en plai-
 dant contre Scarron.*

Grand nez digne d'un Camouflet,
 Belle au poil de couleur d'orange,
 Machoire à recevoir soufflet,
 Portrait de quelque mauvais Ange,
 Face large d'un pied de Roy,
 Gros yeux à la prunelle grise,
 Tu veux donc plaider contre moy,
 Jusques à manger ta chemise ?
 Ha ! si tu garde ton serment,
 Soit que je gagne ou que je perde,
 Que j'auray de contentement,
 De te voir manger tant de merde.



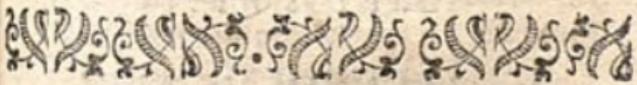
EPIGRAMME.

ON m'a dit que vous ordonnez,
 O beautez qui soüillez les autres,
 Que coups de baston soient donnez
 Aux tres-maigres épaules nostres;
 L'appelle de ce jugement,
 Juge severe que vous estes;
 Et vous recuse justement;
 Car vous n'avez pas les mains nettes.



EPI TAPHE.

EN ce gibet Henry repose,
 Quand le vent cesse, ou qu'il est bas;
 Quand il vente, c'est autre chose,
 On diroit qu'il ne s'y plaist pas.

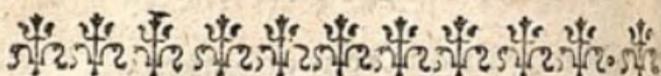


EPIGRAMME

AU MESME.

Que les Courbeaux & les Corneilles
 Sur vostre corps feront merveilles,
 M iij

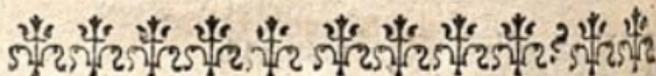
Quand le Soleil l'aura bien cuit ;
 Il n'est point d'arbre dans la France ,
 Qui porte de si plaisant fruit ,
 Que fera cette Potence.



EPIGRAMME

A U M E S M E .

L'Unique moyen qui vous reste,
 Pour plaire au peuple qui deteste,
 Et vostre vie & vos forfaits,
 C'est de vous faire bien-tost pendre ;
 Je veux bien en faire les frais,
 Ne dust-on jamais me les rendre.



EPISTRE

B U R L E S Q U E

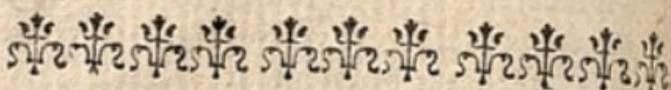
A M A D A M E

B O U R R O N .

MA belle Dame de BOURRON,
 Le pauvre diable de Scarron

EPITRE BURLA MAD.&c. 271

Tres-humblement vous remercie
 De vos trois melons & vous prie,
 De vous contenter bonnement
 De son petit remercement.
 Il voudroit bien à la pareille,
 Vous envoyer quelque merveille,
 Car merveille peut-on nommer
 Le melon qu'il vient d'entamer:
 Mais chez un homme de sa sorte
 Que rien n'entre, & que rien ne sorte,
 qui passe pour bien merveilleux,
 Si ce n'est que de vos beaux yeux
 Sa maison devint éclairée
 C'est verité tres averée,
 Contentez vous donc bonnement
 De mon petit remercement,
 Si j'avois mieux, peste m'étrangle,
 Ou d'un dard pointu comme un angle
 Me puisse le cœur transpercer,
 Si sur le champ sans balancer,
 Vous ne l'eussiez eu, belle Dame,
 que j'ayme de toute mon ame.
 Et de cecy ne doute pas
 Tresor charmant de bruns appas
 Dont les yeux à lances d'Ebene
 Sur les cœurs courent la quaintaine.
 Fait à Paris en avallant
 Un de vos melons excellent.



EPISTRE
 DE MONSIEUR
 LE COMTE
 DE SAINT AIGNAN.

DIvin Scarron ay-je donc merité
 D'estre de vous si dignement traité ?
 Quoy nonobstant ingrater nonchalance,
 Oisiveté, paresse, oubly, silence.
 Que j'eus pour vous ; au moins jusques à
 donc :
 J'ay dans vos vers veu ; mon nom tout
 du long ?
 Ouy je l'ay veu ; mais cher Scarron je jure
 Que ce ne fut qu'en decente posture,
 Ces quatre mots suffissent entre-nous.
 Pour exprimer que ce fut à genous ;
 Car qui verroit œuvre tant accomplie
 Et de respect n'auroit l'ame remplie,
 Seroit cheval à trainer un timon,
 Ou possédé d'un envieux Demon ;
 Mais quant à moy que rime ou raison
 guide
 A qui Richer a donné son Ovide,
 (Quoy que d'un don pareil peu digne de
 foi)

EPISTRE DE M. S. AIGNAN. 273

Je sçay tres - bien l'honneur que je vous
dois ;

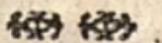
Croyez, Scarron merveilleuse personne ;
A qui Dieu mit une ame belle & bonne
Dans un estuy qui manque d'embonpoint
Que Saint AIGNAN vous honore à tel
point ;

Qu'il veut toujours preferer vôtre estime,
Au bien plus doux , à l'honneur plus su-
blime ,

Manteaux de Ducs, Bastons fleurdelifez,
Ruban d'azur par aucuns tant prizez ;
Faveurs de Rois, commandemens d'armées,
Gouvernemens, places des mieux fermées,
Lambris dorez, grands festins, vins exquis,
Poulets receus; pucelages conquis,
Jeux, chasse, bals, balets, lice, carriere,
Bon feu l'Hiver, l'Esté belle riviere,
Tous ces honneurs , & ces plaisirs si doux,
Me sont moins chers que d'estre aymé de
vous :

Avec ces vers il faut trancher ma lettre
Pais qu'aussi - bien, je ne sçay plus qu'y
mettre.

Quand un rimeur ne fait pas ce qu'il veut,
Il doit finir tout le plûtoſt qu'il peut ;
De vous servir mon incroyable enuie
Ne finira jamais qu'avec ma vie.





EPISTRE
A MONSIEUR
FOURREAU.

CHER FOURREAU, je vous remercie,
 Autant que peut ma Poësie,
 Des belles Burettes d'argent,
 Dont vous m'avez fait un present;
 Que le Seigneur en recompense
 Veuille augmenter vostre finance,
 Tienne vostre corps en santé,
 Et vôtre esprit en gayeté,
 Vous donne une femme bien saine,
 Douce d'humeur, comme d'haleine,
 Ou vous en veuille dispenser,
 Car de femme on se peut passer:
 Qu'ils vous gardent de gens qui pipent,
 De tous alimens qui constipent
 De promesses de grand Seigneur,
 De procez contre chicaneur,
 De femmes qui toujourns demandent,
 Et de parens qui reprimandent,
 De jeunes gens qui parlent trop,
 Du choc d'un cheval au galop,
 D'estre voisin des gens de corde,
 Et de riviere qui déborde,
 De reciteurs de méchans vers,
 D'homme roux ayant les yeux verds,

EPISTRE A M. FOURREAU. 275

De serviteurs ferrans la mulle,
 Et d'ennemy qui dissimulle,
 D'estre mangé de chiens courans,
 De presomptueux ignorans,
 De tous presenteurs d'estocades,
 Et d'amis sujets à boutades,
 D'estre possédé d'un valler,
 Et quand le Roi dance un ballet,
 De coups de hampe d'hallebarde ;
 Et sur tout le Seigneur vous garde
 D'estre donateur entre vifs ;
 Car les donataires sont Juifs,
 Sitost que la sottise est faite,
 Le trépas du sot on fouhaite,
 Et s'il ne meurt, c'est un larron,

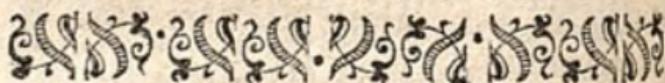
Exemplum, ut Paulus Scarron.

Voila ce me semble beau sire,
 Prou de bien que je vous desire,
 Ce n'est pas de l'argent comptant,
 Mais c'est quelque chose pourtant,
 A déduire sur les Burettes ;
 Si je pouvois payer mes debtes
 Et rendre avec de beaux souhaits,
 Tous mes creanciers satisfaits,
 Ce seroit chose fort commode
 Dont même on feroit une mode ;
 Ainsi pour les gens contenter
 On n'auroit qu'à bien souhaitter :
 Mais pour revenir aux burettes
 Elles sont belles & bien faites,
 Et vous en suis fort obligé,
 Car sans estre fort engagé,
 Vous m'avez donné sans remise,
 Une chose à peine promise,

M. vji

276 EPISTRE A M. FOURREAU.

De laquelle sans m'offenser
 Vous vous pouviez bien dispenser
 Et de laquelle je vous jure
 Je n'aurois point fait de murmure.
 Grand mercy donc mon cher FOURREAU,
 De vôtre present si riche & beau,
 Au moins où manque la puissance,
 Fais-ie agir la reconnoissance,
 Et ie suis du bon de mon cœur,
 Vôtre tres-humble serviteur.



E P I S T R E

A M A D A M E

D E R E V E L.

Belle Dame de Dauphiné,
 De corps gent, d'esprit raffiné,
 Et qui pour une campagnarde,
 Et de plus Dame Montagnarde,
 Avez bien fait voir que Paris
 Ne tient pas tout en son pourpris,
 Et qu'il est ailleurs des personnes
 Qui sont belles, & de plus bonnes.
 Je dis bonne; car sans bonté,
 Je me mocque de la beauté,
 Et je tiens pires que Gorgonnes,
 Les belles qui ne sont pas bonnes,

U. EPISTRE A MAD. DE REVEL, 277

Qu'au lieu d'adorer à genoux,
 On devoit assommer de coups;
 Belle Dame donc que j'estime,
 Non pas seulement pour la rime,
 Quoy que vous pipiez en cela;
 Et que comme un vray Quinola,
 Vostre esprit à quoy qu'il s'applique,
 Donne du beau, du magnifique,
 Du serieux, & du plaisant,
 Tant il est fertile & present:
 Belle Dame donc que je prise,
 Pour mainte & mainte grace acquise,
 Et pour mille, & mille tresors,
 Autant de l'esprit que du corps,
 Qui vous attirent les Eloges,
 Non seulement des Allobroges,
 Picars, Manceaux, Lorrains, Gascons,
 Poistevins, haut & bas Bretons:
 Mais aussi des Nations autres,
 Amoureuses des vertus vostres.
 Foin cõtre mon intention,
 Je fais toujõurs digression,
 Qui trop frequente est vitieuse,
 Et trop longue & fort ennuyeuse,
 Rimeur qui trop souvent en fait,
 Rend le lecteur mal satisfait.
 Si ce n'est qu'il les face courtes,
 Comment mettray-je ici des Tourtes?
 Afin de rimer justement:
 O que la rime absolument,
 Sur les pauvres rimeurs commande?
 Faut-il une preuve plus grande
 Que moy, qui vient de me fascher
 De ne pouvoir pas m'empescher,

278 EPISTRE A MAD. REVEL.

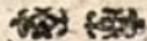
De sortir hors de ma matiere ,
 Dés ma digression premiere,
 J'ai tasché de me corriger,
 Et n'est-ce pas pour enragier ?
 Outre la deuzième, & troisième ,
 Ten ay fait une quatrième.
 O belle Dame de REVEL ,
 Vous ne redoutez rien de tel,
 Toufiours de la rime maistresse ,
 Soit qu'on vous interrompe ou presse,
 Vous faites des vers par milliers,
 Tous excellens, tous singuliers,
 Et moy, quand j'en fais la trantaine,
 Tout aussi-tost j'ay la migraine,
 Qu'ainsi ne soit presentement,
 J'ay l'esprit ie ne sçay comment,
 Et si peu que ie viens d'escrire ,
 Ne vaut pas qu'on daigne le lire ;
 Ayez donc pour moy la bonté,
 D'excuser la sterilité,
 D'un tres-mauvais faiseur d'Epitre,
 Et me laissez prendre le tiltre
 De vostre obeïssant vallet,
 Je suis au bout de mon rollet.



EPISTRE.

SEIGNEUR, qui mes Livres gardez,
 Faites justice, & les rendez,
 Ces pauvres malotrus de livres.

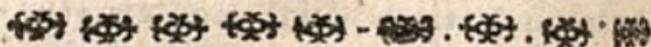
Qui m'ont cousté cinquante livres ;
Celui qui vous les a donnez
Croit à tort, que pour son beau nez,
Ou pour ses beaux yeux sans prunelle,
Aussi doux que l'hydromelle,
L'aye fait venir à grands frais
Ces livres Espagnols exprés,
Afin que le Galand se place
Avant en vostre bonne grace ;
Dont vous estes, dit-on, pourveu
Autant qu'autre homme qu'on ait veu.
Que ce bel œil mourant vous plaise,
Quant est de moy j'en suis fort aise ;
Mais qu'il vous plaise à mes dépens,
Ce n'est pas comme ie l'entends.
Rendez moy donc enfin mes Livres
Qui m'ont coûté cinquante livres,
Ou bien je me trouve en humeur
De faire une grande rumeur.
Le drossé vous pourra bien faire
Quelque autre present pour vous plaire ;
Mais pour vous parler tout de bon,
Que ce drossé vous plaise ou non,
Mon brave Seigneur, que m'importe ?
Ma foy que le diable l'emporte,
Où bien qu'il ne l'emporte pas,
Je n'en feray jamais un pas.





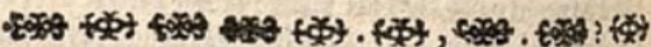
E P I T A P H E.

ICy gist qui mourut Ieudy ,
 Et qui n'estoit pas beaucoup sage ;
 S'il eût vécu iusqu'à Mardy,
 Il auroit vécu davantage.



E P I T A P H E.

CY gist un Escuyer trenchant,
 A qui tout fut de bonne prise ;
 Et qui couvroit la marchandise ,
 Autant qu'il fuyoit le marchand.



EPISTRE BURLESQUE

A M A D A M E

L A C O M T E S S E

D E F I E S Q U E ,

*Pour avoir une Chienne qu'elle luy
 avoit promis.*

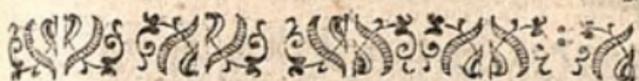
DIVINE COMTESSE DE FIESQUE,
 Le petit Poëte Burlesque ,

EPISTRE BURLESQUE 281

Attend un chien de vostre part.
 Mais au lieu d'en avoir sa part.
 S'il n'a qu'une deffaite seiche.
 J'ay peur que son esprit de meche,
 Qui s'échauffe souvent pour peu,
 Pour son malheur ne prenne feu,
 Il aymera vôtre Espagneule,
 Autant & plus que sa filleule,
 Croyez-le, puis qu'il vous le dit,
 Il la fera peindre en petit.
 Il luy destine une parente,
 Pour luy servir de gouvernante,
 Qu'il fera venir tout exprés
 Par le coche à beaucoup de frais.
 Deux chiens sans queue & sans oreilles,
 Qui savent sauter à merveilles,
 Pour le Roy Louïs de Bourbon,
 Et pour le Roy d'Espagne non;
 Luy montreront mille souplesses,
 Mille sauts, mille gentilleses;
 Ils sont chiens de bonne maison,
 Et qui même ont quelque raison,
 De plus, elle aura pour soubrette,
 Une fort honneste barbette,
 Et pour Lacquais un petit chien,
 Qui tourne la broche fort bien:
 Enfin je la tiendray si leste,
 Que la Canicule celeste,
 Comme tous chiens sont envieux,
 En enragera dans les Cieux.
 Le chien du bon fils de Tobie,
 S'il vivoit en mourroit d'envie.
 Ou dans Paris point n'en sera,
 Ou Jasmin le parfumera,

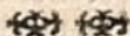
282 EPISTRE BURLESQUE

Depuis le sommet de la teste,
Jusqu'ou les chiens s'entrefont feste.
Or voilà rout ce que je puis
Vous dire, begue que je suis:
Voilà COMTESSE magnifique,
Tout ce que j'ay de Retorique.
Vous m'avez promis un Toutou,
Je croy que j'en deviendray fou.
Si vous me manquez de parole,
Je diray que ma teste fole,
Aura crû trop facilement,
Femme de Cour qui souvent ment.
Mais j'allonge un peu trop mon conte;
Comtesse dont je fais grand compte,
Ayez toujourns l'esprit content:
Et toujourns de l'argent comptant:
Et vostre mari le grand Comte,
Dont tousjourns tant de bien je conte,
Puissiez-vous tous deux dans cent ans
Conter contes à vos enfans.
Mais ne faites plus de femelles,
Faites des enfans sans mamelles,
Les garçons vallent beaucoup mieux,
Ils ne pissent jamais sous eux,
Ils pissent contre la muraille,
Vous en ferez de belle taille.
Excusez ce discours hardi,
De nostre Chaise après midi,
L'an que le sieur de Banserade
N'alla point en son Ambassade.

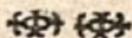


S O N N E T ,
O U
E P I T A P H E

CY gist qui fut de bonne taille,
Qui sçavoit danser & chanter,
Faisoit de Vers vaille qui vaille,
Et les sçavoit bien reciter.



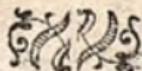
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Heros compter,
Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu taster.

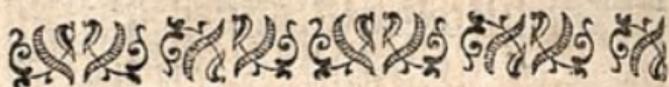


Il parloit fort bien de la Guerre,
Des Cieux, du Globe de la terre,
Du droit Civil & droit Canon,



Et connoissoit assez les choses,
Par leurs effets & par leurs causes.
Estoit-il honnestes homme? ha non.





EPISTRE BURLESQUE

A MADAME

D'HAUTEFORT.

SAINTE HAUTEFORT, cependant
 Qu'à Paris vostre zele ardent
 Vous occupe à la patenostre,
 Tantost pour l'un, tantost pour l'autre,
 Je suis au Mans, & tout mon train,
 Où m'a fait venir mon chagrin :
 Mais que voulez vous que j'y face?
 J'ay beau quitter place pour place,
 Je ne quitte point mes douleurs ;
 Par tout je me souhaite ailleurs ;
 Et quand j'y suis, au bout d'une heure
 Je songe à changer de demeure ;
 Le voyage est assez plaisant,
 A qui le Quadrin est present ;
 Mais quand on a son fait bien juste :
 Il fait bon ménager le juste.
 Cependant nostre pauvre corps
 Devient pitoyablement tors ;
 Ma teste à gauche trop s'encline,
 Ce qui rabat bien de ma mine :
 De plus; sur ma poitrine chet,
 Mon menton touche mon bichet ;
 Et ce qui plus me desespere,

EPISTRE BURLESQUE. 285

Barbier ne me pouvant plus raire,
 Je vais mettre au jour un barbon,
 Qui ne sera ny beau ny bon.
 Dieu vostre beau menton defende,
 De mes-avanture si grande;
 Car barbe ne vous seroit pas,
 Quand de mille charmans apas,
 Vostre barbe seroit pourvüe,
 Toujourns seriez Dame barbuë;
 Et je croy qu'on riroit bien fort
 De la barbe de Hautefort;
 C'est neantmoins chose assuree,
 Qu'aurez barbe blonde & dorée,
 Mais une barbe encore un coup,
 La femme déguise beaucoup;
 Et la noire comme la blonde
 Deplairoit à beaucoup de monde.
 l'en puis parler comme sçavant;
 Car ici je voy bien souvent
 Des Dames qui par sainte Barbe
 Ont assez souvent de la barbe,
 Je dis barbe qui picqueroit
 Qui sans razer la laisseroit;
 Mais elles la font, les vilaines,
 Une fois toutes les semaines.
 De barbe c'est assez parlé,
 Mais d'où vient que je suis allé
 Ainsi sur les barbes m'étendre;
 Ma foy je ne le puis comprendre;
 Car quand j'ay mis la plume en main
 Foy de Catholique Romain,
 Je songeois moins en barbarie,
 Moins en barbe de Barbarie,
 Moins au Turc au menton razé;

286 EPISTRE BURLESQUE

Que Malte a tant scandalizé,
 Moins à Prudon qui barbe raze,
 Et qui par consequent trop jaze,
 Car tout Barbier est babilliard,
 Comme tout nez trouffé, raillard,
 Moins au Prelat * * *
 Qui porte une barbe si sage,
 Moins à celuy du * * * * *
 Qui sur la barbe a raffiné,
 En portant la sienne en crespine,
 Dieu la preserve de vermine;
 Car si vermine s'y fourroit
 Trop souvent il se gratteroit;
 Dont receyroit quelque dommage
 La gravité du personnage:
 Enfin je pensois tout de bon,
 Moins à barbe, moins à barbon,
 Que presentement je ne pense
 D'aller voir la superbe dance
 Que Monsieur le Duc va danser;
 A quoy je ne dois pas penser,
 Ny tout autre qui s'effarouche,
 Comme je fais, quand on me touche.
 Dieu sçait comme on m'y toucheroit.
 Et combien hurler m'y feroit;
 Celui par qui seroit foulée
 Ma carcasse en cette assemblée.
 Cependant que l'on dancera
 Vostre Saincteté s'en ira,
 Toute reduite en sa pensée,
 S'engouffrer la teste baissée
 Dans quelque Convent reformé,
 De hautes maurailles fermé,
 Et là vostre douillette eschine

EPISTRE BURLESQUE 287

Tastera de la discipline,
 Qu'on ne peut souvent endurer ;
 Sans un peu se mettre à jurer ,
 Mais quant à vous j'ose bien dire
 Que vous n'en ferez rien que rire,
 Et voire même rire gros
 Au grand dépit de vostre dos.
 Cette action est meritoire ;
 Mais me voudriez-vous bien croire ?
 La seule meditation,
 Sans cette fustigation ,
 Vous fera la peau bien unie,
 Avoir place en la Litanie.
 Laissez donc en paix vôtre dos ,
 Sans le déchirer jusqu'aux os.
 Pour moy , je sçai que mes offences
 Veulent de rudes penitences ;
 Et que si j'ai des maux cuisans ,
 J'en ay fait en mes jeunes ans
 Qui meritent ce que j'endure ,
 Et même une peine plus dure :
 Mais si j'estois sain comme vous,
 J'aurois peine à roüer de coups ,
 Comme un peu trop souvent vous faites,
 Mes épaules , quoy que maigrettes,
 Que je cheris assez pourtant ,
 Pour ne les fatiguer pas tant.
 Je devrois achever ma lettre ,
 Sans de fadaïses y mettre :
 Tout severe qui la lira ,
 Un grand badin m'estimera
 Badiner n'est pas chose aisée ;
 Et tel a sa servelle usée ,
 Après ouvrage raffiné ,

288 EPISTRE BURLESQUE

Que certes s'il eut badiné,
 Eut plû peut-estre davantage,
 Qu'il n'a fait par son bel ouvrage :
 Vucillez donc me le pardonner,
 Si je persîste à badiner.
 Or ça, Dame Hautefort la belle,
 Vous dirai-je quelque nouvelle
 Des Mancelles & des Manceaux,
 De qui les chapons sont si beaux ;
 Mais que vous en pourrois-je dire ?
 Je n'y voy pas le mot pour rire ;
 On ne peut rien mander d'ici ;
 A Paris ce n'est pas ainsi :
 C'est-là que l'on dit des nouvelles ?
 Desquelles voulez-vous, desquelles :
 Et qu'une feüille de papier
 Peut de celles d'un seul quartier
 Jusqu'en marge estre barbouillée,
 Ici la Ville bien foüillée,
 A grande peine en fourniroit
 Autant qu'un poulet en diroit.
 Que vous dirai-je donc du Maine ?
 La peste, que j'en suis en peine :
 Vous parlerai-je des aisez,
 Qui sont un peu scandalisez ?
 Du retour de l'Intendant d'Haire ?
 Mais je ferai mieux de m'en taire,
 Car je les tiens, étans taxez,
 Sans qu'on les raille, assez vexez.
 Laissons-les en paix, je vous prie ;
 Cacher liêt & tapissierie,
 Dequoi vous parlerai-je donc ?
 Plus en peine je ne fus onc.
 Vous dirai-je que la Justice

Ayme

EPISTRE BURLESQUE. 289

Aime ici, comme ailleurs l'épice ;
 Et qu'ici Messieurs les Esleus
 Ne font plus tant les resolus,
 Vous dirai-je que mon confrere,
 Le bon Costé se desespera,
 De ce que la buche à Paris,
 N'est pas comme au Mans à vil prix ?
 Et que de Paris, il nous mande,
 Qu'en cendre il mettra sa Prebande.
 Parlerai-je des jouvenceaux
 Tous argentez par leurs manteaux,
 Tous encherissans sur la mode,
 Commode soit, ou non commode,
 Ayant tous canon trop plissé,
 Rond de botte trop compassé,
 Souliers trop longs, gregue trop large,
 Chapeaux à trop petite marge,
 Trop de galans dessus les reins,
 A la teste de trop longs crins ;
 Crins, où nonobstant la farine,
 L'humide graisse trop domine ;
 Et pour conserver l'escarpin,
 Veu la cherté du marroquin,
 Ayant au pied malles chaussées
 Galoches de cuir renforcées,
 Dans lesquelles ils passent l'eau,
 Tout ainsi que dans un bateau,
 Avec lesquelles à la bouë,
 On peut faire hardiment la mouë ;
 Enfin, pour vous en dire tout ;
 Galoches à dormir debout :
 Au reste, Nation qui raille,
 Incessamment vaille que vaille,
 Et qui sur son meilleur ami,

N

290 EPISTRE BURLESQUE

Donne à dos en Diable & demi.
Parlerai-je des Damoiselles
Aux tres-redoutables aisselles ,
Et dont les yeux tirent des coups
Qui font des bosses & des trous.
Dirai-je comme ces fantasques,
Qui portent dantelle à leurs masques,
Enchamarent les trous des yeux ,
Croyant que le masque en est mieux ,
Comme durant la Canicule ,
Qu'à la cave même l'on brûle ,
Elles portent panne & velours,
Mais ce n'est pas à tous les iours ,
mais seulement aux bonnes festes ,
Comme descendent de leurs testes
Des moustaches de cheveux gras ,
Qui sont plus longues que le bras,
Parlerai-je de leur chaussure,
Si haute, & qui si long-temps dure ,
Car leurs souliers quoy que dorez
On l'honneur d'estre un peu ferrez :
Que sur elles blanche chemise
N'est point que de mois en mois mise ,
Et qu'elles prennent seulement
Le linge blanc pour l'ornement ;
Comme rarement chausson chauffe
Leur pied, que grand pont-levis hausse ,
Quoy que les chaussons en Esté
Soient de fort grande utilité ;
Qu'aux lieu de mouches les coquettes
Couvrent leur museau de paillettes ,
Ont en bouche canelle & cloux
Afin d'avoir le florier doux,
Ou du fenouil, que je ne mente ,

EPISTRE BURLESQUE 291

Ou herbe forte comme mente,
 Marjorlaine ; Tin , Poulliot,
 Fleur de Lavande & melilot,
 Comme d'Anis elles s'emplissent,
 Lors que leurs entrailles bruissent,
 Et pour s'empêcher de rotter,
 Ce quelles nomment sanglotter
 Item; mais pour les bien décrire,
 Il faudroit faire une Satire ;
 Car toutes ne sont pas ainsi
 Martingales en ce lieu-ci ;
 l'en dois excepter quelques-unes,
 Dont les vertus sont peu communes ;
 Et qui dans la Cour se feroient
 Estimer à qui les verroient ?
 A la Cour, où Dames choquantes,
 Comme ailleurs sont assez frequentes
 Où l'on voit autant de Guenons,
 Que de Pallas & de Iunons.
 mais ma lettre devient longuette
 Qu'elle fin faut-il que j'y mette ?
 La finirai-ie en la dattant,
 Une fois que i'en fis autant
 Au Prelat qui git en Sorbonne :
 La chese se trouva fort bonne ;
 Et dit, le bon feu maistre Armand,
 Que i'avois datté plaisamment :
 Ou bien plutôt la finirai-ie ,
 En priant Dieu qui vous protege
 Et protestant, sans fiction,
 D'une sincere affection
 D'estre de vostre vie insigne
 Toufiours l'Admirateur indigne ;
 Oüi, ie vous le proteste donc ;

292 EPISTRE BURLESQUE

Et sachez que ie ne fus onc
 Humble valet de pas un autre,
 Autant comme ie suis le vostre.
 Que si ie regagne Paris,
 Où i'ay mon retour entrepris,
 Sans avoir de mes-avanture,
 Comme i'en eus une bien dure,
 Alors que ie vins en ces lieux ?
 Car un cheval malicieux,
 Qui conceut pour moy de la haine,
 Me fit par deux fois dans la pleine
 tomber de mon brancar maudit,
 Dont mon pauvre col se tordit;
 Et depuis cette malle entorse,
 Ma teste, quoi que ie m'efforce,
 Ne peut plus regarder en haut,
 Dont i'enrage, ou bien peu s'en faut :
 Si dis-ie, devant que ie meure,
 Chez-vous, ou bien où ie demeure,
 Je vous vois encore un instant,
 Dieu, que i'auray l'esprit content !
 Et lors nostre Piece Comique,
 Encore que ie ne m'en pique,
 mais qui pourtant quand on la lit,
 Plait assez, à ce qu'on m'a dit,
 Vous fera peut-estre un peu rire;
 mais si pourtant l'entendre lire,
 Vous est mortification,
 Témoignant la moindre action
 Que sa lecture vous ennuye,
 Vous serez-bien-tost obeye ;
 Aussi-tost on la fermera,
 Et d'autre chose on parlera.



EPISTRE BURLESQUE
A MONSEIGNEUR
LE PRINCE.

O Grand HENRY, qui de la politique,
As eu du Ciel la certaine pratique,
Ce que je tiens la plus grande vertu,
Dont un Heros puisse estre revestu.
Grande gloire est au Prince magnanime,
De bien sçavoir le maneige & l'escrime,
De bien sçavoir donner un horion,
D'aller au coup comme un simple pion,
De bien sçavoir forcer une muraille,
De bien camper & bien donner bataille,
Cela vous est acquis long-tmps y a,
Crevez-moy l'œil *in tota Francia* ;
D'un Prince à vous comparable en cervelle,
La pauvre France, où le trouvera-t'elle ?
En bonne foy, je luy donne en cent coups,
A me donner un Prince égal à vous,
Qui comme vous sans porter la sôutane,
Parmi la gent d'Eglise ou de chicane,
Ne trouve point aujourd'huy son pareil.
Qui plus que vous paroist dans le Conseil?
Fort en raisons, ainsi qu'un Demostene,
Où vous voulez, vostre Esprit chacun
menc ;

N iij

294 EPISTRE BURLESQUE

Quand vous voulez, à force de raisons,
 Les mieux censez passent pour des oylons;
 Au diable, si vous répondre aucun ose,
 Quand sa raison à la vostre s'oppose,
 De vostre esprit tant ils sont étonnez;
 En bon François c'est mener par le nez;
 Si vostre Altesse ainsi les autres mene,
 Vous n'estes pas un Prince à la douzaine;
 Un Prince tel, & de qui les enfans
 En guerre, en paix, sont par tout triom-
 phans,

Est par mon chef autre chose qu'Auguste,
 Qui fut grand Prince, & bien sage & bien
 juste !

Mais qui juroit souvent comme un damné,
 Et maudissoit l'an & jour qu'il fut né,
 Comme il faisoit la maudite journée
 Que sa Iulie à sa honte fut née,
 Dont les enfans engendrez d'Agrippa,
 Firent ceat fois enrager leur papa,
 Où vostre race à nulle autre pareille,
 Est aujourd'huy du monde la merveille.
 Vostre grand fils *exempli gratia*,
 Est un Dieu Mars, si Dieu Mars il y a :
 C'est un Cesar, un vray donne bataille,
 Un conquerant, un vray grimpe-muraille,
 Qui portera le beau nom de Bourbon,
 De la Mexique aux Isles du Japon,
 Aimable en paix, comme terrible en guerre
 Des ennemis plus craint que le tonnerre,
 Qui plus que luy de tous nos Chefs Fran-
 çois,
 A l'Empereur a fait mordre les doigts
 Au Bayarrois a fait venir la fièvre,

EPISTRE BURLESQUE 295

Et fait fuir Jean de Vert comme un lièvre:
 Qui des vivans s'ose à lui comparer;
 Et qui des morts luy peut-on preferer,
 Que Portugal nous allegue Albuquerque?
 Qui prit Goa, n'auroit pas pris Dunquer-
 que :

Que l'Espagnol nous parle de son Cid ?
 Pour avoir pris quelque Vailladolid,
 Pour avoir sceu quelques Maures com-
 battre,

Pauvres camars tres-faciles à battre,
 Je voudrois bien voir ce Matamoros,
 Sabre à la main, targe dessus le dos,
 S'avanturer piquant à la genette,
 Aux coups bruslans d'un long tuyau qui
 pette,

O que bien-tost, espouventé du feu,
 Il tireroit son espingle du jeu,
 Et piqueroit sa jument Andaluse,
 Scandalisé du bruit de l'arquebuse ?
 Où vostre fils, le grand Duc d'Anguien,
 Qui fait par tout, tout craindre, & ne
 craint rien,

Va mieux aux coups de l'arbaleste à mes-
 che,

Que feu Cesar n'alloit au coups de flèche:
 Pour moy je croy que tres-espouventé
 Du pistolet Alexandre eust esté,
 Et n'eust pas pris grand plaisir à la guerre
 Où, l'on se bat à grands coups de tonnerre.
 Mais c'est assez parlé de ce grands Fils,
 Qui fait trembler le Turc jusqu'à Mem-
 phis,

Et dont il est grand bruit, chose certaine,

N iij

296 EPISTRE BURLESQUE

Dans le pais d'où vient la pourcelaine ,
 Car puis que Dieu le garde du canon ,
 En quel pais n'ira point son beau nom ?
 Parlons un peu de son illustre Frere ?
 De ce saint Fils , qui peut estre saint
 Pere.

Ce jeune enfant, mais tres-docte Prelat ,
 Ne s'en tient pas au seul Cardinalat :
 Vous sçavez bien ce que cela veut dire ;
 C'est un esprit que tout le monde admire,
 Feu saint Thomas, disciple d'Albertus ,
 En disputant ne l'auroit pas *victus* :
 Alors qu'il fait quelque Acte en la Sor-
 bonne ,
 Comme on l'admire , & comme l'on s'ef-
 tonne.

qu'un jeune Prince, & du nom de Bourbon,
 Soit plus sçavant que n'estoit Casobon ?
 Et vostre fille, à nulle autre seconde,
 Qu'au bien public le ciel a fait seconde ,
 Est un Soleil, ou plustost deux ou trois ,
 Tant elle luit, brille & brusle à la fois ;
 Et qui de plus est l'espouse fidelle
 D'un grand Heros , d'un Prince digne
 d'elle.

Celle de qui vous avez ces biens-là,
 Qui du Ciel eut de beau tout ce qu'il a ,
 Fait voir que Dieu qui vous la donna telle,
 Rencontre en vous un serviteur fidelle.
 Certes vers vous ingrat il eust esté ,
 Si tel defaut luy peut estre imputé ,
 S'il ne vous eust assorti telle espouse ,
 Qui toute seule en vaut pour le moins
 douze ,

EPISTRE BURLESQUE 297

Que dis-je, douze ! elle en vaut plus de cent ?

J'ay trop peu dit, je suis un innocent.
 O si j'osois dans l'ardeur qui m'inspire,
 Jouer du luth, de l'orgue, ou de la lire ;
 Mais la rigueur de Messire Apollon
 M'a defendu jusques aux violons,
 Il ne m'a fait qu'un Poëte à sornette,
 Dont l'instrument n'est qu'une castaignette.

Si j'osois donc sur Parnasse guindé,
 Faire un Poëme intitulé Condé,
 Que je ferois faire aux races futures
 Signe de croix dessus vos aventures ;
 Mais je le laisse aux Maîtres du mestier,
 Qui sont toujours sur l'aisle d'estrier,
 Laurier au chef, la Melpomene en croupe,
 A tous repas beuvans à pleine coupe,
 De la sainte eau, dont ces Esprits divins
 Sont bien souvent ainsi qu'entre deux vins,
 Or çà, Messieurs de l'onde Aganipide,
 Entonnez - moy quelque Ode Bourbonnide,

Où sans mesler rien qui soit fabuleux,
 Vous fassiez bien estonner nos Neveux :
 Mais ils seront obligez de vous eroire,
 Puis qu'ils verront mesme chose en l'Histoire.

Voilà quels sont pour vous les sentimens
 De moy chetif, maudit sois si je mens,
 De moy qui suis fils d'un qui fut tant
 vostre,

Qui de vous eut le digne nom d'Apostre,
 Et fut pour vous, dont vous ne doutez
 pas,

N v

298 EPISTRE BURLESQUE

Beaucoup zélé jusques à son trépas;
 Et c'est en quoy, Prince que je revere,
 Je me connois le vray fils de mon pere;
 Car je vous suis du meilleur de mon cœur,
 Tres-humble & tres-malade serviteur;
 Oüy, tres-malade, & je l'ose bien dire,
 Puis que mon mal de jour en jour em-
 pire,

Et que je suis depuis huit ans & plus,
 Dans un grabat où tous membres perclus
 Fait à Paris de nostre pauvre Chaise,
 L'an qu'à Mardicq il fit plus chaud que
 braise :

Et qu'à Dunquerque, un Fils du grand
 Condé,
 Aux Espagnols a fait quitter le dé;
 Dont le grand Roy, qui l'Espagne domine,
 S'il le voyoit, luy feroit bien la mine.



E P I T A L A M E

DU C O M T E

D E T E S S E,

E T D E

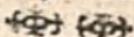
M A D E M O I S E L L E

D E L A V E R D I N.

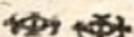
O Bien-heureux Amans vos ennuis sont
 passez !

EPITALAME 299

O Comte fortuné, riez, sautez, dancez ,
 Que du ventre d'où fort l'eau chaude que
 pissiez ,
 Puissez bien - tost sortir une heureuse
 lignée ;
 Himen, io, Himen , O Himenée.



Enfin l'Infante Laverdine
 Est femme d'un fort bon mary.
 Enfin un Comte favory
 Luy taste quand il veut de la main la poi-
 trine :
 Mais elle peut pareillement
 Luy taster l'estomac, elle peut mesmement
 Luy passer la main sur l'eschine.



O bien-heureux Amans, vos ennuis sont
 passez ,
 O Comte fortuné, riez, sautez, dancez ,
 Riez, sautez, dancez, Comtesse fortunée
 Que du ventre d'où fort l'eau chaude que
 pissiez ,
 Puisse bien-tost sortir une heureuse lignée,
 Himen, io , Himen , O Himenée.



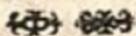
Qu'il est heureux ce brave Comte
 Avec cette jeune beauté,
 Qui passe en bonne verité
 Celle qui fut jadis Marquise d'Amatonte.
 O qu'ils auront d'enfans tous deux,
 A leurs freres & soeurs ils feront des Ne-
 veux
 Tant qu'ils n'en scauront pas le compte.

N vj.

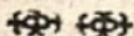
O bien-heureux Amans vos ennuis sont
passez !

O Comte fortuné, riez, sautez, dancez,
Riez, sautez, dancez, Comtesse fortunée;
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que
pissez ,

Puisse bien-tost sortir une heureuse lignée,
Himen, io, Himen, O Himenée,



A Verny, maison bien bastie;
La sœur de Monsieur de Bordeaux,
Vous fera manger fruits nouveaux ,
Boire du cidre doux avecque la rostie,
En Hyver manger des marrons ;
En Automne manger de fort bons poti-
rons ,
Et tout, en grande modestie.



O bien-heureux Amans vos ennuis sont
passez ,

O Comte fortuné, riez, sautez, dancez,
Riez, sautez, dancez, Comtesse fortunée ;
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que
pissez.

Puisse bien-tost sortir une heureuse lignée,
Himen, io, Himen , O Himenée.



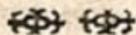
Un jour en bonne compagnie,
J'y mengeay d'un fort grand Saumon,
Duquel tant je le trouvoy bon,
La memoire de moy ne sera point bannie,
Laverdines & Laverdins,
Aiment à remplir leur boudins,
Ils mangent par grand gloutonnie.

EPITALAME 307

O bien-heureux Amans vos ennuis sont
passez,

O Comte fortuné, riez, sautez, dancez,
Riez, sautez, dancez, Contesse fortunée;
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que
pissez,

Puisse bien-tost sortit une heureuse lignée,
Himen, io, Himen, O Himenée!



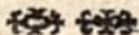
O grand' Dame de Malicorne,
Vous Marquis son fils majeur né,
Et vous Abé moriginé,
Dont la vertu n'a point de borne.

O cher Baron de Laverdin,
Qui portez plus souvent gans de Cerf que
de naim,

Vous dont la face n'est point morne,
Vicomte qui portez des chapeaux à grand
bord,

Cher Jarzé que j'ayme si fort,
Chantez pour celebrer cette heureuse
journée,

Himen, io, Himen, O Himenée.



En danger d'estre cul de jatte,
Pour moy je suis dans un Grabat,
Sans manchette, & sans rabat,
Sans remuer ny pied, ny patte :
Je n'ay plus de force au jarret,
Quoy que je sois plus gras qu'un engrais-
sé Gorret :

Mais parmy mes douleurs ce doux penser
me flatte

Et je chante tout seul d'un ton de voix
fort net,

Avec mes blanches mains tenant mon
blanc bonnet.

Afin de célébrer cette heureuse journée,
Himen, io, Himen, O Himénée.



E P I S T R E.

Et quoy vous m'oubliez, ô beauté trop
avare ;

C'est estre bien barbare !

Helas je meurs de froid; & n'ay pas seule-
ment

Un fagot de serment.

Vous pourriez bien finir vos procédez in-
justes

En m'envoyant vingt Justes ;

Et moy je finirois murmure & discours
Que je fay tous les jours.

Deux fois depuis le temps que cette som-
me est dueë,

La froidure est venuë,

Cependant dés long - temps promis vous
nous aviez

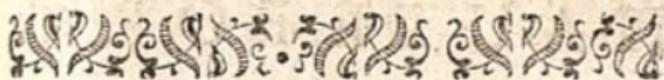
Que vous nous payeriez ;

Mais si vous m'envoyez cette petite som-
me,

A moy qui suis pauvre homme,

Vous qui jouiez souvent quatre ou cinq
cens ducats,

Sans en faire grand cas.
 Je publieray par tout d'une voix haute &
 claire,
 Que Dame Boullengere
 Valut, vaut & vaudra toujours son pe-
 sant d'or,
 Et davantage encor.



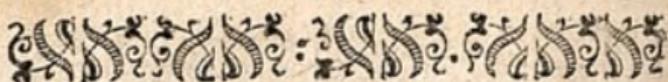
A MADEMOISELLE

D E

LONGUEVILLE.

ESTRENNES.

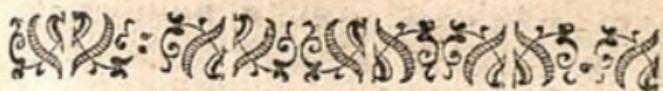
PRINCESSE de tous admirée,
 Qu'on tient justement à la Cour
 Matière tres-bien préparée
 Dequoy faire une Reyne un jour.
 Pour estrennes je vous envoie,
 Non pas un ouvrage charmant,
 Où l'or esclate avec la soye,
 Mais un simple avis seulement
 Qui pourra troubler vostre joye,
 C'est que chez l'estranger, non plus que
 parmy nous
 On ne sçauroit trouver Prince digne de
 vous.



A M A D A M E
 D E
 H A U T E F O R T .
 E S T R E N N E S .

OBIET rare & charment, merveille
 incomparable,
 Visible Deité d'un Monarque amoureux,
 Qui logez dans le corps d'une fille ado-
 rable.
 Le courage & l'esprit d'un homme ge-
 nereux,
 Si le Ciel vous donnoit ce que je vous
 desire,
 Le ciel d'où vous tenez vos rares qualitez,
 Vous seriez pour le moins maistresse d'un
 Empire,
 Et seriez moins pourtant que vous ne me-
 ritez.





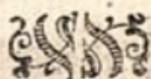
A MADemoiselle

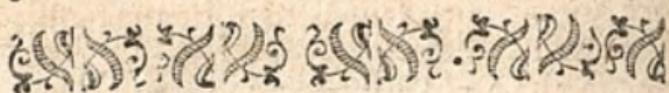
MARION
DELORME.
ESTRENNES.

FELICITE' des yeux & supplice des
ames,
Beauté qui tous les jours allumez tant de
flammes.

Ce petit Madrigal icy
Est tout ce que je puis vous donner pour
estrennes:

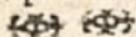
Mais je ne vous demande aussi,
Au lieu de me donner les miennes,
Sinon que vos yeux pleins d'apas
Vueillent bien espargner les nostres,
Afin qu'ils ne me bruslent pas
Comme ils en ont bruslé tant d'autres.



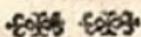


A MADEMOISELLE
DE L'ANGLOS.
ESTRENNES.

O BELLE & charmante Ninon ,
A laquelle jamais on ne répôdra non ;
Pour quoy que ce soit qu'elle ordonne,
Tant est grande l'authorité
Que s'acquies en tous lieux une jeune per-
sonne ,
Quand avec de l'esprit elle a de la beauté.



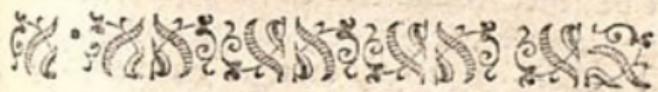
Ce premier jour de l'an nouveau
Je n'ay rien d'assez bon ; je n'ay rien d'as-
sez beau
Dequoy vous bastir une estrenne ;
Contentez-vous de mes souhaits,
Je consens de bon cœur d'avoir grosse mi-
graine ,
Si ce n'est de bon cœur que je vous les ay
faits.



Je souhaite donc à Ninon
Un mary peu hargneux , mais qui soit bel
& bon ,
Force gibier tout le carefme ,
Bon vin d'Espagne, gros marron.

EPIGRAMME. 307

Force argent sans lequel tout homme est
triste & blesme,
Et qu'un chacun l'estime autant que fait
Scarron.



A MONSIEUR
PARASITE
EPIGRAMME.

PARASITE de longue robe,
Ennemi de tous les Scavans;
Dont la medifance dérobe
L'honneur des morts & des vivans.
Animal irraffatiable,
En Esté mesme indecrotable
D'un visage effronté, d'un regard furieux;
Pedant le plus hay qui soit dessus la terre,
Fais-toy pendre, aussi-bien chacun te fait
la guerre,
Peut-estre que dans l'air tu reüssira mieux.



Mais si tu refuse de suivre
Le conseil qui t'est présenté;
Et si tu te refuses de vivre
En dépit du monde irrité,
Qu'à jamais tes discours coupables
Te bannissent de bonnes tables;

Qu'à jamais puisses-tu crier du mal des
dents :

Que le portier par tout te soit impito-
yable ,

Et pour te souhaitter un mal plus effro-
yable ,

Ne puisse - tu jamais manger qu'à tes des-
pens.



A M A D A M E

DE HAUTEFORT

revenant à la Cour.

ELEGIE.

REVEILLEZ vous, ô ma Muse assoupie,
Et deussiez-vous en avoir la pepie,
Efforcez-vous de chanter haut & fort
Pour le retour de la Dame Hautefort.
Or me voilà content de la Fortune,
Bien qu'elle m'ait toujours porté rancune,
Puis que je voy devant que de finir,
Cette Pucelle à la Cour revenir,
Dieu vous le rende, ô toute aimable Reine,
Qui la tirez hors du pays du Maine;
Sejour ideux n'en déplaise aux chapons,
Mais tous pays à tous ne sont pas bons.

E L E G I E.

309

Le Mans est bon aux Manceaux & Man-
celles :

Mais l'Element des illustres Pucelles,
Telle que l'est cette Dame d'Atour,
Ne fut jamais que Paris ou la Cou:
O que mon cœur en ressentira d'aïse;
Que j'en riray dedans la triste chaise
Où je me voy depuis trois ans cloüé,
Souffrant des maux comme en souffre un
rouïé :

Mais quelquefois pourtant mon esprit
jouë,

Et quelquefois je ris & fais la moüe
Durant le temps que sur mon corps flüet
J'ay des tourmens pires que le foüet:
Mais aujourd'huy quelque douleur qu'il
fente,

Si faut-il bien que le malheureux chante,
Comme il chantoit, quoy que d'un ton
cassé,

Quand on chantoit par tout, il est passé.
O qu'un chacun s'en va bien - tost con-
noïstre,

Que different sous un different maïstre,
Le temps qui vient du temps passé sera,
Chacun pleuroit, tout le monde rira:

Pour moy je ris à gorge déployée,
Si que j'en ay la teste dévoyée :

Mais j'ay raison de rire avec excez,
Puisque mes vœux ont eu si bon succez,

Que je verray dans Paris la grand' ville,
Dame Hautefort, & toute sa famille:

Car vous venez, illustre Hautefort,

Et crpis-je bien que vous venez bien fort.

Et que Naillard vostre mene-carrosse
 Ne vous fait pas venir à pas de rosse,
 Et crois-je bien que s'il dort en venant,
 Il en sera repris incontinent :
 Assurement la brave Noussardiére,
 Se tourmentant que l'on n'avance guiere
 Et s'écriant comme feroit un fou :
 Jusqu'à gonfler les veines de son cou,
 Hors la portiere avancera la teste,
 Diras, Naillard vous n'estes qu'une beste,
 Madame veut aller d'un meilleur train,
 Touchez, Naillard, vous dormirez demain,
 Alors Naillard après telle semonce,
 S'allongera sans faire de responce,
 Et redoublant de sa verge le clac,
 Vos bons chevaux hastez du flic & flac,
 Avanceront, en s'esloinant du Maine,
 Devers Paris proche le Bourg la Reyne,
 Où moy cherif j'espere de vous voir,
 Cela s'entend si j'en ay le pouvoir,
 Et si le mal qui me rend miserable
 Veut bien souffrir que je sois charitable
 Pour vous aller faire mon compliment,
 Et pour cela je ne veux qu'un moment ;
 Après cela que ma douleur s'augmente,
 Que de plus beau sa rage me tourmente,
 Vous ayant veüe, & vostre sœur aussi,
 De tout mes maux j'auray peu de soucy,
 Que puissiez-vous, ô Reine bonne & belle,
 Qui rappelez tetre Dame fidelle
 Et sur l'estat & sur les volontez
 Regner autant que vous le meritez.
 que largement pour action si bonne,
 De l'Eternel la Bonté vous guerdonne.

ELEGIE. 311

Et puissiez vous, vous & vos chers enfans,
 Vivre, chacun six-vingt quatre ou cinq ans;
 Et moy Scarron carcasse descharnée.
 Finir bien-tost ma dure destinée,
 Ou que des jours meilleurs me soient
 donnez,
 Mais, par ma foy ce n'est pas pour mon
 nez,
 Je fus, je suis, & seray miserable,
 Mais du Seigneur la sagesse admirable,
 Sçait bien pourquoy mon tourment doit
 durer;
 Je le veux donc souffrir sans murmurer.



A MONSEIGNEUR
 LE DUC
 D'ANGUIEN

Après son retour d'Allemagne.

EPISTRE

GRAND Duc d'Anguien la terreur des
 Germains,
 Veu la façon dont vous jouez des maisons
 Je gariois ma jaquete fourrée.

Que l'Aigle noire en bref sera bourrée,
 Le Bavarois est déjà pris sans vert,
 Et n'en déplaist au sire Jean de Vert,
 Qui fit des mieux à gagner la guerite,
 Sa belle Armée est toute deconfite.
 Dont s'est trompé bien fort en son calcul
 Mercy le Chef ayant montré son cul.
 Vrayment le Raistre avoit trouvé son
 homme :

Ha qui peut bien se représenter comme
 Vous avez fait en quatre mois de temps,
 Ce qu'autre eust fait à grand peine en
 cent ans.

Aussi vaillant que feu Monsieur Hercule,
 Après Cesar que l'on appelloit Jule,
 Dire pouvez, *veni, vidi, vici,*
 Si j'estois vous, j'en userois ainsi,
 Par Bellona quand vous allez si roide,
 Les Ennemis on beau crier à l'aide,
 S'ils ne sont prompts à bien tourner le
 dos,

Vous leur brisez piteusement les os.
 O quantes fois leurs futives posteres,
 (De nos mousquets recevant des clisteres,)
 Leurs meilleurs Chefs sous vos estrama-
 çons,

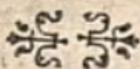
Ont-ils souillé leurs meilleurs calleçons.
 Pour avoir fait à ces troupes crottées,
 Un Gonin vert de poutres garotées,
 Cesar a fait un livre presque entier,
 Mais il ne fut alors qu'un Charpantier,
 Au prix de vous à qui cette riviere,
 N'a pas semblé plus large qu'une orniere,
 Au prix de vous preneur de Philisbourgs,
 Chemin

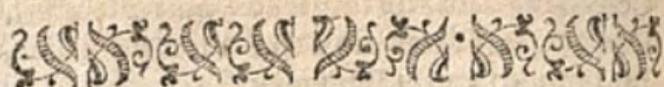
EPISTRE. 313

Chemin faisant en moins de quinze jours,
 Rendant le Rhein un canal bien paisible,
 Qui fut jadis aux Romains si terrible,
 Et qui l'estoit aucunesfois à nous,
 Mais maintenant Rhein il faut filer doux,
 Puisque des lieux où commence ta source,
 Jusqu'où tu vas des erreurs de ta courie,
 Rendre raison à madame la mer,
 (Un bon Poëte eust dit au flot amer,)
 En peu de temps tu vas estre tout nostre,
 Toy qui prenois nostre Duc pour un autre:
 Nostre LOUIS le THIONVILLICUS,
 ROCROYCUS, ITEM, GERMANICUS,
 Jusques à quand que plus grande victoire,
 Luy fasse prendre autre nom plein de
 gloire.

En attendant un temps si désiré,
 Je Paul Scarron pauvre corps-oberé,
 Autrement dit malade de la Reine,
 Je prieray la bonté souveraine,
 Qui vous a fait déjà tant de presens,
 Que vous viviez encore six vingts ans,
 Toujours en guerre aussi craint que la
 foudre.

En Te-Deums despensant force poudre.
 Et que je sois moy ridicule Auteur;
 Tenu de vous tres-humble serviteur.





E L E G I E

A

MADEMOISELLE.

JOUVENELLE de Royal Sang
 Digne de vostre illustre rang
 Toutes les grandes Heroïnes
 Dont Grece & Rome font les fines ;
 En toute leur vie ont eu
 La moitié de vostre vertu :
 Moins belle que vous est l'Aurore,
 Et moins la Prinçaniere Flore ,
 Moins Venus à l'estomac nu ,
 Et moins Diane au front cornu ,
 Moins Iunon la dame fantasque,
 Et moins Pallas qui porte un casque.
 Bien moins le fût dame Helena
 Pour qui la Grece mal mena
 Troye la nation fidelle ,
 Dont on tient que sortez la belle :
 De par feu Monseigneur Francus
 Qui valloit son pesant d'escus :
 Incomparable est vôtre taille
 Et la Deesse de bataille ,
 La tres-puissante Bellona,
 Taille comme la vostre n'a.
 O qu'on connoist bien à la mine

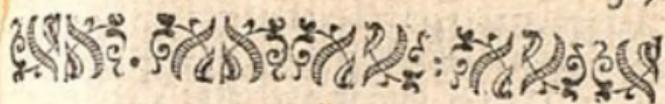
E L E G I E.

315

Ceux qui sont de race divine !
L'autre jour chez dame Hautefort,
La dame que j'ayme si fort,
Vous entraistes la fin premiere
Avec tel excez de lumiere,
Que j'en pensay perdre les yeux,
Tant lors vous brillastes sur eux :
E vous vis pourtant quoy qu'indigne,
De porfil non en droit ligne,
Et je vous guignay seulement,
Car vous luissez trop puissamment.
L'oyseau qui fixement regarde
Le Soleil quelques rais qu'il darde,
S'il jettoit ses regards sur vous
Guigneroit & feroit l'œil doux.
Il faut qu'on guigne quoy qu'on fasse
Quand on regarde vostre face,
Et tout œil sur le vostre ouvert
S'il ne se clost viste se pert.
Alors je dis, la male- peste ,
C'est icy vision celeste
Qui nous vient éblouir ceans ,
C'est la Pucelle d'Orleans,
Pucelle de Royalle tige ,
De rechef, male peste fis-je,
Qu'elle a de graces & d'appas,
Mal-heur à qui ne la voit pas.
Que ce terme *la male peste*,
Aucunement ne vous moleste
A grand' peine est-il un serment,
Il n'est peché que quand on ment ,
Et s'il l'est, il ne peut pas estre
Assez gros pour damner son maistre:
Quand je fais exclamation,

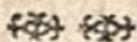
O ij

Ou bien quelque affirmation ,
 Ce terme m'est presque ordinaire :
 Mais je pourrois pourtant mieux faire,
 La male- peste fis-je donc,
 De plus belle je n'en vis onc,
 Qu'elle est fraiche, qu'elle est gentille ,
 La male- peste quelle fille,
 Et que qui sera son mary
 Sera du grand Dieu favory.
 Mais est-il bien vrai que sans peine ,
 Vous faites des Vers la centaine,
 Et que de vous sort un dizain',
 Plùtost que d'un autre deuzain ?
 Astre naissant, Royale fille ,
 Dont l'esprit admirable brille ,
 Autant que brille la beauté ,
 A moy seroit temerité
 D'entreprendre vostre peinture,
 Je n'y songe pas je vous jure ,
 Je la laisse aux masche-lauriers ,
 Je la laisse aux grands ouvriers,
 qui pour mener droit à la gloire ,
 N'ont besoin que d'une escrivoire,
 Et par un seul petit Sonnet
 Vous immortalisent tout net.
 Moy je n'escriis que bagatelles ,
 Et je ne donne que pour telles
 Les Vers que j'escriis quelquefois,
 Aux despens de mes pauvres doigts,
 Seulement vous veuX-je ici dire,
 que vostre merite j'admire,
 Et que par dessus serviteur
 Je me dis vostre Adorateur.

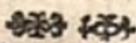


LE CHEMIN DU MARESTS
au Faux-bourg saint Germain.

P ARBLEU bon je vay par les ruës ,
Mais je n'y vay pas de mon chef
Ny de mes pieds qui par meschef
Sont parties tres-malotruës,
Je marche sur pieds empruntez
Ceux dont mes membres sont portez ,
Sont à deux puissans porte-chaizes
Que je louë presqu'un escu :
Ha que les maroufles sont aizes
Au pris de moy qui suis tousiours dessus
le cu.



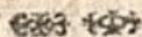
Non que s'asseoir sur le derriere
Soit laide situation ,
Car parmi toute Nation
On s'assied en cette maniere.
Aussi ne dis-je que s'asseoir
Soit une chose laide à voir ,
Mais de dire qu'elle soit bonne
C'est ce que je ne diray point
Avec la douleur que me donne
Mon derriere pointu qui n'a plus d'em-
bon-point.



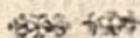
Revenez mes fesses perduës ,
Revenez me donner un cu ,
En vous perdant j'ay tout perdu,

318 LE CHEMIN DU MARESTS.

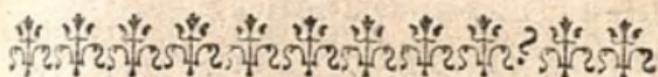
Helas! questes-vous deuenüs ;
 Appuy de mes membres perclus,
 Cul que j'ens & que je n'ay plus ,
 Estant une piece si rare ,
 Que l'on devoit vous tenir cher
 Hé que la coûtume est barbare
 De porter vestemens afin de vous cacher!



que de la chaize qui me porte
 L'apperçoy de gens cheminer;
 Helas : que me faut-il donner
 Pour pouvoir marcher de la sorte ?
 qui conque me fera marcher ,
 Sçache que je n'ay rien de cher !
 Comme mes bourrelets de laine ,
 Je les luy donne de bon cœur,
 De loüis une bource pleine
 Et seray dessus tout son humble serviteur!



Mais je sens ma chaize arrestée
 Je pourrois bien estre arrivé,
 Foin je n'auray pas achevé
 Cette piece un peu trop hastée,
 Achevons au moins ce Dizain
 Nous ferons le reste demain;
 Porteurs on vous va satisfaire ,
 Taisez-vous donc, vous m'empeschez ;
 Vous troublez toute mon affaire ,
 Mais ne vous taisez plus mes vers sont
 despeschez..

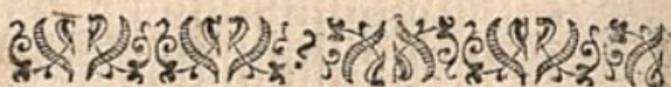


AU COMTE.
DE SELLE.

MADRIGAL.

BEAU, Grand & bon Comte de Selle
 De vostre muscat avalé
 Une vapeur, non pas mortelle,
 Bien qu'elle m'ait écervelé,
 m'a monté jusqu'à la cervelle :
 Le muscat estoit bel & bon,
 Les pastilles bonnes & belles,
 Et non pas certes telles quelles
 Et je vous demande pardon
 Si par le deffaut de puissance,
 Ma petite reconnoissance
 N'égale pas un si beau don.
 Adieu vous dis, mon noble Comte,
 De qui certes je fais grand compte ;
 Et de qui le Pere m'est cher,
 Tous mes valets se vont fascher ;
 Et plus d'un au diable me donne,
 D'estre si tard à me coucher ;
 l'entends déjà minuit qui sonne,
 Et non seulement au clocher
 De saint Gervais, mais à bien d'autres ;
 Je vay dire mes patenostres,
 Et puis dans mon liect me jucher.

O iiij



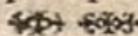
O D E

A M A D A M E

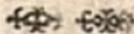
L A D U C H E S S E

D'AIGUILLON.

O Muses qui du Grand ARMANT,
 Fustes jadis si bien traitées,
 Et qui depuis Muses crottées,
 Avez esté si rudement,
 Depuis son trépas rebutées,
 Venez à ma voix promptement.



Si vous aimastes ce Prelat,
 Son incomparable heritiere ;
 Sera de mes Vers la matiere ;
 Donnez leur donc un peu d'éclat,
 Relevez ma basse maniere,
 Et ne m'inspirez rien de plat.



Avez vous mis vos beaux atours ?
 Vos vestemens d'or & de soye ?
 Approchez vous que je le voye ;
 Car vos habits de tous les jours,
 Ne sont pas des habits de joye,
 Et sentent les Meneuses d'Ours.

ODE A MAD. D'AIGUIL. 321

Encor qu'il n'appartienne pas
A nostre Pegaze Comique
De prendre un galop Heroïque :
(Car il n'est qu'un cheval de pas)
Il n'importe, allons je le pique,
quand il devoit me mettre à bas.

Il est temps de le faire aller,
Or-ça tout de bon je commence ;
Aussi bien, c'est trop de silence
En si beau sujet de parler :
Ces vers sont ici d'importance,
J'ay fort bien fait de les voller.

Vous serez encore pillé,
Prince de la rime Normande.
Comme en cuillant une guirlande,
Ou a l'esprit fort travaillé,
quand d'une diversité grande,
Le jardin se trouve émaillé.

Ainsi dans ce hardy dessein,
Je voy tant de choses à dire,
que je ne sçay laquelle élire,
Moy d'esprit, & de corps mal sain ;
qui ne sçay point toucher la lire,
Et n'ay point Phebus dans le sein.

Encor que vous la connoissiez,
Cette merveilleuse Duchesse,
qui vous favorisoit sans cesse,
Dès le temps que vous lui chantiez
Les belles Chansons de Permesse
Dont ARMANT vous divertissiez.

O Y

322 ODE A MAD. D'AIGUIL.

Je veux vous en faire un portrait ,
 Autant que je le pourrai faire ;
 Ce n'est pas sans doute un affaire,
 Qui s'acheve du premier trait ,
 Et l'on me croira temeraire ,
 Mais je l'ai dit, cela vaut-fait.

O quel esclair ! quelle clarté ,
 Quand je la vis, frappa ma veüe !
 Que de vertus elle est pourveüe !
 Qu'elle sent sa Divinité !
 Que je suis fier de l'avoir veüe !
 Et qu'elle eut pour moy de bonté !

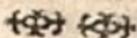
De ses agrémens negligez ,
 Au trayers de leur negligence
 On void aussi-tost l'opulence,
 Et s'ils estoient bien partagez,
 Mille beaux visages en France,
 S'en trouveroient davantagez.

Cent beautés que je dirois bien,
 Qui n'ont pas eu les mesmes charmes,
 Ont tiré des tributs de larmes
 De maint fidelle homme Chrestien ,
 Et plus cruelles que Gendarmes
 Ont brûlé force gens pour rien.

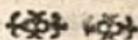
Mais son corps d'arrtraits revestu,
 De son esprit n'est point l'idole,
 De la moindre passion folle
 Il ne fut jamais combatu,
 A Dieu seul son ame elle immolle ,
 A Dieu, d'où lui vient sa vertu.

ODE A MAD. D'ANGUIL, 223

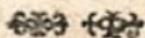
Ses yeux brillants autant & plus
Que celui d'où vient la lumière,
S'ils ufoient de leur force entiere,
Aux Aigles les plus resolu,
Ils feroient baisser la paupiere,
Tant ses regards sont absolus,



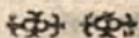
Contre eux ils ont beau se munir,
Ceux qui de les voir se hazardent,
Sans dessein des rayons ils dardent,
Que l'on ne sçauroit soustenir;
Ceux qui de trop près les regardent,
Feroient bien de s'en abstenir.



Son Esprit est solide & fort,
Rien n'est plus pur que son langage,
Elle fut sage devant l'aage,
Elle est sainte devant sa mort,
Et sa conduite & son courage,
La font maistresse de son sort.



Sa voix est un enchantement:
O qu'elle auroit sur moy d'empire!
Le le dis tout de bon sans rire,
A ce son de voix si charmant,
Elle n'auroit qu'à me le dire,
Le marcherois assurement.

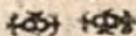


Enfin, encor que le pinceau,
A peine en fasse de plus belle,
Auprès de son ame immortelle,
Son corps n'est qu'un fraisle tombeau,
Ce que l'œil void d'aimable en elle,
N'est pas ce qu'elle a de plus beau.

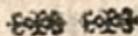
O vj

324 ODE A MAD. D'ANGUIL.

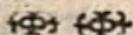
ARMANT eut le malheureux sort,
Des grands Heros pendant sa vie,
Il vit sa vertu pour suivie,
On l'a loué depuis sa mort,
Et ceux qui lui portoient envie,
Ont avoué qu'ils avoient tort.



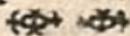
Par quelle generosité,
A-telle conservé sa gloire ?
Et fait revivre sa memoire,
En dépit de l'iniquité ?
Et qui plus qu'elle est dans l'histoire,
Instruira la posterité !



J'ai bien meslé du serieux
En beaucoup d'endroits, quand j'y pense ;
Car j'ai donné sur la Sentence,
Comme auroit fait Caton le vieux ;
Mais un tel sujet me dispense ;
De mon stile facetieux.



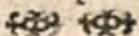
Ce sujet aussi grand que soy
Qu'elle est grande par son merite ;
Feroit à maint autheur d'élite,
Tomber l'escritoire d'effroy,
Mais pour peu que je m'en aquite ;
Ce sera beaucoup faire à moy.



Sage Duchesse D'AIGUILLON,
De mes vers la noble matiere,
En une si vaste carriere,
Je n'ai point un autre aiguillon ;
Qu'une affection tres-entiere,
Dont vous voyez l'échantillon.

ODE A MAD. D'ANGUIL, 325

Mais, ô Muses, assurement
Nous fatiguons sa modestie ;
Nous ferons quelque autre partie ,
Où nous pourrons plus dignement
En rime au sujet assortie,
Chanter pour la Niepce D'ARMANT.



Adieu donc les neuf doctes Sœurs,
Regagnez vostre Mont sterile,
Quand vous reviendrez à la ville,
Vendre des vers aux bons Auteurs,
N'oubliez-pas troupe Civile,
Le moindre de vos serviteurs.



O D E

HEROÏ-COMIQUE

A MONSEIGNEUR

LE

MARESCHAL

D'AUMONT.

Moy qui ne sçai que folastret,
O Muse ! ai-je droit d'entreprendre
Une matiere où doit entrer

326 ODE HEROI-COMIQUE.

Du Cesar, & de l'Alexandre?
 Peut-estre temerairement
 Pour prendre un plus noble instrument
 Veux-je laisser la castaignette,
 Mais je ne puis plus resister
 Au desir qui me vient tenter
 De trancher du Divin Poëte;
 Cà donc, Muse ! prens la Trompette,
 Et fa s rage de trompetter.

Or çà, commençons tout debon,
 Voilà nostre Muse invoquée;
 Ce n'est pas ici le Tiphon,
 Histoire en doute revoquée;
 Mes vers ont pour leur noble fin
 VILLEQUIER, qui reçoit enfin
 Le prix de sa vertu guerriere.
 Quoy que sa vie ait un long cours,
 O que ses ans paroistront cours
 A ce que la France en espere !
 Et sur les pas de son Grand Pere,
 Qu'il ira loing s'il va tousiours !

Neuf fois, le Soleil fait son tour,
 Depuis, qu'aux Flamans redoutable,
 A Mardix, à Link, à Bourbour,
 A Gravelines l'imprenable ;
 A Dunquerque Aigle de la mer
 On ne l'a point veu desarmer ;
 Infatigable dans la peine ;
 Dans les attaques, le premier,
 Dans les retraites, le dernier,
 Tousiours prest, tousiours en haleine,
 Tousiours Soldat & Capitaine,
 En un mot tousiours VILLEQUIER.

ODE HEROI-COMIQUE. 327

Jeune, n'eut point d'autres ébats.
 Que' ceux qui meinent à la gloire ;
 Par tout , il suivit les combats,
 Par tout, le suivit la Victoire ,
 Ce petit Fils du Grand d'AUMONT,
 Qui du renommé Rodomont,
 Eut la valeur comme la rime,
 Par tout où la rebellion
 Du voile de religion
 A voulu déguiser son crime ,
 S'est offert cent fois pour victime
 Au repos de sa Nation.

Quand la valeur d'un jeune Roy
 N'empescha point que l'Herésie
 Ne portast la guerre, & l'effroy
 Dans l'Isle qu'elle avoit faisie ;
 On le vit d'un pas assuré,
 Dans les champs dangereux de Ré
 Où sa gloire fut ébauchée,
 Par un trait de plomb allumé ;
 Hasarder, quoy que desarmé,
 Sa personne déjà blessée ,
 Donnant par tout teste baissée ,
 De sa vertu seule animée.

Ce ne fut là qu'un coup d'essai ;
 Depuis il en a fait bien d'autres,
 Chacun sçait, comme je le sçai ,
 Ce qu'à *Suze* il fit pour les nostres ;
 Après lui, nos Enfans perdus,
 Invincibles par lui rendus
 Se firent Maistres d'un passage ,
 Où iadis , le *Borgne Affriquain*

328 ODE HEROI-COMIQUE,

Sans vinaigre , eust fait voir en vain
 Qu'il estoit homme de courage :
 Il laisse à iuger l'avantage
 Du vinaigre ou des coups de main.

Les Ennemis, sous *Jean de Vert*
 Ravageoient nostre Picardie,
 Et le *François* lors pris sans vert
 Voyoit l'*Espagnol* dans Corbie :
 Nostre invincible VILLEQUIER
 Ne s'opposa pas le dernier
 Aux ennemis de la Couronne ;
 Toujours prest à s'abandonner ;
 Toujours demandant à donner ;
 Il fit bien voir en sa personne,
 Qu'un cœur qui jamais ne s'estonne,
 Peut bien les autres estonner.

Quand le sort des armes souffrit
 Que nostre Triomphante armée,
 Par l'ennemi qui la surprit,
 Aux bords du *Lis* fut enfermée :
 Ce *Heros* qui la dégagea,
 La face des choses changea
 Paroissant à l'heure opportune :
 Et quoy que souvent le bonheur
 Des bons succez ait tout l'honneur,
 Chacun dit, d'une voix commune
 Sans rien donner à la fortune,
 Qu'on devoit tout à sa valeur.

Colme nous opposoit ses eaux ;
 On eust plustost beu la Riviere
 Que de passer sur des bateaux

ODE HEROI-COMIQUE, 329

Les troupes d'une armée entiere :
 Suivi de ses seuls *Boulonnois* ,
 Soldat, & Chef tout à la fois ,
 Le premier la riviere il sonde ,
 Et sur les ennemis plus forts ,
 Qui se promettoient dans leurs forts
 De tenir contre tout un monde ,
 Malgré le feu , le fer , & l'onde ,
 Se rendit Maistre des deux bords .

Le trait d'une Arbaleste à feu
 Party des murs de la *Bassée*
 S'arresta sur son cordon bleu ,
 Sans que sa chair fust offensée :
 Le sort partagea sa valeur ,
 Les coups , quoy que marques d'honneur
 N'embellissent pas la victoire ,
 Il ne faut pas juger de tous
 Par les taillades, & les trous ,
 Et l'on ne lit point dans l'histoire ,
 Que *Cesar* si rempli de gloire
 Ait jamais fait penser de coups .

A *Lens*, ils perça comme on sçait
 La premiere & seconde ligne ,
 S'il fut pris pour avoir trop fait ;
 Sa prise le rendit insigne ,
 Il fut pris & non pas vaincu :
Condé, qu'on n'a jamais battu
 Eut veu sa victoire imparfaite ,
 S'il eust delivré *VILLEQUIER* ,
 Mais le bonheur fut tout entier ;
 Et presque autant que sa deffaitte
 L'Espagnol encore regrette
 La perte d'un tel prisonnier .

330 ODE HEROI-COMIQUE,

Monzon sans perte il secourut,
 Après un combat memorable,
 Où mille dangers qu'il courut
 Le trouverent inébranlable.
 A la bataille de *Rethel*
 Tout c: qu'eust pû faire un mortel.
 (Fut-ce un Cesar, un Alexandre ;)
 Par son bras fut executé ;
 Tout autre sans temerité
 N'eust ozé jamais entreprendre
 Ce qu'il fit alors pour pretendre
 Au rang où l'on le voit monté.

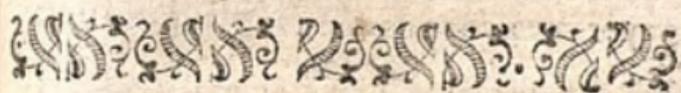
Celle qui par tout l'Univers.
 A tousiours servi de gâzette ,
 Qui tient toujours cent yeux ouvers,
 Et d'autant de bouches caquettes,
 Qui chez toutes les Nations
 Des Heroïques actions
 Est la plus seure recompense ;
 (Quoy qu'incline à dire du mal)
 Pour ce grand homme sans égal
 Court déjà par toute la France ,
 Publiant, que pour sa vaillance
 Son Prince l'a fait Marechal.

De son Grand Pere, dont la Foy
 Fut comparable à la vaillance,
 Et qui receut sous un Grand Roy
 Une pareille recompense
 En luy, le beau nom revivra ;
 Par luy, son Prince augmentera
 La gloire de son Diademe :
 Mais je ne croy pas le flater,

ODE HEROI-COMIQUE, 331

Quand je dis que l'on peut douter
Si par ce noble Baston mesme,
A tout autre un Honneur extrême
On a pû vers luy s'aquitter.

Quelquefois ce Noble Guerdon
Reçoit son prix de la Personne,
Tel est enrichi d'un tel don,
Tel l'enrichit, quand on lui donne,
loignant aux promesses l'effect
Grand D'AYMONT la Cour n'a point fait
Pour vous, plus qu'elle n'a dû faire;
Ne pensez donc pas vous lasser,
Pensez plutôt à vous hausser
Au dernier honneur Militaire
O *Grand Marechal*, cette affaire
Vaut bien la peine d'y penser.



ODE BURLESQUE

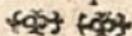
A MONSIEUR

DU PIN.

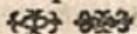
CHer DU PIN, je suis indigent,
Plus que le party de la Fronde,
Le n'ay point d'or, & moins d'argent;
C'est le plus grand malheur du monde.

332 ODE BURLESQUE ;

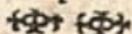
Et tu me voudrois conseiller ,
De faire quelque Comedie,
Il est mal aisé de railler,
Quand peut s'en faut qu'on ne mandie,



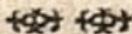
Nostre Roy qui sans le vanter ,
Vaut bien l'heritier de Pelée ,
Peut bien, s'il veut, resusciter
La joye en ma teste pelée.



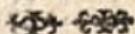
Quand sa Majesté me feroit
Quelque bien fait considerable ,
Grand Roy pas moins il n'en feroit ,
Et j'en serois moins pauvre Diable ,



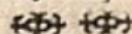
Je sçay que son or monnoyé ,
Est pour ses troupes aguerries,
Et qu'il seroit mal employé ,
A payer mes coyonneries.



J'en serois guiné de travers ,
De maint Rolant, maint Heloferne ,
Qui croit que bien faire des vers,
Est pis que de tenir Taverne.



Mais sans qu'il en couste à mon Roy,
Je puis estre riche en une heure ,
Qu'à la Cour on queste pour moy,
La chose est facile, ou je meure.

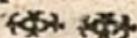


Il n'est (ou bien je suis un sot)
Prelat vieil ou jeune Satrape,
De qui, du Roy le moindre mot,
Une pistole au moins n'attrappe,

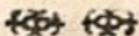
ODE BURLESQUE,

333

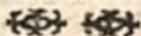
Tel en changera de couleur,
Et tel en perdra la parole,
Tel aussi n'aura pas le cœur,
De refuser une pistole.



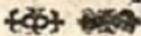
Tel qui de liberalité,
Se piquera comme Alexandre,
Pourra donner en quantité,
Et Dieu pourra bien le lui rendre.



Cette chose-là, gist en fait,
Mais pour revenir à ma queste,
La voyant heureuse, Dieu sçait
Si mon esprit en feroit feste.



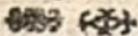
Il produiroit nouveaux Typhons,
Des Iaphets, des Romans Comiques,
Et par mille ouvrages bouffons,
Terniroit quelques heroïques.



Mais pour faire des vers plaisans,
Il faut avoir l'esprit tranquille,
Chez moy l'indigence & les ans,
Font pis qu'une guerre civile.

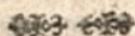


Le chagrin me meine à grand pas,
Vers où sera mon dernier giste,
Et quoy que je ne marche pas,
Je sens bien que j'y cours bien viste.



Si je pouvois avant ma mort,
Au genereux, au brave Comte,
Dont l'esprit est beau, bon & fort,
Et dont chacun fait tant de compte.

Sans tant tourner autour du por,
 A saint AIGNAN que tant j'estime.
 Si je pouvois moy son Devot,
 Plaire par quelque Prose ou Rime.



Je n'aurois pas le temps perdu,
 Que j'ay mis à tant de sornettes,
 Et ferois autant l'entendu,
 Que font la plupart des poëtes.



POUR UN BALLAYEUR.

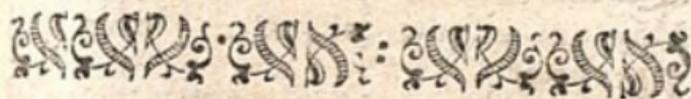
O Mal-heur du temps où nous sommes,
 Te suis le plus adroit des hommes,
 Et suis réduit à ballayer :
 Mais si vous voulez m'employer,
 Au charment mestier de vous plaire,
 Vous verrez ce que j'y sçai faire,
 Si je n'en fors à mon honneur,
 Ne vous fiez jamais en Ballayeur.

POUR DES MORES.

O beautez pleins d'appas,
 Qui bruslez qui vous adore,
 Au nom de Dieu n'allez pas
 Nous traiter de Turc à More.

POUR DES PAGES.

Rares Beautez de qui le cœur
 N'est pas si doux que le visage,
 Qui flechiroit vostre rigueur,
 Feroit bien plus qu'un tour de Page.



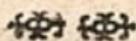
REMERCIEMENT

A SON ALTESSE,

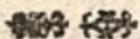
LE PRINCE

D'ORANGE.

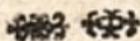
H A ? vraiment ce n'est pas pour rien
 Que tu t'es coiffée à la mode,
 O ma petite teste brode !
 O mon petit museau de chien !
 O ma Muse que tu sens bien
 Pour qui je te demande une Ode !
 Et si tu le sens bien, comment n'as tu point
 peur
 D'en sortir mal à ton honneur ?



C'est pour GUILLAUME DE NASSAU.
 Tu ris ma petite camarde,
 Et tu deviens toute gaillarde
 A ce nom si grand & si beau ,
 Et moy je tremble dans ma peau,
 Songeant à ce que je hazarde ,
 Moy qui jusques ici , n'eus jamais qu'à
 prier ,
 Et jamais à remercier.

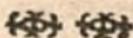


Je serai desorienté
 Petit Rimeu de triquenique,
 Si laissant le stille Comique,
 Où mon genie est limité,
 Avec trop de remerité ,
 Je me mêle de l'Heroïque ;
 Ma teste tournera, si je monte si haut,
 D'où, je pourrai prendre un grand saut.

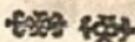


Quelque Mizantrope animal ,
 Qui toujours pique , mort ou pince,
 Dira que mon stile est bien mince ,
 Et mon Pegaze un franc cheval :
 Mais il n'importe bien ou mal,
 Je dois remercier ce Prince ,
 Et j'aime mieux passer pour Rimeur lan-
 guissant.
 Que pour Rimeur méconnoissant.

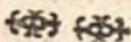
REMERCIEMENT, 337



Il m'a fait un present si beau,
Que quelque envieux de Poëte,
S'imaginant que sa trompette
Vaut mieux que nôtre chalumeau,
Un beau matin qu'un beau cordeau
S'estranglera par la luerre,
Tandis que moy petit, qui peu m'en sou-
ciray,
Du riche present jouïray.



JEAN ARMANT mort depuis huit ans.
Tenoit nos Muses bien vestuës:
Helas! aujourd'huy toutes nuës,
Au moins en habits fort méchans,
Les pauvrettes courent les champs,
Les pauvrettes courent les ruës:
Les seuls ultramontains emportent tout
nostre or,
Par exemple, la LEONOR.

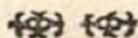


PIERRE SEGUIER, que le malheur
Qui regne aujourd'huy sur Parnasse,
A fait descendre d'une place,
En laquelle son successeur,
Fut-il de Caton le Censeur,
Ne fera pas peu s'il l'efface,
A suivy JEAN ARMANT en ce noble dessein,
Raytaillant maint Escrivain.

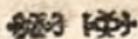
P



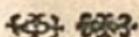
Nos affamez par sa bonté
 Ont eu dequoy manger & boire,
 Et si les Filles de Memoire
 Chez la docte posterité
 Ont jamais quelque autorité,
 Et dans le carme, & dans l'histoire
 On n'a pas mieux parlé du grand FRAN-
 COIS Premier
 Que l'on parlera de SEGUIER.



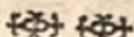
Il fait aux champs mille envieux
 Sans que sur luy l'on puisse tondre;
 Maint Autheur qui se sent morfondre,
 Regardant tristement les Cieux,
 S'écrie, ô siecle! ô mœurs! ô Dieux!
 Siecle, mœurs, Dieux, sans luy répondre
 Ou par belle malice, ou manque de pou-
 voir,
 Ne font pas semblant de le voir.



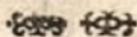
Ce n'est que maroquin perdu,
 Que les Livres que l'on dedie
 Depuis que MONTORON mandie,
 MONTORON, dont le quart-d'écu
 S'atrappoit si bien à la glu,
 De l'Ode & de la Comedie.
 On ne voit plus personne à l'Autheur in-
 digent.
 Presenter la piece d'argent,



Nos PRINCES sont beaux & courtois
 Doux en faits ainsi qu'en paroles ;
 Mais au diable si deux pistoles
 (Fut-on devant eux aux abbois)
 Sörtirent jamais de leurs doigts,
 Arbalestres à Craquignoles,
 Et l'Autheur enragé qui leur fait un son-
 ner
 N'en tire qu'un coup de bonnet.



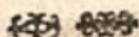
PRINCE DE NASSAU Dieu mercy
 Vostre Altesse n'est pas de même
 Vostre courtoisie est extrême,
 Vostre largesse l'est aussi :
 Les PRINCES qui vivent ainsi
 Meritent plus qu'un Diademe.
 Vous m'avez fait du bien (où je me trom-
 pe fort ,)
 Qui fera bien du mal au Nort.



Ils sont tres-grands imitateurs
 Les Escrivains de nostre France,
 Estocadeurs à toute outrance,
 D'argent comptant grands amateurs ;
 Qu'un prince soit bien loin ailleurs,
 Rien ne se perd pour la distance :
 Un Autheur affamé ne plaint gueres ses
 pas
 Pour trouver un bon Mecenas,



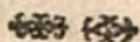
Cette importune Nation
 A de grands desseins sur le cuivre,
 De celle en qui l'on voit revivre
 GUSTAVE, qui fut un Lion,
 Qu'elle fasse provision
 D'armes à l'espreuve du livre ;
 Que des Autheurs François Dieu la vucil-
 le garder,
 Ils la vont bien estocader.



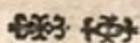
HEINSIUS & SALMASIUS ,
 Qu'en François nous disons SAUMAIZE,
 Et MENAGE (car n'en desplaise
 Aux noms terminez en Ius,
 Sans l'apeller MENAGIUS)
 Il ne faut pas que je le taize ,
 Ont receu des honneurs à leurs merites
 égaux
 Par cette Heroïne des Gots.



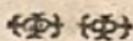
Sa courtoisie & sa bonté
 Ont bien fait ouvrir les oreilles
 A nos enfanteurs de merveilles ;
 Chacun d'eux plein d'avidité
 Ajuste pour sa Majesté
 Les productions de ses veilles :
 Mais prenez garde à vous , Messieurs les
 Appollons.
 Le Nort est contraire aux Fieslons.



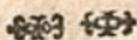
Dieu vous donne un bon bouclier ,
 Contre ces gueux que Dieu confonde ,
 La plus sotté race du monde :
 Ce sont des gasteurs de papier ,
 Et moy mesme tout le premier ;
 Pour un en qui Phœbus abonde ;
 Mille autres font de Vers , qui sont
 en verité.
 Du siecle l'incommodité.



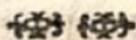
Pour parler de vous en amy ,
 O genereux PRINCE D'ORANGE ,
 Il faudroit estre plus qu'un Ange ;
 A peine suis-je homme à demy ;
 Je ne suis rien qu'une fourmy ,
 Qu'un mal des maux le plus estrange ,
 A fait d'un animal de son corps bien
 usant
 Un animal toûjours gisant.



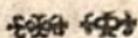
Oüy pour un PRINCE DE NASSAU ,
 Prince en paix aussi bien qu'en guerre ,
 Le plus accomply de la terre ,
 Un *Arma Virumque Cano* ,
 Ou quelque chose de plus beau ,
 Aussi bruyant que le tonnerre ,
 N'est pas encore assez : mais pauvret que
 je suis
 Je donne tout ce que je puis.



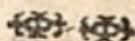
A l'exemple du Createur,
 Qui du moindre ver tire Eloge,
 Sans que cela pourtant déroge,
 Ou fasse tort à sa grandeur,
 Regardez seulement au cœur,
 Et non pas au corps qui le loge,
 Et lors le zele ardent d'un homme de bas
 prix
 Ne vous sera plus à mespris.



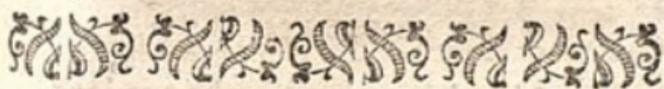
Les bien-heureux qui chaque jour
 Sont vûs de Vous, & qui vous voyent;
 Ne font rien de trop, quand ils croient
 Que vous meritez leur amour,
 Et que l'Univers en son tour,
 Où tant de grands PRINCES flamboyent,
 De son œil clair-voyant, qu'on appelle
 Soleil,
 N'en voit point à Vous de pareil.



Pour moy petit Parisien
 Je vous conçois tel que vous estes,
 Les grandes choses que vous faites
 Qui ravissent les gens de bien,
 Et qui par tout en moins de rien,
 Font plus de bruit que des trompettes;
 Quand j'en serois témoin, ne feroient pas
 sur moy
 Davantage que fait ma foy,



Imitant vos Peres hardis,
 Qui sont si fameux dans l'Histoire
 Vous encherirez sur la gloire
 Des plus grands hommes de jadis :
 Je le croy comme je le dis ;
 Faites moy l'honneur de me croire,
 Je ne donneray pas au micux fait de la
 Cour
 Mon corps mal basty sans retour.



R O N D E A U

R E D O U B L E .

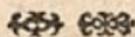
A M A D A M E

R A D I G V E ,

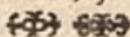
Pour la remercier d'un Pot
 de Coins.

Vostre Laquais verd, jaune, ou gris,
 O Dame toute liberale
 M'a presenté vostre regalle,
 C'est pourquoy ce Rondeau j'escris.

P iij



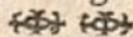
Un matin ma servante à Cale,
 Aussi-tost que les yeux j'ouvris,
 Fit entrer dans ma chambre sale,
 Vostre Laquais verd, jaune, ou gris,



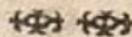
Vos beaux Coins confits il m'estale,
 En faisant un petit souÿris :
 Où Diable les avez vous pris ?
 O Dame toute liberale.



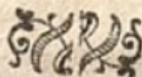
Ce ne sont pas fruits de la hale,
 Et leur beauté m'a bien surpris,
 Quand ce Laquais des mieux apris,
 M'a presenté vostre regalle,



O que n'ay-je un bijou de prix,
 Pour vous envoyer chose égale,
 Mais j'ay beau chercher dans ma male,
 C'est pourquoy ce Rondeau j'escris.



Je vous aime d'amour loyale,
 Homme de son corps entrepris,
 Peut de vostre merite espris,
 Se dire tout haut sans scandale,
 Vostre.



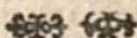


R E M E R C I M E N T

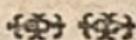
A M A D A M E

DE POMMEREVIL.

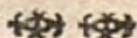
POMMEREVIL qui faites mourir
 Sans que l'on s'en puisse deffendre,
 Et pour faire un Amant perir,
 N'avez qu'à dire, va te pendre.



J'ay donc trouvé place chez vous,
 En un coin de vostre memoire,
 O que je feray de jaloux,
 O que je vay m'en faire accroire.

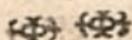


C'est peu de chose qu'un Galant,
 Fut-il de ruban d'Angleterre,
 Vous en enrichiriez pourtant
 Le plus grand Prince de la terre.

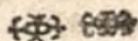


Il en feroit un grand Cancan,
 En enfleroit ses esperances,
 Et d'un petit bout de Ruban,
 Tireroit forces consequences.

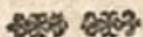
P v



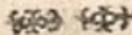
Il s'en faut plus de la moitié,
 Que je sois grand Seigneur ou Prince,
 Je suis un objet de pitié.
 D'esprit, & de corps, foible & mince,



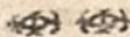
Je suis un Recueil d'accidens,
 Qui n'ay plus rien que le courage,
 Et quelque force encore aux dens,
 Que souvent je grince de rage.



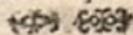
Vous m'avez pourtant regalé,
 D'un present d'argent, & de soye,
 Et par ce plaisir signalé,
 Peu s'en faut, fait mourir de joye.



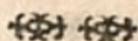
Car qui ne seroit réjoui,
 Du beau present d'une personne,
 Qui pourroit par un seul ouy,
 Réjouit un porte couronne.



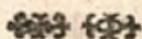
Vostre belle toille d'argent,
 A fleurs Isabelles, & jaunes,
 Est sans doute un fort beau present:
 Je crois qu'il y en a quatre aulnes.



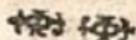
Mais encor qu'il me soit bien cher,
 Et qu'il ait mon ame ravie,
 Il me met pourtant en danger,
 D'estre endetté toute ma vie,



Je vais reparer richement ,
De mon Autel la gueuserie,
Et vos armes artistement ,
Y paroistront en broderie ,



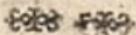
Un Prestre fort homme de bien,
Ausmonier de Monsieur Deslandes ,
Qui dit la Messe en moins de rien
le n'entends pas parler des grandes.



Le visage doux comme miel ,
Dira pour vous de Pate nostres,
Qui voleront bien-tost au Ciel,
Où l'on reçoit si bien les vostres.



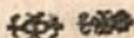
T'ay bien peur ici de mentir ,
Dans le Ciel on n'écoute gueres ,
Ceux qui font les autres pâtir.
Et n'exaucent point les prieres.



Vous autres celestes beautez,
En vertu de vostre merite ,
Vous faites bien des cruantez,
Et qui vous ayme, vous irrite.



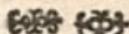
Je vous tiens pires que Nerons,
(Nerons veut dire aussi Nerones;)
Et moins heureux que des SCARRONS,
Ceux qui brûlent pour vos personnes.



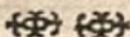
Mais dites moy, Reyne des cœurs,
Autrement Deité visible,
Quand quelqu'un vous dit, je me meurs,
Comment estes-vous insensible.



Alors qu'il y va de la mort,
Mal dont l'on ne réchappe gueres,
Vous ne vous feriez pas grand tort,
De quitter un peu l'humeur fiere.



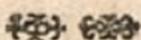
Si quelque noble Cavalier,
Beau comme chacun pense l'estre,
Presentoit sa teste au collier,
Comme un Dogue fait à son maistre.



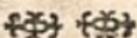
S'il vous aymoit plus constamment,
Que ne fit sa femme Abradate,
Ou si vous aymez le Romant,
Que ne fit Cassandre Orondatte,



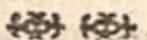
Et qu'il ne fallut qu'un regard,
Pour consoler son ame triste,
Dites moy raillerie à part,
Luy diriez-vous, Dieu vous assiste.



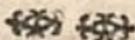
Vous le feriez sur mon honneur,
 Et puis fiez vous miserables,
 A ces beaux Anges dont l'humeur
 Est rude comme tous les Diables,



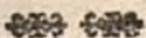
Excusez la comparaison,
 Elle est impropre, mais la rime,
 Est une Dame sans raison,
 Qui pour un vers hazarde un crime.



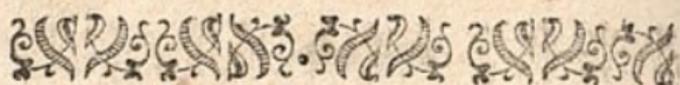
O qu'à l'Eternelle bonté
 Je dois une belle chandelle,
 D'avoir esté dans ma santé,
 A couvert de vostre prunelle.



Mais j'ay peur de vous ennuyer
 Depuis le tems que je rimaille:
 Car j'ay bien gasté du papier,
 A ne rien dire qui vaille.



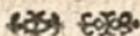
Adieu donc belle POMMEREVIL,
 Je suis tout à vous sans reserve,
 Le bon Dieu des coups de vostre œil,
 Les gens de bien & moy preserve.



R E S P O N C E

 A M A D E M O I S E L L E
 D E L E U V I L L E .

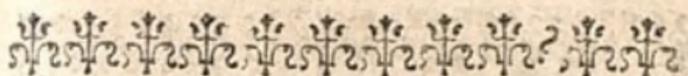
V O U S ne sçavez ce que vous faites,
 Toute aimable L E U V I L L E , ou je n'y
 connois rien ;
 Estant faite comme vous estes,
 De vouloir faire un troc de vostre corps au
 mien.



Quand pour troquer sans avantage,
 Vous auriez de retour mon esprit de Ri-
 meur ,
 On ne vous croiroit pas bien sage ,
 Et moy je passerois pour un grand affron-
 teur.



D'un esprit fait comme le nostre ,
 Peut-estre feriez vous quelques vers mal-
 heureux.
 Et moy d'un corps comme le vostre
 Le ferois aisément des hommes bien-heu-
 reux.



RESPONCE

A MONSIEUR

LE COMTE

DE

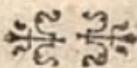
SAINT AIGNANT.

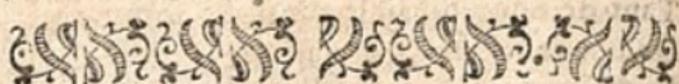
GRAND COMTE par Tristan chanté,
 De divin vous m'avez traité
 Dedans vostre Epistre obligeante,
 Pour un Comte fort surprenante;
 Car tous Comtes & tous Marquis,
 Comme vous ne sont pas exquis,
 Et je vous nommerois tel Comte
 Dont vous ne feriez pas grand compte,
 Pour à mon conte revenir,
 Et pour ce mien discours finir,
 Qui panche un peu vers la satire,
 Beau COMTE, j'ose bien vous dire,
 Que vous m'avez scandalisé,
 Quand vous m'avez divinisé,
 Quand de la façon l'on me louë,
 Je sens fort bien que l'on me jouë,
 Mais me jouër beaucoup ou peu,
 COMTE, c'est jouër petit jeu,

Et qui ne vaut pas la chandelle,
 Ma foy, c'est me la bailler belle,
 Que de me donner du divin,
 Qui me feroit prendre du vin,
 Me troubleroit bien moins la teste.
 Moy divin ? Je suis moins que beste
 Qui de l'homme me donneroit,
 Richement me regalleroit,
 Ou bien me prendroit pour un autre,
 Pauvre Martyr, fils d'un Apostre
 Je suis un bel homme divin.
 Bon, si j'estois un saint Pavin,
 Dont l'esprit fait passer la mine;
 Mais si mal faite est mon eschine,
 Mal fait est mon esprit aussi,
 Mon pauvre corps est raccourcy;
 Et j'ay la teste sur l'oreille:
 Mais cela me sied à merveille,
 Et parmy les Torticolis
 Je passe pour des plus jolis,
 La main dont j'escris cette Epistre
 Tient au bout du plomp d'une vistre,
 Je ne puis sans mon bras flatter
 Autrement le représenter:
 Ma poitrine est toute convexe,
 Enfin, je suis tout circonflexe:
 Mais, saint AIGNAN, tel que je suis,
 Chargé de maux, chargé d'ennuis,
 Je vous suis de toute mon Ame,
 Ce qu'un Galand est à sa Dame,
 Je veux dire de tout mon Cœur,
 Tres-obeissant serviteur.
 Irois bien mes devoirs vous rendre:
 Mais j'aurois peur de me répandre,

R E S P O N C E. 353

Et ce me seroit grand mechef,
 Ne pouvant pas choir de mon chef,
 De choir par la faute d'un autre,
 Et tout méchant qu'est le corps nostre,
 Ma foy qui me le casseroit
 Sur mon Dieu m'embarasseroit,
 Et vous y perdriez beau Sire :
 Mais c'est trop long-temps vous écrire :
 A Dieu COMTE par tout vanté,
 Et par Tristan si bien chanté,
 Tristan qui chante comme un Ange,
 Quand il entonne une loüange,
 Et qui pour bien éterniser,
 Ne va point chez autruy puiser.
 Fait à Paris en nostre chambre,
 Trente & un jour après Decembre,
 De l'An mil six cens & demi,
 Auprés d'un vallet endormi,
 Qui volontiers me verroit pendre,
 Quand il me voit la plume prendre.
 Et qui pour ma lettre plier,
 Va toute ma cire employer.





R O G A T U M

A MESSIEURS
TUBEUF, LIONNE
ET BERTILLAC,

Pour estre payé de sa pension.

BRAVE Tubeuf, brave Lionne,
En qui toute vertu foisonne :
Brave Bertillac Tresorier,
Qui ne te fais long temps prier ;
Noble Messieurs, sans vous l'apprendre,
Il vous est aisé de comprendre,
Que ces petits Vers mal polis
Ne sont pas Stances pour Philis.
Ils ne sont que l'humble priere
D'un homme voisin de la biere ;
Mais qui devant que s'y gister,
A besoin de s'alimenter.
Nostre tres-charitable Reine,
A laquelle je suis sans peine,
Tres-humble & tres, *en cetera*,
De laquelle le nom vivra,
Dans la bouche de tous les hommes,

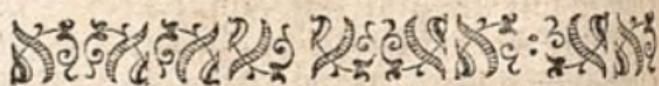
Tant de ceux du siecle où nous sommes,
 Que ceux du siecle à venir ?
 Cette Reine qu'on doit bénir ,
 Quatre fois durant quatre années,
 M'a quinze cens livres données.
 C'est ici la cinquième fois :
 Par l'ordre & les mains de vous trois,
 Que cette adorable Personne
 La pareille somme m'ordonne :
 Si bien que Lionne ordonnant,
 Tubeuf l'ordonnance signant ,
 Bertillac delivrant la somme ,
 Je me verray de tres-pauvre homme ,
 Plus riche de cinq cens escus.
 Mes creanciers ne viendront plus
 M'importuner de faire montre.
 Ces gens de mauvaise rencontre ,
 Estiment bien moins un quattrin ,
 Qu'une medaille de Varin
 Un bout rimé , quoy qu'à la mode ,
 Des Stances, un Sonnet, une Ode,
 Ne les peuvent jamais flechir,
 Et contre eux ne font que blanchir ,
 Mais c'est trop parler de ces traistres.
 Ce considéré, mes chers Maistres
 Et que le siecle est indigent ,
 Que chacun a besoin d'argent ,
 Qu'en obtenir est chose utile ,
 En refuser chose facile ,
 En donner tres-noblement fait ;
 Ne me retardez point l'effet
 De la charité de la Reine :
 Non pas que j'en vaille la peine ,
 Je vous confesse que de moy ,

Je ne vaux pas l'eau que je boy :
 Mais le Dieu qui les bons guerdonne,
 Sans doute vous la rendra bonne ;
 Si bonne vous me la donnez ,
 Si promptement vous ordonnez ,
 Et qu'après la prompte ordonnance ,
 Une plus prompte delivrance,
 Me mette l'esprit en repos.
 Il seroit sans doute à propos ,
 Que mon visage je montrasse,
 Et que chez vous je m'en allasse
 Solliciter mon payement :
 Je le ferois tres-gayement ,
 Et mesme j'en ay quelque envie :
 Mais j'ai fait vœu durant ma vie
 De ne marcher beaucoup ny peu ;
 Laissez-moy donc garder mon vœu.
 Nostre Muse defaffamée
 Fera que vostre renommée
 Gallopera par l'Univers
 Sur le dos de mes petits Vers.
 Vostre nom gravé dans le bronze,
 Il me faut la rime de Bonze ,
 Et l'on n'en trouve qu'au Japon.
 Mettons, si vous le trouvez bon,
 Au lieu de bronze, airain ou cuivre ;
 Je feray donc vos trois noms vivre
 Dans quelqu'un de ces durs metaux ;
 Les Sauvages Occidentaux ,
 Ceux devant lesquels l'œil du monde
 Peigne sa chevelure blonde ;
 Ceux qui brulent vers le Midy,
 Ceux à qui le Nord engourdi,
 Rend en tout temps les mains jersées,

Qui marchent sur les Mers glacées,
 Bref, les Abissins, les Lapons ;
 Les Américains, les Japons ;
 Enfin par tout où gens demeurent,
 Si mes Vers en chemin ne meurent,
 En revanche du payement,
 (De ce ne doutez nullement)
 On sçaura quelles gens vous estes.
 Ainsi promettent les Poëtes.
 Et cela vaut bien de l'argent :
 Mais foy de Poëte indigent,
 Ce que tous les Autheurs demandent
 Vaut beaucoup mieux que ce qu'ils rendēt.
 Les escus sont toujourns escus,
 Les Vers deviennent torche-cus.
 Si l'on ne payoit point les Muses,
 Elles deviendroient bien camuses,
 On ne feroit plus Rogatums!
 On n'imprimeroit que Factums,
 Courbé, Quinet & Somnaville, *
 Feroient leur guerre civile,
 Et ne s'entreplaideroient plus
 Pour Cassandre ou l'Heraclius.
 Tel Autheur va bien à son aise,
 En carosse, cheval ou chaise,
 Qui seroit réduit à son pié,
 Fust-il Autheur estropié.
 Sans ma pension de la Reyne,
 Je ne pourrois qu'à grande peine
 Me nourrir, & les hommes forts,
 Qui transportent mon chien de corps,
 Assurément Muse affamée
 Ayme mieux or que renommée,
 Laquelle ne fait rien qu'enfler.

* Libraires
 de Paris

Le fanfonnet tasche à siffler,
 Plutost pour manger que pour plaie,
 La recompense fait bien faire,
 Si mon pere m'eust fait coëffé,
 Et qu'il eust moins philosophé,
 Il eust amassé davantage,
 Pour moy qui ne suis pas si sage,
 L'aurois brigué le Consulat,
 Et laissé là l'Apostolat:
 Mais minuit qui sonne aux Minimes,
 Vous va delivrer de mes rimes;
 Delivrez-moy bien-tost aussi
 Cinq cens escus, & grand mercy.



R E Q U E S T E

D E

M O N T M O R T

P A R A S I T E,

à un President.

O iadis mon bon President,
 Qui tant faisiez agir ma dent,
 Et maintenant inacostable,
 M'avez deffendu vostre table.

R E Q U E S T E. 359

Je pauvre malheureux chetif
 De Marche en Famine natif
 Apellé le Grec du vulgaire
 Encor que je n'en sçache guere.
 Je, dis-je, Pierre de Faimmort
 Vous apprens qu'un chacun nous mort,
 Moy qui soulois un chacun mordre,
 Et que depuis que par vostre ordre
 Vostre Suisse, sauvage & fier,
 Au cœur de bronze ou bien d'acier,
 Lequel des deux beaucoup n'importe
 Au nez me ferma vostre porte,
 Et joignit verberation
 A si dure reception,
 Que je suis des plus miserables,
 Que j'ay perdu toutes mes tables,
 Qu'oncque depuis je n'ay vomé
 Et n'ay plus mangé qu'à demy ;
 Qu'enfin depuis ce coup de hampe,
 Comme on void sans huile une lampe
 Languir & tirer à sa fin,
 Je suis prest par excez de faim,
 Et par defect de nourriture,
 De servir aux vers de pasture !
 Si ce n'est qu'autres animaux
 Qui me font déjà mille maux,
 Mais tout est permis à la guerre,
 Ne me mangent avant qu'en terre
 Mon affamé corps soit rangé
 Qui tant d'autres corps a mangé,
 Tant en potages, estuvées,
 Carbonnades que fricassées,
 En pastez, fritures, bouilly,
 Capilotades, que rosty.

Helas l'eau me monte à la bouche
 A ce discours qui tant me touche.
 Mais hélas vous ne serez plus,
 Grand repas dont je suis exclus,
 Où je mangeois à panse pleine
 Jusqu'à perdre toujourns haleine,
 Et souuent tant avidement
 Que je rendois fort frequemment
 Les vivres que j'avois pu prendre;
 Car à vous seul je veux apprendre
 Que peu me chaut en verité
 De rien garder qu'argent presté;
 Mesme afin qu'on y prenne garde
 De secret jamais je ne garde,
 Et je n'ay iamais rien celé
 Si ce n'est ce que i'ay volé.
 En ce mien défaut que i'advouë
 S'en faut beaucoup que ie me louë,
 Mais i'y rends à vostre Grandeur
 Grand témoignage de candeur;
 Cas honteux icy ie confesse,
 Mais la misere qui me presse,
 M'ordonne de ne rien cacher,
 A vous que ie veux rechercher
 Chez qui ie veux r'entrer en grace,
 De qui ie veux revoir la face
 Benigne comme ie l'avois
 Alors que chez vous ie mangeois,
 D'où vous me chassastes beau sire,
 Parce que i'y soulois médire,
 Et qu'en disnant trop volontiers,
 Je parlois du quart & du tiers.
 Iour dont le souvenir m'effraye,
 De charbon plûtoft que de craye,

De

REQUÊTE.

361

De moy marqué toujous seras :
 Et toy Suisse de qui le bras
 Haussa, mais fit aussi descendre
 Trop viste dessus mon dos tendre,
 Ton grand baston de fer cornu :
 Di ! quel bien t'en est-il venu ?
 Mais ouvre tes oreilles closes,
 Aprens les maux que tu me causes,
 Sçache depuis le jour maudit,
 Que le grand President te dit,
 Que tu me fermasses la porte,
 Que pour moy toute joye est morte ;
 Qu'outre la perte des repas,
 Car perdre plus on ne peut pas ;
 Qu'outre, dis-je, la grande perte
 De mainte table bien couverte
 J'ay pensé perdre le renom ?
 Et que l'on a fait sur mon nom
 Cent ridicules Anagrammes,
 Cent satiriques Epigrammes,
 Quelques-uns Poèmes entiers
 Que je brûlerois volontiers ;
 Quelques autres livres en prose,
 Sur lesquels rien dire je n'ose :
 Car je crains après tous ces vers,
 Les coups de baston secs ou vers ;
 Quels qu'ils soient, ils sont bié à craindre
 On n'en guerit pas pour s'en plaindre,
 Pour moy lors que j'en ay receu,
 Par moy personne ne l'a sceu,
 Et je passerois sous silence
 Le Suisse avec sa violence,
 Et ne parlerois du tout point
 De l'excez fait à mon pourpoint :

Q

362 R E Q U E S T E.

Mais icy pitié je veux faire,
 C'est pourquoy je ne m'en puis taire,
 O Dieu que ces digressions
 Montrent bien mes afflictions,
 Et que mon ame qui succombe
 Est presté d'aller voir la tombe.
 Ce considéré, Monseigneur,
 Je vous conjure par l'honneur
 Dont vostre personne est si pleine,
 De prendre pitié de la mienne,
 Et de dire à vostre Portier
 Que plus envers moy ne soit fier,
 Dittes luy bien qu'il soit paisible
 Car c'est un homme fort terrible,
 Et qui frappe comme un vray fou,
 Sans viser, ny regarder où :
 Dittes-luy, comme favorable
 Vous voulez bien qu'à vostre table,
 Que je perdis par grand mechief,
 Je boive & mange derechief ;
 Ce faisant vous sauvez la vie
 A celuy qui n'a d'autre envie,
 Ny mesme exercice plus dous
 Que de dire du bien de vous.
 Luy qui peu souvent autruy loüe,
 Ce n'est pas à vous qu'il se jouë ;
 Ce n'est qu'aux foibles seulement
 Afin d'agir plus seurément.
 Fait à Paris ce mois d'Octobre,
 Par moy qui malgré moy suis sobre ;
 L'irrasatiable Faimmort,
 Qui sent mauvais après ma mort ;
 Mais comment avoir bonne haleine,
 Ne trouvant à manger qu'à peine.

Certes en ce bas monde icy,
Force gens l'ont mauvaise aussi.



A MADemoiselle

DU LUDE

STANCES

BURLESQUES.

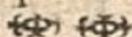
BE L enfant de quinze ans dru comme
pere & mere,
Aymable comme un Ange ou deux,
Que le fils de celuy qui sera ton beau-
pere,
Se pourra dire un homme heureux!

Il ont fait de leur mieux ceux qui
t'ont mise au monde,
Et t'ont faite avec tant d'appas,
Que s'ils vouloient tascher d'en faire une
seconde,
Je crois qu'ils ne le pourroient pas.

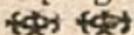
Quand pour me faire voir ton ayma-
ble visage,
Tu te baiffas sur un genou,

Q ij

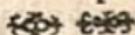
Si je n'avois esté des hommes le plus sage
I'en aurois esté le plus fou.



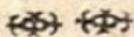
Se mocque qui voudra , je dis lors en
moy-mesme ,
Le bon Dieu me veuille garder,
Et si j'eusse eu des mains, à tes pieds triste
& blesme ,
Ma foy je m'allois poignarder.



Ton visage est divin , & ta taille est
divine ,
Enfin, tout ton corps est divin ,
Et si l'ó doit juger de l'esprit par la mine,
Tu dois en avoir du plus fin.



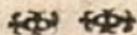
Tous tes tresors cachez, tous tes tresors
visibles,
Sont dignes des desirs d'un Roy,
Et les grands de la Cour feront des insen-
sibles,
S'ils ne courent les champs pour toy.



Princes, Marquis & Ducs, si l'Infante du

L U D E

Que vous adorez à genoux,
Pour vostre grand mal-heur se mesle d'e-
stre rude,
Mon Dieu que sera-ce de vous !



Ses yeux feront bien pis que les duels
en France,
Et quiconque les pocherait,

BURLESQUE. 365

Pour affoiblir un peu leur trop grande
puissance,
Peut-estre vous obligeroit.

Tous aymables qu'ils sont vous en
mourrez sans doute,
Pas un de vous n'eschappera,
O! trois fois bien-heureux ceux qui ne
verront goutte,
Tant que leur regne durera.

Mais puisque vostre mort est un mal ne-
cessaire,
Et que c'est un Arrest donné,
Choisissez une mort qui ne soit point
vulgaire,
Digne d'un amour raffiné.

Si vous vouliez un iour vous pendre à
la fenestre,
quoy qu'on n'en use plus ainsi,
que sçait-on, les beaux yeux vous pleure-
roient peut-estre,
Et vous auriez bien reüssi.

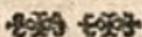
Pendez vous donc bien viste afin qu'elle
vous pieure,
Et de sa part je vous promets,
Si vous estes pendus seulement pour une
heure :

que vous le ferez pour jamais,
Au reste en vous pendant témoignez
du courage,

Q iij

366 STANCES BURLESQUES.

Faites la chose avec honneur,
Sans gambiller des pieds, ou changer de
visage
Comme font les hommes sans cœur.



Quant à moy si j'estois seulement bon à
pendre
Je n'aurois pas tant attendu,
mais ie ne fus iamais assez vain pour pre-
tendre
A l'honneur d'estre un beau pendu.



O bel Ange pour qui toute la Cour
souple,
Dont i'ay grande compassion,
A six-vingts ans d'ici puisse-ie encore es-
crire,
Des vers à ton intention.





S T A N C E S

HEROIQUES

SUR LA MORT DE

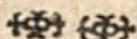
GUILLAUME

DE NASSAU

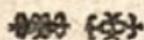
PRINCE D'ORANGE

Vaillans Peuples des Pais-bas,
 qui sous vos invincibles Princes,
 Pour le repos de vos Provinces,
 Avez donnez tant de combats:
 Le Chef de la maison fameuse
 Qui rendoit le nom de la Meuse
 Redoutable au Tage doré,
 Cet Obiet inspirant la joye,
 Cet Astre chez vous adoré
 D'un mal incurable est la proye:
 Si vaillant, si sage & si beau,
 Si digne nom de NASSAU,
 A tel aage, & par telle voye,
 Devoit-il aller au tombeau?

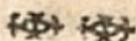
Q. iiij.



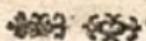
On l'a veu, dès ses jeunes ans
 Sous son pere, ainsi qu'Alexandre,
 Enseigner, aussi-tost qu'apprendre,
 Le dur mestier des Conquerans :
 Leur destin n'est que trop semblable,
 L'un & l'autre fut adorable,
 L'un & l'autre quand il vécut
 Fut d'une valeur sans seconde,
 L'un & l'autre en son lit mourut,
 La terre en remedes feconde
 En vain tascha de les guérir,
 Et celuy qui vient de mourir,
 S'il n'a pas conquis tout le monde,
 Estoit homme à le conquerir.



L'Espagne dont les grands projets
 Trouvent la Terre trop petite,
 Et dont l'orgueil ne se limite
 Qu'à se faire des Rois sujets,
 Remua le Ciel & la Terre,
 Pour se delivrer d'une guerre
 Dont le sort estoit incertain,
 Contre un Chef de party contraire,
 Qui de la teste & de la main
 Estoit capable de tout faire :
 Mais ce Prince ayant adjouté
 La conduite & l'activité,
 A sa valeur hereditaire,
 Qui ne l'auroit point redouté ?

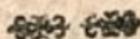


La Ville assise dans les eaux,
 Qui jusqu'en l'Inde est reverée,
 Et qui blanchit l'onde azurée
 Des voiles de mille vaisseaux,
 En l'espace de sept journées,
 A veu que les sourdes menées,
 Quand on fait agir la valeur
 En mesme temps que la prudence,
 Contre les coups d'un grand mal-heur.
 Sont d'une petite deffence.
 Elle a craint le fort d'Ilion,
 Elle a craint ce jeune lion,
 Et rentrant dans l'obeissance
 Condamné sa rebellion.

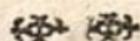


Enfin, la Nature, & l'Acquis,
 En cette Heroïque personne,
 Avoient mis tout ce que Dieu donne
 A ses ouvrages plus exquis :
 Quelles plus grandes esperances,
 Par de plus belles apparences,
 Pouvoient donner ses jeunes ans ?
 Et qui n'auroit crû que sa vie
 Eust esté jusqu'aux cheveux blancs ?
 Mais une simple maladie,
 Dont un enfant soutient l'effort,
 Attaqua un grand Prince, & la mort
 Qui s'est faite juge & partie,
 Du plus foible a fait le plus fort.

Q



Cruel destin , qui ne te plais
 Qu'à destruire les belles choses,
 Voy par les regrets que tu causes,
 Les maux estranges que tu fais :
 Songe à des Reynes affligées,
 A des Provinces ravagées
 Qui n'auront plus de Deffenseur:
 Songe aux grands desseins de l'Hiere,
 Qui des-ja comme d'un coup feut
 De rompre la paix delibere :
 Ton crime est condamné de tous ;
 Mais si tu veux en estre absous,
 Donne un fils à la triste Mere ,
 Dont tu viens de ravir l'Espoux.



Je le voy dés-ja cét Enfant,
 Consoler son illustre Mere,
 Qui reconnoit en luy le Pere
 Qu'elle plure, & qu'elle ayma tant :
 Je l'apperçoy dans la mêlée,
 Sur les pas du fils de Pellée
 Aller plus loing que ses Ayeux :
 O que les Peuples qu'il commande
 Doivent d'encens au Roy des Cieux ?
 O que l'Espagnol apprehende
 Après avoir trop pretendu !
 Et que son espoir confondu
 Accroist celuy de la Hollande,
 Qui croyoit avoir tout perdu.



S O N N E T.

Vous faites voir des os quand vous
 riez, Heleine,
 Dont les uns sont entiers & ne sont gue-
 res blancs:
 Les autres des fragmens noirs comme de
 l'ebene
 Et tous entiers ou non cariez & trem-
 blans.

Comme dans la gencive ils ne tiennent
 qu'à peine
 Et que vous éclattez à vous rompre les
 flancs,
 Non seulement la toux, mais vostre seule
 haleine
 Peut les mettre à vos pieds deschauffez
 & sanglans.

Ne vous meslez donc plus du mestier de
 ricuse,
 Frequentez les Convois & devenez pleu-
 reuse,
 D'un si fidel avis faites vostre profit.

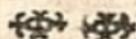
Mais vous riez encor, & vous branlez
 la teste
 Riez tout vostre soul, riez vilaine beste,
 Pourveu que vous creyiez de rire il me
 suffit.

Q. vj.

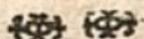


SONNET.

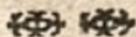
Ouy c'est un Pedant, c'est un sot,
 Et le plus grand qui soit en France,
 Quand il profere une Sentence
 L'aymerois mieux qu'il fit un rot.



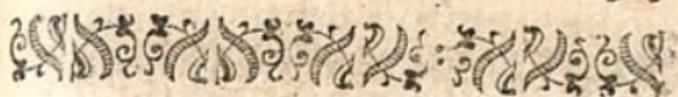
Il est fils d'un petit ragot
 Grand amateur de la jouvence,
 Qui perira par la potence
 S'il ne perit par le fagot.



Il est fourbe dans les affaires:
 Il sert aux amoureux mysteres,
 Et presche comme un sanfonnet.



Parmi les bigots il fait rage
 Je t'en dirois bien davantage
 Mais il faut finir le sonnet.

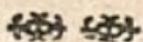


S O N N E T.

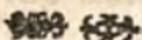
V N amas confus de maisons
 Des crottes dans toutes les ruës,
 Ponts, Eglises, Palais, Prisons,
 Boutique bien ou mal pourvües.



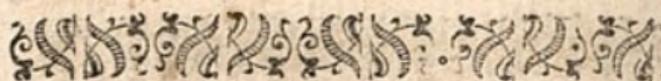
Forces gens noirs, blancs, roux, grisons,
 Des Prudes, des filles perduës,
 Des meurtres & des trahisons,
 Des gens de plus aux mains crochuës.



Maint poudré qui n'a point d'argent,
 Maint homme qui craint le Sergent,
 Maint Fanfaron qui touÿours tremble.



Pages, Laquais, Voleurs de nuit,
 Carosse, chevaux, & grand bruit,
 C'est-là Paris que vous en semble.



SONNET.

*Pour Mademoiselle de ** sur la mort
de Monsieur de Cinq Mars.*

L'Adorable Daphnis n'a vécu qu'un
moment ,
Un rigoureux trépas pour jamais nous se-
pare
O Ciel avois-tu fait un chef-d'œuvre si
rare ,
Pour le perdre si-tost & si-cruellement.

Vis-tu jamais mortel, plus beau ny plus
charmant,
Soleil qui te cachas à cet acte barbare,
Et depuis ce malheur où ma raison s'é-
gare ,
Me vois-tu quelquefois exempte de tour-
ment.

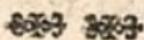
Helas , incessamment je soupire & je
pleure ,
Un juste desespoir me transporte à toute
heure.
Dans les seules horreurs je trouve des
appas.

Tout le monde m'en louë & parle de ma
flâme ,
Mais moy plus justement sans cesse je me
blâme
D'avoir perdu Daphnis & de ne mourir
pas.

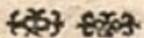


S O N N E T.

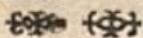
A L'ombre d'un rocher, sur le bord
 d'un ruisseau,
 Dont les flots argentez enrichissent la
 plaine,
 Le beau Berger Daphnis amoureux de
 Climene,
 Faisoit de ses beaux yeux distiller un seau
 d'eau.



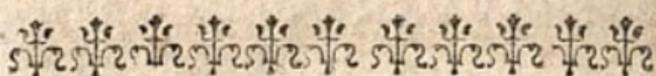
Et le jeune Alcidon, un autre Iouven-
 ceau,
 Atteint du mesme mal pour la mesme
 inhumaine;
 Pressé du souvenir de sa cruelle peine,
 Faisoit comme Daphnis & pleuroit com-
 me un veau.



Un Pasteur qui les vit faisant les Je-
 remies,
 Leur dit, chantez plutôt dessus vos cha-
 lemies;
 Je donne au mieux chantant dequoy faire
 un pourpoint.



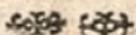
Les deux jeunes Bergers leurs flûtes ac-
 cordorent,
 Là dessus un loup vint, les Bergers se le-
 verent.
 Poursuivirent le loup, & ne chanterent
 point.



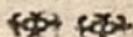
SONNET.

Sur les Affaires du Temps.

LE Roy s'en est allé, son Eminence aussi,
 Le Courtisan escroc sans contenter
 son hoste,
 Jurant qu'à son retour il comptera sans
 faute,
 Picque le grand chemin en bottes de
 Roussi.



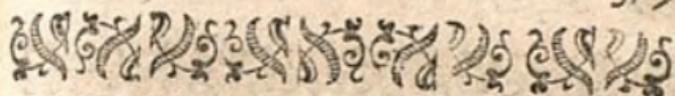
Les Officiers du Roy sont fort rares ici,
 Et la gent de Justice, & celle de Maltoſte,
 A le haut du pavé, & va la teſte haute,
 En l'abſcence du Roy, qui va vers Bau-
 gency.



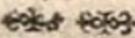
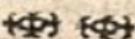
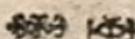
Les faux-bourgs ne ſont plus infectez de
 ſoudrille,
 Enfin, toute la Cour vers la Guyenne
 drille;
 Les uns diſent que ſi, les uns diſent que
 non.



On dit que l'on va faire une exemple en
 Guyenne,
 On dit que ſans rien faire il faudra qu'on
 revienne,
 Et moy je voudrois bien avoir un bon
 Melon.



SONNET.

Messieurs de Saint LAURENT , & vous
 Monsieur MOREAU,
 Vous estes bien joyeux d'estre nez en ce
 monde,
 Vous vous souciez peu , si moy carcasse
 immonde
 Je suis mort ou vivant , sur la terre ou sur
 l'eau. 
 Le Ciel qui vous a fait l'un & l'autre
 tant beau
 Qu'il en voit peu de tels dessous sa voûte
 ronde,
 Avec certain fracas dont les mortels il
 fronde
 Devroit bien quelquefois vous rroubler
 le ceryeau.

 He ! quoy , mes beaux Messieurs, vous
 n'aimez donc personne,
 Et vous ne rendés rien lors qu'à vous on
 se donne :
 Vous estes faux bijoux & moy franc ani-
 mal ,

 Vous aimés les absens, mais comme j'ay
 l'eschine ;
 O vous qui les aimez avec leur bonne
 mine ,
 Ne vous y fiez , Foin , mon Sonnet finit
 mal.

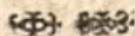


C H A N S O N
A M A N G E R.

Q Uand j'ay bien faim, & que je mange,
Et que j'ay bien de quoy choisir,
Je ressens autant de plaisir,
Qu'en grattant ce qui me demange,
Cher Amy tu m'y fait songer,
Chacun fait des Chansons à boire,
Et moy qui n'ay plus rien de bon que la
macheire,
Je n'en veux faire qu'à manger.



Quand on se gorge d'un Potage,
Succulent comme un Consommé,
Si nostre corps en est charmé,
Nostre ame l'est bien davantage,
Aussi Satan le faux glouton,
Pour tromper la femme premiere,
N'alla pas luy montrer du vin ou de la
biere;
Mais dequoy branler le menton.



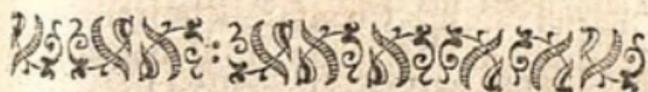
Quatrefois l'homme de courage,
En un jour peut manger son saoul,
Le trop boire peut faire un fou
De la personne la plus sage:
A t'on vuidé mille tonneaux,

CHANSON A MANGER. 381

On n'a beu que la mesme chose,
Au lieu qu'en un repas on peut doubler
la doze
De mille differans morceaux.



Quel plaisir lors qu'avec furie,
Après la bisque & le rosty,
D'un entremets bien assorty,
Vient recueillir la mangerie.
Quand on devore un bon Melon,
Trouve-t'on liqueur qui vaille:
O cher Amy Potel, je suis pour la man-
Il n'est rien tel qu'estre glouton. [gaille,



S T A N C E S

BURLESQUES

SUR LE RETOUR DE

M O N S I E U R

LE CHANCELIER.

ENfin, SEGUIER est revenu,
Pour le grand bonheur de la France,
Par son absence on a connu
Ce que nous valloit sa presence.

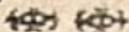
Muses que tous vos nourrissons,
 Loignent leurs divines chansons,
 A mes petites chansonnettes,
 L'an de ce bien heureux retour
 Doit estre fertile en poëtes,
 Et dans la ville, & dans la Cour,
 Et s'il produit du bled à l'égal de la
 Stance

Nous en aurons en abondance.



Pour moy tant qu'il fut esloigné,
 Je n'avois pas le mot pour rire,
 Et mon vilage refroigné,
 Dementoit ma façon d'écrire,
 Aussi suis-je beaucoup vieilly,
 Mon sang après avoir bouilly,
 Est tout refroidy dans mes veines,
 Il refroidirois bien à moins,
 Peu de plaisirs beaucoup de peines,
 Peu d'Amis, & beaucoup de soins,
 Des maux aussi cuisans que des coups d'e-
 strivieres,

Tout cela ma foy ne vaut gueres.

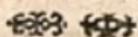


Mais pour revenir à SEGUIER,
 Ce bon, ce docte personnage,
 En un mot ce grand CHANCELIER,
 point rebrouiant; & point sauvage,
 O que de maux il vient guerir!
 O qu'il va faire refleurir,
 Et les lettres, & la Justice,
 Que de beaux esprits mal contens,
 Vont esprouver un temps propice,
 Après beaucoup de mauvais temps?

BURLESQUE. 383

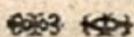
C'est le seul de nos jours qui protege Hi-
pocrene,

Et qui fait revivre Mecene.



Il est doux de cette douceur,
Dont Dieu-même se vante d'estre;
Il n'affecte point la rigueur
D'un homme qui se croit le maistre :
Il a pitié des malheureux,
Comment font tous les genereux,
Pour connoistre le prix des choses :
Il faut faire comparaison,
Les portes des autres sont closes,
Aux siennes en toute saison,
On n'apprehende point les coups de hal-
lebarde,

Dieu qui nous le rend nous le garde.

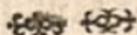


Luy seul sans me l'avoir promis
M'a conservé sa bienveillance ;
Quand plusieurs de mes Vieux amis,
Ont eu pour moy de l'inconstance.
Luy seul d'entre les grands Seigneurs,
Pour la pluspart des francs pipeurs,
M'a fait du bien sans le promettre ;
Sans faire sonner le tambour,
Pour en bonne estime se mettre,
Comme on fait souvent à la Cour :
Mais muses raisons-nous, un homme si
modeste
Nous deffend de dire le reste.

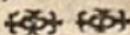


S O N N E T
A M O N S I E U R
L E G A R D E D E S S C E A U X,
D E
C H A S T E A U - N E U F.

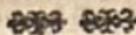
GRand CHASTEAU-NEUF, enfin vous
revoila,
Vostre merite en doit estre la cause,
Le bruit qui court de vous par cy-parlà,
Fait croire assez qu'il en est quelque
chose.



Chacun tout net vous donne du Caton,
Chacun de vous espere des merveilles,
Le bruit qui court de vous est bel & bon,
Et ce bruit-là réjouit mes oreilles.

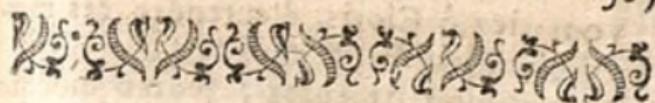


Je pers pourtant en l'autre Chancelier,
Car il m'aimoit, le bon PIERRE SEGUIER,
Et Faisoit cas de nostre Poësie.



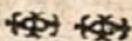
Quand je faisois des vers, il les lisoit
Si vous voulez m'aimer comme il faisoit
Cela depend de vostre courtoisie.

S O N



SONNET.

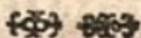
Assurément, Cloris, vous me voulez
 seduire,
 Je vous voy depuis peu me faire les yeux
 doux,
 Vous m'avez pris la main entre vos deux
 genoux,
 Si vous continuez, vous m'achevez de
 cuire.



Que vous feriez de mal si vous aymiez
 à nuire,
 Plus de dix mille cœurs sont percez de
 vos coups,
 Dont les uns sont ravis, & les autres ja-
 loux,
 De l'esclat que l'on void dans vos beaux
 yeux, reluire.



Vous avez leu des Vers, vous en sçavez
 par cœur,
 Vous chantez, ce dit-on, comme un enfant
 de Cœur,
 Et lors que vous parlez, vous charmez les
 oreilles.



Dieu ! que ne suis-je né pour estre vo-
 stre Espoux !

R

Vous riez, ô Cloris, d'entendre ces mer-
veilles ,
Pleurez forte , pleurez , je me moque
de vous.

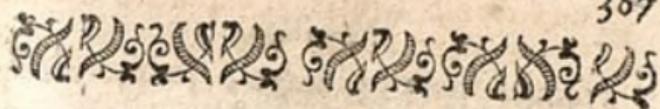


M A D R I G A L

A M A D A M E
D E S E V I G N Y.

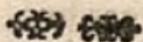
BEl Ange en deuil qui m'estes apparü,
Je suis charmé de vostre veü.
Je ne l'aurois pas cru ,
Que vous eussiez esté de tant d'attraits
pourveü ,
Sont-ils de vostre crü ,
Ou si l'on vous les vend enseignez-moy
la ruë ,
Où vous prenez de si charmans attraits ,
Qui charment de loing & de prés.





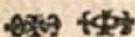
REVELATIONS.

Sur les bords que l'Inde lave
 Au balcon de l'Orient,
 L'aurore d'un front riant
 S'éralloit pompeuse & brave;
 Dans son Char le vieil Thiton
 Jettoit sur son beau Teton
 Une œillade de Satire,
 L'aurore le regardoit
 Et pour s'empêcher de rire
 Ses belles levres mordoit.

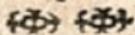


Ce jour là son cher Cephale,
 Avec hurlement & cris,
 Mit son Espouse Procris
 Dans un Monument d'Opale;
 Les deux Prestres de Memphis,
 Tant le Pere que le Fils,
 Couverts de noires soutannes,
 Firent en ce triste jour,
 Au son des deux sabaccannes,
 Les obseques de l'Amour.

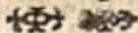




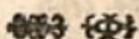
Iupiter, la chose oüye ,
 Ne voulut plus differer ;
 Car à quoy bon enterrer
 Une Fille evanöüye.
 Là dessus un gros Monsieur ,
 Voulant faire le Ricur ,
 Parla de Constantinople ;
 Mais le Bacha de Damas,
 Luy dit, Teste de Sinople,
 Tu ne te tairas donc pas ?



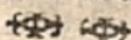
Cependant la belle Flore ,
 Et le gentil Adonis
 Dans une boïste d'Anis
 Nourrissoient un Sicomore ;
 Vulcan qui le regardoit,
 Et qui ses regards dardoit
 D'un épouvantable sorte ,
 Se tournant vers les Titans ,
 Leur cria, Fermez la porte ,
 Voicy venir le printemps.



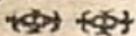
A son cry, Dame Eritrée
 Mit la teste en un pertuis,
 Le Dieu Mome ferma l'huis
 Si tost qu'elle fut entrée ;
 Il fut pris, il fut battu ;
 On luy demanda qu'as-tu ?
 Mais il ne sceut que répondre ;
 Un Demi-Dieu s'écria ,
 Point de grace , il le faut tondre ;
 Là dessus , on le lia.



A ce grand coup de tonnerre,
 Son infante Mouche à fiel
 S'en alla chercher du miel
 En une estrangere terre ;
 Les Satyres Bourtonnez ,
 De ce miracle estonnez ,
 Chantent l'hymne des Abeilles ;
 Et les Nymphes des ruisseaux ,
 Par les yeux & les oreilles ,
 En jettent des Arbrisseaux.

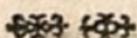


Lors le Roy des Argonautes,
 Habillé de drap d'Ulleau ,
 Faisoit penser son Vaisseau.
 Qui s'estoit brisé les costes ?
 Puis malgré les Albigeois ,
 Suivy de mille Gregeois,
 Ravagea toute l'Afrique ;
 Et du fleuve aux sept canaux ,
 S'en alla faire la nique
 Au party des Huguenots.

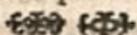


Un des Chefs de l'Assemblée
 N'opina que du bonnet ;
 Ce discours n'estoit pas net ;
 L'assistance en fut troublée.
 On parla du feu Sophy ;
 Le vieil Caton cria fy ,
 Il avoit l'haleine forte ;
 La Dame aux pasles couleurs ,
 Avecque sa bouche torte ,
 L'appella Roy des voleurs ,

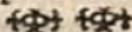
R ii j



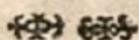
Il fut dit qu'Erispelle,
 Assisté du mal Caduc,
 Interrogeroit le Duc,
 Qui s'enfuit quand on l'appelle ;
 Son Medecin Hypocras,
 D'un juste-au corps assez gras
 Luy frotta long-temps l'Espaule ;
 Puis au lieu d'un recipé ,
 Luy lût Amadis de Gaule,
 Dont il fut déconstipé.



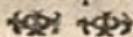
Cela fait sa sœur Urgande,
 Voyant qu'il estoit pensé ,
 Alla voir son fils blessé
 Pour luy faire reprimande ;
 Elle le reprimanda,
 Le gronda , luy demanda ,
 Le conjurant par son pere,
 Combien il avoit de coups ;
 Trois , dit-il ; Elle en colere,
 Sot , que ne les pariez-vous ?



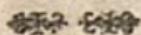
Lors acheva la Satyre
 Contre les vieux Courtisans,
 Et contre les médisans ,
 Qui n'ont pas le mot pour rire ;
 Contre les Godelureaux ;
 Moitié Singes, moitié Veaux ;
 Les faiseurs de mauvais contes ;
 Les renifleurs de Petun ;
 Et tous les Marquis & Comtes ;
 Depuis l'an mil six cens un.



Ceux qui lisent leurs missives ,
 En dépit que l'on en ait,
 Ceux de qui le dentier net
 Se fait voir jusqu'aux genives,
 Y furent bien estonnez
 Les Cupidons dechainez,
 Qui n'ont pitié des Donzelles,
 Non plus que des ennemis ,
 Avec les Gobenouvelles ,
 Y furent en beaux draps mis.

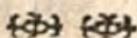


Jupiter trouva l'ouvrage
 Digne d'un homme de cœur ,
 Et fit present à l'Autheur
 D'une poire & d'un Fromage ;
 Et sans songer au passé ,
 Car il avoit, l'incensé,
 Une Vestale polluë,
 L'annoblit, & luy donna
 Pour arme une Molluë,
 Dont, un chacun s'étonna.

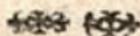


Saturne y pensa bien battre,
 Au moins se fâcha-t'il bien;
 Contre un grand diseur de Rien,
 Qui parloit autant que quatre ;
 Un homme à la teste d'Ours ,
 Fit un fort docte Discours
 Contre les haleines fortes ;
 En accusa force gens ;
 On fit faire garde aux portes,
 Et la visite des dents ,

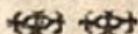
R. iiij



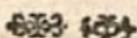
Lors l'on vit paroistre en Terre
 Des prodiges bien nouveaux
 La Princesse des Naveaux ;
 Eut un Enfant du Tonnerre ;
 Tarquin voyant un si beau jeu ,
 Courut le visage en feu
 Après une Estoille nuë ;
 Et Phœbus en caleçon,
 Après la Lune cornuë
 Fit bien du mauvais Garçon.



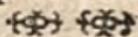
De la Terre Hyperborée
 Sortit la Nymphé aux yeux vers ,
 Dont les cheveux detravers
 Font la ceinture dorée ;
 Pour luy plaire, Faëton ,
 On le dit ; mais que sçait-on ,
 Se guinda sur l'Hemisphère ;
 Mais il se cassa le cou ;
 De quoy Monseigneur son pere
 Pensa bien devenir fou.



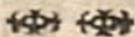
Aux bords que la Seine lave
 Un peu plus bas que Paris ,
 Où les champs toujourns fleuris
 Ont palissades de rave,
 Une Dame au teint passé ,
 De son grand miroir cassé,
 Pleuroit la mes-advanture,
 Lors qu'un homme aux longues mains
 Luy fit voir en mignature
 L'infirmité des Humains.



Sous la ligne Horizontale,
 Entre Japhet & Syon,
 L'incomparable Ixion
 Pleuroit son amy Tantale ;
 Tantale qui l'ayme tant,
 D'autre part le regrettant ,
 Luy dit ces douces paroles ;
 Cousin ne t'afflige pas ,
 Car quoy que tu me consoles ,
 Je desire le trespas.

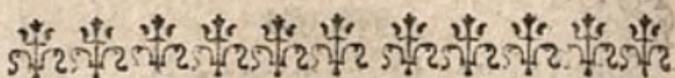


L'impieré détournée,
 Et mise dans un donjon ,
 Fit peur , non pas du plonjon ,
 Mais du feu sans cheminéc ;
 Lors le Sanglier écumant,
 Et de colere fumant ,
 Tomba mort sous Meleagre ;
 Sa mere Dame Alison,
 Luy dit, malheureux Podagre ,
 Je brûleray ton tison.



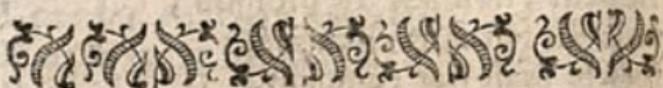
Lors il s'écria, bel Ange
 Des simples & des Metaux,
 Et pour qui les Vegetaux
 Se ruinent en fleurs d'orange,
 L'aquatique Polemon,
 De son siege de limon,
 Iure qu'il vous Idolatre;
 Et que vous avez grand tort
 De le battre comme plastre,
 Luy qui vous aime si fort.

R v



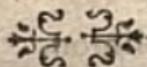
EPIGRAMME.

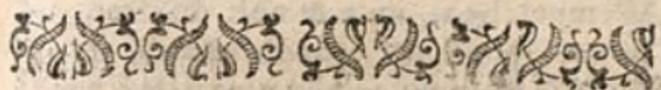
Belle Dame un peu trop colere,
 Quittez Paris, car Polemas
 Vous veut envoyer en Galere,
 A cause que vous n'estes pas
 Une femme douce & facile;
 Comme l'on croyoit dans la ville;
 Mais un grand Bouyppe debauché,
 Tres-endurey dans son peché.



EPIGRAMME.

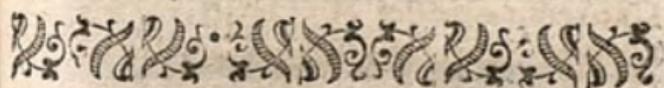
Dame Astarot, je te hai tant,
 Et d'une haine enracinée,
 Qu'encor que je sois mal content,
 De ma chienne de destinée,
 Je voudrois bien vivre cent ans,
 Afin de te hair long-temps.





EPIGRAMME.

Quelle Putain lors sera morte,
 Et quel Cocu sera veuf,
 Si jamais le grand Diable emporte,
 Vostre Corps qui n'est pas trop neuf.



RECOMMANDATION

A MONSIEUR

DU

LAURANT.

SCAVANT Conseiller des requestes,
 Où l'on voit tant de bonnes testes,
 Et tant de Iuges, ce dit-on,
 Dont le moindre vaut un Caton :
 (Bon-heur en quoy certes je fonde
 L'espoir qui me reste en ce monde)
 Vous voyez, sage du Laurant,
 Qu'un mal, jour & nuit empirant,
 Et belle-mere encore pire,

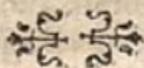
R. vj

396 RECOMMANDATION.

M'empeschent jour & nuit de rire ;
 Vous voyez que feu mon papa ,
 Un bon homme qu'elle pipa,
 Dans lettre de sa main escrite,
 Reconnoit que cette hypocrite
 Aymoit beaucoup le quart-d'escu,
 Et si le bon homme eût vesçu ,
 Qu'il eût frappé sur la marastre,
 Comme l'on fait dessus du plastre,
 C'est à dire roüer de coups ;
 Pourquoi donc ne nous jugez-vous ?
 Nulle faveur je ne demande,
 Pardonnez-moy si j'aprehende ,
 (Quoy que vous soyez plein d'honneur)
 Que le procez tire en longueur.
 Voicy la quatrième année ,
 Que ma carcasse decharnée,
 Sans la Reyne mourroit de faim,
 Me refuserez-vous du pain ?
 Souffrirez-vous qu'une Donzelle,
 Et qu'un Procureur digne d'elle ,
 Tous deux vrais Diables en procez ,
 Se disent maistre du succez
 D'une affaire que l'avarice ,
 Et la chicane, & l'artifice,
 Font durer depuis si long-temps,
 Malgré les Iuges & leurs dens ?
 Cét homme, dont l'ame est plus noire
 Que l'ancre de son écritoire ;
 Iure que devant mon trespas ,
 Le procez ne finira pas.
 Que pense-ton que je devienne ?
 Quels discours veut-on que je tienne ?
 Si ce procez long à juger

RECOMMANDATION. 327

Ne me laisse de quoy manger
 Qu'un Juge soit incorruptible,
 Point avare, point susceptible
 De juger avec passion,
 S'il est en l'expedition,
 Sujet à quelque negligence,
 N'en déplaise à jurisprudence,
 Il est pis qu'un interessé,
 Qui juge au moins estant graissé,
 Ou celuy qui se croit integre
 De son visage de vinaigre,
 Et de son injuste longueur
 Fait mourir les gens de langueur.
 Cela n'est pas de vous à craindre,
 Et de vous on ne se peut plaindre,
 Vous jugez avec équité;
 Par vous le pauvre est écouté,
 De mesme façon que le riche,
 D'audiances vous n'estes chiche:
 Aussi Dieu ne vous le fera,
 Toujourns il vous écoutera;
 Quand vous ferez vos patenostres:
 Il fait comme l'on fait aux autres,
 Et pour un, rend pour le moins cent
 Au protecteur de l'innocent.





EPISTRE

A MADemoiselle

D E

LEUVILLE,

Sur une visite que luy rendit Ma-
dame de Villarceaux, & Mada-
me de la Baziniere.

JE vous escriis pour vous remercier
Du grand honneur que par vous j'eus
hier,
Lors que je vis ma chambre mal meublée,
Qui n'esperoit une telle assemblée,
Pleine de gens triez sur le volet :
Cela surprit vôtre petit valet,
Qui n'eust manqué d'amender sa figure,
S'il eut preveu cette bonne aventure,
Eust fait razer son visage barbu,
Et fariner son chef de graisse imbu;
Et s'il eust pû faire dresser sa teste,
Qu'il porte un peu, dit-on, comme une
beste,
Quand on eust dû luy démettre le cou,

(Mais c'eust esté pourtant un tour de fou.)

Le croy qu'il eût prié quelque homme adextre

De la tourner vers le costé fenestre :

En ce faisant, il eust veu pleinement

Dame de tous aimée infiniment ,

Qui de luy fut toujourn tant estimée ,

Et dont si bien parle la renommée :

C'est vostre sœur, Dame de Villarceau ,

De qui l'esprit est sage, bon & beau,

Et tel enfin que l'illustre personne,

Pour qui toujourn ma castagnette sonne,

Et sonnera toujourn comme devant ,

Dedans le sien l'a logé bien avant.

Là je ne pus la voir bien à mon aise ,

Car elle estoit à costé de ma chaise :

Mais je vis bien à gogo, comme on dit ,

Celle de qui tant de rumeur on fit,

Quand elle fut des filles de la Reyne ,

Et qu'on peignit par tout en Magdeleine.

Il n'en est pas comme elle en quantité,

Et l'on ne peut, à moins qu'estre hebeté,

N'accorder pas que sans une riviere ,

Paris seroit bien-tost un Cimetiere :

Et que ses yeux le mettroient tout en

feu ,

N'estoit que l'eau la rafraichit un peu.

Bien pointus sont les traits que son œil

darde ,

Malheur à qui sans parer les regarde ;

Malheur à qui les regarde un peutrop ;

Et si son nom va par tout le galop ,

Il ne faut pas trouver la chose estrange ,

On ne sçauroit trop parler d'un tel Ange,
 On ne sçauroit dire tout ce qu'il faut,
 De la divine & belle Chemeraut.
 Pour moy je tiens cette belle personne,
 Aux malheureux tres-pitoyable bonne :
 Et je vis bien que je luy fis pitié:
 Je l'en estime & plus de la moitié,
 Que je ne n'ay fait avant que la connoi-
 stre.

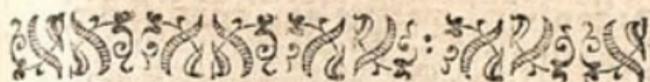
Heureux celuy que le Ciel a fait naistre
 Pour telle Dame, & qu'il est vray que
 Dieu,

Quand il la fit, prit plaisir à son jeu.
 J'ay fait ces Vers ce matin à la haste;
 Mais ce n'est pas d'aujourd'huy que j'en
 gaste;

Si vous trouvez que tout n'en vaille rien,
 Vous en ferez ce que vous sçavez bien.
 Ils seront mieux que s'ils couroient la
 ville,

Et cependant, belle & sage Leuille,
 Qui ne voulez pour des Vers enfanter
 Qu'autant de temps qu'il faut pour les
 dicter :

Ne doutez point qu'autant qu'à pas un
 autre,
 Le pauvre Autheur de ces Vers ne soit
 vostre.



I N V E C T I V E

C O N T R E

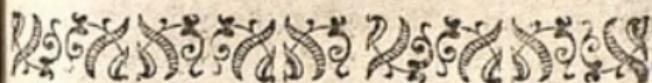
 U N E V I E I L L E D A M E
 C A M P A G N A R D E .

MONSTRE fascheux, Monstre mutin,
 Moitié chair & moitié patin,
 Qui de mes Vers te scandalises:
 Par les cheveux gris que tu frises,
 Par ton front estroit & ferré,
 De mainte ride chamarré,
 Par tes yeux, & par leurs lunettes,
 Par tes oreilles si mal nettes,
 Par tes paupieres & sourcis,
 Où logent des poux plus de six,
 Par tes grimaces & tes mouës,
 Par les boules de tes deux jouës,
 Par ton nez, vray nez de Blereau,
 Par sa louppe, & par son poireau.
 Par la tres-pretieuse goutte
 Qui toute l'année en dégoutte,
 Par tes dents, qui tiennent bien peu;
 Par ta bouche au colori bleu:
 Par toute ta maigre face,
 Qui sans cesse au miroir grimace,
 Et par tout ton chef si bouffon.

402 INVECTIVE.

Qui n'a pour coiffe qu'un chiffon ,
 Par ton vieil masque qui nous cache
 Ton triste visage de vache ,
 Par la barbe de ton menton ,
 Par le grand bout de ton teton ,
 Par ta gorge trop découverte.
 Par ton ventre de couleur verte ,
 Par la crotte de ton genoüil ,
 Par ta boiste à garder fenoüil ,
 Par le gouffet de ton esselle.
 Par ton corps qui souvent chancelle ;
 Bref , par tous les salles dehors
 De ce desagreceable corps ;
 Car pour le dedans, pour ton Ame ,
 Tu n'en as point, la bonne Dame,
 Je te conjure que ton fils,
 Importun , si jamais en fis,
 Ne me rende aucune visite ,
 Tant puisse-t'elle estre petite ;
 Et que toy, ton espoux aussi ,
 Vuicilliez bien en user ainsi.
 Certes vous estes trois personnes,
 Qui n'estes ny belles , ny bonnes,
 Ton espoux à le nez patté,
 Des autres nez tres-redouté ;
 Ton Fils à la face canine ,
 A quelque eminance à l'eschine ;
 Et toy, Dame au poil de souris ,
 Qui te picque de doux sousfris,
 Ton visage est le vray modelle
 De celuy de Polichinelle:
 Ton espoux est un protestant,
 Ainsi que toy toujours mentant ;
 Ton fils railleur à toute outrance .

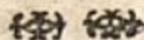
Contestant s'il en est en France,
 Contestant à faire enrager ;
 Fut-il esclave dans Alger,
 Et son pere qui fait le sage,
 Qui conteste encor davantage,
 Et toy qui conteste plus qu'eux,
 Et seule tiens teste à tous deux.

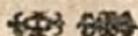


AU MENUISIER
 DE NEVERS

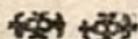
Sur ses Oeuvres.

TOy qui d'un pied chauffe-sabot ?
 As pû monter dessus parnasse ;
 Et dont la main pousse-rabor,
 Carmes dessus Carmes entasse ;
 Rare Menuisier de Nevers,
 Qui fait bien plustost mille vers,
 Qu'une douzaine d'escabelles ?
 Tes vers qui courent l'univers,
 Sont lûs dans les fines ruelles,
 En dépit de l'envie, au regard de travers.

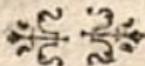




Ils sont, ventre Appollon si beaux ,
 Qu'ils dureront chose certaine,
 Plus long-temps que tes escabeaux
 Fussent-ils de buis, ou d'ébene ;
 Quitte donc ton mestier de bois,
 Vien voir les Princes & les Rois ;
 Dis leur tes chansons immortelles ;
 Par mon chef , je n'en voy pas trois
 Qui puissent en dire de telles ,
 Et ne croy pas en voir de plus de quatre
 mois.



Un quidam venu l'autre jour
 Des bords de la sainte Fontaine,
 Dit qu'on a sonné le tambour
 Aux environs de l'Hypocrene,
 Que pour ton rabet exalter,
 Des rimeurs le grand *Magister*,
 Par tous les loix de son Empire,
 Entendoit que sans resister,
 Et sans y trouver à redire,
 On ne dit plus limer un vers , mais ra-
 boter.



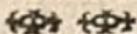
Pour faire de mon corps seulement un
 instrument.



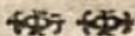
SONNET

Sur le Parasite , fait après les Rimes.

C'Est donc moy qui finis sans espoir
de *Secours*,
Des affamez Faimmort la *Genealogie*,
Au moins en achevant la *carriere* où je
cours ,
Si j'estois assuré d'avoir une *Elegie*.



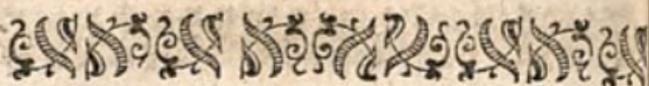
A moy Diables, à moy , venez en grand
concours ,
Helas que n'ay - je appris autrefois la
Magie ,
Ainsi parloit Faimmort, montrant par son
discours
Qu'au Diable volontiers il eust offert
bougie.



Puis voyant que la mort s'approchant
à grands *pas* ,
Le Goinfre s'écria, dure loy du *trespas*,
Un Heros comme moy mourra-t'il sans
Comete ?



O Ciel preservez-moy de ce commun
malheur ;
M'aurez - vous fait manger avec tant de
valeur
Pour faire de mon corps seulement un
squelette.



SATISFACTION A M. D. M.

CHANSON.

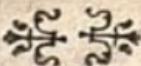
Ces discours oncques je ne crus,
 Et maintenant je ne les crois,
 Je vous le jure par la Croix,
 Qu'en Espagnol on nomme Crus.

Je ne vous crus jamais capable;
 Tant en vos fais comme en vos dis,
 D'un discours qui seroit coupable,
 Ce sont langages d'estourdis.

Qu'oncques par ma foy je ne crus,
 Et que maintenant je ne crois,
 Je vous le jure par la Croix,
 Qu'en Espagnol on nomme Crus.

Sçachez donc que je vous honore
 Autant, n'osant pas dire plus,
 Que faisoit Monsieur Cephalus
 Sa Mademoiselle l'Aurore.

Et que ces discours je ne crus,
 Que maintenant je ne crois,
 Je vous le jure par la Croix,
 Qu'en Espagnol on nomme Crus.





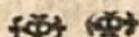
BILLET.

DE grace envoyez une lettre
 A qui vous a fait tant de vers,
 Si ce n'est que vous vouliez mettre
 son petit esprit à l'envers.
 Si lettre il ne reçoit aucune,
 Sans pourtant vous porter rancune
 Contre Fortune il pesterà :
 Mais une ligne d'écriture,
 peut faire cesser ce murmure,
 Et faire en sorte qu'il croira,
 Qu'avec tous les maux incurables,
 Il n'est pas des plus misérables.

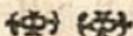


STANCES

SI je n'ayme de tout mon cœur,
 Iris dont le bel œil s'est rendu mon
 vainqueur,
 par une seule œillade,
 Si de suivre d'autres appas,
 Jamais l'amour me persuade,
 Je veux que sa beauté qui m'a rendu ma-
 lade,
 Ne me guerisse pas.



Oüy, si je n'ayme constamment,
 Et si jamais mépris ou mauvais traite-
 ment,
 Me rendent infidelle,
 O grands Dieux, à qui je promets
 De l'aymer & douce & cruelle,
 Je veux bien que le feu dont je brûle
 pour elle,
 Ne la brûle jamais.

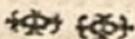


Ma raison par de vains discours,
 A beau me faire voir le peril que je cours,
 Quoy qu'elle me conseille :
 Beaux yeux qui paroissez si doux,
 Beau teint, belle bouche vermeille,
 Beaux cheveux, belle Iris adorable mer-
 veille,
 Je veux mourir pour vous.



Mais que je crains si mon transport
 Luy découvre qu'elle est maistresse de
 mon sort,
 qu'elle ne s'en offence :
 Car elle peut absolument,
 Si j'ose rompre le silence,
 M'ordonner de souffrir & me faire def-
 fence,
 De dire mon tourment.

Cachons



Cachons encor nos desirs.

Et retenons si bien nos amoureux souf-
pirs.

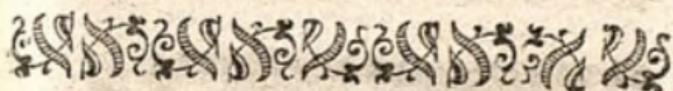
qu'ils ne puissent paroistre :

O mon cœur quand vous en ferez

Devant celle qui les fait naistre,

prenez bien garde à vous qu'elle n'aille
connoistre

pour qui vous souspirez.



C H A N S O N.

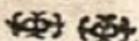
IRIS pour qui je brûle nuit & jour,
Me donne à tout moment de nouvelles
attaintes,

pleurs, souspirs, desespoirs & craintes,

Serez vous seulement le fruit de mon
amour ?

Sera-t'elle douce ou cruelle ?

Seray-je heureux, ou mourray - je pour
elle ?



Mes yeux toujours sur les siens atta-
chez,

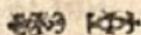
Luy descouvrent assez le secret de mon
ame,

Mon cœur luy monstre assez sa flâme,

Par des souspirs qu'en vain je veux tenir
cachez :

Mais me sera t'elle cruelle.

Serai-je heureux, ou mourrai-je pour elle.



Non, non, mon cœur, c'est trop desirer
 Il faut, mourir d'amour puis qu'elle est
 toute aymable,
 Ou rigoureuse ou pitoyable :
 Le conseil en est pris, je la veux adorer :
 Aussi bien quelle fin plus belle,
 Pourrois - je avoir que de mourir pour
 elle ?



VOICY

LA RELATION
 VERITABLE

De tout ce qui s'est passé en l'autre
 Monde, au combat des Parques
 & des Poëtes.

SUR LA MORT
 DE VOITTURE.

PARQUE vous avez fait des vôtres,
 Celnuy qui valloit tous les autres,
 Que j'avois moy-même élevé,
 Vous me l'avez donc enlevé ;
 Vieilles gaupes, vieilles barbares,
 Qui n'en voulez qu'aux hommes rares,
 Et qui mettez dans l'Univers

La sterilité des bons Vers :
 Vous avez fait mourir Voiture ,
 Cette adorable creature !
 Voiture qui fut si parfait ,
 Et vous pensez avoir bien fait ,
 Et vous avez fait pis que pendre ,
 Et les Muses vous devoient prendre ,
 Et venger dessus vous le tort :
 Que leur fait une telle mort .
 Vous avez fait mourir Voiture ,
 Cette adorable creature !
 Voiture qui me fut si cher ,
 L'avez-vous fait pour me fâcher ?
 Vous ne me voulez pas répondre ,
 Vieilles que Dieu vueille confondre ,
 Et vous soustriez entre-vous .
 Ha vraiment à force de coups ,
 Et ce seront coups d'estrivieres ,
 Je vous apprendray Filandrieres ,
 Que je ne sçay pas mieux harper ,
 Que sur vieilles sans dens fraper .
 Appollon ayant dit ces choses ,
 Tres-dignes des Metamorphoses ,
 Il fit signe au cher Catullus ,
 Au bon Horace , à Tibullus ,
 A Marot son valet de chambre ,
 Puis leur mit à chacun un membre ,
 Ou nerfs de bœuf entre les mains ,
 Et leur dit : Sans estre inhumains ,
 Vous pouvez sur ces mal-faisantes ,
 Exercer vos dextres sçavantes ,
 Non pas en leur faisant Rondeau ,
 Mais en déchiquetant leur peau .
 C'à donc sous leurs cottes troussées .

Que ces vieilles soient bien fessées,
 Et dessus le ventre & par tout,
 Enfin qu'on me les pousse à bour.
 Les braves Autheurs s'avancerent,
 Mais les Parques les repousserent :
 Lachesis d'un coup de fuzeau
 Marqua Marot sur le muzeau :
 Atropos d'un coup de sa mulle
 Donna grand soufflet à Catulle :
 Cloton d'un rouet à filer
 Fit bien Tibulle destaler :
 Horace qui craignoit la touche,
 Ne les attaqua que de bouche,
 Et leur dit tout ce qu'il y a
 Dans l'Ode de Canidia,
 Les Parques de cizeaux armées,
 De ce bon succez animées
 Se ruerent sur Appollon,
 Et Cloton de son violon
 Luy fit comme une bourguinotte,
 Le bon Dieu luy troussa la cotte,
 Et dessus les fesses plaque
 Un grand coup qui fort claqua.
 Les Autheurs s'en mirent à rire,
 Et Clement Marot oza dire,
 Vieille Hou-hou, vieille Ha-ha,
 Vostre chien de fessier en a.
 Et les Parques dont la furie
 S'augmenta par la raillerie,
 Enfonça je ne sçay comment
 Sa quenouïlle en son fondement.
 Il gagna l'huis faisant des essés,
 Une quenouïlle entre les fesses,
 Tel qu'un Hanneton quand au cu

Luy pendille un brin de festu,
 Maistre Apollon par sa retraite
 Crut sa partie estre mal-faite.
 Sans manchettes & sans rabat
 Carulle estoit hors de combât.
 Horace non plus que Tibulle
 Resistance ne faisoit nulle.
 Il alloit donc quitter tout là,
 Quand pour son grand bon-heur, voilà
 Marot desquenouillé qui rentre,
 Qui luy remit le cœur au ventre.
 Avec luy venoient saint-Gelais,
 François Villon & Rebelais,
 Plus laid que l'Amant de Siringue,
 Qui tenoit en main la seringue,
 Dont il donnoit des lavemens
 A son maistre Evesque du Mans.
 Cette seringue estoit remplie
 D'eau forte, noire comme suye.
 Les Filenses il seringua,
 Apollon les siens harangua !
 Mais les Parques d'eux tous chargées
 Au lieu d'estre découragées
 Firent face de tous costez,
 Leur culs face à face ajustez,
 Mais enfin leurs manquoient les forces
 Pour jouer de cizeaux ou forces,
 Et le foible cedit au fort,
 Quand le Destin ou bien le Sort,
 Qui les Poëtes n'ayme guere,
 Les vint attaquer par derriere.
 Le Dieu qui ne s'en doutoit pas
 En recula deux ou trois pas :
 Les Parques reprirent courage,

Et de combattre firent rage,
 Ce Destin est un Maistre Dieu,
 Que l'on respecte en plus d'un lieu,
 Il n'est pas content des Poëtes,
 Parce que dans leur chansonnettes
 Ils se plaignent fort du Destin,
 Qu'ils appellent souvent lutin,
 Comme aussi de la destinée,
 Qu'ils disent contre eux acharnée.
 Pour cela ce Destin ou Sort
 Les tient pauvres jusqu'à la mort,
 Et n'a pour eux qu'un cœur de roche,
 Outre qu'il est parent bien proche
 Des Parques, comme l'ont conté
 Gens qui sçavent la parenté.
 Les choses estoient en ces termes,
 Les deux partis constans & fermes,
 A donner comme à recevoir,
 N'estoient pas mal plaisans à voir.
 Les Parques fort bien combattirent,
 Et jamais Parques mieux ne firent :
 Appollon tres-bien combatit,
 Et jamais ce Dieu mieux ne fit.
 Des Autheurs je n'ose rien dire,
 Les uns sauf l'honneur de la lyre,
 Firent tres-mal, & autres tres-bien,
 Les autres un peu plus que rien.
 Cela veut dire quelque chose :
 Quand de ce different la cause
 Voiture cét aymable esprit
 Je ne sçay pas comment apprit,
 Que pour luy Parques & Poëtes
 S'entr'ensanglantoient les mains nettes,
 Comme il eut toujours l'esprit doux,

Exempt de tout mortel courroux,
 Il ne pût apprendre sans larmes,
 Qu'il fut cause de ce fait d'armes.
 Il courut donc à Jupiter
 Dire qu'il eust à se haster,
 Autrement que la Parquerie,
 Et toute la Poëterie,
 S'en alloient par des coups fourrez.
 Devenir corps défigurez.
 Ce Dieu ne prit pas son tonnerre.
 N'allant pas pour faire la guerre,
 Ny pour mortel foudrifier :
 Il crut que pour pacifier,
 Autant Parque comme Poëtes,
 Un fouët garny de sonnettes
 Estoit un baston suffisant.
 En cét équipage plaisant
 Il alla donc vers la meslée,
 Qui s'estoit bien renouvellee :
 Force gens avoient pris party,
 Et le Ciel estoit miparty,
 Les Gorgones & les Furies,
 Qui sont dans les œuvres fleuries.
 Des Poëtes vieux & nouveaux,
 Peintes à crins de serpenteaux,
 S'estoient aux Musés opposées,
 Lesquelles bien scandalisées
 De voir trop tost dans le tombeau
 Homme dont l'esprit fut si beau,
 Estoient à ce combat venuës,
 Ainsi qu'Amazone vestuës,
 Pour secourir leur gouverneur
 En Musés de bien & d'honneur.
 Outre les armes effensives
 Elles en avoient d'offensives.

S. iiii)

L'une avoit un bon halecrer ,
 Et l'autre un joly cabacet.
 L'une un Thirle & l'autre une pique :
 (Toutes ces armes à l'antique)
 De plus chacune, un arc Turquois,
 Et des flesches plein un carquois,
 Enfin ces Filles renommées
 Vinrent là jufqu'aux dens armées.
 Vous m'allez dire affeurement,
 Où prendre tout cet armement ?
 Puis qu'il faut que je vous le die,
 C'est pour jôier la Comedie,
 Quand il est reste au firmament ,
 Et pour cela foigneusement
 Tous ces bastons elles confervent ,
 Qui d'autre chose ne leur fervent.
 Mais pour rien moins que pour cela
 Elles les prirent ce jour-là.
 Jupiter fit mauvaife mine,
 Voyant cette guerre intestine,
 Et je gagerois bien qu'il fit ,
 Grand peur à quiconque le vit.
 Du foïet garny de sonnettes,
 Sur les Parques, sur les Poëtes ,
 Sur les Mufes, sur le Destin ,
 Sur les Dames au vilain crin,
 Ce font les horribles Gorgones
 Et les Eumenides felones ;
 Excepté fur maïstre Apollon ,
 Qu'il nomma pourtant violon ,
 Il fit une rude décharge ,
 Qui luy fit faire bien-toft large.
 De respect, ou de peur des coups ,
 Chacun devant luy fila doux.

Puis il voulut sçavoir la chose ,
Et qui du mal estoit la cause.
Apollon pour precuper ,
Sire on ne devoit pas couper ,
Dit-il, la trame de Voiture ,
Si rare en versification ,
Et qui n'estoit pas si cassé ,
Qu'on ne s'en fust fort bien passé.
Messez-vous de vostre Parnasse,
Et que chacun son mestier fasse,
Dit Cloton , nous avons coupé
Le fil d'un homme bien huppé,
Pour venir quereller les Parques,
Qui coupent bien ceux des Monarques.
Ha vraiment, Messire Apollon ,
Vous estes un bon violon ;
Et vous & vos pedentes Muses,
En vertu de vos cornemuses ,
Et de vostre art de bien jaser ,
Pensez-vous immortaliser ,
Et faire éternellement vivre
Un homme aussi bien que son Livre ;
Vous y perdrez vostre Latin :
Par nostre maistre le Destin
Les trames nous sont mesurées,
Si-tost qu'elles sont expirées,
Avec un bon coup de cizeau ,
Crac, le voila dans le tombeau ;
Quel qu'il soit fut-il à Voiture
Comparable en bonne escriture.
Ainsi par la Dame Cloton.
Apollon pour prendre son ton ,
Et pour ne pas haranguer rude ,
Fit entre ses dents un prelude ,

Puis après s'estant avancé,
 Le visage un peu courroucé,
 Comme il pensoit ouvrir la bouche,
 Le grand Jupin d'un œil farouche
 Le regarde si fierement,
 Que le pauvre facilement
 Oublia ce qu'il vouloit dire.
 Tout le monde s'en prit à rire,
 Et sur tous les faiseurs de Vers;
 Mais autre regard de travers,
 A toute la troupe rieuse
 Fit prendre mine serieuse.
 Puis rigide comme un Caton,
 Et branlant le maistre baston,
 (Ce baston garny de sonnettes,
 Que les Parques & les Poëtes
 Regarderent avec respect)
 Fit sortir de son divin bec,
 Telles & semblables paroles.
 Jamais les entreprises folles
 N'aportent aux entrepreneurs
 Que des affronts & deshonneurs.
 Si ce que je dis quelqu'un touche,
 Quiconque est le morveux, se mouche,
 Et ne fasse plus le méchant,
 Il n'en seroit pas bon marchand.
 Qui sçait mieux que moy que Voiture
 Fut une aimable creature ?
 Il est mort; il estoit mortel,
 Comme en terre chacun est tel,
 On me dira c'est grand dommage.
 C'est peut-estre son avantage.
 Peut-être mourant plus cassé,
 Ne fust-il pas mort bien sensé.

J'ay veu tel esprit en herbe,
Pour estre trop tard mis en gerbe ,
Perdre son bel esprit tout net,
Témoin le petit Francinet.
Certes Voitture fut un homme
Digne de Paris & de Rome.
Ce fut un esprit excellent ,
Qui n'a rien fait que de gallant;
Et je feray que ses ouvrages
Seront fameux dans tous les âges.
Un certain homme qui n'est pas
De ces malheureux esprits bas ,
Qui ne sont jamais que copies,
Comme sont Sansonnets & pies,
Oyseaux d'un naturel voleur,
Et qui ne chantent rien du leur.
Cet homme donc rare & celebre,
A fait une pompe funebre ,
Laquelle, s'il la met au jour ,
Ravira la Ville & la Cour.
Autrefois pour railler Voitture,
On dit adieu la Voiture,
Comme on dit le grand Pan est mort ,
Quand un trespas importe fort.
Je veux abolir la Voiture,
Qu'on dise au lieu de Pan, Voitture.
Quiconque ne le fera pas ,
Sera puny d'un prompt trespas.
Certes le renom de Voitture,
Cette adorable creature ,
Autant que le monde vivra,
Ou Jupiter ne le pourra.
Cà donc pour commencer la chose,
Que chacun, non à bouche close,

Mais crie ainsi que moy bien fort
 Voiture est mort, Voiture est mort.
 Les Dieux, Parques, Muses, Poëtes,
 N'eurent pas les bouches muëtes,
 Chacun cria & recria,
 Et plus d'un d'eux s'en enroua.
 Voiture seul par modestie
 Ne tint pas aussi sa partie :
 Quoy que ravy de tant d'honneur,
 Tandis que dura la clameur,
 Il eut comme un homme sage,
 Rouge pudeur sur le visage,
 Et cria, les yeux abbaïsez.
 Monsieur Jupiter, c'est assez.
 Voila comme finit la guerre,
 Puis après le lance-tonnerre
 fit les deux partis embrasser,
 Envoya les blessez penser,
 fit rendre les fuscaux aux Parques,
 Et les Autheurs portans leurs marques,
 Suivirent leur maistre Apollon,
 Bien faché de son violon,
 Et de ce que son entreprise
 N'avoit pas esté si bien prise,
 Qu'il se l'estoit imaginé.
 Mais comme, bien moriginé,
 Il ne remua pas l'affaire,
 Voyant qu'il n'y pouvoit rien faire,
 Et j'ay scü depuis peu de temps,
 Qu'ils ont depuis vécu contens
 Et que le bien-heureux Voiture
 Est au Ciel en bonne posture,
 Et bien mieux qu'il n'estoit icy.
 Dieu veuille que j'y sois aussi.

F I N.

TYPHON,

OU LA

GIGANTOMACHIE.

Poëme Burlesque,

DEDIE'

A MONSEIGNEUR

L'EMINENTISSIME

CARDINAL

MAZARIN.



A LYON,

Chez JEAN-BAPTISTE DE VILLE , rue
Merciere, à la Science.

M. DC. XCV.

Avec Permission.

T Y P H O N

...

...

...

...

...

...

...

...

E
D
Je
D
P
S
Je
A
A
So



TYPHON,

O U L A

GIGANTOMACHIE,

POËME BURLESQUE.

CHANT PREMIER.



E chante , quoi que d'un gosier
Qui ne mache point de Laurier,
Non Hector, non le brave *Ænée*
Non Amphiare , ou Dapanée ,
Non le vaillant fils de Thetis ,
Tous ces gés là sont trop petits,

Et ne vont pas à la ceinture
De ceux dont j'écris l'avanture :
Je chante cet homme étonnant
Devant qui Juppin le Tonnant
Plus vifte qu'un trait d'Arbaleste
S'enfuit sans oser tenir teste :
Je chante l'horrible Typhon ,
Au nez crochu comme un Griffon,
A qui cent bras longs comme gaulés
Sortoient de deux seules épaules ,

A ij

2 GIGANTOMACHIE

Entre lesquelles on voyoit
Teste qui le monde effrayoit,
Teste qui n'estoit pas à peindre,
Mais teste à redouter & craindre ;
Au reste, d'esprit si quinteux,
Que j'en suis quelquefois honteux.
JE CHANTE aussi Messieurs les freres,
Qui certes ne lui cedoient gueres,
Tant à deraciner des Monts,
Qu'à passer Rivieres sans Ponts.
Mettre les plus hautes Montagnes
Au niveau des plates Campagnes,
Et des grands Pins faire bastons,
Qui n'estoient encor assez longs,
Desquels maints grands coups ils donnerent
A maints Dieux qui ne s'en vanterent
Quand ils retournerent aux cieux :
Mais fait bon battre glorieux.

O Grand MAZARIN ! ô Grand Homme ?
Riche Tresor venu de Rome,
Laquelle n'a pas sur ma Foy
Rien gardé de pareil pour soy,
En quoi paroist sa courtoisie,
Dont la France la remercie.
Esprit qui ne t'endors jamais,
Expert en guerre, expert en paix.
JULE plus Grand que le Grand JULE,
Qui nous fers autant qu'un Hercule,
Sur lequel on dit qu'estant las,
S'accoudoit autrefois Atlas ;
Si tu voulois ton Arc détendre,
Et daignois jusqu'à moi descendre,
Si les petis Vers que j'écris
T'arracheroient le moindre souris.

S'ils te causoient la moindre joye,
Je le jure afin qu'on me croye,
Par le chef de sainte HAUTEFORT,
Et c'est à moy jurer bien-fort,
Que malgré les maux que j'endure,
Malgré fortune toujours dure,
Je me tiendrois aussi content,
Que si n'estant plus impotent
Je pouvois à ton Eminence
Faire profonde reverence,
Mais, hélas ! chetif je ne puis,
Roide comme un baston je suis,
Et par maudite maladie
Dont ma face est toute enlaidie,
Je suis persecuté deslors
Que du tres-adorable corps
De nostre Reine, que tant j'ayme,
Sortit LOUIS quatorziesme,
Louys surnommé Dieu-donné,
Pour le bien de la France né,
Qui setondé de ta prudence
Nous mettra tous dans l'abondance
En dépit des maudits Geans,
Des Mutins, des mauvaises gens,
Qui regrettez ne seroient gueres
S'on les voyoit habiter bieres,
Tandis que les bons demeurez
Habiteroient Palais dorez.
Mais pour un Poëte grotesque,
Je m'écarte trop du Burlesque,
Retournons-y donc promptement,
Aussi bien c'est nostre élément,
Et décrivons bien la furie
De toute la Giganterie ;

A iij

4 GIGANTOMACHIE

Comme le grand fils d'Alcmena
 De sa Masse les mal-mena,
 Comme Jupiter de son Foudre
 Eut le passe-temps de les moude,
 Et fit à Typhon leur grand chef,
 D'une Montagne un couvre-chef,
 MUSES qui vistes leur audace,
 Et vous sauvastes de Parnasse,
 Quand Juppin qui lors s'effraya,
 Sauve qui peut aux Dieux cria,
 Et depuis la Voute Estoillée
 S'encourut à bride avallée,
 Aussi timide qu'un conil,
 Jusques au rivage du Nil:
 Dites-moy bien de quelles formes
 De peur de ces Monstres énormes,
 Les Dieux furent lors revétus,
 S'il est vray qu'ils furent battus,
 Ou si ce fut eux qui battirent,
 Et les Geans aneantirent,
 Ou s'ils furent aneantis
 Par ces grands hommes mal-bastis :
 Car, & d'eux, & des Dieux celestes
 Ne sont demenez aucuns restes :
 De vous mesmes, & d'Apollon :
 Quoy que tres plaisant viollon,
 Force gens disent que vous n'estes
 Autre chose que des sornettes :
 Mais soyez sornettes ou non,
 Je vay commencer tout de bon.
 Un Dimanche bon jour bon-œuvre,
 Typhon aux cheveux de couleuvre,
 Après avoir tres-bien disné
 Jusqu'à ventre déboutonné,

Av it a tous Messieurs ses freres,
Qui de luy ne s'éloignent gueres,
A vouloir pourchasser l'ennuy,
Joüer aux quilles avecque luy:
Ces quilles étoient longues Roches,
Dont il avoit de ses mains croches,
Sans nul marteau ny ferrement,
Fit un jeu je ne scay comment;
Elles n'étoient pas des plus belles,
Ny bien faites, mais telles-quelles,
Et la boule ne rouloit pas,
Mais seulement alloit le pas,
N'estant qu'une roche quarrée
En boule fort mal figurée.
Ce fut environ la my-May,
Temps auquel on a le cœur gay;
Et ce fut dans la Thessalie
Que cette troupe tant jolie
Prit cette recreation,
Et joüa la collation,
Huit d'entr'eux aux quilles joüerent,
Et quelques autres parierent.
Ils jouïoient au commencement,
Comme on fait toujors froidement,
Mais cette race discourtoise,
Ne peut joüer long-temps sans noise;
A la fin le jeu s'échauffa,
Deux fois bien fort on s'y fâcha:
Et deux fois on s'y pensa prendre
Tant ils avoient le cerveau tendre,
Mais Typhon mettant le holà,
Empescha ce desordre-là,
Tellement que cette journée
Sans querelle fut terminée:

A iiij

6 GIGANTOMACHIE

Mais mieux eût valu que cent coups
 Ils s'entrefussent donnez tous,
 Et qu'une mal-heureuse quille
 N'eust point attrapé la cheville
 Du grand pied plus long qu'un arpent
 De Typhon au crin de Serpent;
 Ce fut Mimas le Sanguinaire
 Qui le fit sans le penser faire;
 Quoy que ce fut sans y penser,
 Typhon pensa s'en offenser,
 Il ne fit pourtant pas la beste,
 De crainte de troubler la feste,
 Il grinça seulement les dents,
 Et les yeux de colere ardans,
 D'où des éclairs sortoient en foule,
 Il ramassa quilles & boule,
 Et les jetta sans regarder
 Tant que son bras les pût darder,
 Ces quilles d'un tel bras ruées
 Passerent bien-tost les Nuées,
 Et perçant la voûte des cieux,
 Donnerent jusqu'où tous les Dieux
 Humoient sans songer à malice
 L'exhalaison d'un sacrifice,
 Et de Nectar se remplissoient,
 Que les deesses leur versoient,
 Resolus de boire & reboire
 Pour le moins jusqu'à la nuit noire.
 Pour Mars il prenoit du Petun,
 Méprisant tout autre parfum,
 Car depuis que dans la Hollande,
 Où sa renommée estoit grande,
 A petuner il s'étoit mis,
 Comme on fait tout pour ses amis,

Sans cesse ce traifne-rapier
 Prenoit petun & beuvoit biere;
 Et de vouloir l'en empescher,
 C'estoit vouloir un sourd prescher,
 Car il n'estoit pas amiable,
 Ains juroit Dieu comme un vray Diable,
 Vray signe qu'il avoit esté
 Nourry comme un enfant gasté,
 Jupiter le lance Tonnerre,
 Dormoit ayant bù trop d'un verre,
 Et Junon qui n'avoit moins bù
 Dormoit sur un lit à cul nu.
 Enfin cette belle assemblée
 Qui ce jour-là fut tant troublée,
 N'avoit garde de redouter
 Que quilles les vinsent heurter,
 Ce neantmoins quilles y virent,
 Dont presque perdus ils se tirent,
 Telle fut la confusion
 De la celeste Nation.
 Au bruit que tant de quilles firent
 Les moins valeureux tressaillirent,
 Jupiter qui s'en éveilla,
 Demanda, Qu'ay-je entendu là?
 A sa voix, qui la crainte inspire,
 On se regarda sans rien dire,
 Mais s'en offensant, il cria.
 Dites donc? Qu'est ce qu'il y a?
 Ce n'est rien, répondit Ciprine,
 Taisez-vous, petite putine,
 (Du depuis on a dit putain,
 Au lieu de tine mettant tain,
 Et Cipris au lieu de Ciprine,
 Tant nostre langue se rafine,

A

§ GIGANTOMACHIE

Et toujours se raffnera
Tant que François on parlera.)
Mais fermons cette parantese,
Les yeux donc ardans comme braise,
A Venus Dame de renom,
Jupiter dit pis que son nom,
Affront, qui fit monter le rouge
Au nez de cette belle Gouge;
Mais tandis qu'elle déroutit,
Ce Dieu de colere rugit,
Ce grand Dieu fait le diable à quatre,
Jusques à menacer de battre,
Et furieux comme un Tyran
Jure deux fois par l'Alcoran,
(C'estoit son serment ordinaire:)
Mais Pallas pour le satisfaire,
Pallas qu'il estimoit beaucoup,
Lui dit, Sire un furieux coup
De quelque machine de guerre,
Venu du costé de la terre,
A tout brisé vôtre buffer,
Et qui diable tel coup a fait ?
Dit Jupin, ce n'est qu'une quille,
Dit Mome à l'humeur si gentille,
Lors Jupiter, Maïstre bouffon,
Quand je me fache tout de bon,
Je vous deffends la raillerie.
Quand il faudra rire qu'on rie,
Mais aujourd'hui je veux sçavoir
Quel mortel a bien le pouvoir
De me venir troubler à table:
Quoy ! le ciel est donc penetrable,
Et l'on peut m'attaquer ici ?
Neuf quilles & la boulle aussi,

Luy répondit Pallas la sage,
 Ont fait icy bien du ravage,
 Mais vous voyant tant irrité,
 Je déguisois la verité,
 Tous brisez sont les verres nostres,
 Si qu'il en faut achepter d'autres,
 Ou bien boire aux creux de nos mains,
 Graces à Messieurs les humains,
 Qui deviennent d'étranges fires,
 Et tous les jours se feront pires,
 Si vous ne les en punissez.
 Ils ont donc mes verres cassez?
 Dittes Jupin, c'est trop d'audace!
 Ha vraiment je ne les menace
 De poires molles, mais je veux
 Tant pleuvoir, & gresler sur eux,
 Qu'ils maudiront mille fois l'heure
 D'avoir jusques dans ma demeure
 Osé faire un coup si hardy:
 Encore une fois je le dy,
 D'une action si temeraire,
 Je ferai justice exemplaire
 Comme il vuidoit ainsi son fiel,
 Le Soleil entra dans le ciel,
 Ayant achevé sa journée,
 Trouvant la cour toute étonnée,
 Il s'enquit du plus prochain Dieu,
 Du bruit qui troubloit ce saint lieu,
 Si tost qu'il eut la chose apprise,
 De Silene à la barbe grise,
 Grand Dieu, cria-t'il, j'ay veu tout,
 Et le dirai de bout en bout,
 Dis donc sans tarder davantage,
 Mais dis le viste, car j'enrage,

A vj

10 GIGANTOMACHIE

Luy dit le grand Dieu Jupiter,
Lors le Soleil, sans hesiter,
Sire , j'ay veu Typhon n'agueres
Joüer aux quilles & ses Freres,
Une quille l'ayant blessé,
Il a tout le jeu ramassé,
Et quilles & boulle ruées
Vers le ciel a travers nuées :
Tâis-toy , tu n'en as que trop dit,
Dit Jupin, cét homme maudit
Est pour me donner de la peine,
Holà hau ! enfant de Cilene,
Pren tes deux jambes à ton coü,
Et cours aussi viste qu'un fou,
Va trouver cette grosse beste,
Et me luy lave bien la teste,
Apprens-luy bien ce que je puis,
Ce qu'il est , & ce que je suis,
S'il pense ainsi faire des siennes,
Qu'à la fin je feray des miennes,
Et qu'il fera bien s'il me croit,
Desormais de charier droit,
Je n'en diray pas davantage,
Va viste faire ton message,
Et pense à le faire si bien,
Qu'on ne trouve à redire à rien,
Mercure fit le pied derriere
D'une fort gentille maniere,
En sortit , mais à reculons,
De peur de montrer les talons,
Puis ayant pris des talonnières
Rabillées depuis n'agueres,
Sans sabre , & son bonnet aisé,
Et son bâton entortillé

De deux Serpens , ou deux Anguilles ,
Par dessus champs , par dessus villes
Vola leger comme un faucon,
Droit vers la montagne Helicon,
Pour voir les filles de Memoire,
Et là se rafraischir & boire.
Arrivant au double coupeau ;
Il trouva le docte troupeau,
Les neuf sçavantes Damoiselles,
Assises dessus des bancelles,
Qui faisoient la dissection,
Avecque grande attention.
De Rondeaux , de Sonnets , de Stances,
Sur des chagrins, sur des absences,
Et sur des plaisirs accordez,
Jupin les avoit commandez,
Jupin qui du ciel toujours guigne
Quelque pucelle en droite ligne,
Dont sa femme Dame Junon
Fait souvent mine de Guenon.
Trois des plus habiles d'entr'elles,
Mais je n'ay pû sçavoir lesquelles,
Avoient fait ces beaux carmes-là,
A Mercure on les étalla,
Et le pria-t'on de les lire ;
Il n'y trouva rien à redire,
Si ce n'est en quelques endtoits.
Des mots qui n'estoient pas François:
Puis il leur conta la colere
De Jupiter leur commun Pere.
Et comme il estoit deputé
Devers sa Gigantofité,
Pour apprendre à toute sa race,
Comme ce grand Dieu les menace,

Malgré leurs centaines de mains,
 De les rendre moindres que Nains.
 Là dessus un pot de serizes,
 Par ces Donzelles bien apprises
 Luy fut gayement présenté,
 Et le dedans d'un grand pasté
 Qu'Apollon leur Dieu tutelaire,
 Leur avoit depuis peu fait faire.
 Mais il n'en mangea pas beaucoup,
 Il beut seulement un grand coup,
 Puis disant, à Dieu vous commande,
 Il quitta la sçavante bande,
 Et s'envola sans s'arrêter,
 Où Typhon souloit frequenter.

La nuit noire comme une More,
 N'estoit point arrivée encore,
 Lors que Mercure les trouva,
 Mais tost après elle arriva,
 Et cacha le ciel de ses voiles,
 Parsemez de cent mille estoiles,
 Quant à ces hommes inhumains,
 Et tres-dangereux de leurs mains,
 Ils estoient lors dans une plaine,
 D'une grande forest prochaine,
 Occupez à faire un bûcher,
 Qui pouvoit rendre le bois cher,
 Car une forest toute entiere,
 Estoit du bûcher la matiere;
 Mais il leur falloit tout de bon
 Grande quantité de charbon,
 Car grande estoit la carbonnade
 Dont ils vouloient faire grillade,
 Et Mercure aux cieux retourné
 En estoit encore étonné.

Cent bœufs voliez par les charruës,
De leurs chairs sanglantes & cruës
Couvroient pour le moins un arpent,
De moutons quatre fois autant,
Estoient en guise d'alloüettes,
En de grandes broches mal-faites,
Bien qu'on les eust faites exprés,
De grands pins & de grands cyprés,
Aussi-tost qu'arriva Mercure,
Ils firent une ample ceinture
De leurs grands corps autour de luy;
Luy, non sans craindre quelque ennuy
D'une gent si brutale & fiere,
Leur parla de cette maniere,
Jupiter plus grand que vous tous.
Mille fois plus grands fussiez vous,
Vous mande avec vos riches tailles,
Que vous n'estes que des canailles,
Particulierement Typhon
Luy semble un tres-mauvais bouffon,
D'avoir de quilles ou de pierres
Osé casser ses plus beaux verres,
Si c'est querelle d'Allemant,
C'est bien manquer de jugement
De ne redouter pas la foudre
Dont il mit les tirans en poudre,
Ces grands hommes qu'il a perdus,
Devroient bien vous avoir rendus
Moins entreprenans & plus sages;
Mais plus cruels que des sauvages,
Et sans craindre archers ni prevoists
Vous volez par monts & par vaux,
Des passans vous vuidez les poches,
Vous pillez Messagers & coches,

14 GIGANTOMACHIE

Enfin, qui vous connoistra bien,
 Dira que vous ne valez rien.
 Or Jupiter qui vous tolere,
 Aimant la Terre vostre mere,
 Et non pas vous, qui ne valez,
 L'eau que tous les jours avallez,
 Veut bien oublier vostre audace ;
 Mais aussi qu'on le satisfasse,
 Et que dans trois ou quatre jours,
 Maintenant qu'ils ne sont plus courts,
 L'un de vous aille sans remise
 Droit à la ville de Venise,
 D'où, cent verres de compte fait,
 (Car pour remeubler tel buffet
 Il faut pour le moins la centaine)
 Devant la fin de la semaine
 Humblement lui seront portez,
 Par ce moyen vous évitez
 Les traits du courroux redoutable
 De ce grand Dieu tres-equitable.
 Ainsi Mercure leur parla,
 Typhon crijant ; Taisez-vous là !
 Car bien grand estoit le murmure
 Que causoit harangue si dure,
 Lui répondit d'une voix d'Ours,
 Et lui tint ce joly discours.
 Mon pauvre petit fils de Maye,
 Je ne dis que, daye dandaye,
 A ces beaux discours gracieux,
 Que vous nous apportez des Cieux ;
 Gentil Ambassadeur de quilles,
 Croyez-moy, trousséz vos guenilles,
 Et sçachez qu'il s'en faut bien peu
 Qu'on ne vous jette dans ce feu,

Ha vrayment vostre sot message
Est un assez bon témoignage
Que les Dieux sont moins gens de bien
Que nous, qui ne vous faisons rien :
Et pour vos tasses & vos verres,
Qui feront tant choir de tonnerres,
Je n'en ai pour vostre grand Dieu,
Non plus qu'il en pleut dans mon yeu:
Allez, vostre dépesche est faite,
Tirez-vous d'icy brague nette.
Lors que Typhon eut ainsi dit,
L'Assemblée à rire se prit :
Puis cette maudite assemblée
Se mit à faire une huée,
Dont ce Dieu se trouva confus,
Autant que d'un soufflet & plus :
Mais Typhon imposant silence,
Empescha toute violence,
Et ce Dieu qui n'estoit pas sot,
Se retira sans dire mot.
Pour Typhon & toute sa bande,
Ils firent cuire leur viande ;
Puis ayant mangé comme loups,
Et beu chacun plus de cent coups,
Prés du feu ces veaux s'étendirent,
Et paisiblement s'endormirent:
Et moi qui vous écris cecy.
Trouvez bon que je dormé aussi.

Fin du premier Chant.



TYPHON,

OU LA

GIGANTOMACHIE,

POÈME BURLESQUE.

CHANT SECOND.

LA rouge Amante de Cephale.
 De son char où luit mainte opale,
 Pleuroit & répandoit ses pleurs
 Sur les herbes & sur les fleurs.
 Mercure sur le haut d'un chesne,
 Non sans avoir le corps en gesne,
 Avoit cette nuit-là gisté,
 Pour reposer en seureté.
 (Car ces campagnes estoient pleines
 De voleurs , & de tire-laines)
 Mais voyant l'aube il descendit
 De ce tres-incommode lit,
 Et se guinda , quittant la terre,
 Vers la region du tonnerre,
 Quand dans le ciel il arriva,
 Jupiter au lit il trouva,
 Avec dame Junon sa femme,

Qui souvent lui chante sa game :
Car souvent moins sage que fou
Il va courir le guilledou ;
D'ailleurs , un tres-grand personnage,
Plein d'honneur, esprit & courage ,
Et vrayment vous l'allez bien voir ;
Car s'il n'eut bien fait son devoir
Contre Typhon & sa saquelle ,
Tous les Dieux en avoient dans l'aisle,
Ce Typhon avoit resolu,
S'il devenoit maistre absolu ,
Aux uns de leur raser les Eunuques ,
Et distribuer aux Geans
Les Deesses & leurs enfans ,
Pour en faire des choux , des raves ;
Mais à tous ces desseins si braves
Le succez ne fut pas égal,
Son pauvre cas alla tres-mal ,
Il fut battu , l'Acariastre,
Et quasi battu comme plastre ,
Jupin fit choir cét homme lourd,
Et frappa dessus comme un sourd ,
Faisant voir lui cassant la teste ,
Que son chien n'estoit qu'une beste :
Et quant est de lui , qu'il estoit
Digne du sceptre qu'il portoit.
Mais disons par ordre la chose ,
De peur que sur nous on ne glose,
Il estoit donc encor au lit,
D'où si-tost que Mercure il vit ,
Il se jette sans robe prendre,
Tant il estoit pressé d'apprendre
S'il avoit satisfaction

18 GIGANTOMACHIE

De cette fiere nation.
 Et bien (dit-il) quelles nouvelles ?
 Sont-ils soumis ? sont-ils rebelles :
 Faut-il punir ou pardonner ?
 Faut-il le refoudre à tonner ?
 Grand Dieu , lui dit le fils de Maye ,
 La chanson de daye dandaye,
 Est tout ce que j'ay pû tirer
 D'un , sur qui vous devez tirer
 Et retirer foudre sur foudre,
 Ou vous n'avez qu'à vous refoudre
 D'estre sans foudre ny demi ,
 Bien-tost pris de vostre ennemy.
 Pour moi je dois une chandelle,
 Pour l'avoir échappé si belle,
 Il n'e s'en est fallu que peu,
 Qu'on ne m'ait jetté dans un feu :
 Après mainte niche soufferte ,
 Enfin , ayant la bouche ouverte,
 Afin de leur représenter
 Ce qu'ils avoient à redouter ,
 Ils se sont mis, sans me rien dire,
 A s'entre-regarder & rire.
 Puis sur moy crians au renard ,
 Et quelques-uns chien de bastard ,
 J'ay veu l'heure qu'après l'injure
 Vostre fils qu'on nomme Mercure,
 Avec que sa Divinité ,
 Alloit estre au moins souffletté :
 Peut-estre que dans la peur nostre,
 J'ai pris une chose pour l'autre,
 Et l'oreille m'a pû corner :
 Mais le fâcheux mot de berner,
 M'a frappé , me semble , l'oreille.

A tel mot , ce n'est pas merveille
Si vostre fils n'a plus songé
Qu'à prendre vistement congé:
Et voila, grand Dieu du tonnerre,
Tout ce que j'ay fait sur la terre.
Puissay-je avoir dans peu de temps,
La galle qui dure sept ans,
Si j'adjoûte ou je diminuë,
Ce que je vous dis icy d'eux,
Aussi vray que nous sommes deux.
Il acheva presque en colere,
Car au visage de son Pere,
Il remarquoit avec ennuy,
Qu'il n'estoit pas content de luy:
Mais Jupiter comme homme sage,
N'en donna pas grand témoignage;
Il luy dit , allez déjeuner,
Et ne manquez après disner,
De donner ordre qu'on assemble
Toutes les Deitez ensemble,
Pour sçavoir d'elles tout de bon
S'il faut faire justice , ou non.
Cependant Typhon dans son ame
Ne respire que fer & flame,
Et par cette legation,
Réveille sans ambition;
Encelade le temeraire,
Et Mimas le plus sanguinaire
De tous ces superbes garçons,
Luy donnent d'étranges leçons,
Ha vraiment , luy dit Encelade,
Si vous souffrez telle bravade,
Puissay-je devenir Nabot,

20 GIGANTOMACHIE

Si vous ne passez pour un sot.
Je voy bien clair dans cette affaire
Jupiter veut vous faire taire,
Et vous voyant Moyne tondu,
Dieu sçait s'il fera l'entendu:
Mais pour moy devant qu'on me tonde,
Je feray perir tant de monde,
Qu'à jamais il ne sera jafé
Du grand Encelade rasé,
Si Jupiter de son tonnerre
Fait quelquefois peur sur la terre,
S'il écorne quelques rochers,
S'il rompt quelques foibles clochers,
Je veux qu'il sçache qu'Encelade
Sçait bien planter une escalade,
Ouy, je veux qu'il soit déniché
Du ciel, où l'on le voit juché,
Et que la maison étoilée
Devenant maison desolée,
Venus, Pallas, & sa Junon,
Sçachent si je suis masse, ou non:
Si des Titans la fin tragique
Fait que tel affront ne vous picque?
Moy tout seul qui tres-picqué suis,
Feray voir seul ce que je puis:
Demain dans ces mesmes campagnes
Mettant montagnes sur montagnes,
Je feray voir à ces beaux Dieux
Qu'on peut bien les battre chez eux,
Que si les Titans y manquerent,
Les Dieux ne les en empescherent,
Des Dieux ce ne fut la vertu,
Mais ouy bien qu'ils n'en ont point eu,
Les poltrons, qu'une peau de chèvre

Fit fuir plus vifte qu'un lièvre :
 Mais peau de chèvre ny de bouc
 N'exemptera Jupin du jouc ,
 Je veux qu'il en courbe la teste ,
 Ce beau Dieu menace tempeste,
 Dont le foudre aura beau peter
 Devant qu'il me puisse arrester,
 Je n'en dirai pas davantage,
 Me fuive quiconque a courage ,
 Et quiconque n'en aura point,
 Garde son moule de pourpoint.

Typhon , cette harangue ouïye ,
 Parut la face réjouïye,
 Et puis devenant furieux,
 Vomit la flame par les yeux,
 Mimas le voyant ainfi faire,
 De grand aife se mit à braire
 A son frere Porphirion ,
 Aux dents & griffes de Lyon :
 Le redoutable Alcionnée,
 Plus méchant qu'une ame damnée ,
 Ephialte , Eurite, & Pelor,
 Athos , Celadon, Damafor,
 Polibotte au groin de balleine ,
 Clytie , Hypolite , & Pallene,
 Thoon , Agric , Gration ,
 Cocc, Japet , Cinne, Echion,
 Le grand affommeur d'ours Afie,
 Almops , & l'endiablé besbie
 Se mirent à faire les fous ,
 Et hurlans plus fort que des loups,
 Firent avec mille gambades
 Devant Typhon mille bravades ,
 Crians comme des furieux ,

Vive Typhon , malheur aux Dieux,

Mais tandis qu'en terre on conjure
 Jupiter, qui dans le ciel jure
 Pour le moins autant qu'un chartier,
 Commande qu'en chaque quartier,
 Chacun tienne ses armes prestes,
 Puis de ses foudres & tempestes
 Faisant la perquisition,
 Et trouvant la munition
 Trop courte pour faire la guerre,
 Fait retourner Mercure en terre
 Vers les Dieux qui fait les saisons,
 Pour avoir des exhalaisons,
 Avec ordre , s'il n'en veut vendre,
 De s'en rendre maistre , & les prendre,
 Le soleil dit qu'il en avoit,
 Mais que desia l'on lui devoit
 D'argent une somme assez bonne,
 Qu'au ciel on ne payoit personne,
 Mais pourtant de tout son pouvoir
 Qu'il vouloit faire son devoir:
 Et bien qu'on ne les eust usées
 Qu'à faire petards & fusées,
 Qu'il en alloit faire monter
 Assez pour Jupin contenter.
 Du ciel autour duquel il tourne
 Jusques où Jupiter sejourne,
 Mercure ne fut qu'un moment,
 Tant il vola legerement.

Là les Deitez assemblées,
 Du bruit de la guerre troublées,
 Faisoient toutes , s'en falloit peu,
 Bonne mine à fort mauvais jeu,
 Aussi-tost que Mercure ils virent,

Tres-

Tres-avidement ils s'enquirent
Des forces que Typhon avoit,
Et quels gens de guerre il levoit;
Et lui, tirant de sa pochette
L'Extraordinaire & la Gazette,
Les quitta, pour aller conter
Des nouvelles à Jupiter.
Cependant dans la grande sale
Où Jupiter son luxe estale,
Ces beaux Dieux furent introduits,
Sans se complimenter à l'huis,
Car entr'eux chacun & chacune
Sçait son rang selon sa fortune,
Par exemple, le Dieu des Eaux
Precedoit celui des Naveaux,
C'est à dire des jardinages,
Et Baccus, celui des villages,
(Car on sçait qu'il est Dieu du sang)
Enfin eux tous selon leur rang
S'allèrent mettre à la rangette
Dessus des sieges de mocquette.
Tost après, Monseigneur le Roy
Les vint trouver en bel arroy,
Cupidon lui portoit la queüe
D'une robbe de couleur bleüe,
Ses cheveux estoient retrouffez,
Et joliment entre-lacez
D'un fort beau ruban d'Angleterre,
Autrement ils traisnoient à terre.
Dans sa main un foudre il portoit,
Non pas de ceux-là qu'il jettoit,
Car il eust trop senty la poudre,
Mais seulement un petit foudre
Qui ne portoit que douze pas,
B

Et souvent ne le portoit pas.
 Avec lui son pere Saturne,
 Viellard severe & taciturne,
 Venoit apuyé sur sa faux,
 De peur de faire des pas faux.
 Il fut placé dans une chaise
 Prés de son Fils fort à son aise.
 Enfin chacun estant entré,
 Et Pallas ayant remonté,
 (Elle estoit du ciel chanceliere)
 De Typhon la réponse fiere,
 Et comme tous ces furieux
 Témoignent d'en vouloir aux Dieux,
 Et qu'on sçavoit bien que la Terre
 Ne leur inspiroit que la guerre;
 Que le danger estant commun,
 Jupiter vouloit que chacun
 Dit son advis en conscience,
 Et parlast selon sa seance.
 A peine avoit-elle achevé
 Que le Dieu Mars estant levé,
 (Mars qui n'eut jamais de cervelle,)
 Cria, vous nous la baillez belle,
 Avec vostre Geant Typhon:
 Et vostre dessein est bouffon,
 D'assembler des gens de ma taille
 Contre cette vile canaille;
 Devant tous les Dieux je le dy,
 Taisez-vous Monsieur l'étourdy,
 Dit Jupiter tout en colere.
 C'estoit à Neptune mon frere
 A parler, & non pas à vous,
 Le Dieu des braves fila doux,
 Et se remit dedans sa place,

DE MR. SCARRON.

25

Faisant tres-piteuse grimace,
 Alors Neptune ayant toussé,
 Et plusieurs crachats repoussés
 Qui vouloient sortir tout ensemble,
 Discourut ainsi, ce me semble,
 Je ne sçay pas bien sermonner,
 Mais alors qu'il faudra donner,
 Qu'il faudra que le trident joué,
 Et que nostre bras se dénouë,
 Si quelqu'un me voit des derniers,
 Je veux bien estre des premiers
 A qui ces grosses bestes fieres
 Feront donner les estrivieres.
 Or je veux donner trois advis
 Qui seront si l'on veut suivis,
 Si l'on ne veut pas ne m'importe.
 Le premier, que par chaque porte
 On n'entre & ne sorte pas tant,
 Le second & plus important,
 Attendez, je vais vous le dire,
 Il se teut, lors chacun de rire,
 Car on s'apperceut aisément
 Que le Dieu du moite Element
 Avoit oublié sa harangue.
 Lors Jupin s'en mordant la langue,
 Hé bien, quel est donc le second ?
 La memoire m'a fait faux-bond,
 Dit Neptune, & je pense mesme
 Avoir oublié le troisieme:
 Mais quand je m'en ressouviendray
 Aseurement je les diray.
 Ne manquez donc pas de les dire,
 Dit Mome s'ébouffant de rire,
 Car ces advis sont des plus beaux.

B ij

26 GIGANTOMACHIE

A ce mot , le grand Dieu des Eaux
 Devint rouge comme escharlatte.
 Car jusqu'à se rompre la ratte
 Il voyoit rire tous les Dieux:
 Mais Baccus s'esluyant les yeux
 Fit cesser toute la risée,
 Puis , d'une parole posée,
 Dont agreable estoit le son ,
 Harangua de cette façon.
 Je veux bien que dans la raverne
 Je n'entre point qu'on ne m'y berne,
 Si Monsieur le peuple Divin
 Faute de s'addonner au vin ,
 Ne passe pour sot chez les hommes,
 Qui bien plus fins que nous ne sommes
 Sçavent bien se donner du cœur
 Par cette agreable liqueur.
 Quittons , quittons-là l'ambroisie,
 Comme une viande mal choisie,
 Et nous addonnons aux jambons,
 Qui sont si savoureux & bons.
 Laissons le Nectar aux malades,
 Aussi bien que les limonades,
 Et que l'on fasse entrer ceans
 Vin de Bourgongne & d'Orleans,
 Et vous verrez que mes Menades,
 Feront de telles algarades
 A ces Monstres embâtonnez,
 Qu'ils en auront un pied de nez,
 Et que nous aurons la victoire.
 Viste qu'on me lui donne à boire ,
 Dit Mome, car il a bien fait,
 Et nous ferons bien en effect
 De boire sans faire la guerre

Pour la simple patte d'un verre.
Outre qu'ayant tousiours la paix.
Nous n'aurions la guerre jamais.
Vous ne voulez donc pas vous taire,
Enfin vous en pourrez tant faire
Que vous vous ferez souffletter,
Dit en colere Jupiter ;
Mais quoy que Jupiter put dire.
Le drolle ne s'en fit que rire,
Et Vulcan qui ne l'aimoit point ,
Tirant Jupin par son pourpoint,
Lui dit tout bas ostant sa tocque,
Sire voyez comme il se mocque,
Jupiter dit , je le voy bien :
Mais il ne valut jamais rien
Ny lui ny pas un de sa race.
Remettez-vous en vostre place,
Et sans parler trop ny trop peu,
Apprenez nous , grand Dieu du feu,
Le moyen de donner bon ordre
A ces chiens qui nous veulent mordre,
Lors Vulcan dit : Pere tres-haut,
Je vous diray tout ce qu'il faut
Contre ces grands jetteurs de quilles,
Qu'on me fasse attacher des grilles
Aux fenestres qui sont aux cieux,
Et je promets à tous les Dieux
De leur en faire de si bonnes,
Que sur leurs divines personnes
On ne pourra pas attenter ;
Mais il ne faut plus s'arrester
Dans cette affaire qui nous presse,
Je feray travaillet sans cesse
A nous griller comme Nonains:

B iij

Et lors ne fussions nous que Nains.
 Nous ne craignons plus les surprises,
 Et confondrons les entreprises
 De ces endiablez de Geans,
 Pires cent fois que mécreans;
 Et c'est là le nœud de l'affaire,
 Mome qui ne se pouvoit taire,
 Dit, Ma foi c'est bien advisé,
 Et Vulcan est homme rusé,
 Car aisément par les fenestres
 Les Geans se feroient nos maistres.
 Ainsi quand Corbie fut pris
 On dit que quelques bons esprits
 Ordonnerent qu'on fit des grilles
 Pour se garantir des soudrilles
 Du redoutable Jean de Vert
 Qui lors les avoit pris sans vert.
 Il dit cela comme extatique,
 Et dans un transport frenetique.
 Jupiter qui le vit changé,
 Comme quand on est enragé.
 Vit bien que cette prophetic,
 (Qui dans nos jours s'est éclaircie,
 Estoit ouvrage du Destin
 Qui lui causoit cet avertin.
 Cependant la nuit arrivée,
 Et la troupe s'estant levée,
 Jupin fit signe de la main,
 Et dit, l'on vous verra demain,
 Chacun fit lors le pied derriere,
 Et chacun dans sa chacuniere
 Se retira sans faire bruit,
 Qu'il estoit desia noire nuit.

Fin du second Chant.



TYPHON,

OU LA

GIGANTOMACHIE,

POÈME BURLESQUE.

CHANT TROISIÈME.

TAndis que les fils de la terre
 Ne songent qu'à faire la guerre,
 Le Dieu qui préside aux saisons,
 Amasse des exhalaisons.
 Ces exhalaisons amassées,
 Et devers l'Olympe chassées.
 Déroberent le ciel aux yeux,
 Et l'aspect de la terre aux cieux.
 Mais ce fut bien moins le dommage
 Des Geants, que leur avantage :
 Car ayant toute cette nuit
 Travaillé sans faire bruit
 A leur temeraire entreprise,
 Peu s'en fallut que par surprise
 Le grand Encelade sans peur,
 Favorisé de la vapeur,

B iij

Ne fist aux Dieux une incartade
 Correspondante à sa bravade,
 Ayant entassé mont sur mont,
 Et tâchant d'attacher un pont
 Contre une petite fenestre
 Dont il se vouloit rendre maistre,
 A l'instant mesme l'on l'ouvrit,
 Lors Dieu sçait quelle peur surprit
 Jupiter, qui par aventure
 Faisoit cette sorte ouverture.
 Qu'il me pardonne, s'il lui plaist,
 Si je dis que tout Dieu qu'il est,
 A l'aspect de ce gros visage
 Il pensa perdre le courage,
 Au moins s'écria-il bien fort,
 Misericorde, je suis mort !
 A son cry, Junon éveillée,
 Vint à lui route débraillée,
 Et criant bien fort, trahison,
 Esveilla toute la maison,
 Sur ces piteuses entrefaites,
 Deux Dieux avec des escoupettes,
 Vinrent se joindre à Jupiter,
 Qui ne faisoit que tempester,
 Criant, que l'on me donne un foudre
 Ma mesche, & ma boitte à la poudre.
 Enfin le foudre estant venu,
 Le bras droit jusqu'au coude nu:
 (Car tel estoit son équipage
 Quand il vouloit faire carnage,
 Il alla d'un cœur franc & net,
 Casque en teste au lieu de bonnet,
 Ouvrir la maudite fenestre,
 Afin d'essayer si peut-estre

Il pourroit d'un coup de sa main
 Faire tomber cét inhumain,
 Mais de cette fenestre ouverte
 Pensa bien arriver sa perte :
 Car Encelade d'un grand tronc
 D'un cedre tres-grand & tres long,
 Luy pouffant une botte roide,
 Lui fit venir la sueur froide,
 Dont tout esperdu sans tirer,
 Il ne fit que se retirer.
 Qui n'eust creu par cette retraitte
 La Cour celeste estre defaite,
 Car quand on le vit reculer,
 Chacun se mit à détaler.
 Lui tout seul armé de son foudre,
 A demeurer se peut resoudre :
 Mais le sort des armes voulut
 Que le Geant entrer ne put,
 La fenestre estant trop petite :
 Et cependant d'une guerite,
 Buches, cotrés, plastras, fagots,
 Lui vinrent tomber sur le dos,
 Et puis une chauderonnée
 D'eau chaude tres-bien assenée,
 En le brûlant, qui le croiroit,
 Fit que son cœur chaud devint froid,
 Dont faisant tres-laide grimace,
 Il fit prendre à Mimas sa place,
 Mimas ne demandant pas mieux,
 Prit sa place tout furieux,
 Et se lançant dans la fenestre,
 Jupiter le voyant parestre,
 D'un coup de foudre qu'il tira,
 Tout le museau lui déchira.

B 7

32 GIGANTOMACHIE

en cét endroit , j'oy ce me semble
 Quelque fat , ou plusieurs ensemble,
 S'étonnant de ce que Mimas
 Entroit , & l'autre n'entroit pas,
 Mais j'escris sur de bons memoires,
 Et s'il lisoit bien les histoires,
 Il scauroit , qu'un Auteurs escrit,
 Que Mimas estoit plus petit
 Pour le moins de deux ou trois picques,
 Mais laissons là ces beaux critiques,
 Et retournons un peu là haut,
 Voir comme se passe l'assaut.
 Au bruit de Jupiter qui tonne,
 Et du tocsin qu'au ciel on sonne.
 Tous les Dieux bien embastonnez,
 Et tres-bien intentionnez,
 Conduits par Minerve la sage,
 Vinrent où ce Dieu faisoit rage,
 Et devant qui son ennemy
 Ne combatoit plus qu'à demy,
 Ne songeant qu'à faire retraite,
 La partie estant si mal faite,
 Outre qu'il se trouvoit fort las,
 Et qu'il eust peur voyant Pallas,
 Il regagna donc la fenestre,
 Et Jupiter s'en rendit maistre,
 Criant , courage ils sont à nous,
 Les infames ont peur des coups.
 Après ce cry , vray cry de joye,
 Derchef sur eux il foudroye,
 Et le foudre les effrayant,
 Vn chacun d'eux s'en va fuyant:
 Lors Jupin prit la hallebarde
 De l'un des Archers de sa garde,

Et sur son aigle enharnaché,
 S'estant allegrement juché,
 Suivit cette maudite engeance,
 Ne respirant que la vengeance,
 Les dieux à la faveur du pont,
 Qui donnoit jusques au grand mont,
 Sur lequel le grand Encelade
 Avoit fondé son escalade,
 Armez de piques & d'épieux:
 Suivirent le Maistre des Dieux,
 Devant eux sa terreur panique,
 Bien plus que des éperons picque,
 Ces grands & démesurez corps,
 Qui ne se souviennent alors
 De leurs belles rodomontades,
 De leurs discours plains de bravades,
 Et qui plus poltrons que châtrez
 Fuyent à travers champs & prez
 Devant le Maistre du tonnerre,
 Sans songer à faire la guerre:
 Mais ce grand Dieu sage & prudent
 Ne croit pas son courage ardent
 Et l'ennemi point ne méprise,
 De crainte de quelque surprise,
 Bien loin de croire le Dieu Mars,
 Qui vouloit que de toutes parts
 On courut à bride abatuë,
 Criant après eux, tuë, tuë,
 Et puis de son Aigle il voyoit
 L'ennemy qui se r'aillioit,
 Et s'en venoit teste baissée
 Reparer sa faute passée.
 Sans descendre donc de cheval,
 (Mais attendez , je parle mal,

B VI

Car un Aigle estoit sa monture,
 Comme l'enseigne sa peinture)
 Sur son Aigle doncques monté,
 Un grand tonnerre à son costé,
 Il dit ces mots (comme raconte
 L'Auteur nomme Noel le conte)
 Beaux habitans du Firmament
 Je veux que maudit soit qui ment,
 Si j'épargne aujourd'huy mon foudre,
 Quoy que j'aye fort peu de poudre:
 Mais aussi, mes chers Citadins,
 N'allez pas faire les badins,
 Ceci n'est pas une vetille,
 Bien qu'il vienne d'un coup de quille,
 Il y va de tous vos écus,
 Et de n'estre pas faits cocus
 Par ces méchants, par ces infames,
 Qui sur tout en veulent aux femmes.
 Vrayment nous leur en garderons,
 Ha vrayment nous leur en ferons,
 Mais ce seront de bonnes playes,
 Nonobstant leurs bois de fustayes,
 Et qu'ils soient tous embâtonnez:
 De grands arbres déracinez:
 Mais j'espere à coup de tonnerre,
 Des les casser comme du verre,
 Et si bien vous me secondez,
 Je les tiens tres-incommodez.
 Comme il disoit ces belles choses,
 Qu'on lit dans les Metamorphoses,
 Messieurs les Geants furent veus
 De gros bâtons tres-bien pourveus,
 Encelade estoit à la teste,
 Qui venoit comme une tempeste,

Si tost que le Dieu Mars les vit ,
A courir contr'eux il se prit :
Encelade ayant fait de mesme ,
Ce bon Dieu devint un peu blesme.
Non sans raison , craignant le choc
D'un Geant ferme comme un roc ,
Les deux camps firent des prieres.
Voyant ces deux ames si fieres ,
Ces deux braves si gens de bien
Se joindre , Mais ce fut pour rien :
Car aussi-tost qu'ils se joignirent ,
Par malheur ils s'entre-craignirent :
Glaives pourtant furent tirez ,
Car ils estoient trop élairez.
L'un dit , je demande la vie ,
Et l'autre , comme par envie.
Cria , je la demande aussi ,
Et la noise finit ainsi.
Cela fait ils se salüerent ,
Et dans leurs troupes se meslerent ,
Lesquelles aussi se mesloient.
Déja maints durs coups y voloient ,
Et Pan , d'une conque marine ,
Jusques à s'en courber l'échine
Y faisoit rage de corner
Si fort , qu'on n'ouyt pas tonner
Jupiter , qui de son tonnerre
Avait porté Mimas par terre ,
Mais le coup n'eut aucun effet ,
Sinon , qu'il en fut stupefait ,
Il se releva plein de rage ,
Et courant vers Pallas la sage ,
Luy fit tomber un horion
Justement sur le croupion.

36 GIGANTOMACHIE

Pallas d'un coup de lance gaye
 Luy fit une profonde playe,
 D'où sortit un large ruisseau,
 De sang noir comme mon chapeau,
 Cependant le grand Encelade
 Prit Mercure par sa salade:
 Mais ce Dieu d'un croc qu'il donna
 Ce grand homme desarçonna,
 Là-dessus Silene l'yvrogne,
 Au gros ventre, à la rouge trogne,
 Poussant sur lui son animal
 Lui fit moins de bien que du mal,
 Ô vous, qui paroissez en peine
 Du nom de la beste à Silene,
 C'estoit, vray comme le jour luit,
 Vn grand asne & ce qui s'ensuit,
 Or je vay vous conter merveilles
 De cet asne à grandes oreilles;
 Tandis qu'on est dans le combat,
 Que l'on est batu, que l'on bat,
 Que chacun songe à son affaire,
 Ce grand asne se mit à braire,
 Mais braire de telle façon,
 Qu'à cet épouventable son
 Les Geants se mirent en fuite,
 Et les vaillans Dieux à leur suite:
 Mais ils ne poursuivirent pas.
 Les Geans allans trop grand pas;
 Ils firent halte dans la plaine,
 Afin de reprendre l'haleine.
 Cependant un valet de pié
 Du vieil Saturne, estropié,
 Par un furieux mal de gouttes,
 Fit naistre à Jupin de grands doutes;

Car par un billet envoyé,
Dont le port n'estoit pas payé,
Son pere lui mandoit, qu'à Rome
Il avoit appris d'un grand homme,
Que les Geans ses ennemis
Ne seroient jamais à mort mis,
Sans le secours & la vaillance
D'un homme d'humaine naissance,
Et que depuis, Nostradamus,
Homme qui n'estoit pas camus,
(Mais qui de loin sentoit les choses,
Et les connoissoit par leurs causes)
Avoit ces advis confirmé,
Et que s'en estant informé
D'une vieille Bohemienne,
Que l'on tenoit Magicienne,
La Magicienne avoit juré
Que c'estoit un fait asseuré,
Que Tiresias & Prothée
Avoient mesme chose chantée,
Certain jour qu'il les fut trouver,
Pour certain argent recouvrer,
Qu'un Lacquais qu'il avoit fait pendre
Avoit eu l'audace de prendre.
Jupiter ces advis receus,
Voulut un peu réver dessus.
Pour ne rien faire à la volée;
Puis ayant Minerve appelée,
Neptune, Mercure, & Baccus,
Et Vulcan patron des cocus,
Il leur dit, leur lisant la lettre,
Qu'il ne sçavoit quel ordre y mettre,
Et qu'il se trouvoit confondu
Par cét advis non attendu.

38 GIGANTOMACHIE

Lors Minerve dit, Que mon Pere
 Pour cela ne se desespere ,
 Son fils Herode est un mortel
 Si fort , si vaillant , enfin tel,
 Que tout aura fort bonne issuë ,
 Si l'on fait agir sa massuë,
 Et son infatigable bras
 Contre ces maudits Fierabas.
 Cela dit , un homme de mule
 Fut dépesché devers Hercule,
 (J'eusse dis homme de cheval,
 Mais aussi j'eusse rimé mal,
 Et Messieurs de l'academie
 Ne me le pardonneroient mie.)
 Là dessus un Dieu forestier,
 Grand épion de son métier,
 Sortant de la forest prochaine.
 Dit que c'estoit chose certaine:
 Que les Geants se rallioient,
 Et que Typhon , comme ils fuyoient,
 Leur fait retourner visage,
 Qu'il venoit écumant de rage,
 Suivy de grands vilains soudars
 Portans arbres au lieu de dars,
 Jupin , cette nouvelle oüye ,
 N'eut pas la face réjouiye.
 Puis se rassurant à demy;
 Mais à propos de l'ennemy,
 (Ce dit il) je ne puis comprendre
 Auquel sujet, sans combat rendre,
 Il s'est retiré si soudain,
 Fuyant aussi viste qu'un dain.
 C'est Ile grand asne de Silene,
 Dit alors Mercure Cyllene;

Si-toft qu'il s'est à braire mis,
Il a chassé les ennemis.
Vrayment, dit Jupin, il merite,
Et sa vertu n'est pas petite;
Où l'avez-vous trouvé si beau,
Lors Silene, dans Mirebean,
Il est de tres-bonne famille,
Au reste, d'humeur tres-gentille.
Et qui dans le Mirebalais
A des fils qui ne sont pas lais.
Jupiter se mit à souïrire,
Mais au fond du cœur il souïpire,
Et s'il rit, c'est du bout des dents,
Vray signe qu'il souffre au dedans,
De ce que son bruyant tonnerre,
Ne suffit à finir la guerre.
Là dessus un bruit furieux
Fit perdre la couleur aux dieux:
Ce bruit, plustost certe tempeste,
Leur ayant fait tourner la teste,
Ils dirent, dieu soit avec nous,
Car, hélas! ils tremblèrent tous:
Ils virent cét épouvantable,
Ce monstrueux, ce redoutable,
Ce grand visage de griffon,
Cét incomparable Typhon,
Affreux, par les étranges mines
De ses cent testes serpentines,
Qui venoit avec ses cent mains
A la teste de ses Germains,
Chaque main branloit une gaule,
Pour laquelle Amadis de Gaule
Auroit, certes, tout fait sous luy
Le plus grand homme d'aujourd'huy

Sans avoir lunettes d'approche,
 N'eust pû discerner son nez croché;
 De plus cét homme sans égal
 Estoit bel homme de cheval,
 Estoit des plus grands Politiques,
 Et sçavant és Mathematiques;
 Pour moy , je ne l'ay pas veu : Mais
 Allez voir *Natalis Comes*,
 Il vous en dira davantage.
 Les Dieux donc , faillis de courage,
 Ne sçeurent , le voyant venir,
 Quelle contenance tenir:
 Jupin , seul digne de sa charge,
 A son foudre mit double charge,
 Et s'en alla le foudroyer;
 Le grand Typhon sans s'effrayer,
 Attendit ce grand coup de foudre
 Qui le devoit reduire en poudre,
 Et ne daignant s'en remüer,
 Il n'en fit rien qu'éternüer,
 A cause qu'il sentoit le soulfre;
 Lors tirant , comme d'un grand gouffre,
 De sa bouche un rot éclattant,
 Ce grand rot fit du bruit autant,
 Et plus mesme que le tonnerre,
 Dont quelques Dieux tombans à terre
 Penserent se rompre le cou,
 Le Geant en rit comme un fou,
 Et dit se tournant vers ses freres,
 Voila de rudes adversaires.
 Mars se sentant ainsi picquer,
 S'avantura de l'attaquer,
 L'abordant avec une hache,
 Et bien couvert d'une rondache,

Typhon qui ne l'appréhenda,
Chiquenaude lui debenda,
Droit au milieu de la poitrine,
Et le renversa sur l'échine.
A ce coup, qui les Dieux surprit,
Et qui leur fit perdre l'esprit.
Le bon Jupin sans dire gare.
Tres vergogneusement démarre.
(Pour son grand aigle, il prit l'essor
Où l'on m'a dit qu'il est encor)
Minerve montra qu'en vitesse.
Elle égaloit une tigresse,
En un mot, tous les autres Dieux
Se sauverent à qui mieux mieux.
Typhon ayant le brigandage,
S'alla ruer sur le bagage,
Au lieu que s'il les eust chassés,
Ils s'en alloient tous fricassés:
Mais autrement la Destinée
Avoit cette chose ordonnée,
Et l'on peut dire que le vin
Sauva lors le peuple Divin,
Car dans le quartier des Silènes,
Quantité de bouteilles pleines
De vin d'Orleans tres fameux;
Aux Geants, yvrognes comme eux,
Furent d'assez fortes entraves,
Pour arrester long-temps ces braves,
Outre que Monseigneur Typhon
Se mit à faire le bouffon,
Ayant avallé trop d'un verre.
Cependant le lance tonnerre,
Et tous ses gen-d'armes peureux,
Regardoient souvent derriere eux,

42 GIGANTOMACHIE

Estonnez que ces bestes fieres
 Ne leur tailloient point de croupieres:
 Mais hélas ! leur étonnement
 Ne dura quasi qu'un moment.
 Typhon en fort peu d'enjambées
 Vit dans les grandes mains tombées
 Mesdames les divinitez:
 Lors Jupin de tous les costez,
 Voyant sa ruine certaine,
 S'enfuit dans la forest prochaine,
 Tous les dieux en firent autant.
 Typhon de rire s'éclatant,
 Fit au ciel mille petarades,
 Et mille plaisantes gambades,
 Criant , Jupiter est sanglé,
 Et je le tiens comme en un blé:
 Mais bien souvent l'homme propose,
 Et Fortune autrement dispose,
 Jupiter se faisant Belier,
 Lui fit un tour de son métier,
 Sa femme Junon devint Vache,
 Neptune un Levrier d'atache,
 Mome Singe , Apollon Corbeau,
 Baccus un Bouc , Vulcan un Veau,
 Pan un Rat , Venus une Chevre,
 Le Dieu Mars un grand vilain Lièvre,
 Diane femme d'un Marcou,
 Mercure Cicogne au long cou:
 Enfin sans changer de nature.
 Les Dieux changerent de figure?
 Et dans la forest se cachans,
 Firent la nicque à ces méchans.
 Ces méchans & toute leur bande
 Font dans la forest rumeur grande,

Eux & Typhon bien étonnez.
De n'y trouver qu'un pied de nez.
Typhon en fureur déracine
Le grand arbre comme l'épine,
Court la forest de bout en bout,
Et de ses cent bras brise tout.
Cependant des Dieux la brigade,
Ou bien plutoſt la mascarade
File vers le pais fertile
Qu'arrouſe le fleuve du Nil,
Et Typhon confondu, s'afflige
De n'en trouver aucun veſtige :
Mais bien-toſt il les reverra,
Et trop toſt, car il en mourra.
Vous verrez dans ces chants qui ſuivent,
Comme mal meurent qui mal vivent.

Fin du Troisième Chant.



TYPHON,

OU LA

GIGANTOMACHIE,

POÈME BURLESQUE.

CHANT QUATRIÈME.

IL estoit entre chien & loup,
 Lors que Jupiter fit son coup,
 Et changea les Divines restes
 En autant de terrestres bestes.
 Ces Dieux affligez & dolents,
 A cheminer ne sont pas lents,
 Ils vont de pied comme des Basques;
 Et ni plus ni moins que des Masques
 Qui viennent de perdre un Momon,
 Ne s'entredisent rien de bon :
 Mais l'œil triste, & la teste basse,
 S'éloignent d'où la taupe masse
 Leur a donné mortel échec,
 Mettant leurs pochettes à sec.
 Ces pauvres Dieux masquez de mesme;
 L'œil pleurant & la face blesme,
 De se voir ainsi debellez

Par ces colosses rebellez,
Avoient perdu le mot pour rire,
S'entre-regardoient sans rien dire,
Chacun traversant les guerets,
Faisant à part mille regrets,
Tant de se voir sans nulles bottes
Patroüiller au milieu des crottes,
Que de leur bagage perdu,
Qui ne leur sera point rendu,
Enfin si bien ils cheminèrent.
Et si bien les pieds ils menerent,
Qu'un matin ils virent les eaux
Du fameux fleuve au sept canaux,
A l'aspect des eaux souhaitées,
Toutes les Deitez crottées
Rallentirent un peu leurs pas,
L'ennemi ne les suivant pas:
Et puis Jupin chargé de laine
Commençoit à manquer d'haleine,
Et n'alloit plus que d'un gigot,
Ayant une épine à l'ergot
Qui le contraignit de se rendre,
Et se coucher sur l'herbe tendre
D'où tost après s'étant levé,
Après avoir un peu resvé.
Il fit en Grec cette Harangue
Que je vous donne en nostre langue.
Helas, mon Dieu que dira-t'on,
De Jupin devenu mouton?
Et que diront de nous les hommes
Au piteux estat où nous sommes?
O mes bons amis travestis,
De grands nous voila bien petits,
Mais dessus nous la Destinée

Ne fera toujours acharnée;
 Nous voila tantost dans Memphis,
 Où je ferai trouver mon fils,
 Et d'où comme d'une ambuscade
 Nous irons donner camifade
 Au rebelle malicieux
 Qui nous croit estre dans les cieux.
 Cependant il faut que Mercure
 Change vistement de figure
 Et que déroband en passant
 Quelque habit à quelque passant;
 Car entrer tout nud dans la ville,
 La chose seroit incivile;
 Il s'en aille nous acheter,
 Quelque argent qu'il puisse coûter,
 Dequoi nous mettre en équipage,
 Le Dieu Mercure à ce langage
 Sans répondre ny barguigner,
 Sans aussi se descigoigner,
 Vers la Ville prit la volée,
 Puis voyant certaine assemblée
 D'hommes nuds qui le long du Nil
 Cherchoient des nids de Crocodil,
 Il s'en alla l'aïste baissée,
 Comme une cigoigne lassée,
 S'asseoir auprès de ces gens-là:
 Eux alors crians , prenons-la,
 Coururent après la cigoigne:
 Le Dieu tant soit peu d'eux s'éloigne,
 Feignant toujours d'estre bien las:
 Puis soudain tournant sur ses pas,
 D'un de leurs habits il s'empare,
 Et tres-joyeusement s'en pare,
 Se faisant voir au lieu d'oysseau,

Un

Un tres-honneste Damoiseau.
Toute la troupe basannée,
De ce grand prodige estonné,
S'enfuit ; & Mercure vestu,
Suivit un grand chemin battu,
Qui le mena droit à la ville,
Où bien-tost comme tres-habile,
Chez un Juif , Isac appellé,
Il changea son habit volé,
Et dressa tout son équipage,
Pour des perles qu'il mit en gage,
C'estoit le collier de Venus,
Qui lors habilla les Dieux nuds.
Enfin pour abreger mon conte,
Si long déjà que j'en ay honte,
Il acheta d'Abnelcao,
Escuyer du Roy Pharao,
Vn fort beau mulet de voiture,
Animal de grande stature,
Cela fait , faute de valet,
Touchant devant luy son mulet,
Et par fois luy montant en croupe,
Il alla retrouver sa troupe.
Il distribua promptement
A chacun son habillement.
Les Dieux aussi tost se vêtirent,
Et joyeusement le suivirent ;
Il les mena droit à l'écu,
Dont l'hoste estoit un peu cocu,
Sa femme estant un peu coquette,
Qui certes fut bien sârisfaite,
De voir chez elle ces beaux Dieux,
Si bien faits , & si gracieux.
Or comme le gousset des hommes,

C

48 GIGANTOMACHIE

Au moins de ce siecle où nous sommes,
 Put le plus souvent un peu fort,
 Et quelquefois plus qu'un Rat mort;
 Il estoit des Dieux au contraire,
 Leur gousset ne faisoit que plaire,
 Et leur aisselle n'exhaloit
 Qu'odeur qui le nez consoloit.
 Cette odeur inaccoutumée
 Avoit la maison parfumée,
 Et le quartier l'estant aussi,
 Chacun se disoit, qu'est-cecy?
 Enfin cette vertu celeste,
 A tout Memphis fut manifeste,
 Et comme gens venus de loin,
 Qui sentoit bien fort le benjoin,
 Et mesme quelque odeur meilleure,
 A l'écu faisoient leur demeure.
 Or un jour qu'ils estoient sortis,
 Ils furent des grands & petits
 Regardez par grande merveille;
 On s'entredisoit à l'oreille
 Ce qu'on pensoit que Jupin fût,
 Mais sans donner jamais au but.
 Enfin selon la voix publique,
 Que lors chacun crut sans repliche,
 Ils furent des Egyptiens
 Estimez des Comediens,
 Quoy qu'à la pluspart cette bande
 Parust & trop riche & trop grande.
 Or je pense avoir oublié,
 Que Jupin avoit envoyé
 Querir le vaillant fils Dacmene,
 Et qu'il se trouvoit bien en peine
 De ce que huit jours attendu,

Il ne s'étoit encor rendu,
 Auprès de Monseigneur son pere ;
 Cela le mettoit en colere,
 Outre que la fuite des Dieux
 L'avoit rendu capricieux.
 Enfin un jour de la fenestre
 Il vit de loin son fils paroistre,
 Il courut à luy comme un fou,
 Et pensa se rompre le cou,
 Le grand Amphitrioniade
 Luy fit profonde genouïllade,
 Puis , aux bras dessus, bras dessous,
 Aux , comment donc vous portez-vous,
 La Troupe des Dieux & Deesses
 Luy virent faire des caresses:
 Lors les Dieux si bons & si beaux
 Furent veus pleurans comme veaux
 Quoy qu'au beau milieu de la ruë,
 Où la foule s'étant accruë
 De ceux qui les confideroient,
 Et qui Jupiter admiroient,
 Car il avoit repris la mine
 Du Dieu qui dans le ciel domine,
 Et les autres Dieux l'imitans,
 Avoient les museaux éclatans.
 Jupiter fit une grimace
 Qui fit peur à la populace,
 Lors quelqu'un dit , quittant ce lieu,
 C'est , je me donne au diable , un Dieu,
 Je le connois à l'encoulure,
 Et mieux encor à son allure,
 Car il ne va pas comme nous,
 Mais seulement glisse tout doux
 Comme l'on fait dessus la glace.

50 GIGANTOMACHIE

Ce bruit courut de place en place,
De carrefour en carrefour,
Et parvint vers le point du jour,
Jusqu'aux oreilles du grand Prestre,
Qui tres-curieux de conneestre
Si l'on disoit la verité,
Tout à l'heure bien assisté
Des plus apparens de la Ville,
Troupe tres-honneste & civile,
S'en alla trouver Jupiter,
Afin de le complimenter,
Luy portant mainte chose exquise,
Dont cette region se prise:
De vray baume quatre poinçons,
Du Nil quantité de poissons,
Environ deux-cens crocodilles,
Vingt Ichneumons, cinq-cens anguilles,
Trois Hipopotames privez,
Et deux paires de gans lavez.
Puis sçachans qu'il estoit en guerre,
Ils offriront encor leur terre,
Et s'il vouloit dans leurs Estats,
De faire lever des Soldats.
Ce Dieu leur dit en recompense,
Qu'il leur vouloit donner dispense
D'estre, s'ils vouloient, gens de bien,
Et sans qu'il leur en coûtast rien,
Qu'ils seroient exempts de vermine,
De peste, de guerre & famine,
Et que leur fleuve tout de bon
Ne leur feroit jamais faux-bon.
Cependant le pauvre Mercure,
Contre sa divine Nature,
Ne fit ce jour-là que pester:

Car le severe Jupiter
L'envoyoit pour avoir nouvelles
Du dessein qu'avoient les rebelles,
Voulant se mettre sur leurs pas
Alors qu'ils n'y penseroient pas.
Il part, il revient, il rapporte
Que Typhon avoit fait en sorte
De mettre Osse sur Pelion,
Et disoit, fier comme un Lyon,
Que bien-tost malgré le Tonnerre,
Madame sa mere la Terre,
Verroit ses enfans dans les Cieux,
A la barbe de tous les Dieux.
La nouvelle estoit veritable,
Car cét escadron redoutable,
Aprés avoir en vain cherché
Son ennemy trop bien caché,
Estoit retourné sans remise
A sa temeraire entreprise,
Et sur les morceaux concassez
Des Monts l'un sur l'autre entassez.
En avoit desia planté d'autres,
Bien plus grands que ne sont les nostres.
A cela, Jupin dit, Il faut
Battre le fer quand il est chaud.
Hercule à qui la main démange,
Enrage desia qu'il ne mange
Le grand Typhon à belle dens,
Les autres ne sont moins ardens,
Car d'Hercule le fier langage
Leur avoit haussé le courage.
Enfin par un beau Samedy,
Des grands Dieux l'escadron hardy,
Alla remonter sur sa beste,

Chacun ayant l'esprit en feste,
 Presage du succez heureux
 Que ces courages genereux
 Devoient avoir en Thessalie,
 A moy seroit grande folie
 De rapporter exactement
 Quel fut leur acheminement:
 Vous suffise qu'ils arriverent
 Prés des Geans, qu'ils se camperent,
 Et que Jupiter & son Fils,
 (De Tonnerres faits à Memphis
 Il avoit pleine charette)
 Allerent la nuit sans trompette:
 D'un foudre qui tout entamoit,
 Réveiller le chat qui dormoit:
 Ce chat estoit, ne vous déplaise,
 Typhon qui dormoit à son aise,
 Pensant bien de son échaffaut
 N'avoir plus à faire qu'un saut
 Jusques au Thrône de l'Olympe,
 Mais bien bas cheoit qui trop haut grimpe,
 Comme ceux qui cecy liront,
 Dans une page ou deux verront,
 A ce fracas épouvantable,
 Typhon le Geant redoutable
 Sauta du lit en calleçons,
 Et tous ces grands mauvais garçons
 Quitterent bien-tost la paillice,
 Et bien peu s'en fallut la place:
 Mais leur frere les rassura,
 Qui tant que cette nuit dura
 Voulut qu'on se tint sur les armes,
 Pour faire la nique aux alarmes.
 Tout aussi-tost que le jour vint,

A la hâte conseil il tint ,
 Typhon leur reprocha la crainte
 Dont ils avoient eu l'ame atteinte,
 Au bruit qu'avoit fait Jupiter,
 Et dit qu'on ne devoit douter
 Du succez de leur entreprise,
 Puis que l'ennemy par surprise
 Ayant dessus leur camp tiré,
 N'avoit autre chose operé
 Que donner nouvelle assuree
 Que dedans la voûte azurée
 Les Dieux s'étoient allez cacher,
 Qu'il les en falloit dénicher,
 Que pour cet effet Encelade
 Iroit hazarder l'escalade,
 Soutenu de Porphirion.
 D'Athos , d'Asie , & d'Echion,
 Et de cent , partie armez d'arbres,
 Partie aussi jettans des marbres.
 Typhon avoit bien raisonné,
 Mais il n'avoit pas deviné
 Que ce méchant coup de tonnerre
 Estoit stratageme de guerre ;
 Pour faire croire aux conjurez
 Que les Dieux s'étoient retirez
 Dedans leur celeste demeure,
 Ils le creurent à la malheure ;
 Mais de leur superbe échaffaut
 Jupin leur fit prendre le saut,
 Et contraignit de faire gille
 Le grand Typhon jusqu'en Sicille,
 Où de dessous le Mont Ærna,
 Pû sortir du depuis il n'a.
 Ce jour-là n'eut rien de notable ,

C iij

54 GIGANTOMACHIE

Sinon que sans quitter la table ,
Ce grand Typhon & ses confors ,
Se remplirent si bien le corps ,
Que cependant le fils d'Alcmene
Reconnut tout leur camp sans peine.
Cependant les Dieux dans les bois
Estoient cachez en tapinois ;
Pour Mars enragé de se battre ,
Il falut le tenir à quatre,
Dont Jupin bien fort s'offença,
Et quasi deux fois le cassa.
Mais Venus , la mere d'Enée,
Fit que sa faute pardonnée,
Jupiter rien n'en témoigna,
Et le voyant le bien-veigna.
L'autre chant vous apprendra comme
Fut occis Typhon le pauvre homme ;
Et sous un Mont ensulphuré
Etroitement claquemuré.

Fin du quatrième chant.



TYPHON,

OU LA

GIGANTOMACHIE;

POÈME BURLESQUE.

CHANT CINQUIÈME.

MUse qui regis le Comique,
 Viens à moy de grace, & me picque,
 Viens du son de ton flageolet
 Me rendre l'esprit tout folet.
 Vainement je songe & resonge,
 Et mes pauvres ongles je ronge,
 Sans pouvoir de mon froid cerveau
 Tirer le moindre vermisseau :
 Viens en vifte fondre la glace,
 Afin vistemment que j'en fasse ;
 Fay-moy bien décrire en beaux vers,
 Les horions, & les revers
 Qu'en ce combat les Dieux donnerent,
 Où si bien les mains ils menerent,
 Que les Geants, & leur grand chef
 Furent déffaits par grand échef ;

C Y

Comme Typhon, au lieu d'Azyle,
 Trouva sa mort dans la Sicile,
 Où certain mont assommé l'a,
 Et contraint de demeurer-là,
 En recompense je te vouë,
 Un masque qui fera la mouë,
 Et le sacrifice plaisant
 D'un petit Singe mal-faisant.
 Courage, mon feu se r'allume;
 Cà mettons la main à la plume;
 Et du rude Culebutis
 De ces grands hommes mal bâtis,
 Faisons une gaye peinture,
 Qui ne sente point la Torture,
 Et les maux que malgré mes dents
 J'ay ressentis depuis six ans,
 Holà petit faiseur de carmes,
 Qu'a-t'on à faire de vos larmes,
 Finissez vostre lay plaintif,
 Sans faire icy tant du chetif.

Cette mesme nuit qu'Encelade
 Devoit planter son escalade,
 Jupin & son Fils déguisez
 En deux marchands devalisez
 Qui redemandent leurs besongnes,
 Cachans bien leurs divines trongnes,
 Allerent au camp ennemy
 Voir s'il n'estoit point endormy:
 Par les feux allumez qu'ils virent,
 Et par le bruit qu'ils entendirent,
 Jupin vit bien qu'au lendemain
 Il faudroit agir de la main.
 Tost après ce grand Roy du monde,
 Armé du tonnerre qui gronde,

Et son Fils ; ce grand Fier-à-bras,
 Ayant la Masse sur son bras,
 Virent aisément les rebelles
 Qui montoient au ciel sans échelles,
 Comme l'Olympe blanchissoit,
 Et l'Aurore la nuit chassoit,
 Lors Jupiter jouïa du foudre,
 Et mit leurs montagnes en poudre,
 (Il estoit tireur tres adroit,
 Et son foudre six coups tiroit)
 Sur ces montagnes foudroyées,
 Comme menu poivre broyées,
 Ces grands hommes à demy-morts,
 Imprimerent leurs vastes corps ;
 Aucuns comme en un cymetiere
 Demeurerent dans la poussiere,
 Aucuns estourdis seulement,
 N'y demeurerent qu'un moment.
 Après cette mortelle aubade,
 Les grands Dieux de leur embuscade
 Vinrent avecque de grands cris,
 Autant qu'auroient fait des esprits,
 Effrayer la Giganterie,
 Et lors commença la tuerie,
 Lors fit merveille de petex
 Le Tonnerre de Jupiter.
 A la faveur de ce Tonnerre,
 Alcide vray foudre de guerre,
 A chaque coup quelqu'un abat,
 Et met plusieurs hors de combat ;
 Enfin , finit la destinée
 Du redoutable Alcionée,
 De sa masse l'écarboüillant,
 Et de son sang barboüillant

C vj

58 GIGANTOMACHIE

Le fuseau crotté de sa mere,
 Ce qui luy fut douleur amere,
 Des occis il fut le premier,
 Mais il ne fut pas le dernier
 De ceux dont le vaillant Alcide
 En ce combat fut l'homicide.
 Baccus fait des exploits divins,
 Se trouvant lors entre deux vins,
 Son Tirse environné de lierre,
 Va brisant tout comme un tonnerre:
 Les Menades suivent leur chef,
 Ayant aussi du vin au chef,
 Et de leurs grands coups scandalisent
 Maints Geants qu'elles cicatrissent.
 Apollon le tireur adroit,
 D'Ephialte creve l'œil droit,
 Hercule luy creve le gauche!
 Mercure de son sabre fauche
 Les jambes de Porphirion,
 Mimas d'un puissant horion
 Fait sauter à Mars la rondache,
 Mars luy répond d'un coup de hache,
 Et le fend malgré son escu,
 Depuis la teste jusqu'au cu:
 Atropos fit tomber Pallene
 D'un coup de quenouille dans l'ayne,
 Et Clotho luy mit promptement
 Vn fuseau dans le fondement:
 Enfin les Dieux faisoient merveilles,
 A bien donner sur les oreilles
 De leurs superbes ennemis:
 Deux ou trois desquels à mort mis,
 Leur fai oient facilement croire
 Que le Ciel auroit la victoire:

Mais ceux qu'on croyoit foudroyez
 Lors que les monts furent broyez,
 Vinrent faire tourner la chance,
 Ou du moins dresser la balance,
 Qui lors devers les Dieux panchoit:
 Car Eurite le pied lâchoit,
 Eurite, qui cette journée,
 Plus d'une preuve avoit donnée
 D'un grand arbre fait comme un dart,
 Qu'il estoit valeureux soudart,
 Il en estoit à la parade,
 Alors que survint Encelade,
 Suivy de tous ces furieux
 Qui venoient de manquer les Cieux,
 Cét enragé, du tronc d'un chesne
 Entama le flanc à Silene,
 Et luy cassa du mesme coup,
 Malheur qui l'affligea beaucoup,
 Vne bouteille grande & belle,
 Pendante à l'arçon de la selle:
 Lors qu'il vit couler son vin blanc,
 Qu'il regretta plus que son sang,
 Il demeura comme stupide,
 Et sans l'assistance d'Alcide,
 Encelade qui redoubloit,
 Tres-assurément l'accabloit:
 Lors l'on vit monter & descendre
 Maint dur coup sur mainte chair tendre:
 Lors maint beau corps par grand peché
 Fut tres cruellement haché:
 Lors mainte Deesse soulée
 Maudit mille fois la meslée:
 Cependant que disoit Typhon
 Avec son grand nez de Griffon?

60 GIGANTOMACHIE

Hà vrayment je veuX vous le dire;
Il ne s'amufoit pas à rire,
Il se battoit contre Jupin,
En chaque bras ayant un Pin,
De chaque bras faisant la rouë,
Et à Jupin faisant la moüe,
Car touÿours quelque bras paroît
Autant de coups qu'il luy tiroit,
Jupin en maudissant sa vie:
Enfin , aveuglé de l'envie
De venir de son homme à bout,
Il voulut hazarder le tout,
Et s'approcha branlant un foudre;
Pensant bien le reduire en poudre,
Mais un furieux moulinet
Luy brisa son foudre tout net,
Et comme il vouloit reprendre,
Typhon eut le temps de s'étendre,
Et de le saisir au colet,
Le traÿtant de maistre à valet.
Luy donnant mille craquignoles,
L'outrageant de mille paroles,
Dont le pauvre Dieu mal mené
Eust voulu lors estre damné.
Des grands Dieux par cette nouvelle
Se troubla bien fort la cervelle,
Oùtre que ces maudits Geans,
Les alloient fort endommageans :
Mercure & le vaillant Alcide
Y couurent à toute bride,
Et Mercure voulut ruser
Dela devant que de la force user,
Prenant toute la ressemblance;
D'Hebé la Dame de Jouvence,

Pour laquelle ce Dieu ſçavoit
Que Typhon grand amour avoit,
Typhon courant à ſa maiſtreſſe,
Laiſſe choir Jupin qui ſe dreſſe,
Et qui voyant qu'il tallonnoit
Hebé, qui toujours s'éloignoit,
D'un petit tonnerre de poche
Luy freſſe toute la caboche,
Puis Hercule d'un grand revers
L'ayant fait tomber à l'envers,
Ces trois Dieux ſur luy chamailèrent,
Et ſes cent bras lui mutilerent :
Jupiter vouloit l'achever,
Mais Iris qui le vint trouver,
Lui dit que la troupe celeſte
Eſtoit en danger manifeſte,
Et qu'il la falloit ſecourir :
Et lors Jupiter de courir,
Laiſſant le Geant ſur la place,
Tremblant & froid comme la glace,
Il trouve en arrivant les ſiens
Las & recrues comme des chiens,
Qui tout le long d'une journée
Ont quelque biche mal menée,
Mais à ſa voix on reprend cœur,
Le vaincu devint le vainqueur,
L'ennemi recule & s'étonne,
Ce Dieu ſur luy tonne & retonne,
Et ſes deux fils ſuivant ſes pas,
Montrent bien qu'ils ne dorment pas.
Le grand Alcide à coups de maſſe
Aſſomme, renverſe & fracafſe,
Mercure de ſes moulinets,
Coupe pluſieurs membres tous nets :

62 GIGANTOMACHIE

Enfin tous les Dieux firent rage
 Venus y montra son courage,
 Et d'un Geant pris au coler,
 Par Mars, son tres-humble valet,
 D'une épingle entama la fesse,
 Criant, j'ay peur qu'il ne me blesse,
 Et Mars, d'un grand estramaçon
 Acheva ce pauvre garçon.
 En suite, Hercule tuë Eurite,
 Pan Thoon, Mercure Hypolite,
 Lequel mourut bien irrité,
 Car il n'avoit jamais esté
 Mis à mort, jusques à cette heure,
 Mimas ayant à la malheure,
 Occis par grande trahison,
 Du vieil Silene le grison,
 Mars d'une profonde blessure
 Fit voir le jour à sa fressure.
 Athos tomba sous l'espadaon
 Dont jouïoit le Dieu Cupidon,
 Diane fit mourir Asie.
 Thoon ayant Junon faisie,
 Fut par Vulcan, & par Cerés,
 Tué de son propre cyprés:
 Pallas au furieux Pallante
 Montra bien qu'elle estoit vaillante,
 Le tuant de deux coups d'estoc,
 En suite, elle souïnt le choc
 Que lui vint donner Encelade,
 Et d'une grande coustillade
 Lui faisant ouverture au flanc,
 Lui tira l'ame avec le sang,
 Neptune du grand Polibote
 Ayant évité mainte botte,

Le fit choir d'un coup de Trident,
Et puis l'acheva d'un fendant,
Ceux-là morts, tous ceux qui resterent
Le combat plus ne contesterent,
Qui ça, qui là, chacun s'enfuit,
Et chaque Dieu quelqu'un d'eux suit :
Enfin ceux qui fuyent & suivent,
Courans à qui mieux-mieux, arrivent
Droit où Typhon avoit esté
Par Jupiter si bien frotté,
Mais ce furieux personnage
N'avoit pas perdu le courage,
Il estoit depuis un moment,
De son long estourdissement
Reveillé secoüant l'oreille,
Et lors l'on vid une merveille,
Car il fit plus avec ses pieds,
Que ses bras non estropiez
N'eussent fait dedans la bataille,
Il appella les siens canaille,
Et se meslant parmy les Dieux,
Et blessa les plus furieux :
Lors, aux Geants revint l'audace,
Au cœur des Dieux revint la glace,
Et n'eut esté que Jupiter
Eut credit de les arrester,
Ces pauvres Dieux sans nulle doute
S'en alloient mis en vauderoute,
S'en alloient estre déconfits,
Mais Jupin, & son vaillant fils
Au devant de Typhon allerent,
Et de deux corez l'attaquerent,
Il s'en épouventoit fort peu,
Mais se voyant couvert de feu,

Et sentant les coups de massüë ,
 Il n'espera plus bonne issuë
 De son combat mal entrepris :
 Et lors , la crainte d'estre pris
 Lui faisant montrer les postures ,
 Il s'enfuit suivy de ses freres ,
 Et Jupiter de foudroyer ,
 L'un long tonnerre à giboyer,
 Dont Phlegre put encore le soulfre,
 Qu'il exhale par plus d'un gouffre.
 Cependant Typhon arpenoit ,
 Et de lieuë en lieuë sautoit
 Si vite , que de Thessalie,
 A passer jusq'en Italie,
 Il ne fut quasi qu'un moment,
 Tant il courut legerement.
 Jupiter à grands coups de foudre
 Fait tout ce qu'il peut pour le moudre,
 Et de terre en terre le suit :
 Enfin ce malheureux s'enfuit
 Se cacher dedans la Sicile ,
 Mais ce luy fut un pauvre azile ,
 Jupiter d'Ætna le couvrir.
 Et comme au trebuchet le prit.
 Depuis, les feux que la montagne
 Vomit souvent sur la campagne ,
 Furent crus les soupirs aidens
 De Typhon enfermë dedans.
 Ainsi presque tousiours le vice
 A la fin trouve son supplice ,
 Et jamais la rebellion
 N'évite sa punition.
 Tous les autres fils de la terre
 Furent détruits par le tonnerre ,

Et servirent en divers lieux
 De trophée au maistre des Dieux,
 Et moy je mets fin à mon conte,
 Tiré du Sicur Noël le Conte.

Fin du cinquième & dernier Chant.



FACTUM, OU REQUESTE,
 Ou tout ce qu'il vous
 plaira.

Pour Paul Scarron, Doyen des malades
 de France.

Anne Scarron, pauvre veufve deux fois
 pillée durant le blocus.

Françoise Scarron, mal payée de son
 locataire : enfans du premier liét de
 feu Maistre Paul Scarron Conseiller
 en Parlement ; tous trois fort incom-
 modez, tant en leurs personnes qu'en
 leurs biens, defendeurs.

*Contre Charles Robin sieur de Sigoigne, ma-
 ry de Madelaine Scarron.*

Daniel Boilleau sieur du Plessis, mary

de Claude Scarron : Et Nicolas Scarron , enfans du second liēt , tous sains & gaillards & se rejouyffans aux dépens d'autruy , demandeurs.

Tout le monde ſçait que le bon-homme Scarron pere des demandeurs & defendeurs a veſcu toute ſa vie en Philoſophe , & ſi l'on veut , en Philoſophe Cinique. Il fut le meilleur homme du monde : & non pas le meilleur Pere envers ſes enfans du premier lit; Il a menacé cent fois ſon fils ainé de le des-heriter , parce qu'il luy oſoit ſouſtenir que Malherbe faiſoit mieux des vers que Ronſard , & luy a predict qu'il ne feroit jamais fortuné , parce qu'il ne liſoit pas la bible , & n'eſtoit jamais éguilletté.

Il ne faut pas ſ'eſtonner ſi un homme ayant ces maximes-là , n'a jamais ſceu ſ'il avoit du bien , ou non : Sa ſeconde femme Françoïſe de Plaix, la plus plaidoyante Dame du monde , luy en ayant tellement oſté la connoiſſance, qu'en une maladie qu'elle eut, qui fit peur à ſon mary d'eſtre veuf, il la conjura de luy laiſſer après ſa mort une penſion de ſix-cens livres. Il a pourtant laiſſé aſſez de bien à ſes enfans , ſ'il eſtoit également partagé , & ſi tout n'eſtoit d'un coſté , & rien de l'autre.

Il a laiſſé dans le monde trois enfans du premier mariage, & autant du ſecond, qui ſe ſont portez pour Heritiers avec leur mere, &

se sont emparez du bien , selon la cōustume des enfans d'un second liēt.

Les enfans du premier lit ont demandé le bien de leur mere , & la part qui leur appartient en celuy de leur pere , il y a six ans qu'ils plaident , & trois ans que leur procez est en estat , sans pouvoir le faire juger , à cause des chicaneries inouïyes du sieur de Sigoi-gne , mary de l'une des filles du second lit , qui se dit l'ame de leur procez , (ce sont ses propres termes) je vous laisse à penser si cette ame-là est bonne ou mauvaise.

Il s'est persuadé qu'à la lōgue le fort empor-teroit le foible , & que la foiblesse & la pau-vreté de ses parties , ne pouvant resister à la force de ses chicaneries , & au credit de ses parens , ils seroient à la fin contrains d'aban-donner le procez.

Voicy les deux raisons invincibles dont il se sert pour refuser à ses parties le bien de leur mere , & ce qui leur appartient en celui de leur pere.

La premiere est qu'il a oüy dire à un bon Religieux , grand ami du Confesseur de la niepce d'une blanchisseuse , qui estoit sœur de la femme de chambre de la premiere fem-me du bon-homme Scarron son beau-pere , qu'estant à l'extremité de sa vie , elle avoit demandé pardon à son mary de ne lui avoir point apporté de bien ; que cette femme de chambre l'avoit dit à cette blanchif-seuse , cette blanchisseuse à la Niepce , cet-te Niepce à son Confesseur , ce Confesseur à ce bon Religieux , & le bon Religieux qui

n'auroit pas voulu mentir au sieur Sigoignes.
Ergo, gluc.

La seconde qui n'est pas si longue à rapporter, Que François de Plaix sa belle mere, seconde femme du bon homme Scarron, luy avoit promis solennellement par contrat de mariage, que les enfans du premier lit n'auroient jamais part au bien de la maison, qui estoit assez considerable, puis que ladite de Plaix a avoué que du vivant de son mary, il montoit à vingt mille livres de rente, si bien que sans son jeu, & sans les banqueroutes que l'on luy a faites, à cause qu'elle mettoit son argent à trop gros interest, elle se seroit bien-tost mise à son aise, elle qui estoit assez avare, pour avoir un jour fait apertisser les trous de son sucrier; j'en pourrois conter cent stratagemes de ménage, aussi plaisans que rares, si je n'avois icy dessein de faire pitié plutôt que de faire rire.

Messieurs des Requestes du Palais n'ont pas beaucoup deféré à ces belles raisons-là, ayant condamné les enfans du second lit, de restituer à ceux du premier, ce qu'ils ont reconnu leur appartenir avec depens.

Un Arrest de la grande Chambre alloit confirmer la sentence des Requestes, quand l'ingenieux Sigoigne fit intervenir à un seellé que l'on fit à la mort de leur mere, un nommé Pannier, Paguier, ou Pasquier, ou comme il vous plaira; car on n'a jamais bien sçeu, ny comme il s'appelloit, ny d'où il estoit, ny qui il estoit, ny mesme s'il estoit, tant y a qu'un Procureur nommé Bruslé intervint pour Pannier, Huguenot, Advoc-

vocat de la Rochelle, disant qu'il avoit gagné au Hoc trois mille francs audit Sigoigne, qu'il s'entendoit avec ses parties pour ne payer pas, & qu'il demandoit le renvoy de l'affaire à l'Edit.

On remarquera que la promesse est faite la veille de l'intervention.

La Chambre de l'Edit allant donner un Arrest au rapport de Monsieur Sevin, le mesme fantosme a reparu de nouveau, qui demande évocation en un autre Parlement.

On a fait sommer Sigoigne de faire cesser les poursuites de son creancier particulier. On peut voir sa réponse dans la sommation produite sous la cote D.

Je laisse à juger à Messieurs du Conseil, si un procez doit estre eternal, parce qu'une des parties a joiué de malheur au Hoc.

Si le Sieur de Sigoigne n'est pas obligé pour son honneur de nous faire voir enfin ce merveilleux Pannier.

Si Paul Scarron malade depuis onze ans, & encore plus pauvre que malade, est en estat d'aller plaider à Castres, lui à qui une seule visite qu'il a faite depuis peu chez Monsieur le Chancelier, a causé un grand mal de dos. & luy a fait dire plus de deux mille hélas, plus de deux cens, je renie ma vie, & autant de maudit soit le procez.

S'il est raisonnable que les enfans du second lit, ayent des chiens courans, & des carrosses, tandis que Paul Scarron qui n'a point d'autre bien que son procez est endetté par dessus la teste, & a lassé tous ses amis;

Qu'Anne Scarron va dans les ruës de son pied, la teste la premiere, & crottée jusqu'au cul, façon de marcher qu'elle a retenuë de son pere.

Que Françoise Scarron qui est plus propre & plus delicate, n'a pas le moyen d'aller en chaise, & gaste quantité de beaux souliers.

Enfin, si les chicaneries peuvent estre renduës immortelles, & si il n'y va pas de la reputation des Juges, que ce pauvre malade soit contraint de se faire porter de la porte du Conseil, à celle d'une Eglise.

Messieurs du Conseil sont trop justes, pour n'arrester pas le cours de tant de chicaneries; & s'ils sont assez indulgens pour ne pas faire roüer tous vifs le frere & les beaufres des enfans du premier lit, & pendre leurs femmes comme recelleuses, pour avoir volé leurs propres freres & sœurs dans la capitale du Royaume, & à la barbe de la justice, plus hardiment qu'on ne fait dans les grands chemins; Au moins seront-ils assez justes pour les condamner aux despens, dommages & interets envers les enfans du premier lit. Amen.

Monsieur de la MARGUERIE Rapporteur.

CABOUD Advocat.

Fin de la Requête.



S U I T E

D U F A C T U M.

Les causes d'évocation, dont se sert Nicolas Scarron contre les defendeurs sont si ridicules, qu'on a negligé de les destruire dans le factum.

C'est la coustume des demandeurs de faire des productions vaille que vaille, & de se mettre peu en peine s'ils scandalisent les Juges, pourveu qu'ils empeschent de juger.

Les defendeurs agissent autrement, & ne produisent rien, il y a long temps de peur d'allonger le procez, & de faire croire aux Juges qu'ils se deffient de leur bon droit.

Messieurs du Conseil sont trop clairvoyans, pour ne trouver pas les causes d'évocation de Nicolas Scarron aussi foibles, que celle de l'invisible panier, si tant est qu'il y ait un panier autre part que dans l'imagination forte du sieur Sigoine, qui aura bien de la peine à prouver par un certificat de Ministre, qu'il y a un Avocat

D

Huguenot à la Rochelle nommé panier.

Et si ce bon joiëur de Hoc, n'est pas un fantosme, au moins est-il une étrange homme de fermer les oreilles à l'offre que font les defendeurs de le payer, sauf leur recours contre Sigoigne, & il faut qu'il ait l'ame bien chicanante d'aimer mieux un procez que le payement d'une dette, en un temps où l'argent est si cher.

Quoy que panier & les demandeurs agissent par un même esprit de chicane, il y a pourtant cette difference entr'eux, que Panier refuse ce qu'on luy doit pour faire durer un procez, & les demandeurs font durer un procez pour refuser ce qu'ils doivent.

Mais c'est trop parler de Panier, revenons à Nicolas Scarron.

Les parents qui luy sont communs avec ses parties ne sont que trois, Pierre Scarron Evêque de Grenoble, Conseiller honoraire, Jean Scarron sieur de Vaujour, & Prosper Bavin. Ceux de ses beaufreres ne luy doivent pas estre suspects, puis qu'il a même interest qu'eux, s'est porté comme eux heritier pur & simple, qu'il joiit du bien comme eux; qu'il le mange comme eux; qu'il ayme le bien comme eux, & le rendra comme eux le plus tard qu'il pourra.

Pour rendre la chose vray-semblable, il a fait une querelle d'Allemand, à ses sœurs, & à ses beaufreres, & leur a demandé aussi bien qu'aux defendeurs, une pro-

vifion de vingt mil livres , le pauvre enfant, qui n'a que vingt-fix ou vingt-fept ans, & qui pourroit déjà avoir augmenté le nombre des vivans de quelques-uns de fa façon, s'est contenté six ans durant de quelque argent , que luy ont donné fes beaufreres, pour acheter des tartelettes, & des toupies, & ne s'est avisé de demander du bien que six semaines devât l'évocatiõ, & cepédant il est aisé de prouver, qu'il est bien fuivi, bien monté, bien vestu, & bien nourry , & s'il n'a encõre rien contracté de mauvais de l'affinité de fes confors, il ne niera pas qu'il n'ait avoüé à Paul Scarron fon frere , qu'il recevoit également avec fes fœurs le revenu de la fuccëffion , furquoy on le feroit jurer, fi cela n'allongeoit point le procez.

Les enfans du premier lit devoient bien plutõst que luy, demander une provifion, mais ils esperent que Meffieurs du Confeil les mettront bien-toft en estat d'avoir un Arrest du Parlement , qui confirmera la Sentence des Requestes du Palais, qui leur a adjugé tous dépens, dommages & interests. C'est la feule esperance dont le pauvre Paul Scarron repaist fes creanciers, gens acariatres qui ne goustent point la poëfie, & qui fur un Poëme de mille vers burlesques, ne luy feroient pas credit d'un double.

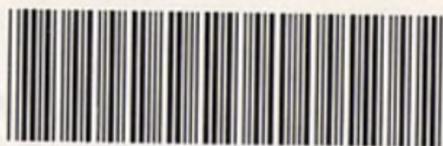
J'avois oublié que les enfans du fecond lit, ne plaident que fur des oüy dire & des conjectures, & ceux du premier fur

des Contracts & Quirances, & que ces
mesmes enfans du second lit, ont creu que
leurs parties estans enfans aussi bien
qu'eux du bon-hôme Scarron, qui croyoit
sa seconde femme en toutes choses, de-
voient par bien-sceance avoir la même
civilité pour les enfans de ladite seconde
femme, qui sont leurs freres, & qui ne
voudroient pas degenerer de leur pere,
dans sa simplicité & son indiference pour
le bien, vertus, qu'ils souhaitent plus que
toutes autres à leurs parties.

F I N.



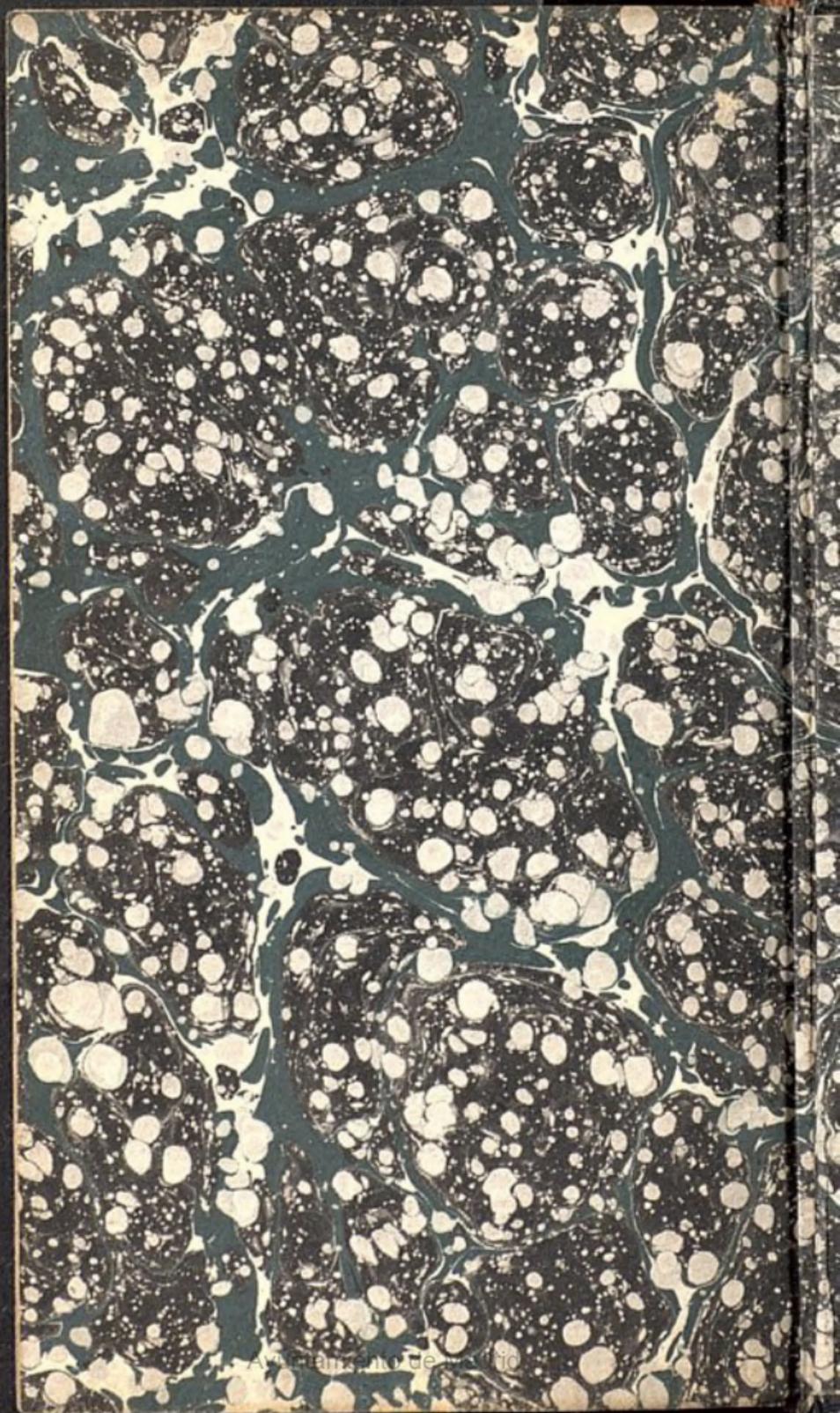
BIBLIOTECA HISTORICA MUNICIPAL

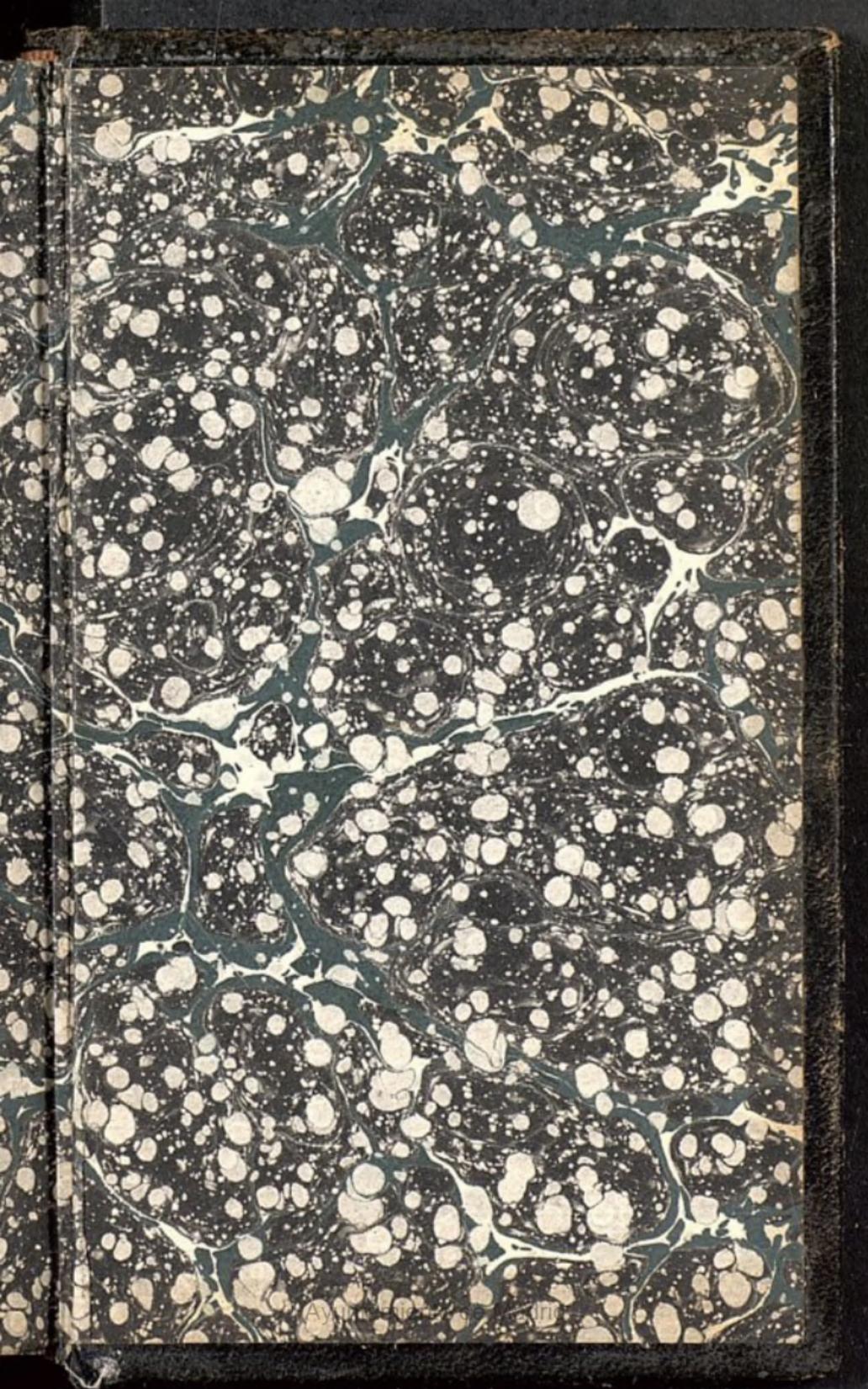


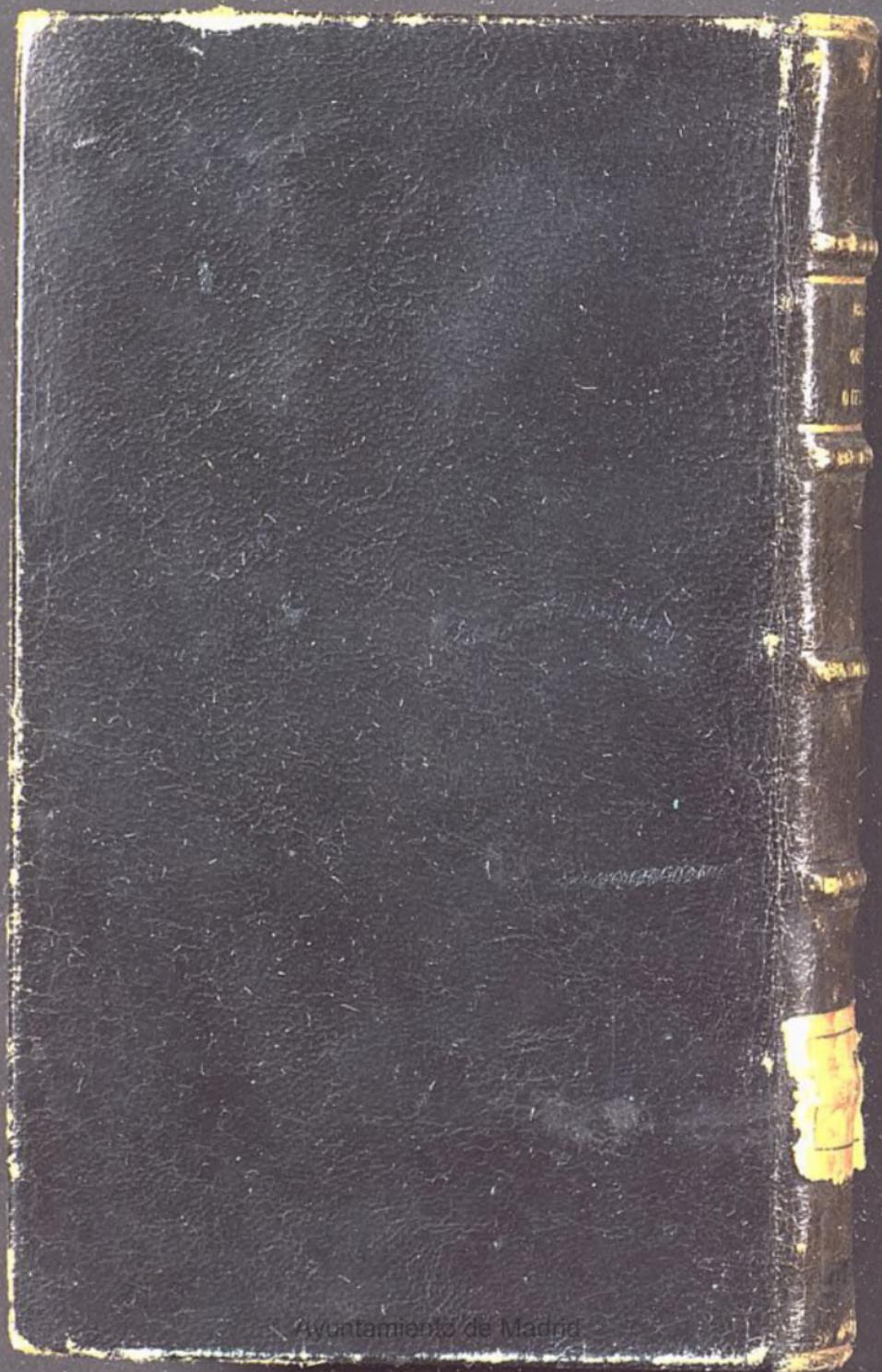
1200016241

74

12000 16241







ayuntamiento de Madrid